


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
Digitized by Google



RECUEIL
DE
QUESTIONS,
PROPOSÉES
À
UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS,
QUI PAR ORDRE DE
SA MAJESTÉ DANOISE
FONT LE VOYAGE DE L'ARABIE.

PAR

MONSIEUR MICHAÉLIS

CONSEILLER DE S. M. BRITTANNIQUE, PROFESSEUR EN PHILOSOPHIE, ET DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE GOTTINGEN.

Traduit de l'Allemand.

À AMSTERDAM chez S. J. BAALDE,
ET À UTRECHT chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.
M.DCCLXXIV.

QUESTIONS

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

L.

QUES-

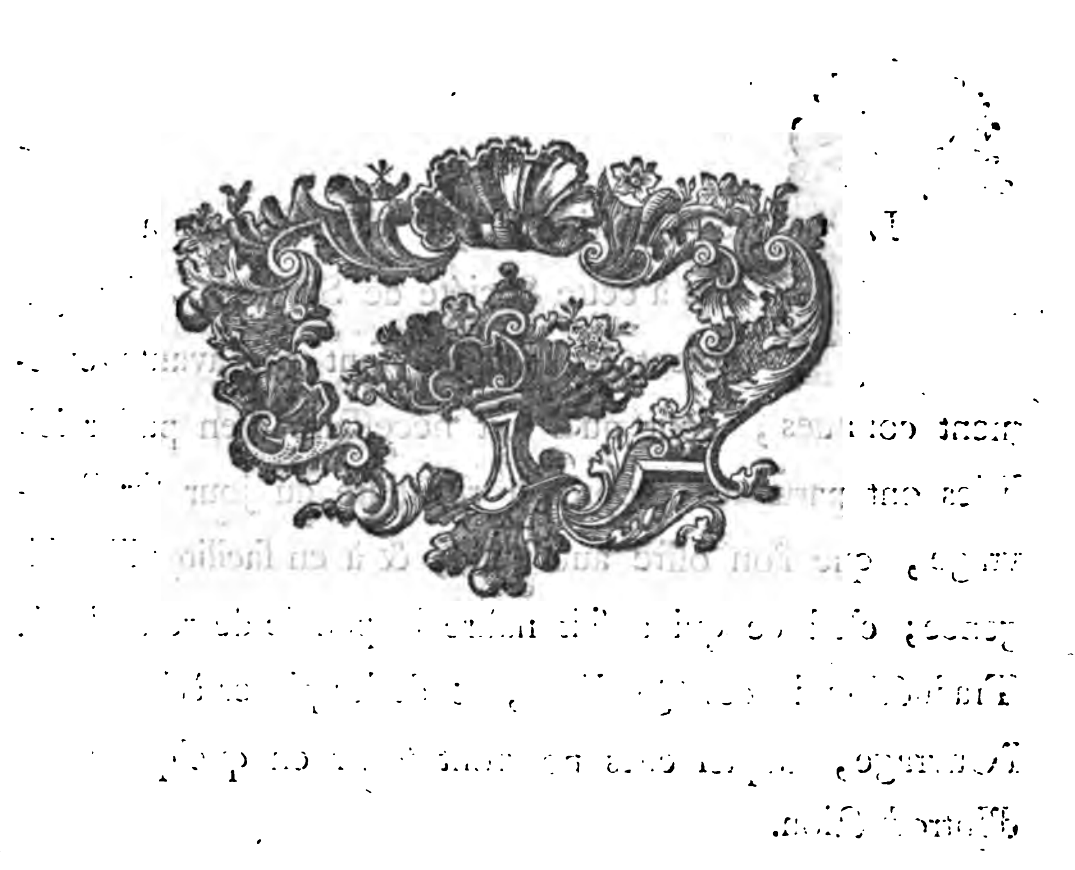
AVERTISSEMENT

DE

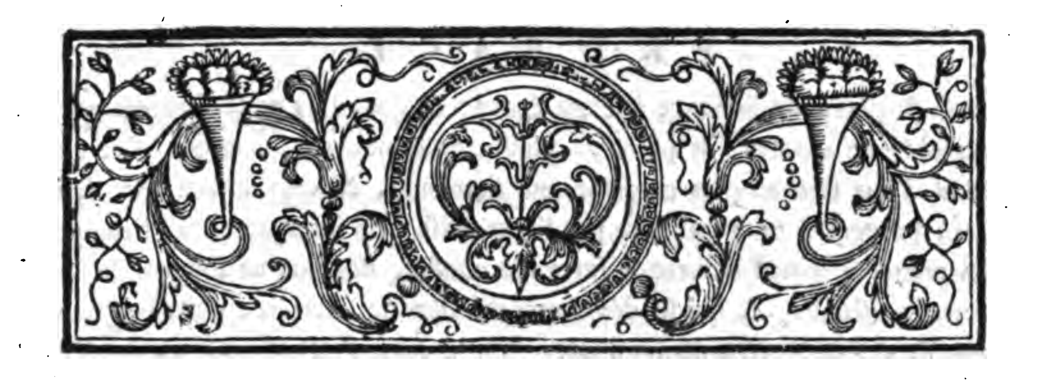
L'ÉDITEUR.

LES Questions, que Mr. Michaëlis a proposées à cette Société de Savants, qui voyagoient en Arabie, sont trop avantageusement connues, pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Elles ont paru très-propres à répandre du jour sur l'Ouvrage, que l'on offre au Public, & à en faciliter l'intelligence; c'est ce qui a fait naître la pensée de refondre la Traduction de ces Questions, & de les placer à la tête de l'Ouvrage, auquel elles pourront servir en quelque sorte d'Introduction.

Personne assurément n'étoit plus capable que Mr. Michaélis de donner un Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Niebuhr*; il l'a fait dans sa Bibliotheque Orientale, & on a cru devoir insérer la Traduction de cette Piece après les Questions, pour mettre en état de se former une idée de l'Ouvrage, avant que d'en faire la lecture.



QUES-



PREFACE.

S'il s'agissoit d'un autre livre, j'oserois peut-être me dispenser d'y mettre une Préface, qui n'y seroit pas fort essentielle: mais cette fois-ci mes Lecteurs me pardonneroient difficilement, si je ne satisfaisois leur curiosité au sujet du voyage, qui a fait naître ces Questions, & je je me priverois moi-même d'une grande satisfaction, si je négligeois de parler d'une faveur vraiment royale, qu'un Prince a accordée aux sciences.

Jusques-ici les connoissances des Européens se sont fort étendues par les voyages entrepris dans les contrées de l'Orient: mais il est certain, que l'on en eût retiré beaucoup plus de fruit, si la plupart des voyageurs eussent été munis de deux sortes de secours qui leur manquoient, & qui cependant sont indispensables.

Le premier, c'est la connoissance préalable de la langue du pays que l'on veut visiter, je dis une connoissance puisée dans les principes de la Grammaire: dépourvu de ce secours, on rencontre des obstacles par-tout. Il est difficile de pénétrer bien avant dans le pays: les habitants sont ré-

servés & pleins de défiance à notre égard: & quand ils ne le seroient pas, au moins ne trouvent-ils point de plaisir dans notre commerce. On apprend d'eux tout au plus ce qu'on leur demande, & cela même fort défiguré, parcequ'il nous parvient par l'entremise d'un interprete; au lieu que l'on demeure dans l'ignorance sur mille choses, dont on ne soupçonne pas même l'existence, & qui se dévoileroient dans la liberté & dans l'enjouement de ces conversations familieres, où le cœur s'ouvre, où les pensées coulent en abondance, & s'échangent sans intention & comme au hazard.

Combien n'importe t-il pas pour les progrès de la Géographie & de l'Histoire Naturelle, de connoître les noms tels qu'on les écrit & qu'on les prononce sur les lieux mêmes? Que de confusion & d'obscurité ne naissent pas, lorsque ces noms sont mal tracés? Or que feront ceux qui ne savent point les langues orientales, qui ne possedent pas la Grammaire de ces langues, connoissance qu'il est impossible d'acquérir dans un court voyage, & seulement par voie de conversation? Ils écriront ces noms en caractères latins, & de là autant de variantes dans l'ortographe, qu'il y a de personnes qui écrivent. Ces variantes seront occasionnées tantôt par la dialecte ou par la prononciation grossiere & traînante de l'Arabe qui parle, tantôt par la langue même de l'Européen qui écoute; & les savants les mieux versés dans les langues Orientales ne seront pas en état de deviner, comment le mot doit être écrit en lettres arabes. Ils ne pourront donc jamais comparer les descriptions, que ces voyageurs feront des villes, des ruisseaux, des montagnes, des animaux, ou des plantes, avec ce que l'on trouve dans les Géographes & dans les Naturalistes Arabes sur les mêmes objets. Il ne sera pas même fort aisé, de concilier le rapport d'un voyageur Allemand, par exemple, avec celui d'un Anglois. En lisant divers itinéraires nous prendrons peut-être d'une seule chose dix idées différentes; & par là ces idées qui seroient justes & deviendroient fertiles, si en écrivant le mot comme il faut, on pouvoit les fondre ensemble, ne seront plus qu'un fardeau inutile pour la mémoire; & une source d'erreurs, parcequ'elles nous feront prendre un seul & même objet pour plusieurs objets differents.

Que

Que l'on se représente le nom d'un ruisseau, d'une montagne, d'une ville de médiocre grandeur, qu'un voyageur ait écrit confusément en caractères latins; comment sera-t-il possible de reconnoître ce même nom dans la rélation d'un autre voyageur? Ne croira-t-on pas qu'il est question de deux ou de trois villes au lieu d'une? Quoiqu'à la vérité l'Histoire Naturelle doit être quelque chose de plus qu'une simple nomenclature, les éléments de cette science ne sont cependant qu'un vocabulaire, où les mots sont rangés dans l'ordre naturel des classes, & accompagnés de leurs définitions. Mais dès que chacun a sa langue particuliere, ce vocabulaire ne peut être d'aucun usage; & c'est ce qui doit nécessairement arriver, lorsqu'en différents itinéraires les mêmes objets sont exprimés par différents caracteres latins, en sorte que l'on ne puisse pas retrouver dans l'un les noms que l'on a vus dans l'autre.

Les voyages assurément ne nous instruiront pas des meurs, des loix, de la politique d'un peuple, dont nous n'entendons pas le langage. Que l'on envoie en France ou en Angleterre un Allemand qui n'a appris que sa langue: il nous fera de beaux portraits de ces Nations.

Il n'est pas toujours possible de prendre cette connoissance des langues sur les lieux: il est rare que l'on y puisse approfondir les regles grammaticales autant qu'il seroit nécessaire, pour se faire une ortographe correcte. Pour bien posséder les langues de l'Orient, il faut ou les savoir toutes ensemble, ou du moins avoir étudié celles que l'on sait sous un maître, qui possédant également l'Arabe, l'Ethiopien, le Syriaque, le Chaldéen, l'Hébreu, le Samaritain, a pu nous mettre au fait des analogies qui subsistent entre ces langues: & ce maître, il ne sera pas facile de le trouver dans les pays orientaux. Enfin les voyageurs, réduits à s'instruire sur les lieux des premiers traits de la langue, perdent un temps précieux, & lorsqu'ils pourroient profiter de leur voyage, ils sont obligés de le finir.

J'avoue que les instructions grammaticales, que l'on peut recevoir en Europe, ne suffisent point pour mettre le voyageur en état de parler la langue arabe, ou telle autre langue de l'Orient; son maître même, quoiqu'il les entende dans les livres, ne saura point s'y énoncer, parceque l'usage

& l'exercice requis pour cet effet lui manquent. Cependant au moyen de ces instructions préalables il apprendra à parler facilement & promptement la langue arabe, lorsqu'il fréquentera cette nation.

L'autre défaut, qui diminue l'utilité des voyages, vient de ce qu'on abandonne les voyageurs à leur propre curiosité, & que l'on laisse les observations à faire à leur choix, sans leur proposer des questions, & sans leur déterminer les sujets sur lesquels on souhaiteroit d'être éclairci. Ils voient une infinité d'objets, sans y faire attention; mais ils s'y arrêteroient, s'ils savoient que ce sont précisément ces objets là, que tel savant en Europe desire de connoître, & dont la connoissance lui serviroit à dissiper une obscurité. Ainsi pour rendre leur voyage vraiment utile, il faut leur proposer des questions: faute de quoi ils pourront faire de bonnes observations, mais qui auront été faites avant eux par dix autres voyageurs, sans nous éclaircir le point, que nous voulons précisément savoir. Ce peut être une bagatelle, très-connue dans les pays, où l'on va; & cela même est cause, qu'on néglige de la noter.

La recherche d'une vérité exige quelquefois des moyens dont tout le monde ne s'avise pas d'abord. Le voyageur ne passe qu'une semaine ou un mois dans les lieux, propres à une pareille recherche: dans un temps si court, & parmi tant de distractions, il ne songe point à toutes les ressources qui peuvent faciliter son entreprise, ressources que le Savant Européen imagine à loisir dans la retraite paisible de son cabinet. Ce dernier, environné d'une bibliothèque nombreuse, peut recueillir une dixaine de faits, auxquels ils ne manque que le onzieme pour achever la découverte: ce onzieme est sous les yeux du voyageur; mais il ne s'avise pas de le remarquer, parcequ'il ne peut traîner avec lui les livres dont l'inspection lui en feroit naître l'idée. Mais si le Savant Européen se donne la peine de fournir au voyageur un recueil de questions bien complet & bien détaillé; celui-ci sera en état d'exécuter ce que d'autres voyageurs n'ont pu faire.

Voilà les deux défauts, qui ont rendus moins utiles la plupart des voyages de l'Orient. Je dois ajouter encore, qu'il semble que l'on ait trop négli-

gligé l'examen d'une partie du Globe, qui méritoit préférablement une attention particuliere.

Combien n'avons-nous pas de relations de la Palestine & de l'Egypte, toutes chargées de répétitions, & farcies d'inutilités touchant de prétendus lieux saints? Ce n'est pas que je veuille décourager ceux qui se sentiroient disposés à faire de nouvelles courses dans ces contrées. Il leur reste assurément assez de choses à y découvrir. La plupart de leurs prédécesseurs ont également ignoré ce qui méritoit d'y être vu & observé. Entre mille voyageurs qui courent la Palestine pour s'occuper de choses fabuleuses & pour déterrer les prétendus tombeaux des Saints, à peine en trouvera-t-on un, qui daigne jetter un regard sur les productions de la nature. Mais qu'on me permette seulement d'observer, que les relations que nous avons de l'Arabie heureuse sont en très-petit nombre. La nature a répandu dans cette Région des richesses qui nous sont encore entiérement inconnues. Son histoire remonte dans la plus haute Antiquité; l'idiôme que l'on y parle est différent de celui de l'Arabie occidentale, que nous connoissons; & comme cet idiôme a été jusqu'ici le flambeau le plus sûr pour l'intelligence de la langue hébraïque, que de nouvelles lumieres sur le plus important des livres, je veux dire sur la Bible, ne pourrions nous pas nous promettre de puiser dans la dialecte de l'Arabie orientale, si nous parvenions à la savoir au même degré, que nous savons celle de l'Occident de cette contrée? Les noms qui ont péri dans celle-ci, comme sont par exemple ceux de plusieurs végétaux, & ceux de plusieurs fossiles précieux, se retrouveroient peut-être dans la premiere.

Ces considérations m'ont souvent fait souhaiter, qu'un homme de lettres, versé dans la langue Arabe voulût entreprendre de visiter l'Arabie heureuse, & que des Savants de l'Europe, en lui proposant leurs questions, contribuassent à rendre ce voyage plus utile. Je me figurois alors, que la route seroit facile à faire en passant par Tranquebar, où de plus le savant voyageur pourroit se mettre au fait de bien des choses propres à faciliter ses opérations. Arrivé dans l'Arabie heureuse, & familiarisé avec cette contrée jusqu'à un certain point, je m'imaginois que son retour deviendroit

encore plus utiles, s'il pouvoit se faire soit par le milieu de l'Arabie, soit en traversant la mer rouge. La ville de Tranquebar me rappelloit naturellement cette protection glorieuse, accordée aux sciences par le Monarque au Sceptre duquel cette ville a le bonheur d'être soumise, & j'osois me flatter, que si jamais Prince vouloit faire à la République des lettres un présent si magnifique, on devoit sur-tout l'attendre de l'Auguste du Nord. Cet espoir, je l'avoue, mes Lecteurs pourroient le regarder comme téméraire & précipité, principalement de la part d'un étranger, qui n'est point un sujet du Roi de Danemarck, si la protection que ce grand Prince étend sur toutes les connoissances humaines, & le généreux appui qu'il prête aux sciences, pour l'amour même des sciences, n'étoient connus de l'Europe entiere. Aussi le succès a-t-il pleinement justifié ma confiance: & si j'ai quelque chose à me reprocher, ce n'est que la réserve timide avec laquelle je fis parvenir à Copenhague mes premieres représentations.

J'eus à peine touché cet article, dans une lettre que j'eus l'honneur d'écrire à S. E. Monsieur le Conseiller Privé de Bernstorff, que je reçus l'ordre d'exposer mon projet avec plus d'étendue. Mon plan fut présenté au Roi, qui l'honora de sa haute approbation, & je reçus la commission de proposer une Personne propre pour l'exécuter, & prête à s'en charger, laquelle Personne S. M. pensionneroit durant les années de préparation, & qu'ensuite elle enverroit en Arabie.

Quoique j'eusse la liberté de prendre cette Personne dans telle nation que je jugerois à propos, ce fut pourtant pour moi un redoublement de satisfaction, de rencontrer parmi mes Auditeurs un Danois, qui s'étant appliqué à la litterature orientale, non par devoir ni par aucune vue particuliere, mais par pure inclination, y avoit fait de grands progrès, & qui de plus desiroit de voir l'Orient. Il savoit déja quelles sont les lacunes de nos connoissances que je ne croyois devoir être remplies que dans cette Région: & je ne pouvois proposer un sujet dont il y eût plus à espérer. C'étoit Mr. de Haven, que S. M. daigna créer Professeur à Copenhague avant son départ. Il s'arreta encore quelque temps ici, & continua à s'appliquer aux langues orientales. Mais comme notre Université, dont la

fon-

fondation est récente, n'a pas encore une bibliotheque fournie de manuscrits orientaux, & que par conséquent il ne pouvoit trouver ici les secours nécessaires, pour le mettre en état de remplir le but de son voyage; le Roi ajouta à ses premieres graces celle de l'envoyer à Rome, pour puiser ces secours dans les bibliotheques de cette Capitale.

Il restoit toujours un grand défaut dans le projet du voyage. Je le sentis parfaitement; mais comme le remede étoit dispendieux, je n'eus pas le courage de le demander. On ne peut attendre d'un Savant seul, qui ne s'est particuliérement attaché qu'à une branche des sciences, autant de travaux & de succès que d'une compagnie d'hommes lettrés, dont chacun fournit sa tâche particuliere. Dans une pareille compagnie, le Physicien & le Philologue peuvent se prêter un secours réciproque: ils peuvent l'un & l'autre aider le Mathématicien, & en être aidés. C'est ce que M. le Professeur de Haven, peu de temps après sa nomination pour le voyage, me fit souvent remarquer, & il souhaitoit d'avoir au moins un compagnon versé dans l'Histoire Naturelle. Je m'enhardis à la fin à demander cette seconde grace au Mécene, qui avoit porté mes premieres représentations au pied du Trône. La bonté du Monarque Danois me convainquit, que j'avois eu tort de ne pas faire cette demande plutôt. S. M. m'ordonna de choisir & de proposer un Naturaliste, & un Mathématicien, à qui elle accorderoit également une pension annuelle pour leur aider à se préparer au voyage, & entre autres à prendre quelque teinture de la langue arabe.

Je me reprocherois ici sans doute de n'avoir pas en même temps demandé, que l'on associât à la Compagnie un Médecin & un Dessinateur, si S. M. n'avoit pas d'elle même accordé cette grace: de sorte qu'à cet égard encore le but du voyage sera rempli, & les sciences ne souffriront point de ma timidité.

Mr. Niebuhr, natif du Duché de Breme, est le Mathématicien, qui fut destiné au voyage, & feu Mr. le Professeur Mayer & Mr. le Professeur Kaestner m'aiderent à le choisir, pour remplir cet objet. Il a plu depuis à S. M. de le décorer du titre de Lieutenant au corps des Ingénieurs. Il pour-

pourfuivit les études mathématiques fous les aufpices des Profeffeurs que je viens de nommer. Feu Mr. Mayer fur-tout lui enfeigna dans des leçons particulieres, l'art de faire des obfervations aftronomiques avec la derniere exactitude. Le peu de temps que laiffoient à Mr. Niebuhr des occupations fi néceffaires, il le donnoit aux élements de la langue arabe, dont la connoiffance lui étoit indispenfable, pour pouvoir donner une defcription géographique des pays, qu'il avoit à parcourir.

Il étoit bien plus difficile de trouver un Phyficien. Mais à la fin je m'en rappellai un, qui n'avoit befoin d'aucune efpece de préparation pour le voyage: —— c'étoit Mr. le Profeffeur Forskäl, Suédois de nation. Après avoir fait fon cours d'Hiftoire Naturelle fous le Chevalier Linnæus, il avoit cultivé à Gottingen les langues orientales, & fpécialement la langue arabe: & il étoit de retour dans fa Patrie depuis 1756. Il eft auteur d'une Differtation intitulée: *Dubia de principiis Philofophiae recentioris*, laquelle lui a gagné des approbateurs, & attiré des adverfaires, dont quelques-uns ont paffé les bornes de la bienféance. Il combat, dans cet écrit, quelques opinions que j'avois avancées, & fur lesquelles nous nous étions fouvent difputés fans pouvoir tomber d'accord: & j'avouerai que l'honnête franchife avec laquelle il manie cette controverfe, n'a pas peu contribué à me faire defirer qu'il fût aggregé à la compagnie des voyageurs. Je favois en général qu'il n'étoit point crédule, qu'il ne fe rendoit qu'à l'évidence, & qu'il aimoit la vérité. Nos difputes philofophiques m'étoient de bons garants, qu'un amour aveugle pour mes opinions ne lui feroit jamais voir ni entendre dans l'Orient ce qu'il ne verroit & n'entendroit en effet. Je n'ai pu m'empêcher de faire cette remarque fur fa Differtation, parce que les doutes qui y font formés contre une certaine Philofophie, ont été relevés par un fectateur de Mr. le Docteur Crufius, de la maniére du monde la moins mefurée, & que l'incivilité a été pouffée jufques à comprendre toute la nation de Mr. le Profeffeur Forskäl dans les reproches qu'on lui a faits. Si je puis me faire honneur de quelque chofe, c'eft de ne point reffembler à de pareils Philofophes, & d'avoir le bonheur de n'en être pas traité avec plus de ménagement.

Nos

Il se trouva par pur hazard, que les trois voyageurs étoient de trois differentes nations: un Danois, un Allemand, & un Suédois hazard heureux, en ce qu'il assortit parfaitement l'impartialité, avec laquelle le Monarque Danois répand ses faveurs sur le mérite par-tout où il se recontre.

Lorsque le temps fixé pour le départ approchoit, S. M. m'ordonna de tracer le plan d'une Instruction pour les voyageurs. Dans cette vue, je commençai par publier dans plusieurs gazettes un article, où j'invitois les Savants à me communiquer leurs conseils, & particuliérement à m'indiquer les questions qu'ils souhaiteroient de voir éclaircies. Quoiqu'à la vérité je me fusse attendu à plus de secours de ce genre que je n'en ai reçu, je dois dire aussi, que parmi les écrits qui m'ont été fournis, il s'en trouve qui sont d'une très-grande importance. Ces écrits n'ont rien de commun avec les questions proposeés dans cet Ouvrage, mais ils ont été remis en original entre les mains des voyageurs, afin de ne leur rien faire perdre en passant par les mains d'un traducteur.

Je prendrai la liberté de spécifier ici publiquement les cahiers qui m'ont été envoyés & que j'ai remis aux voyageurs, pour donner à leurs auteurs un témoignage public de ma reconnoissance, & pour que chacun puisse savoir, si les lettres qu'il m'a écrites dans ces temps de trouble, sont parvenues à leur adresse. J'ai donc d'abord reçu d'un Anonyme des avis fondés sur l'expérience, où l'on enseigne aux voyageurs le moyen de se préparer des mets salutaires dans des lieux peu habités. Les autres dont je place les noms selon l'ordre du temps, dans lequel leurs lettres sont arrivées, sont Mr. de Halem, Conseiller de la Chancellerie d'Oldenbourg, Mr. le Pasteur Pagendarm, Mr. Rust, Garde des Régistres à Baerenbourg, Mr. de Navarre, domicilié à Amsterdam, Mr. le Docteur Thiéry, à Paris, & Mr. le Docteur Jean Collet, à Londres. Enfin, l'Académie des Inscriptions & des Belles Lettres de Paris a bien voulu nous communiquer un excellent Mémoire, rempli de questions savantes qui se rapportent à l'Histoire, à la Géographie & à la langue des Arabes. Si l'espace & le temps, qui reste d'ici à la foire, avant laquelle cet Ouvrage doit être imprimé, le permettent, je prendrai la liberté, dans l'espérance

qu'on voudra bien me l'accorder, de faire imprimer ce Mémoire en son entier, aussi bien que quelques-unes des lettres dont j'ai parlé, & de les joindre à mes Questions.

On persistoit encore dans le premier projet, que le voyage devoit se faire par Tranquebar. Ce projet avoit de grands inconvénients, & un des principaux étoit qu'il falloit deux fois passer la ligne. Mais ce qui m'y avoit déterminé, ce sont quelques relations répandues en Europe, qui représentent le chemin par l'Egypte & l'Arabie, ou par la mer rouge, comme presque impraticable. Une autre considération s'y étoit jointe; en prenant ce détour par Tranquebar, on évitoit les pays qui sont le siege ordinaire de la peste, dont le souffle ennemi & funeste aux sciences, pouvoit en un instant nous faire perdre les fruits de tout le voyage. Et à cet égard l'exemple récent de feu Mr. Haszelquist étoit plus que suffisant pour nous intimider.

Cependant quelques-uns des Savants que j'ai nommés plus haut, nous firent remarquer de nouvelles difficultés dans la route de Tranquebar, & tâcherent de nous persuader, que celle de l'Egypte étoit plus facile & plus commode. Mr. le Professeur de Haven m'écrivit la même chose de Rome, où il étoit encore, & où il avoit eu occasion d'apprendre de nouvelles particularités touchant l'Egypte & la mer rouge. Or en supposant que cette route fût sûre & praticable, il n'y avoit pas à douter un moment, qu'elle ne fût plus avantageuse au progrès des sciences, & n'offrit plus de découvertes à faire. Je me résolus donc, en envoyant l'ébauche de l'Instruction, à solliciter en même-temps, que cette affaire fût examinée à Copenhague, & qu'outre cela l'Instruction fût soumise au jugement de quelques Savants de cette ville, ou de quelques Négociants qui connoîtroient les régions orientales. Ma démarche eut tout le succès desirable. Il fut agréé que le voyage se feroit par l'Egypte, & le retour par Bassora. Rien de plus profitable aux lettres. Il reste en Egypte quantité de choses à découvrir, comme on le verra en partie dans mes Questions. Sur le chemin du Sinaï, les voyageurs seront à portée de voir les fameuses inscriptions arabes, & de les copier en partie, inscriptions, qui parurent si importantes à Clayton, Evêque de Clogher, qu'il voulut consacrer un

voyage

voyage exprès pour s'en procurer les copies. La mer rouge en mériteroit bien autant, tant elle nous est encore peu connue: & il est à espérer, que les environs de Bassora renferment bien des choses, que l'on ne trouve point en Arabie, & qui pourront fournir la réponse à plusieurs de ces Questions.

Les avis des Savants du Dannemarck étoient aussi fort importants, & j'en ai fait usage en retouchant le premier plan de l'Instruction. Mr. le Professeur Kratzenstein y a ajouté un Mémoire rempli de remarques intéressantes pour le Mathématicien & le Physicien, où il leur indique les moyens de découvrir certaines vérités, qui semblent se cacher & fuir à l'œil de de l'Observateur. Mais ce qui fait sur-tout honneur à ces Savants c'est qu'ils ont prié S. M. d'associer un Médecin & un Dessinateur aux trois voyageurs dont j'ai parlé; en consequence dequoi j'ai été chargé de dresser aussi une instruction pour ces deux nouveaux membres de la Compagnie. On m'a permis en même temps d'insérer cette Instruction si souvent mentionnée, telle qu'elle s'est peu à peu perfectionnée par le concours des lumieres & des conseils de plusieurs Savants, telle en un mot que S. M. l'a approuvée & prescrite pour regle à nos voyageurs. Je n'en ai omis que quelques articles qui ne sauroient intéresser le Public. Elle suit immédiatement la préface, & mes Lecteurs y prendront d'avance une ideé plus complete de l'utilité, que nous pouvons attendre de ce voyage.

Il me reste à parler des Questions, que j'ai proprosées aux voyageurs. Resserrées dans un petit nombre de lignes, elles n'eussent été d'aucune utilité. Il a donc fallu leur donner quelque étendue, & quelque fois en faire de petites Dissertations. Je ne pense pas en devoir faire des excuses, ni que personne soit assez peu équitable pour m'en blâmer. Des questions détaillées, qui renferment une espece de solution, se lisent plus agréablement, que des questions trop abrégées.

Je dois plutôt craindre que l'on ne me reproche les erreurs, & les fautes qui me seront échappées. A ceci j'ai à dire pour toute réponse, que ces erreurs & ces fautes étoient inévitables. Les Questions sont relatives à plus d'une science, & l'on ne sauroit me reprocher de ne pas posséder ces

ſciences dans toute leur étendue. Je crois, que ſans rougir je puis faire des queſtions, qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle ou à la Medecine, & que le Naturaliſte ou le ſavant Medecin n'auroit point faites lorsqu'il ne s'agit que de choſes, que le Philologue pouvoit deſirer de ſavoir comme étant néceſſaires à l'explication de la Bible, quand il n'a point trouvé d'éclairciſſements dans les ſources, où il a coutume d'en chercher. Je veux même croire, que quelques livres & ſur tout quelques itinéraires renferment la réponſe à telle & telle de mes Queſtions: mais qui eſt-ce qui a tout lu, & qui eſt-ce qui ſe rappelle tout ce qu'il a lu? Si quelqu'un trouve dans des ouvrages imprimés la réponſe à quelqu'une de mes Queſtions, & s'il veut bien communiquer, cette réponſe au Public, pourvu qu'elle ſoit fondée non ſur des conjectures mais ſur des faits avérés, il pourra compter ſur la reconnoiſſance des Savants, & cela d'autant plus qu'il aura découvert en Europe ce que je cherchois Aſie. Je n'y perdrai rien non plus de mon côté; car on m'aura de l'obligation, de ce que par ma queſtion & par l'aveu de mon ignorance j'aurai donné occaſion à celui qui aura fait la découverte, de nous faire part de ſes lumieres. Je ne doute point non plus, que les Cabinets de curioſités naturelles qui exiſtent en pluſieurs endroits de l'Europe, ne renferment bien des choſes, qui fourniroient des réſponſes à quelques-unes de mes Queſtions: mais ces Cabinets ſont une Aſie pour moi, comme ils le ſont pour mille autres. On ne peut en tirer parti à moins de vivre dans les endroits mêmes où ils ſe trouvent, & d'y avoir un libre accès autant de fois que l'on veut. Le voyageur eſt ébloui de tant de richeſſe, & il les contemple plutôt parceque c'eſt la mode, que pour en tirer uſage. Je prie donc ceux, qui poſſedent des Cabinets ou qui en ont la ſurveillance, de vouloir honorer mes Queſtions de la même attention, dont ils les jugeroient dignes, s'ils voyageoient actuellement en Egypte, en Syrie & en Arabie.

Ce n'eſt pourtant pas que je n'aie uſé de toutes les précautions poſſibles, pour écarter de mes Queſtions les choſes ſuperflues auſſi bien que les erreurs. Dans cette vue j'ai raſſemblé de temps en temps chez moi une Société de Savants de mes amis, qui ont bien voulu me donner quelque ſoirées

rées pour entendre la lecture de mon Ouvrage. Elle étoit composée de Mr. le Docteur Walch, Mr. le Docteur Heilmann, Mr. Roederer, Médecin du Roi, & Mr. le Professeur Chrétien-Guillaume Buttner, qui peu d'années auparavant m'avoit donné des leçons d'Histoire Naturelle. Nous passions ensemble des heures délicieuses; & mes Questions donnerent lieu à plusieurs discussions qui tournoient au progrès commun de nos connoissances. C'étoit une espece de société littéraire ce qui contribua peut-être à la rendre plus utile, c'est que l'amitié en avoit banni toute contrainte & toute formalité.

J'ai omis les questions auxquelles mes amis ont pu me faire des réponses satisfaisantes: mais cela n'est arrivé que rarement, parceque je ne me contentois ni de probabilités ni de systêmes, & que la seule évidence des faits pouvoit me déterminer à effacer. J'ai redressé les fautes & les imperfections & j'ai ajouté des questions nouvelles, lorsque mes amis l'ont jugé nécessaire: dans ces deux cas j'ai cru de mon devoir de leur faire honneur de leurs lumieres. A la vérité il importe peu aux Lecteurs de savoir, par qui telle ou telle question a été mise sur le tapis, ou quelles sont les méprises où j'étois tombé d'abord, & par qui je fus détrompé: & on pourroit regarder comme superflus & pédantesques les soins que j'ai pris à cet égard. Mais il m'importe d'être reconnoissant envers mes amis, qui m'ont fait part de leurs lumieres: & j'aime mieux me rendre coupable d'une légere pédanterie, que d'ingratitude & de plagiat, envers ces mêmes amis, qui m'ont assisté de leurs conseils avec tant de cordialité. Mes Lecteurs trouveront donc dans tout le cours de mon ouvrage des traces de ces conférences, & les noms des Savants, dont j'ai fait mention ci-dessus.

Pouvois-je faire d'avantage pour me garantir de l'erreur dans des sciences qui me sont étrangeres, où cependant je ne pouvois me dispenser d'entrer, pour répandre un nouveau jour sur la philologie sacrée, qui est proprement ma science favorite? Et si malgré toutes ces mesures, il est resté des fautes dans mon livre, n'aura-t-on pas l'équité de me les pardonner?

Je m'attends de la part de quelques Lecteurs à une objection que mes amis m'ont déja faite. Ils craignoient que je ne demandasse beaucoup plus de choses,

que les cinq voyageurs ne feroient capables d'en découvrir dans l'espace de trois ans. Et en effet, à compter les Questions, non par les chiffres qui sont à la tête de chaque article, mais par les sujets que ces articles renferment, on verra qu'elles passent le nombre de mille. Et de pouvoir acquérir une entiere certitude sur tant de matieres, ce seroit un bonheur si grand pour les sciences, que l'on ne sauroit presque s'en flatter. Il faudroit avouer au moins, que jamais voyage n'auroit eu un succès comparable à celui-ci

Je souhaite fort que ces idées flatteuses soient justifiées par l'événement, & je ne crois pas être blâmable en formant ce vœu. D'un côté la protection royale qui influe si puissamment sur ce voyage, jointe au grand soin qui a été pris pour préparer les voyageurs, pour les pourvoir des livres & des instruments nécessaires, & pour les diriger dans leurs recherches par le moyen de ces Questions, de l'autre les talents & le zele de ces mêmes voyageurs, semblent autoriser les plus hautes espérances. Malgré cela je ne crois point que toutes les Questions proposées seront résolues. La réponse à telle ou telle de ces Questions ne dépend pas simplement de la bonne volonté d'un voyageur, le hazard y entre encore pour beaucoup. Mais en supposant, que la fortune lui soit contraire dans la moitié des recherches dont il est chargé, je ne laisserai pas d'obtenir plus de réponses en proposant mille Questions; que si je n'en proposois que cent. Plus le voyageur est instruit des objets dignes de curiosité dans l'Orient, plus ils deviendra attentif aux choses qui lui passeront journellement sous les yeux, & soigneux à s'informer de celles dont il ne se seroit pas soucié sans cela.

Voilà ce que je répondis à mes amis, qui furent pleinement satisfaits de ma réponse. Je m'assure que voyageurs les satisferont encore bien d'avantage. Leur habileté, leurs talents, & leur zele surpasseront notre attente, & leur feront exécuter au-delà de ce que nous pouvions légitiment prétendre.

Mes questions se rapportent presque toutes à l'explication de l'Ecriture sainte. Je prévois que par cet endroit elles déplairont à certaines gens, & leur paroîtront trop théologiques; mais j'avoue que je regarde comme

comme important tout ce qui tend à expliquer un livre sur lequel toute notre Religion est fondée. A quoi j'ajoute, que pour bien entendre le Vieux Testament, il est absolument nécessaire d'approfondir l'Histoire Naturelle, aussi bien que les mœurs des Orientaux. On y trouve à peu près trois cents noms de végétaux: je ne sais combien de noms tirés du regne animal, & un grand nombre qui désignent des pierres précieuses: il est rempli d'un bout à l'autre de traits relatifs à la Géographie & aux mœurs de l'Orient. Les erreurs commises dans les anciennes versions orientales nous conduisent encore à la recherche de plusieurs animaux & de plusiers plantes, dont la Bible ne fait point mention. En un mot, tandis que l'on croit ne s'occuper que de l'intelligence du plus ancien des livres, on se trouve insensiblement engagé à étudier la plus grande partie de l'Histoire Naturelle, & la plupart des mœurs de l'Orient, matières à quoi l'on n'auroit pas songé, si l'occasion n'en avoit été fournie par ce monument si mémorable de l'antiquité orientiale. Je ne sais en effet nommer aucun autre livre, aucun du moins dont le sujet soit moral, qui puisse rendre à cet égard les mêmes services aux sciences. Mr. le Docteur Heilmann, dans un Discours qui a été imprimé, a fait voir combien la Philosophie doit à l'Ecriture sainte, & assurément l'Histoire Naturelle n'a pas moins d'obligations à ce saint Livre.

Il y a des Savants pour qui la Bible est un livre si odieux, qu'ils ne se contenteront point de ces deux réponses. Tout ce que j'ai à leur dire, c'est qu'en proposant des questions tendantes à répandre de la clarté sur la Bible on n'a fait qu'entrer dans le but du voyage. D'autres Savants ont formé des questions qui regardent les autres Sciences. J'ai nommé plus haut ceux qui m'en ont envoyé de cette espece. On ne doit attendre de moi sinon que je m'intéresse à cette partie des sciences, à laquelle je me suis consacré.

Je m'étois contenté d'abord de coucher par écrit les Questions, que je fais imprimer actuellement, & d'en remettre une copie aux voyageurs. Mais il résultoit de là cet inconvénient, c'est que chacun des voyageurs ne pouvoit avoir son propre exemplaire de ces Questions, pas du moins tel qu'il

qu'il le falloit, pour y marquer d'abord ses découvertes. Sur plusieurs Questions les voyageurs devoient entretenir correspondance avec d'autres Personnes dans l'Orient, par exemple avec le Médecin de la Mission établie à Tranquebar : ce qui non seulement auroit emporté beaucoup de temps, mais causé encore bien des erreurs, si les correspondants n'eussent pas été pourvus de leur côté d'une copie autentique des Questions. C'est par cette raison que l'on a jugé nécessaire de les faire imprimer. Mais par là elles peuvent avoir encore une utilité beaucoup plus étendue. Les amateurs des sciences, Savants de profession ou Négociants, soit qu'ils demeurent eux-mêmes dans l'Orient, soit qu'ils y aient des Connoissances, pourront voir ces Questions, & peut-être fournir la réponse à plusieurs. C'est dans cette vue que nous les ferons parvenir à des Personnes que nous croyons être bien intentionnées pour les progrès des sciences: mais nous espérons qu'un plus grand nombre de Personnes, qui les achéteront & les liront par curiosité, se rendront à ma priere d'augmenter nos connoissances en nous communiquant leurs lumieres. Enfin, ces Questions pourront encore dans la suite servir de guide à d'autres voyageurs, & leur indiquer les objets, que l'on souhaiteroit de voir éclaircis par leurs soins: & les questions que notre Compagnie de voyageurs n'aura pu résoudre, mériteront peut-être l'attention des savants ou des Négociants, qui parcourront l'Orient à l'avenir.

Il est vrai que si l'on vouloit entreprendre des voyages dans d'autres contrées situées vers l'Orient, ils exigeroient d'autres questions. J'en aurois quelques-unes toutes prêtes pour la Palestine, & que l'on trouveroit aussi importantes qu'inattendues: la plage qui s'étend de l'Euphrate au Tigre, & les rivages orientaux de ces deux fleuves, en demanderoient d'autres encore: & si l'on étoit assez heureux pour pouvoir s'ouvrir une entrée dans l'Abyssinie, la curiosité des Européens se tourneroit vers de nouveaux objets. Mais cela n'empêche point, que la plupart des Questions proposées dans cet ovrage ne pussent rencontrer leur solution dans ces mêmes pays. Quel bonheur pour les sciences, si la bonté de quelque Monarque donnoit souvent occasion d'agiter ces sortes de problêmes relativement à d'autres pays? C'est

ainsi

ainsi que Louis XIV. mérita du genre humain. Par là il s'est attiré nos louanges. Mais il n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. C'est un malheur pour les revenus publics aussi bien que pour les Sciences, qu'on les regarde communément comme une affaire de finance, ou comme une branche de commerce, & que l'on veuille savoir, avant le temps, quel profit elles rapporteront à l'Etat. On peut prédire avec certitude, qu'elles lui procureront de grands avantages: mais jusqu'à ce que les découvertes projettées soient faites, il est impossible de déterminer en quoi ces avantages consisteront. Supposons qu'on eût demandé, il y a trois siécles, quel bien produiroit la curiosité d'étendre d'avantage la navigation vers l'Occident, pour tenter le tour du monde: on auroit répondu avec raison, que les peuples, qui viendroient à bout de l'entreprise, en retireroient de l'utilité, mais que l'on ne sauroit l'apprécier au juste avant l'exécution du projet. Il ne reste plus aujour-d'hui de nouvelles parties du monde, situées sous un climat favorable, à découvrir; mais le commerce, les manufactures étrangeres, & les productions naturelles, offrent une source de décourvertes utiles, qui ne sera peut-être pas si tôt épuisée. Si l'on parvient à les faire, ce sera probablement sans dessein, & par rencontre fourtuite: mais la probabilité d'atteindre cette heureuse époque sera portée au plus haut point, si l'on envoye dans les pays inconnus des Personnes versées dans les langues & dans l'Histoire Naturelle. Je veux que ces Personnes s'appliquent uniquement aux sciences. Qu'on les laisse faire: on verra bientôt les découvertes utiles sortir du sein même des découvertes curieuses.

Je sens que de telles espérances paroîtront à bien des gens extrêmement recherchées & théorétiques. Ils diront qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher sous la zone brûlante les choses dont nous avons besoin dans nos climats: & si je leur disois, qu'ils ne sauroient disconvenir de l'utilité d'un voyage, qui se feroit dans l'Orient entre le quarantieme & le cinquantieme degré de latitude, ces détracteurs des sciences ne manqueroient pas de repliquer, que les terres situées entre ces degrés ne sont point cultivées. Cependant me permettroient-ils de leur faire remarquer, combien de productions de la nature, & combien d'arts ont passé du Midi à notre Sep-

tentrion? On peut assigner le temps dans lequel la vigne fut transplantée des climats chauds dans les provinces méridionales de la France: & depuis plusieurs siecles la même vigne est connue sur les rivages du Rhin, qui sont encore plus vers le Nord, sans qu'elle se soit abâtardie. Elle y a acquis des qualités, qu'on ne lui connoit pas dans d'autres endroits du monde. Quels sont les pays d'où le ver à soie est venu chez nous? Premiérement connu en Italie, & puis en France, avec quel succès ne s'est-il pas multiplié dans les Etats du Roi de prusse, peu avant la présente guerre, & tout récemment dans le Dannemarck, qui est plus septentrional encore? Que l'on nous rapporte d'autres climats une semblable chenille, & qui prenne aussi bien dans nos Provinces, ce sera un plus grand avantage que de trouver une mine d'or des plus riches.

Que l'on me pardonne cette digression en faveur des voyages littéraires entepris dans des climats chauds. Je reviens au sujet, sur lequel j'ai à m'entretenir avec mes Lecteurs. Ce recueil ne comprend pas toutes les questions que je propose à la compagnie des voyageurs: on leur en a addressé plusieurs autres, qui n'ont pu être imprimées avant la foire de Pâque de Leipsick: j'en compose actuellement de nouvelles qui les suivront dans leur voyage: & les réponses, que nous comptons de recevoir à ces premieres questions, fourniront peut-être matiere à en proposer de beaucoup plus importantes. Si je vois que cette Edition trouve des Lecteurs, elle sera peut-être suivie d'un seconde volume. J'ai pris la liberté d'inserer à la fin de celui-ci une traduction de l'excellent Mémoire, que l'Academie Françoise des Inscriptions & des Belles Lettres nous a fait l'honneur de nous envoyer. Cette traduction n'est point mon ouvrage: elle a été faite par Mr. le Professeur Koehler.

Je ne saurois me résoudre à terminer cette préface, sans exprimer ma respecteuse reconnoissance aux Protecteurs généreux, qui, dans ces temps critiques m'ont mis en état de tracer ces Questions, & de m'occuper d'un voyage à faire en Arabie. On s'appercevra sans peine, que ces Questions, quoi qu'elles ne contiennent qu'une liste des choses que j'ignore, doivent m'avoir

m'avoir coûté plus de travail, qu'aucun autre écrit qui foit forti de ma plume. Vivant dans le centre de la guerre, & dans une ville où fes inconvénients fe faifoient le plus fentir, il m'eût été impoffible de trouver le loifir nécesfaire pour fournir cette tâche, fi Son Alteffe Mgr. le Maréchal Duc de Broglie n'avoit daigné me décharger des fardeaux militaires, & exempter ma maifon de l'obligation de loger des Troupes. Le repos dont j'ai joui, & que j'ai pu confacrer aux Mufes, je le dois uniquement à fa générofité. Qu'il me foit permis de célébrer encore ici publiquement une faveur fi fignalée, fi néceffaire à la compofition de cet ouvrage, faveur qui m'a été accordée au milieu du bruit des armes, & uniquement par amour pour les fciences; qu'il me foit, dis-je, permis de la célébrer dans un temps, où l'on ne fauroit plus confondre la voix de la reconnoiffance la plus pure, avec la voix de l'adulation & de l'interêt. Ce feroit une ingratitude impardonnable, fi je n'ajoutois, que S. A. Mgr. le Maréchal Prince de Soubife me fit la grace de me renouveller la même faveur, lorfqu'il prit le commandement des armées françoifes.

A Gottingen le 26 Avril 1762. Michaelis.

INSTRUCTION,

à la quelle.

Nous Fréderic V. par la grace de Dieu, Roi de Dannemarck, Norwege, &c. &c. (*t. t.*) Voulons très-gracieusement, que les Personnes qui par notre ordre & à nos dépens font le voyage de l'Arabie heureuse, à savoir, en qualité de Philologue, le Professeur *Fréderic-Chrétien de Haven*; comme Physicien, le Professeur *Pierre Forskäl*; comme Mathématicien, le Lieutenant des Ingénieurs, *Carsten Niebuhr*; de même que le Médecin, *Chrétien-Charles Cramer*, & le Peintre, *George-Guillaume Baurenfeind*, aient à se conformer très-humblement.

§. 1.

Les Voyageurs nommés ci-dessus se rendront tous ensemble dans l'Arabie heureuse, & ne perdront jamais de vue le but que nous nous sommes très-gracieusement proposé, c'est que, pour l'avantage des Sciences & des Lettres, ils fassent dans ce pays autant de découvertes qu'il leur sera possible.

§. 2.

Ils s'appliqueront à remplir ce même devoir, & pendant le voyage, & pendant le retour, autant que cela se pourra, sans les retarder sur la route: le Physicien & le Mathématicien le rempliront sur-tout durant la Navigation. Cependant, comme ce n'est pas uniquement pour le bien des Sciences & des Lettres en général, mais particuliérement pour faire des recherches dans l'Arabie heureuse, qu'ils entreprennent leur voyage; l'espérance de faire des découvertes ne doit ni occasionner des délais, ni les détourner de

de leur route, ni les engager dans des courses particulieres; à moins que ce ne fût l'espérance très certaine de quelques découvertes fort importantes: c'est le seul cas qui puisse autoriser quelque petit délai ou quelque tour: encore faudroit-il que le cas fût si extraordinaire & si inattendu, que les voyageurs pussent être assurés, qu'en dressant cette Instruction on ne pouvoit le prévoir, & que leur demarche ne pût manquer de mériter notre très-gracieuse approbation. Et supposé même qu'un semblable délai ou détour fût résolu par la pluralité des suffrages: nous voulons qu'une seule voix qui s'y oppose suffise pour y faire renoncer. On sent assez qu'il ne s'agit point ici d'un retardement occasionné par de grandes maladies, qui retiendroient au lit quelqu'un des voyageurs. Notre intention n'est que de prescrire des bornes au desir de faire des découvertes autrepart que dans l'Arabie heureuse: puisqu'une telle curiosité, quelque louable d'ailleurs qu'elle soit, pourroit nuire au dessein principal du voyage.

§. 3.

Leur voyage d'ici à Constantinople se fera par mer, & de là ils se rendront par Alexandrie & le Grand-Caire en traversant l'Egypte, à la montagne de Sinaï, & dans les contrées voisines au *Gebel el Mocatab*, enfin ils passeront la mer rouge pour arriver à la Mecque. Dans cette vue, notre Envoyé à la Porte Ottomanne, le Conseiller de Conférence, & Commissaire général au département de la guerre, de *Gebler*, à quis nous donnerons nos ordres en conséquence, les pourvoira des passeports nécessaires de la part de *l'Empereur Turc*, & de lettres de recommendation propres à favoriser leurs desseins. Leur séjour dans l'Arabie heureuse durera deux ou même trois ans, si la nécessité l'exige: mais leur premier soin sera de se familiariser avec la langue arabe au point de la parler couramment; ce qui est indispensable pour bien remplir le but, que nous nous sommes proposé.

§. 4.

Pour avancer avec d'autant plus de succès dans l'étude de cette langue, ils emploieront à s'y exercer une partie du temps de la navigation. Cet exercice charmera leur loisir, & remplira les heures oisives que leur laisseront les observations physiques & mathématiques. Et comme le Philologue & le Physicien y ont déja fait plus de progrès que le Mathématicien, nous voulons qu'ils assistent ce dernier de leurs lumieres lorsqu'il le demandera.

§. 5.

Ils tâcheront de pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie le plus avant qu'il sera possible. Ils ne se contenteront point de parcourir les côtes: ils chercheront à connoître le pays; & ils changeront de demeure aussi souvent qu'il sera nécessaire pour parvenir à cette fin. Nous espérons, que le médecin que nous leur avons adjoint, pourra contribuer beaucoup à leur faciliter les entrées, & c'est notre intention très-gracieuse, qu'ils se servent de ce moyen pour visiter le plus d'endroit qu'ils pourront, sans exposer toutefois leur vie dans des lieux où pourroient régner des maladies mortelles & contagieuses. Plus le médecin témoignera ne pouvoir ni ne vouloir se séparer du reste de la compagnie des voyageurs, plus il sera en état de leur ouvrir des voies sûres & nouvelles. Nous ne voulons point resserer les voyageurs par des regles plus précises mais nous laissons à leur prudence & à la pluralité des suffrages à déterminer les lieux qu'ils visiteront, & les chemins qu'ils prendront, & les conjonctures où ils jugeront à propos de demeurer ensemble, & celles où il pourroit être convenable de se séparer: le tout dans la trèsgracieuse espérance, que dans toute leur conduite, ils feront éclater leur zele pour le progrès des lettres, & tâcheront par là de se rendre dignes à leur retour de la continuation de nos graces & de notre bienveillance.

§. 6.

§. 6.

Il y a une égalité parfaite entre les Savants qui entreprennent ce voyage: & nul d'entr'eux ne doit s'arroger sur les autres aucune espece de droit ou de supériorité. Le maintien de la paix & de la bonne harmonie fera leur constante & principale étude: & sous peine de perdre notre bienveillance royale ils éviteront, avec un soin extrême, tout ce qui porte le nom de querelle, de dispute, ou de dissension. Et comme souvent la plus parfaite union ne peut subsister sans une condescendance réciproque, nous regarderons cette déférence comme un mérite dans toutes les affaires où le reglement présent & le but du voyage ne seront point compromis. Au reste si dans des cas qui ne sont point déterminés dans cette Instruction, il arrivoit que les sentiments fussent partagés, la pluralité des voix décide: & s'il y a égalité de voix, c'est au sort qu'il faut s'en rapporter: mais ni la pluralité, ni même l'unanimité des suffrages ne pourront jamais rien conclure de contraire à ce qui est exprimé dans l'Instruction.

§. 7.

——— ——— ——— ——— ——— ——— ———

§. 8.

Chaque voyageur tiendra son propre journal: il ne confiera rien à sa mémoire; il écrira avant la fin du jour, ou s'il en est empêché par des obstacles insurmontables, avant la fin de la semaine, les observations qu'il aura faites, il les écrira bien détaillées & en paroles claires & intelligibles, que chacun puisse comprendre sans avoir besoin de son interprétation, en cas qu'il vienne à mourir. Si la même observation se trouve dans plusieurs de ces journaux sans que l'on se soit auparavant concerté, cela nous sera d'autant plus agréable, que l'on apprendra à connoître en Europe un

un même fait, que deux voyageurs auront décrit ſous differents points de vue, & que l'on croit avec plus de confiance ce qui eſt confirmé par pluſieurs témoins. Ainſi on verra, par exemple, avec plaiſir, que chaque voyageur rapporte ce qu'il aura remarqué des mœurs & penchants favoris de la nation: & quand il arriveroit, que le Philologue ſe ſervît de la Phyſique pour éclaircir le ſens des expreſſions affectées à cette ſcience, que le Phyſicien appliquât l'Hiſtoire Naturelle à l'explication de la Bible, & que le Mathématicien, outre ſes fonctions ordinaires, fît encore des obſervations ſur des matieres appartenantes à la Phyſique; cela ne ſera point regardé comme une uſurpation de l'emploi d'autrui.

En recommandant aux voyageurs la bonne harmonie, notre intention n'eſt point du tout que leurs journaux ne doivent pas ſe contredire, lorsque deux d'entr'eux, parlent d'une même choſe: pourvu qu'ils ne s'écartent point des regles de la politeſſe, ils auront d'autant moins de ſujet de ſe vouloir mutuellement du mal d'une pareille contradiction, que nous l'enviſagerons très-gracieuſement comme une marque de la fidélité hiſtorique.

§. 9.

Les voyageurs enverront, de temps en temps auſſi ſouvent qu'il ſera poſſible, & que l'occaſion s'en préſentera, des copies de leurs Journaux en Europe, & les adreſſeront à notre Conſeiller Privé & Grand-Maréchal de notre Cour, Mr. le Chevalier Adam Gottlob Comte de *Moltke*. Mais ils garderont les originaux par devers eux, afin que ſi quelque copie venoit à ſe perdre, la perte puiſſe être réparée.

Si les circonſtances le permettent, ils confronteront ces Journaux avant de nous en envoyer les copies, afin de pouvoir ſe donner mutuellement des avis ſur les choſes qui exigeront des éclairciſſements, ou plus de juſteſſe dans l'expreſſion. Mais on ne prétend point par cette confrontation, que les Journaux ſoient parfaitement conformes, & exempts de toute contradiction.

§. 10.

§. 10.

Tous les voyageurs doivent uſer des plus grands égards envers les habitans de l'Arabie. Ils n'attaqueront jamais leur Religion, encore moins la traiteront ils avec mépris même d'une maniere implicite. Ils s'abſtiendront de tout ce qui pourroit cauſer à ces peuples le moindre déſagrément: ils uſeront d'une délicateſſe extrême dans les recherches qui pourroient choquer l'ignorance des Mahométans, en leur faiſant ſoupçonner que l'on veut déterrer des tréſors, ſe ſervir de l'art magique, ou faire le métier d'eſpions au préjudice du pays. Ils entreprendront ces ſortes de recherches de la maniere la moins perceptible, & ils leur donneront les apparences les plus favorables. Ils ſe garderont bien d'exciter la jalouſie & la vengeance cruelle des Arabes, ſoit par des intrigues amoureuſes, ſoit ſeulement en prenant avec les femmes des libertés tolérées en Europe. Quoique ce ne ſoit point ici notre deſſein de leur inculquer les devoirs communs de la morale, nous ne laiſſons pas de leur défendre très-ſerieuſement tout commerce illicite ſoit avec des femmes mariées, ſoit avec des femmes libres, qui pourroit irriter la jalouſie vangereſſe des Orientaux. De quelque façon qu'ils ſoient provoqués, ils n'éclateront jamais en paroles injurieuſes, & n'en viendront jamais à des voies de fait, fût-ce même pour leur défenſe, dans des lieux où ils ſont ſous la protection du Magiſtrat. L'expérience n'apprend que trop, combien ces ſortes de démarches ſont dangereuſes dans les contrées qui profeſſent la Religion de Mahomet, où tous les affronts faits à un Muſulman ſont expiés par la mort. Et comme des fautes de cette nature pourroient entraîner des ſuites fâcheuſes pour toute la compagnie, nous joignons à nos exhortations la défenſe la plus formelle. Si quelqu'un contrevient à nos ordres, & s'attire quelque malheur, nous ſerons obligés de l'abandonner à ſa propre deſtinée: & la compagnie ne ſera nullement tenue de s'expoſer elle même pour le ſauver.

§. 12.

Si les voyageurs trouvent à acheter des manuſcrits à un prix raiſonnable, nous les y autoriſons juſqu'à la ſomme de ———. ——— ———. Dans ces acquiſitions ils ne doivent avoir égard ni à la beauté ni au grand prix, mais à l'utilité de ces manuſcrits, & en tout cas à leur ancienneté. On ne demande pas préciſément qu'ils rapportent des copies de l'Alcoran, qu'on achete en Europe à beaucoup meilleur marché, toutes les fois que les Chrétiens ont été en guerre avec les Turcs. D'ailleurs il pourroit y avoir du danger à les acheter ſur les lieux, & même à les toucher, ſi l'on avoit à faire à de zélés Muſulmans. On ne deſire pas qu'ils rapportent des livres aſcétiques, ou des livres de prieres, ni des poëſies arabes. Cependant l'acquiſition de ces ſortes de manuſcrits ne leur eſt pas abſolument défendue, ſuppoſé qu'une raiſon particuliere les y engage. Mais les écrits que nous avons principalement en vue, ce ſont ceux qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle, à la Géographie & à l'Hiſtoire; ce ſont encore de vieux manuſcrits de la Bible Hébraique & Grecque, ou en tout cas d'anciennes verſions arabes de ce ſaint Livre. Parmi les manuſcrits hébreux on préférera ceux qui ſont précieux par leur antiquité, & même par des lettres antiques, & dont la figure s'éloigne de celle des caracteres modernes; ou ceux qui comparés avec notre Texte ordinaire, tel que nous le tenons des Maſoretes, feroient voir des variantes dignes de l'attention des Critiques. La plupart des écrits arabes qui traitent de médecine, ne ſont que d'une médiocre utilité. Il n'y a que leurs Traités ſur la petite vérole, qui pourroient offrir des objets intéreſſants. C'eſt donc à ces derniers qu'il faudroit principalement ſe borner dans l'acquiſition des livres de médecine. S'ils trouvoient des Dictionnaires manuſcrits à acheter, le choix devroit tomber préférablement ſur ceux, qui n'ont pas encore été maniés par *Golius* & *Giggejus*.

Nous voulons & ordonnons auſſi expreſſément, que tous les manuſcrits ſans exception, qui auront été acquis, ſoient envoyés à notre Bibliotheque

C

Royale

Royale de Copenhague, ſous l'adreſſe marquée ci-deſſus, §. 9. & qu'au retour des voyageurs, ces manuſcrits ſoient délivrés à la dite Bibliotheque.

§. 12.

Comme nous ſouhaitons ſur-tout, que l'on nous rapporte de ce voyage non ſeulement des copies exactes des Inſcriptions du *Gebel el Mocatab*, mais encore, ſi les circonſtances le permettent, ces mêmes Inſcriptions modélées en plâtre; ce ſoin regardera en particulier le Profeſſeur de Haven aidé du Peintre.

§. 13.

Nous n'approuverions point du tout qu'à ſon retour la compagnie ſe ſéparât; mais nous ordonnons très-gracieuſement, que les cinq voyageurs reviennent tous enſemble par Baſſora, qu'ils paſſent par terre par Alep & Smirne, & que de là ils reviennent en Europe, ſans que perſonne d'entr'eux puiſſe contrevenir à cet ordre, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

§. 14.

Les Voyageurs s'appliqueront ſingulièrement à ſatisfaire aux queſtions ſpéciales, que le Profeſſeur Michaelis leur propoſera ou leur enverra après leur départ. Mais ceci n'exclut point du tout les queſtions, qui même ſans ſon entremiſe leur ont été propoſées, ou leur feront envoyées dans la ſuite par d'autres Savants. Nous leur remettons ici d'abord celles, qui ont été communiquées par l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres de Paris, & par divers autres Savants étrangers, pour que dans ſon temps ils y répondent avec toute l'exactitude dont ils ſeront capables. Nous y joignons les problêmes, les avis & les conſeils du Profeſſeur Kratzenſtein, qui s'addreſſent en partie au Mathématicien, en partie aux Phyſiciens, & dont ils feront le meilleur uſage qu'ils pourront.

§. 15.

Nous ordonnons très-gracieusement, que non-seulement les minutes des Journaux mentionnés ci-dessus §. 9. mais encore toutes les réponses aux questions faites & à faire aux voyageurs, de même que tous les desseins, tous les plans, toutes les cartes géographiques qu'ils auront lévées, & toutes les observations physiques, astronomiques, géographiques, historiques, philologiques, de quelque nature qu'elles puissent être, qu'ils pourroient écrire pour leur particulier, sans les porter dans leurs Journaux; item toutes les production naturelles sans exception qu'ils auront amassées, en quoi qu'elles puissent consister, soient envoyées à Coppenhague à l'adresse indiquée §. 9. Ils enverront sous un chachet volant, ou sans cachet, les réponses destinées aux questions de Savants étrangers, afin que nous puissions en faire prendre copie: comme c'est pareillement notre intention, que tout ce que les voyageurs rapporteront à leur retour des articles que nous venons de spécifier, soit délivré & déposé au même lieu, le tout avec fidélité, & conformément aux devoirs dont ils sont liés envers nous: nous réservant de disposer dans la suite de toutes ces choses d'une maniere convenable aux circonstances, & d'ordonner nous-mêmes de leur destination ultérieure.

§. 16.

Nous nous attendons très-gracieusement, que le Professeur Forskäl, qui est destiné à faire ce voyage en qualité de Physicien, observera les regles prescrites à des voyageurs par Linnaeus dans sa Dissertation intitulée: *Instructiones Peregrinatoris*. Le *Hierozoicon* de *Bochart*, & le *Hierobotanicum* de *Celsius*, seront les écrits dont il fera le plus d'usage. Ils les comparera avec la nature, il en corrigera les défauts, il en remplira les lacunes; & pour y réussir, ils s'informera des animaux & des végétaux qui ne sont pas encore suffisamment connus, quoique ces auteurs en aient fait mention. Les livres nécessaires à son but lui ont été fournis à nos dépens.

§ 17.

§. 17.

L'attention du Phyficien fera fans doute plus excitée, & deviendra plus utile, fi pendant le voyage il tire du Dictionnaire de *Golius* la lifte de toutes les production naturelles de l'Arabie, dont ce Dictionnaire ne donne pas une idée fuffifante, & dont il croira qu'il fera néceffaire de juger par fes propres yeux. Comme nous fuppofons très-gracieufement, qu'il fe fera familiarifé à Upfal avec les copies des Ecrits arabes qui traitent de l'Hiftoire Naturelle: nous voulons qu'il interroge la nature elle même fur la vérité des récits de ces Ecrivains, qu'il décrive méthodiquement, & rapporte, s'il eft poffible, les plantes ou les productions, que ces mêmes Ecrivains ne font qu'indiquer en général. Comme nous apprenons auffi qu'il s'eft déja appliqué ci-devant à l'étude de la Philologie facrée, nous lui ordonnons de donner une attention toute particuliére aux productions naturelles, dont il eft fait mention dans la Bible, & qui en partie font encore inconnues.

§. 18.

Il tâchera d'ajouter les noms arabes à toutes les productions naturelles dont il parle, & de les exprimer tant en caracteres arabes qu'en caracteres latins. S'il fe trouve que la même chofe ait des noms différents dans différentes contrées, il ne négligera pas non plus de le remarquer.

§. 19.

Il rapportera, ou il enverra avant fon retour, fi cela fe peut, fans occafionner de nouveaux frais, les productions du regne minéral, & celles du regne végétal, & ces dernieres defféchées, auffi-bien que leurs graines; & pourque l'on puiffe employer ces graines, il tâchera de fon

mieux de s'instruire de leur culture, & de ce qui est nécessaire pour les faire germer. Comme son séjour en Arabie doit durer deux jusqu'à trois ans, les occasions de s'acquitter de cette partie de ses fonctions, ne lui manqueront pas. Il profitera de ce même séjour pour apprendre à connoître les plantes dans leurs differents états, & il aura soin de marquer toujours la saison dans laquelle il les aura trouvées dans chacun de ces états.

Il fera aussi attention à l'usage des plantes, & à la préparation des minéraux. Les fables même qui se débitent sur leur sujet, ne doivent point lui paroître indignes d'être annotées, parce qu'elles pourront au moins servir à mieux entendre des livres orientaux: & dans cette vue il prendra garde aux significations, que l'on préte à certaines fleurs, en fait de galanterie.

§. 20.

Pour faciliter sa tâche, les Présidents & les Directeurs de notre Compagnie des Indes Orientales, aussi bien que ceux de nos Compagnies générales de commerce, donneront ordre à leurs Capitaines de vaisseaux, de recevoir, & de transporter ici les caisses chargées de productions naturelles. Nous ordonnerons de même au Capitaine de notre vaisseau de guerre, sur lequel les voyageurs doivent s'embarquer pour Constantinople, de laisser entrer le Professeur Forskål, ou son Adjoint le Médecin Cramer, dans les chaloupes, toutes les fois qu'ils en enverront au rivage, afin de les mettre en état de recueillir les curiosités qui se présenteront, & de les faire assister en toute maniere par les Mariniers, soit sur mer dans un temps de calme, pour la pêche des coraux, de coquillages, d'animaux marins, &c. soit sur terre pour abattre des arbres, pour porter des productions naturelles &c. C'est dans cette intention que nous les avons fait pourvoir de filets, dont on se sert pour pêcher les huitres, & d'autres outils nécessaires.

§. 21.

§. 21.

S'il eſt impoſſible de rapporte certaines productions naturelles inconnues parmi nous, & dont une ſimple deſcription ne donneroit pourtant pas une idée aſſez nette à un Européen: le Phyſicien tâchera de s'en procurer des deſſeins, & s'il ſe peut, des deſſeins en couleurs; à quoi le Peintre lui prêtera ſon ſecours.

§. 22.

Dans l'occaſion il étendra ſes recherches ſur les changements qui ſe font dans l'atmoſphere, ſur les dégrés de chaleur, ſur les marées, & principalement ſur celles du Golphe d'Arabie, ſur l'influence de certaines mœurs dans la multiplication de l'eſpece humaine, ſur certaines maladies inconnues parmi nous, dont les Ecrivains orientaux parlent ſouvent, en un mot ſur tout ce que le Chevalier Linnæus a recommandé à un Phyſicien voyageur.

§. 23.

Nous avons adjoint à la Compagnie des voyageurs le Médecin Cramer, tant pour les aſſiſter en cas de maladie, (& pour cet effet il eſt pourvu de tous les médicaments néceſſaires), que, parceque qu'il conſte par l'expérience, que la qualité de médecin concilie ſouvent aux autres voyageurs la faveur des peuples orientaux & leur procure toutes ſortes d'avantages.

Mais ſur-tout nous lui enjoignons très-gracieuſement, de montrer ſa bonne volonté en prêtant ſon aſſiſtance au Profeſſeur Forskål (à l'habileté duquel les recherches botaniques ſont particuliérement confieés), dans la collection, préparation, deſcription & conſervation des autres productions naturelles, ſavoir des inſectes, poiſſons, coquillages, limaçons, oiſeaux & autres animaux,

animaux, minéraux, pierres &c. Notre intention n'eſt point que l'un de ces Savants puiſſe regarder l'autre comme ſon ſubalterne, & exiger ſon ſecours par voie de commandement, ni que l'autre puiſſe refuſer ſon aſſiſtance lorsqu'il en ſera requis, & témoigner de la mauvaiſe volonté. Nous eſpérons au contraire très gracieuſement, que le Profeſſeur Forskäl d'un côté, ne demandera jamais des ſervices du médecin que d'une maniere décente & polie: & que de l'autre le Candidat *Cramer* ne s'y refuſera jamais, & ne cherchera point de prétextes pour s'y ſouſtraire; mais que plutôt ils ſe concerteront amicalement ſur le partage du travail; & qu'anſi ils réuniront leurs efforts & leur induſtrie pour bien remplir la tâche commune.

§. 24.

Nous recommandons en même-temps d'une façon ſinguliere au Candidat *Cramer*, de ſe préparer, durant le voyage, à ſes fonctions autant qu'il ſera poſſible, & de faire une étude aſſidue de la langue arabe, en quoi nous enjoignons très-gracieuſement aux autres voyageurs de l'aſſiſter, autant que leurs propres occupations pourront le permettre. Nous ſouhaitons d'autant plus qu'il donne à cette langue toute ſon application; qu'elle contribuera à lui ouvrir, de même qu'à ſes compagnons de voyage, l'accès de pluſieurs lieux de l'Arabie, dès qu'il la parlera aſſez couramment, pour pouvoir traiter dans leurs maladies, les Grands & les perſonnes de condition du pays.

§. 25.

Ce ſera d'ailleurs encore ſon devoir particulier de ſuivre exactement l'hiſtoire des maladies, de celles ſur-tout qui ne regnent que dans ces climats, ou qui du moins y ſont plus communes, & pour ainſi dire, plus naturaliſées que partout ailleurs. Il s'inſtruira avec ſoin des remedes que l'on fait prendre aux malades, & du régime qu'on leur fait obſerver. Il tiendra de tout cela un Journal exact, qui ſera dreſſé ſur le même plan que les autres

autres. Il tâchera principalement de résoudre les questions sur la petite vérole proposées par le Docteur *Thiéry*, & que nous remettons entre ses mains. Quant aux autres loix générales qui sont prescrites aux voyageurs depuis §. 1. jusqu'à §. 15. il les observerra de même dans son département autant qu'elles pourront se concilier avec ses fonctions particulieres, soit en qualité de Médecin, soit en qualité d'Assistant du Professeur *Forskål*.

§. 26.

En cas qu'il survienne des maladies à ses compagnons de voyage; il est tenu de les assister fidélement & *gratis*, & sans qu'il lui soit permis, de les abandonner jamais dans des maladies dangereuses ou contagieuses. On lui délivre ici, pour en faire usage dans le besoin, les conseils de médecine & de diete, que le Médecin *Navarre* a fournis au Professeur *Michaelis* pour le bien des voyageurs.

Il se prêtera aussi autant qu'il sera en son pouvoir, à servir les Arabes de sa science, de façon à concilier à ses compagnons de voyage la faveur & la protection des Grands, la conficance du peuple, & à leur ouvrir par là de nouveaux chemins pour pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Arabie. Mais ils usera à cet égard de la plus grande circonspection, & ne se servira point de remedes dangereux, de peur d'occasionner que ce que nous avons choisi comme un moyen d'attirer à la compagnie & à lui-même l'amitié des Arabes, ne leur attire au contraire la haine & la vengeance de cette nation.

§. 27.

Nous commettons, avant toute autre chose, au Mathématicien le soin de la Géographie, entant sur-tout que la certitude de cette science dépend de l'exacte détermination des longitudes & des latitudes, & de la distance des lieux. Comme il ne sera pas possible de fixer cette distance par des

 mesures

mesures géometriques, il pourra satisfaire en comptant les heures que l'on aura employées pour passer d'un lieu à l'autre, ou en notant ces distances d'après les relations des natifs du pays: & à cet égard on s'assure, qu'il a assez de lumieres & de dextérité, pour connoître lui-même les moyens de réduire à plus de précision ces mesures vagues & mal déterminées. Il seroit aussi fort à souhaiter, qu'il pût se procurer en Egypte un manuscrit de la Géographie d'Abulfeda, & la comparer toujours avec ses propres découvertes.

C'est sur les observations faites dans ses voyages, aussi bien que sur les relations qu'il aura entendues, qu'il dressera une carte de l'Arabie, purgée des défauts de celles que nous avons. Il pourra, en tout cas, prendre pour base une de celles que l'on a jusqu'ici le plus estimées, celle, par exemple, qui a été publiée à Amsterdam par *Isaac Tirion*. Comme son voyage le conduira à traverser la mer rouge, il aura soin de comparer ce qu'il observera sur cette mer avec la description, la plus ancienne de toutes, dont Diodore de Sicile & Strabon nous ont conservé des extraits. Quelque fabuleuse qu'elle soit, il s'appliquera toute fois à déterrer les vérités géographiques, qui pourront être cachées sous l'amas de tant de récits incroyables.

§. 28.

Comme les montagnes, les sources & les rivieres, moins sujettes à la destruction ou aux révolutions, que les plus grandes villes, sont, en fait de Géographie, les monuments les plus stables & les plus anciens, il considérera, d'un oeil attentif, ces monuments presque éternels de l'Arabie, afin que son voyage serve en même-temps à répandre un nouveau jour sur la Géographie ancienne. Il n'omettra sur-tout aucune source, ni aucun ruisseau; il les tracera au contraire avec tant d'exactitude, que l'on puisse être assuré, que par-tout où sa carte ne montre ni source ni ruisseau, il n'en a point rencontré. Il remarquera aussi chaque fois si les ruisseaux coulent

lent toute l'année, ou feulement en temps de pluie: où ils s'écoulent; s'ils fe perdent dans le fable. S'il parcourt les pays dans des temps de féchereffe, il n'oubliera pas de fe faire inftruire par des habitants quels font les torrents qui y coulent durant l'hyver. Il tâchera, auffi fouvent qu'il eft poffible, de donner des notions déterminées & mathématiques de la hauteur des montagnes, foit par des mefures réelles, foit par des eftimations faites d'après le Barometre. Il n'oubliera pas d'obferver les vallées, où par des pluies orageufes fe forment des dépôts d'eau, qui ne pouvant s'écouler, changent, pour un temps, ces vallées en lacs: & comme il paroît que l'Arabie en a beaucoup de cette efpece, & qu'elle differe par là de plufieurs provinces européennes, tandis qu'au contraire en l'Allemagne, les vallées offrent aux eaux des écoulements réguliers, il tâchera autant qu'il eft poffible d'approfondir la raifon de cette difference, laquelle, femble devoir éclaircir d'avantage l'Hiftoire du Globe.

Lorsqu'il fera en Arabie, il fentira lui-même la néceffité de fuivre les regles que nous venons de prefcrire, vu que les Arabes ne manquent point de marquer dans leurs cartes géographiques les fources de leur pays, quelque peu qu'il y en ait: & d'un autre côté il verra, que, ces fources étant fort clair-femées, il lui fera aifé de remplir cette tâche.

§. 29.

Il écrira foigneufement en lettres arabes, les noms des villes, des montagnes, des vallées, des rivieres, des ruiffeaux, des fources, &c. Les noms dont il aura appris des habitants même du pays la veritable orthographe, il les diftinguera, par un figne, de ceux dont il n'aura pu compofer les lettres que d'après le jugement de l'ouie. Il tâchera, auffi fouvent qu'il fera poffible, de fuivre l'orthographe la plus communément reçue.

§. 30.

Nous verrons avec plaisir, qu'il ait fait des recherches sur la partie historique de la Géographie, sur le nombre des habitants, sur la fertilité des contrées, sur le commerce & les professions, sur la prospérité ou la decadence des villes &c. qu'il compare l'état présent des choses avec leur état passé ; & qu'il corrige la Géographie ancienne par de nouvelles observations.

§. 31.

Ce sont là ses occupations principales, à qui toutes les autres doivent céder. Celles qui suivent ne lui sont imposées, qu'autant qu'elles ne dérogent point aux premieres, & que d'ailleurs elles seront compatibles avec le temps & les conjonctures.

Ainsi, il seroit à souhaiter, qu'il pût faire des observations sur la quantité annuelle des pluies, & sur la proportion de cette quantité avec celle des eaux, que fournissent les rivieres & les ruisseaux. Ses propres connoissances physiques lui apprendront sans doute, que ces observations ne doivent pas se faire dans les plaines, mais sur les montagnes d'où les ruisseaux & les rivieres tirent leur origine, lorsqu'on veut estimer la proportion de ces eaux. Comme il n'est point à presumer qu'il rencontre des montagnes couvertes d'une neige éternelle, il n'aura point occasion de remarquer la ligne tracée par cette neige ; mais il distinguera les montagnes susceptibles de neige de celles qui ne le sont pas, & en observera la hauteur.

Il pourra aussi tâcher d'observer, lorsque l'occasion s'en présentera, les chaînes de montagnes qui se prolongent sous les mers. Il verra, par exemple ; si le détroit de Babel-Mandeb ne joint pas à l'Afrique par une montagne. Dans le même Golfe d'Arabie, il fera des observations sur les marées & leur hauteur, sur-tout s'il lui arrivoit d'en visiter l'endroit, où les Israélites l'ont passé autrefois.

§. 32.

§. 32.

Il saisira avec empressement, les occasions de faire des observations astronomiques, toutes les fois qu'elles pourront se faire sans préjudicier au but principal du voyage. Il profitera sur tout des circonstances favorables où il pourra se trouver le 6 Juin 1761. pour observer le passage si rare de Venus par le Soleil, & pour en tirer le meilleur parti qu'il sera possible.

§. 33.

On verroit avec plaisir, qu'il fit des recherches sur le rapport entre le nombre de ceux qui naissent & meurent, & de ceux, qui sont en vie, principalement sur l'influence de la polygamie dans la population ou la dépopulation, aussi bien que sur la proportion numérique, qui subsiste dans l'Orient entre les deux sexes. Il trouvera lui-même dans les écrits de *Süssmilch* relatifs à cette matiere, dans la Monogamie de *Prémontval*, & dans les *Paralipomena contra Polygamiam* du Professeur *Michaelis*, les problêmes particuliers qu'il aura à résoudre. Nous ne doutons point qu'il ne prémunisse contre tous les sophismes, par lesquels tant de voyageurs, qui n'étoient pas Mathématiciens, ont été trompés. Il ne doit point, par exemple, juger du rapport numérique qui est entre les deux sexes, d'après les grandes villes où les gens riches attirent quantité de femmes de la campagne; mais il observera si les femmes, qui sont en plus grand nombre dans de grandes villes, ne manquent point à la campagne.

§. 34.

Il assistera les autres voyageurs dans la solution des problêmes mathématiques, regardent le but du voyage, lors qu'il pourra le faire sans négliger ses fonctions principales, & sans se surcharger de travail. Si, par exemple, ils trouvent sur quelque montagne telle & telle plante, qui ne croit

point dan les vallées, il leur dira la hauteur de cette montagne. Cependant on ne pourra jamais lui demander ces sortes de services, que d'une manierec qui ne le mette point dans la dépendance des autres, & il a droit de se dispenser de rendre ces services à ses compagnons de voyage, lorsqu'il ne sera point en état de le faire.

§. 35.

Le Professeur *de Haven*; en qualité de Philologue, s'appliquera à connoître les mœurs & les usages du pays, ceux en particulier, qui sont propres à éclaircir l'Ecriture Sainte & la loi de Moyse.

§. 36.

Il comparera les Dialectes des contrées de l'Arabie qu'il parcourra, avec les connoissances que nous en avons en Europe, & avec l'idée que nous en donnent nos Grammaires arabes. Il étudiera la vraie prononciation, & il remarquera en quoi le langage de la vie commune s'éloigne des regles grammaticales connues en Europe.

§. 37.

Il recueillera avec soin, tout ce qui manque dans nos livres, & dans nos Dictionnaires arabes, les idiotismes provinciaux, les expressions populaires, qui peuvent servir à l'explication de la Bible: & il présentera toutes ces façons de parler dans une liaison propre à mettre les Savants de l'Europe, qui ne sont pas eux-mêmes le voyage de l'Arabie, en état d'en porter leur jugement.

§. 38.

§. 38.

Il fera des recherches fur la Paléographie des Arabes, & tâchera de connoître de leur plus ancien Alphabet, auffi bien que de celui des Hébreux & des Syriens, tout ce qu'il fera poffible d'en découvrir.

§. 39.

Il tâchera d'ajouter de nouvelles lumieres à celles que *Kaempfer* a donnés des Ecrits myftérieux & de la religion des Sabiens.

§. 40.

Il raffemblera foigneufement tout ce qu'il pourra apprendre touchant les anciennes coutumes païennes & le culte idolâtre des Arabes avant les temps de Mahomet.

§. 41.

Si dans les manufcrits hébraiques & grecs de la Bible, il rencontre des variantes leçons qui foient de quelque importance, & qu'il foit à craindre, que des Savants fouçonneux en Europe ne voluffent pas s'en rapporter là-deffus à fon feul témoignage, il ne fe contentera pas d'annoter ces variantes, mais il fera encore contrefigner, par un de fes compagnons de voyage l'article de fon Journal qui les contient.

§. 42.

Il aura foin de copier d'anciennes Infriptions, foit arabes foit conçues dans quelque autre langue de l'Orient. S'il en trouve qu'il ne puiffe pas déchiffrer lui-même, il les deffinera au moins fidelement, ou il les fera,

fous

ſous ſes yeux, deſſiner exactement par le Peintre, ou même en prendre des modeles en plâtre, comme nous l'avons déja ordonne §. 12. & n'oubliera pas de deſſiner en même-temps les inſcriptions grecques, qui pourroient y être jointes, & qui peut-être en contiendroient la traduction.

§. 43.

Comme nous adjoignons très-gracieuſement le peintre *Baurenfeind* à la compagnie des voyageurs, nous lui ordonnons d'être toujurs prêt à les aſſiſter de ſon art, ſoit pour les deſſeins, ſoit pour les peintures qu'ils lui demanderont; ce ſera ſur-tout ſon devoir capital d'aider le Profeſſeur *Forskäl*, lorsqu'il l'exigera, dans la délinéation des productions de la nature, des animaux &c. Ce devoir étant rempli, nous lui enjoignons en outre de prêter ſon miniſtere au Philologue, au Mathématicien & au Médecin, ſoit pour copier des Inſcriptions, ſoit pour toute autre occupation où ils auront beſoin de ſon ſervice, ſans qu'il lui ſoit permis de le refuſer. Pendant le voyage le grand objet de ſes ſoins ſera d'aider à deſſiner, ſous l'inſpections du Profeſſeur *de Haven*, avec la fidélité & l'actitude la plus ſcrupuleuſe les nombreuſes Inſcriptions qui ſont ſur le *Gebel el Mocatab*, & à en prendre des modeles en plâtre, En général, les Savants voyageurs ſe concerteront amicalement par rapport aux ſecours, qu'ils demanderont au Peintre, de façon que le travail de l'un ne ſoit traverſé ni négligé par l'autre.

En témoignage dequoi nous avons ſigné de notre main la préſente Inſtruction, & y avons fait appoſer notre ſceau royal. Fait à notre Château de Jaegersbourg le 15 Decembre 1760.

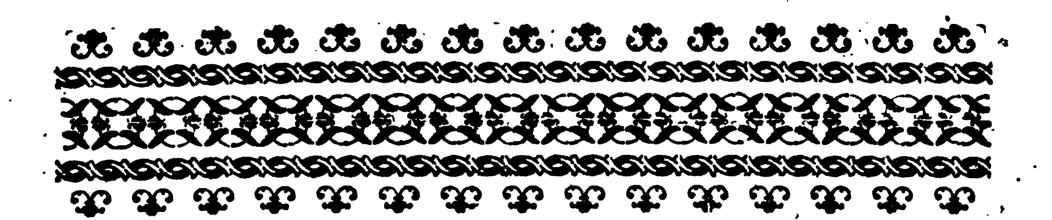
FREDERIC R.

(L. S.)

R.

J. H. E. F. v. Bernstorff.

I. *Quel*



QUESTIONS

PROPOSÉES

A UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS.

I.

Quel est ce סוף *qui a donné son nom à la Mer rouge? & quel est le* Suph *qui croît dans le Nil?*

Comme, selon mon opinion, ce sont deux *Suph* différents, on desire une description botanique bien détaillée, & une délinéation exacte de l'un & de l'autre, aussi-bien que la désignation de la couleur du *Suph* de la Mer rouge, parce que l'on ne peut démêler les difficultés suivantes.

Celsius, (dans son *Hierobotanicum* P. II. p. 65. & suiv.) a montré par des arguments assez vraisemblables, que le *Suph* est une *Alga* ou une herbe marine. Robert Southwell, étant à Lisbonne, y apprit de la bouche d'un habile Jésuite, qui avoit lui-même voyagé en Ethiopie & sur la Mer rouge, une particularité que Celsius avoit ignorée. (*) Le Jésuite avoit vu cette Mer parsemée de taches rougeâtres, & dérive de cette couleur le nom que les Grecs lui ont donné. Ces tâches provenoient d'une herbe semblable à celle que nous appellons *Sargazo*, attachée par la racine au fond de la mer, tandis que les feuilles flottoient sur la surface. Un Indien que l'on fit plonger,

(*) Recueil de divers voyages faits en Afrique & en Amérique. à Paris 1674. p. 232.

ger, rapporta à la compagnie une quantité suffisante de cette herbe, que l'on reconnut pour le végétal marin que les Ethiopiens nomment *Supho*. Par ceci il est évident que l'herbe, qu'il a vue, est le véritable *Suph* des Hébreux, qui en dérivent le nom qu'ils ont donné à la Mer rouge, d'autant plus qu'elle porte encore aujour-d'hui le même nom dans la langue éthiopienne.

Cependant je ne laisse pas d'être curieux de savoir, si cette herbe differe du *Sargazo* que nous connoissons, & quelle est sa couleur. Car le sargazo ordinaire devroit plutôt produire la dénomination de mers vertes, quoique au rapport de christophe Acosta (*) la couleur de ses feuilles tireroit foiblement sur le rougeâtre.

Ici quelques-uns de mes amis, à qui j'ai lu ce que je viens d'écrire, me font observer que ce sont les grains rouges du Sargazo, qui, dans certaines saisons, font paroitre la mer de cette couleur. Mais cette couleur seroit-elle assez forte & assez sensible pour que la Mer en eût pu prendre le nom? En quels mois de l'année le Sargazo pousse-t-il ces grains rouges dans ces contrées? & combien de temps les conserve-t-il?

Si ces reflexions concernant le סוף sont fondées, comme elles paroissent l'être, il n'est pas trop aisé de les accorder avec un endroit de l'*Exode* ch. II. v. 3. qui nous présente aussi du *Suph* croissant dans le Nil. Mais ici encore le Jésuite que j'ai déjà cité, vient à mon secours, & me fait soupçonner qu'il y a deux sortes de végétaux qui portent ce nom. Car il remarque que sufo signifie aussi dans la langue éthiopique, une certaine graine qui a la forme de l'amande, & que l'on peut manger, ses fleurs sont couleur de safran: les Ethiopiens en préparent une couleur rouge qui a aussi le nom de *Sufo*. Ajoutons que dans le vieux langage égyptien la Mer rouge se nomme la Mer de *Sari* (**): & si nous en croyons Mr. Jablonsky, ce nom lui vient d'une plante qu'elle produit, & qui probablement seroit notre *Sargazo*. Si nous comparons avec ceci un endroit de Pline où il est question du Sari (L. XIII. c. 23.) *Fruticosi est generis SARI, circa Nilum nascens,*

(*) Tratto della historia della droghe medicinali, p. 272.

(**) Jablonsky, Pantheon Aegypti. L. IV, c. 1, §. 6. p. 151. & Diss. V. de terra Gosen p. 60.

nascens, duorum ferme cubitorum altitudine, pollicari crassitudine, comæ papyri, similique manditur modo: nous comprendrons qu'il est impossible que le *Sari* de Pline & le *Sargazo* soient la même plante, puisque cette derniere n'a aucune ressemblance avec le *Papyrus*. Ainsi nous trovons deux sortes de *Sari*, l'un dans la Mer rouge, & l'autre dans le Nil, & ce dernier se peut manger.

Je prie nos savants voyageurs de vouloir déterminer ce *Suph*, ou ce *Sari* du Nil d'après ces caractères tels quels, de nous en fournir une description botanique, de le dessiner, &, s'il est possible, de conjecturer comment il est arrivé que dans la langue hébraïque, aussi bien que dans la langue égyptienne deux végétaux si différents aient reçu la même dénomination.



II.

Sur le reflux qui a lieu à l'extrêmité septentrionale de la mer rouge. Sur le temps & la grandeur de ce reflux. Sur la profondeur & le fond de cette Mer à l'endroit où les Israélites l'ont passée. Sur les coraux.

Si l'on veut prendre la peine de lire une Préface & de Remarques que j'ai ajoutées à un Traité intitulé *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer rouge:* on sera d'autant mieux en état de comprendre la question que je propose ici, & qui se rapporte toute entiere au passage des Israélites par cette mer. Le but de ma question c'est de decider avec certitude, si par un double reflux, ou comme on s'exprime, par une marée d'aval, causée par un vent Nord-Nord-Ouest, soufflant directement contre le flux, il eût pu se dessécher un assez grand espace de mer pour ouvrir un chemin libre aux Israelites.

Le lieu que les voyageurs doivent choisir pour leurs observations, c'est la vallée *Bédea*, dans le voisinage de *Suez;* car c'est là que l'on prétend que les Israélites ont passé.

Il est d'abord certain que la mer rouge est encore sujette aux marées

dans cette extrêmité près de *Bêdea;* mais aucun voyageur n'a encore remarqué le temps où elles commencent: & comme ce n'eſt pas ici un océan, mais la baie la plus reculée d'un golfe fort allongé, & parſemé de petites isles, il eſt impoſſible d'aſſigner ce temps *a priori* par le cours de la lune.

Ainſi ces Meſſieurs ſont priés d'obſerver l'heure & la minute de la plus haute & de la plus baſſe marée, auſſi bien que le moment où le flux & le reflux auront recommencé; en n'oubliant pas de marquer exactement le jour de l'obſervation. Il ſeroit bon qu'elle pût être réiterée pluſieurs jours de ſuite, & que l'on choiſît pour la faire quelques jours entre le 17. & le 24. de la lunaiſon; je ne dis pas du mois, mais à compter depuis la nouvelle lune. Ce qui m'intéreſſe le plus c'eſt la nuit qui précede, & celle qui ſuit le 24eme jour après la nouvelle lune, il n'importe dans quel mois de l'année; car ſelon mon opinion le paſſage doit s'être fait dans l'une de ces deux nuits.

Il conviendra auſſi d'obſerver la hauteur perpendiculaire où le flux éleve les eaux de la mer, & la profondeur perpendiculaire où le reflux les fait retomber. Cette obſervation deviendroit encore beaucoup plus utile ſi l'on pouvoit fixer la raiſon dans laquelle, pendant le reflux, le décroiſſement des eaux eſt accéléré ſur la ligne à plomb; puisque cela mettroit en état de calculer en quelque ſorte de combien l'eau devroit baiſſer, ſi par un vent contraire au flux, que Moyſe ſemble décrire, il ſe faiſoit un double reflux, & qu'ainſi par le retardement du flux, le décroiſſement de l'eau continuât pendant l'eſpace de dixneuf heures conſécutives.

Je ſouhaiterois auſſi que l'on queſtionnât aſſidument les habitants du rivage & d'autres Perſonnes à qui la Mer rouge eſt connue, par exemple les mariniers: il faudroit leur demander s'il ne ſe fait pas quelquefois un double reflux, lorsque le Nord-Nord-Oueſt ſoufflant avec violence, chaſſe les eaux de cette mer vers l'océan des Indes, & arrête le flux au détroit de *Babelmandek*; de combien alors & en combien d'heures les eaux s'abaiſſent; de plus s'ils ſe ſouviennent d'avoir jamais vû le flux redoublé pendant un violent Sud-Sud-Eſt & jusques où alors, ſur-tout au temps de la haute-marée, les eaux ſe ſont élevées.

Au

Au reſte, ſi par un double reflux extraordinaire, & ſans exemple, le fond de la mer s'eſt découvert, il faut que c'ait été dans un lieu de bas fond, & cette bâture doit s'être étendue d'un rivage à l'autre. Comme les termes de marine ne me ſont point familiers, j'appellerai ceci un *Iſthme ſous mer*. Or je demande, ſi l'on peut découvrir un pareil Iſthme dans le parage de Bédea.

Des deux côtés de cet iſthme, il devroit être reſté une quantité d'eau ſuffiſante pour ſervir de rempart aux Iſraélites, comme Moyſe le raconte, c'eſt-à-dire, pour empêcher les Egyptiens de les prendre en flanc. Il faut donc que de ces deux côtés la mer ait été aſſez profonde pour que toute ſon eau n'ait pu être épuiſée par le double reflux. Cet iſthme, que je ſuppoſe, eſt-il en effet bordé de pareilles profondeurs?

Quelle eſt environ la largeur de cet iſthme, dont je viens de parler? Car s'il étoit trop étroit; ſi n'étoit que le ſommet d'une colline ſous mer terminé en pointe, il feroit impoſſible que ſix cents mille hommes, accompagnés de deux millions de femmes & d'enfans, l'euſſent paſſé dans une nuit. (*) C'eſt une objection que l'on a faite, & ce n'eſt pas la ſeule. On prétend encore que le terrein fangeux qui eſt au fond de la mer, & les végétaux ſans nombre qui le couvrent, devoient néceſſairement arrêter les paſſants & rendre le paſſage impraticable. Je ſerois donc bien-aiſe que l'on fit auſſi attention à ces circonſtances, & que l'on décrivît le mieux qu'il ſera poſſible, le fond de la mer tel qu'il eſt près de Bédea. Je préſume qu'on ne le trouvera point limoneux, mais pavé de coraux qui ſeront déja pétrifiés à une certaine profondeur. Or ces coraux ſont-ils aſſez durs pour porter des hommes.

Quoique

(*) Ici Mr. le Profeſſeur Buttner m'apprend que ces ſortes d'Iſthmes, que les Hollandois nomment *Riff*, ſont pour l'ordinaire aſſez larges, & qu'il n'y croît point de végétaux marins. Cette remarque ne s'adreſſe point à nos voyageurs. Je ne la place ici que comme une eſpèce de réponſe préliminaire & générale à l'uſage de mes Lecteurs, en attendant que la Compagnie de nos Savants nous inſtruiſe plus particuliérement de ce *Riff*, qui doit avoir ſervi de lieu de paſſage aux Iſraélites.

Quoique l'on trouve dans des cabinets de curiosités naturelles des échantillons de corail de la mer rouge, je ne laisse pas de desirer que l'on nous en envoie de nouveaux & dans une certaine quantité. Je n'ai pas besoin d'avertir notre Physicien, d'observer attentivement l'insecte qui bâtit & habite le corail; mais je prie nos Savants de remarquer quel est le sentiment des Arabes sur ces productions, & s'il les prennent pour des pierres ou pour des végétaux. Si cela est indifférent pour les recherches naturelles, il peut en résulter de l'utilité pour l'intelligence des écrits anciens. Il y en a, par exemple, qui ont pris pour du corail le bois *Almuggim*, dont il sera traité dans ma 91eme question. Cette opinion ne me paroît point vraisemblable. Cependant je n'aimerois pas à objecter, que le corail n'appartient point au regne végétal, si les Orientaux le rangent sous ce regne; car l'Ecrivain inspiré devoit suivre l'usage de la langue, & ne pouvoit se régler sur nos découvertes des Naturalistes de nos jours. Enfin je souhaiterois de savoir quel est, dans la langue arabe, le nom original que donnent aux coraux les gens de mer & les autres habitants des côtes de la mer rouge.

Il est encore incertain, si comme c'est l'opinion commune, le passage des Israélites s'est fait précisément à Bédea. Ainsi il se pourroit que dans cet endroit on ne découvrît rien de relatif à ce passage. En ce cas les voyageurs visiteront les lieux voisins pour voir s'il ne se trouve point quelque part un Isthme sous mer, je veux dire un banc de sable ou de corail qui s'étende, d'Asie en Afrique, & par où le passage eût pu se faire.

III.

Sur le torrent d'Egypte près d'Elarisch.

St. Jérome a prétendu que près de *Rhinocorura*, aujourdo hüi *Elarisch*, (عريش) coule un torrent qui se decharge dans la Méditeranné & fait la frontiere entre l'Egypte & la Palestine. On le voit marqué dans la plûpart

part des cartes, & l'on s'en est servi pour expliquer plusieurs endroits de la Bible, où il est fait mention du torrent d'Egypte.

Mais un savant, nommé Chrétien Müller, dans sa *Satura observationum*, a nié l'existence de ce torrent. Il se fonde sur le silence de tous les voyageurs qui se sont rendus par terre d'Egypte en Palestine, & sur-tout sur celui de Mr. de Breitenbach, Observateur d'ailleurs si scrupuleux, & qui n'a pas oublié la moindre source dans sa Relation. Ce silence si universel fait soupçonner à Mr. Müller, que St. Jérome a chargé l'Egypte de ce ruisseau sans autre autorité que ces endroits de l'Ecriture sainte, dont il n'auroit point saisi le véritable sens. Je trouve cependant, à la Bibliotheque de l'Université de Gottingen, une Géographie d'Egypte, écrite en langue turque, & imprimée à Constantinople, dont l'Auteur ne peut guere avoir puisé dans St. Jérome; cette Géographie est accompagnée d'une Carte (*) sur laquelle du côté septentrional d'Elarisch (عريش) à une lieu environ de la ville, je vois une eau courante, qui selon mon estimation feroit à peu près un chemin d'une lieu & demie avant que d'entrer dans la mer. Elle ne prendroit donc sa source ni en Idumée, où quelques-uns ont placé celle du torrent d'Egypte, ni dans le Nil arrivé au comble de son débordement au mois de Septembre comme d'autres l'ont soutenu.

Si les voyageurs ne visitent pas eux-mêmes ces contrées, ils voudront bien s'informer au Grand-Caire, ou consulter ailleurs des témoins oculaires sur les questions suivantes.

1. Si aux environs d'Elarisch il existe un torrent qui se décharge dans la mer?
2. Quel nom il porte?
3. S'il coule pendant toute l'année, ou si c'est une eau intermittente: ou si peut-être même il ne coule qu'en Septembre, lorsque le Nil est au plus haut de son débordement.

4. Si

(*) J'ai favorablement jugé de cette Carte. Car Mr. Buttner vient de m'apprendre qu'elle est toute empruntée des Cartes de Homann. Ainsi il n'est que trop vrai que ce torrent d'Egypte

4. Si ce torrent est un écoulement du Nil: ce que l'on pourroit aisément connoître à sa couleur, laquelle en ce cas là devroit être un rouge limoneux; quel cours il prend depuis l'Egypte inondée jusqu'à Elarisch: car il semble que la situation des Monts Casiens devroit lui fermer le passage.

5. Et s'il ne vient pas du Nil, quelle est donc sa véritable source?

IV.

Sur les poissons volants dans la mer rouge.

Y a-t-il dans cette mer des poissons volants? Il se pourroit que pour se sauver des ennemis qui les poursuivent dans la mer des Indes, ces poissons se rendissent quelquefois en grande quantité dans la mer rouge. Y en a-t-il des exemples?

Ces poissons volent-ils toujours contre le vent? ou volent-ils aussi avec le vent?

Si c'est le premier, ne pourroit-il pourtant pas arriver qu'emportés par un violent orage, ils fussent jettés sur une côte voisine?

Seroit-il possible, ou vraisemblable que ces poissons volants fussent les *Selaves*, dont la Providence se servit deux fois pour nourrir les Israélites dans le desert?

Pour mieux comprendre cette question, & celles qui suivent, il sera bon de lire le 9me §. de ma Dissertation intitulée: *Lex Mosaica Deut. XXII. 6. 7. ex historia naturali & moribus Aegyptiorum illustrata* (*).

V. Le

d'Egypte est originairement pris dans St. Jerome. C'est de lui que le tiennent les heritiers de Homann, & c'est de leurs Cartes qu'il a passé dans celle-ci. Je n'ai pas voulu rectifier cette erreur dans le texte; j'aime mieux l'avouer & la retracter dans cette remarque, tant pour avoir occasion de remercier publiquement mon ami de l'avis qu'il m'a donné, que pour empêcher que d'autres après moi ne commettent la même faute, ce qui pourroit aisément leur arriver, s'ils n'étoient point avertis.

(*) Les Lecteurs trouveront cette Dissertation chez le Libraire Garbe, qui fait imprimer ces Questions.

V.

Le Sumana, oiseau de l'Arabie heureuse.

A l'Article du mot *Salva*, Herbelot nous apprend que selon l'opinion de la plupart des Interpretes du Coran, le *Selav* de Moyse, & le *Sumana* (سماني) des Arabes sont la même chose. Mais il ajoute que ce mot ne signifie pas simplement une caille, mais encore un autre oiseau de l'Arabie heureuse, différent de la caille, plus grand que le moineau & plus petit que la colombe, sans nerfs, sans os, sans veines, & ayant le chant extrêmment agréable.

Quoique ceci ait tout l'air d'une fable, je demanderai pourtant, au risque même de faire une question superflue, si cette fable a quelque fondement dans la vérité. Je demande encore si le mot de *Salva*, (سلوي) que nous lisons dans le Coran, est un terme usité parmi les Arabes dans la vie ordinaire, & lorsqu'il ne s'agit point de l'Histoire de la Bible. Car, je conjecture que les Arabes l'ont emprunté de Mahomet, que celui-ci le tenoit des Juifs, & que les Juifs l'ont tiré de la Bible. Cela étant, les Arabes ne pourroient rien nous apprendre là dessus de plus sûr, que nous ne sachions déja sans leur secours. Mais si au contraire c'étoit un terme de la langue nationale, qui désignât un animal vivant dans le lieu même de sa demeure, les lumieres que nous pourrions tirer de l'Arabie concernant ce *Salva* seroient d'une toute autre importance qu'il ne m'avoit paru jusqu'ici. Et en ce cas là je prierois aussi nos voyageurs de recueillir plus de particularités relatives à cet animal.

VI.

Qu'eſt-ce que les Seleucides?

Pline (*), faiſant mention d'un oiſeau deſtructeur des ſauterelles s'exprime de la maniere ſuivante. *Seleucides aues vocantur, quarum aduentum a Ioue impetrant Caſii montis incolae, fruges eorum locuſtis vaſtantibus. Nec unde veniant quoue abeant compertum, nunquam conſpectis, niſi cum praeſidio earum indigetur.*

Quelle ſorte d'oiſeaux faut-il entendre par ces Seleucides? Il eſt probable qu'on pourra le découvrir en s'informant quels ſont, dans les monts caſiens, les oiſeaux qui conſument les ſauterelles. Mais il eſt à obſerver qu'il y a deux chaînes de montagnes qui portent également le nom de caſiennes: la premiere s'étend entre l'Egypte & l'Aſie, la ſeconde eſt en Syrie près d'Antioche.

Ces Seleucides ſont-ils mangeables? ſont ils en grand nombre? Seroit-ce peut-être les *Selaves* de Moyſe? Et ſi cette conjecture eſt vraie, le moyen de lever ces deux doutes? 1. Le vent doit les avoir fait tomber dans le camp, & à deux coudées de hauteur. 2. Les Iſraélites pouvoient à leur aiſe, les prendre & les ramaſſer: Ni l'un ni l'autre ne me paroît convenir à des oiſeaux.

VII.

Sur des eſſaims de mouches, & ſur le Myiagre leur ennemi.

Les relations d'Egypte, & des pays circonvoiſins, nous parlent d'eſſaims de mouches extrêmement formidables. Telles qu'on nous les décrit, nous n'en connoiſſons point qui les égalent ni pour la grandeur ni pour

(*) L. X. c. 26. Sect. 39.

pour le dommage qu'elles causent. Pline dit (*) qu'elles causent souvent la mortalité, ce qui apparemment arrive lorsque périssant elles-mêmes, l'air est empesté de l'odeur cadavéreuse qu'elles exhalent, ou lors qu'elles laissent dans les lieux qu'elles abandonnent la charogne à demi consumée. *Hiob Ludolph* a raconté qu'en Ethiopie ces essaims de mouches mangent également les hommes & les bêtes, & que le seul moyen de s'en garantir, c'est de s'enfermer dans un cercle de fagots brûlants dont le feu les écarte; remede presque incroyable dans ces climats si chauds. On prétend que ces insectes ont pour ennemi un oiseau qui les extermine. Son nom est *Myiagre*, ou preneur de mouches. De là vient qu'on lui rend les honneurs divins; mais pour plus de sûreté on charge encore une espece de Jupiter ou de Baal de la protection du pays contre les mouches.

Ici je demande

1. Ce que l'on raconte de ces essaims de mouches est-il vrai ou exagéré?
2. Comment occasionnent-ils la peste? *Muscarum multitudine pestilentiam afferente*, c'est l'expression de Pline.
3. De quel genre sont ces mouches, que l'on dit être si redoutables?
4. Quel est cet oiseau exterminateur des mouches dont Pline fait mention? Je présume que l'espece en doit être fort nombreuse.

VIII.

Qu'est-ce que le תחש? (**)

On a formé plusieurs conjectures sur le Tachasch (תחש) qui composoit la derniere couverture du Tabernacle, mais personne n'en a donné une qui ait autant de vraisemblance que *Sebald Rau* dans sa [illegible] Dis-

---

(*) L. X. c. 26.

(**) On doit comparer la 37. question avec celle ci. On y verra une autre opinion concernant le תחש qui a encore plus de vraisemblance & mérite d'être recherchée.

Differtation *de iis quae Iſraëlitae ex Arabia petierunt exſtruendo Tabernaculo.* Il compare ce mot avec تخس, que les vocubalaires arabes traduiſent communément par celui de *Dauphin*, mais que *Rau* eſtime être des *Veaux marins*. Pour repandre du jour ſur la conſtruction du Tabernacle, auſſi bien que ſur un endroit d'Ezéchiel ch. XVI. v. 6. il obſerve que l'on a employé la peau de ces animaux pour des chauſſures, à cauſe de ſa molleſſe, & que l'on s'en eſt ſervi pour couvrir les cabanes, parceque l'on étoit dans l'idée qu'elle garantiſſoit de la foudre.

Queſtions

1. Que ſignifie تخس ou دخس dans le langage ordinaire des Arabes?
2. La mer rouge eſt-elle le domicile ordinaire de l'animal qui porte ce nom?
3. Se ſert-on de ſa peau pour couvrir les cabanes, quelles ſont la forme & la couleur de cette peau?
4. D'où peut être venue l'opinion qu'elle préſerve de la foudre? N'a-t-on pas en Arabie des exemples du contraire?

IX.

Cabanes Arabes.

Quelle eſt la forme des Cabanes des *Bédouins* Arabes? Leur ſommet eſt-il terminé en pointe comme celui de nos tentes? ou ont-elles le toit applati comme doit avoir été celui du Tabernacle, & comme le ſont encore ceux des maiſons dans les contrées de l'Orient? ou ſont-elles arrondis par en haut en forme de nacelle renverſée, comme Salluſte décrit les huttes (mapalia) des Africans?

Il ſeroit bien agréable que l'on pût avoir une deſcription exacte, & même quelques deſſeins de ces cabanes, tant des diſtinguées que des ordinaires.

Les

Les Arabes aiment-ils encore à les placer de façon, que l'entrée ſoit ombragée par un arbre?

En reliſant le deuxieme paragraphe de mes *Antiquités*, l'on ſera en état de remarquer de plus près en quoi j'ai deviné juſte ou en quoi je me ſuis trompé.



X.

Du commerce avec les femmes dans le temps de leurs purgations naturelles, & des maux qui en réſultent dans l'Orient.

Nous voyons, par l'hiſtoire domeſtique de pluſieurs Perſonnages célebres parmi les Arabes, & même par celle de la vie de Mahomet, que ces peuples ſentent une envie tout à fait ſinguliere d'approcher des femmes, lors qu'elles ſouffrent l'accident du ſexe, prurit d'autant plus capricieux que le motif qui dans certaines occaſions, force, pour ainſi dire, nos maris d'Europe à commettre cette impureté, ne ſubſiſte point dans un pays où la Polygamie eſt autoriſée. Moyſe dans ſes loix civiles ne s'eſt point contenté de défendre ce commerce; il a ſtatué le dernier ſupplicé contre ceux qui s'en rendroient coupables Lévi. ch. XX. v. 18. Cela fait ſoupçonner qu'il en appréhendoit des ſuites très-fâcheuſes, & ſur-tout de ſa trop fréquente réitération, à quoi le tempérament volupteux des orientaux les entraînoit. Or comme dans nos régions ce commerce eſt moins pernicieux que dégoûtant & contraire à la décence, il ſe préſente, naturellement cette queſtion: ſi dans les climats chauds, & ſur-tout lorsqu'il eſt ſouvent répété, il produit des effets plus fâcheux, que ceux qui ſont connus parmi nous. (*)

Mr.

(*) Un de mes amis penſe que Moyſe pourroit avoir défendu ce Commerce, parce que

Mr. *Astruc* conjecture (*) que sous un ciel si ardent, ce commerce devient une premiere source du mal vénérien, car si ce mal propage chez nous par infection, il faut pourtant qu'il dépende d'une cause originaire: à moins que dans la série de ceux qui le communiquent, on ne volût établir un progrès à l'infini. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance par un événement arrivé en Europe, que *Hundertmarck* rapporte dans son Traité de *Ozaena Venerea.* C'est que des personnes scorbutiques ayant approché une femme au temps de ses regles, il s'est manifesté aux parties de la génération un mal analogue au mal vénérien. J'ajoute donc une seconde qnestion, savoir si l'on rencontre chez les Orientaux & principalement parmi les lépreux quelque trace d'un accident pareil? Je sais que cette question est difficile à resoudre, parce que l'on n'est presque jamais sûr qu'un homme dans ce cas n'ait point approché une femme polluée. Mais peut-être que la question est plus facile à résoudre parmi des lépreux, au milieu d'une nation polygame, & qui porte la jalousie à l'excès.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XI. (**)

De la Lepre.

Je prie d'abord en général le Médécin de la compagnie d'examiner de près la lepre des Egyptiens ou des Arabes, de la décrire le plus exactement qu'il lui sera possible, & de confronter les expréiences modernes sur

l'on sait d'avance qu'il sera stérile. Mais quand je considere d'un côté la peine rigoureuse que le Législateur y attache, tandis que de l'autre il n'interdit point le commerce avec les femmes enceintes, dont cependant la stérilité est tout aussi certaine, je doute fort que ce soit là la véritable raison du précepte.

(*) Tractat. de Morbis Venereis L. I. c. XI. §. 3.

(**) Voyez aussi la question 28eme où il y a des choses qui ont été ici oubliées.

fur cette maladie avec le treizieme chapitre du Lévitique: en quoi il se servira du secours de Messieurs les Professeurs de Haven & Forskäl. Mais voici en particulier les articles que je recommande à son attention.

1. On a observé dans les Provinces meridionales de la France (*), que la lepre, quoique héreditaire, ne passe pourtant point la troisieme génération, ou s'étend, tout au plus, dans la quatrieme, mais sans y conserver toute sa force, ne se manifestant que par une mauvaise haleine, des dents gâtées & un teint livide. Je me sers de cette observation pour expliquer le 5eme verset du vingtieme chapitre de l'Exode. Il m'importe donc de savoir si la lepre orientale se renferme aussi dans le même nombre de générations.

2. Est-il vrai que souvent une grande frayeur fasse éclorre tout d'un coup ce mal héréditaire, qui aupravant avoit été caché pendant plusieurs années.

3. Si ce mal expire en effet dans la quatrieme génération, & ne s'hérite point à l'infini, je demande comment il se perpétue, & comment il s'engendre dans ceux qui ne l'ont point reçu de leurs Peres?

4. Jusqu'où s'étend la force de cette contagion? Tout le monde convient que la lepre est contagieuse, & Moyse semble le supposer de même: cependant il y a ici des exceptions singulieres. Un Medecin François (**) nous assure qu'il arrive quelquefois que malgré un commerce continuel, un mari lépreux n'infecte point sa femme.

5. Combien de temps environ dure cette maladie avant de conduire à la mort? Le Médecin François dont les Médecins de Londres ont inféré la Relation dans leur Recueil, soutient qu'au bout de quatre ans elle devient de plus en plus insupportable, & que bientôt après il s'y joint une fievre lente

(*) Medical Observations by a society of Physicians, at London, T. I. p. 204.
(**) Ibidem.

lente qui tue le malade. Monſieur *Galland*, au contraire, prétend qu'avec la lepre on peut vivre cinquante ans.

6. Les Ecrivains les plus dignes de foi nous repréſentent les Perſonnes infectées de la lepre comme fort laſcives, & fort propres pour le commerce charnel. Le Médecin François dont j'ai parlé va juſqu'à citer l'exemple d'un lepreux, qui la nuit avant ſa mort, s'acquitta plus d'une fois de l'acte conjugal, Ici encore Mr. *Galland* eſt d'un avis contraire. Il dit, dans ſa Deſcription de l'Isle de Chios, que les lépreux n'éprouvent que dans un foible degré le ſentiment phyſique de l'amour. Se tromperoit-il ? ou n'y auroit-il pas différentes eſpeces de lepre à diſtinguer ?

7. N'arrive t-il jamais que la lepre ſe perde d'elle-même ? L'Orient ne connoît-il point d'antidote contre ce venin contagieux ? Ne ſeroit-il pas à propos d'employer contre ce mal les pillules préparées du ſuc que l'on exprime de la ciguë ? Mr. le Docteur *Rathlaw*, Médecin à Amſterdam, m'écrivit autrefois que par le moyen de la ciguë, il avoit guéri la maladie appellée ***Elephantiaſis Europaeorum.*** Et actuellement Mr. *Roederer*, Médecin ordinaire du Roi, emploie ces pillules, avec ſuccès, contre les excrecences. Il n'y a point de péril à s'en ſervir, pourvu que l'on commence par une doſe modique, que l'on augmente enſuite par degrés.

8. Eſt-ce une criſe naturelle de la lepre lorſqu'elle paroît comme en fleur, & couvre tout le corps ? Les paroles de Moyſe Lév. ch. XIII, 12. 13. le feroient ſoupçonner. Mais ſi je me trompe quel eſt le ſens de ces paroles, & quelles lumieres nous fournit là-deſſus l'hiſtoire de la lepre ?

9. Les chapitre XIII. & XIV. du Lévitique diſtinguent encore certaines ſortes de lepre. Il y eſt, par exemple, fait mention d'une lepre qui pouſſe ſur la tête. Le ſiege du mal fait-il ici toute la différence ? ou ces ſortes de lepre different-elles encore par d'autres ſymptomes ? & s'étendent-elles au de là de cette partie du corps, d'où elles prennent leurs dénominations ? (*)

10. Ces

(*) Quelques mois après que j'ai écrit ceci, je trouve une très-courte réponſe dan les *Obſerva-*

10. Ces mêmes chapitres feroient présumer que les plaies du corps qui originairement n'avoient rien de commun avec la lepre, comme p. e. brûlures, peuvent dégénérer en cette maladie. En est-il ainsi?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XII.

De la Lepre des Maisons & des Vêtements.

Moyse parle d'une lepre qui s'attache aux maisons (Levit. ch. XIV. v. 33. suiv.) Comme assurément il est impossible que la même maladie soit commune aux hommes & aux édifices, il semble que par une métaphore prise de la lepre humaine, les Orientaux aient donné le même nom à de certaines taches qui creusent les murs, & se communiquent de proche en proche. C'est ainsi que le mot de ירקון leur sert également pour désigner un mal affecté à l'espece humaine, & la rouille des bleds. Mes conjectures jusqu'ici se sont arrêtées au salpêtre, qui produit un effet assez conforme à la description de Moyse lorsqu'il pénetre dans les murailles & sur-tout dans le marbre poli. J'en ai vu entre autres un exemple frappant dans l'Eglise *à Eisleben.* Cette maladie des édifices doit être beaucoup plus commune & beaucoup plus nuisible dans l'Orient qui abonde en salpêtre que parmi nous. Cependant je voudrois bien savoir.

1. Si le fait s'accorde avec ma conjecture.
2. Si les Orientaux ont cette maladie des murailles fort en horreur, & s'ils en sont fort incommodés.

3. S'ils

---

servations on the Diseases in Barbados par Hillary p. 340. Il dit que la lepre quelquefois se fixe à quelques parties du corps, & d'autres fois se répand par toute la peau. Ceci ne m'apprend rien de plus que les paroles même de Moyse. Au reste j'avois déja écrit en Angleterre pour avoir le livre de *Hillary* dans le temps que je travaillois à ces questions, mais les troubles de la guerre ont empêché qu'il ne me soit parvenu plutôt.

3. S'ils lui donnent en effet le nom de *lepre*: ou s'ils donnent ce nom à quelque autre corrosif qui endommage les murailles.

Je connois encore moins la lepre des vêtements, laquelle ne ronge quelquefois que la chaîne sans attaquer la trame, lepre, que Moyse décrit Lév. ch. XIII. v. 47. 59. Si elle subsiste encore, il sera aisé de la reconnoître d'après l'idée que Moyse en donne. Cela mérite des recherches, on fera bien sur-tout d'interroger là-dessus les Férandiniers, les Tisserands, les Marchands Drappiers, & les Tailleurs, &, s'il est possible, de donner une description de cette lepre. Il semble que Moyse l'envisage non seulement comme ruineuse pour les habits, mais encore comme funeste à ceux qui les portent.

XIII.

Multiplication extraordinaire du Froment en Asie & en Afrique.

Dans la Parabole du semeur il est parlé de grains rendant cent pour un, comme d'une chose qui n'est point extraordinaire; & la moindre récolte dont il y soit fait mention, est de trente pour un. (*) Moyse raconte de même que dans la partie de la Palestine limitrophe de l'Egypte, le Patriarche Isaac recueillit le centuple de ses semailles. (**) Les Auteurs Grecs, & Latins en disent autant & même d'avantage de certains districts de l'Asie & de la Barbarie. *Hérodote* avance que dans la contrée de Babylone, la terre rend ordinairement deux, & jusqu'à trois-cents-fois le bled que l'on y a semé. Il y en a même qui parlent de 400 pour un.

Les Commentateurs du Nouveau Testament ont rassemblé ce que les Ecrivains profanes, ont de plus curieux sur ce sujet dans leurs commentai-

res

(*) Matth. XIII, 8.
(**) Genese XXVI, 12.

res sur le chapitre XIII. de St. Matthieu: celui de *Wetstein* mérite sur-tout d'être consulté.

Cette fertilité est si fort au-dessus de celle de nos meilleurs terroirs, qu'elle en devient presque incroyable. Dans le Duché de Magdebourg qui est la Province la plus fertile de l'Allemagne, un boisseau, si je ne me trompe, en rapporte dix: & telle étoit précisément la fertilité de la Sicile, comme nous le voyons dans Cicéron qui la connoissoit à fond, or cette isle étoit regardée comme le grenier de Rome.

Je n'ai pas de peine à croire qu'un grain puisse en rapporter plus de dix & même plus de quatre cents, lors qu'on le plante dans un lieu séparé. Je me souviens même d'avoir lu dans les relations des Emigrants de Saltz-bourg qui se sont établis dans la Géorgie, qu'ayant enfoncé séparément dans un terroir préparé trois grains de seigle que le hazard leur avoit fait trouver parmi le froment, un de ces grains avoit rendu 170 épis bien chargés, d'où par la plus modeste évaluation il ne résulte pas moins de 5000. grains. Mais ce que je ne puis concevoir, c'est que la même multiplication ait lieu dans un champ entier qui a reçu toute sa semence, & où la plupart des grains se corrompent infructueusement pour faire place à un plus petit nombre d'autres, qui peuvent alors multiplier au point que la récolte surpasse une dixaine ou vingtaine de fois la semence. Supposons, si l'on veut, qu'à cause de l'extrême fertilité du pays & de la bonté du climat, aucun grain ne demeure stérile: où trouvera-t-on dans un champ, le terrein suffisant pour contenir une moisson multipliée à raison de 100. jusqu'à 400. contre un, au moins selon notre maniere de semer?

Que l'on se représente un champ qui portât dix ou quarante fois le produit de nos meilleures terres dans nos contrées les plus fertiles. Qu'arrivera-t-il? Ou la moisson affaissée sous le poids des épis, pourrira sur la terre où elle sera couchée: ou les tuyaux étroitement pressés les uns contre les autres, ne laisseront pénétrer ni le soleil ni l'air, & par conséquent moisiront par en bas (*). Il

(*) Ce n'est pas tant pour les voyageurs que pour mes autres Lecteurs, que je place ici une

Il eſt donc naturel de demander, ſi dans l'Orient il y a des régions où une pareille fertilité ſe faſſe encore remarquer? Et pour en être inſtruits avec certitude, les voyageurs voudront bien dans les lieux qui leur paroîtront extraordinairement fertiles, s'enquérir, auprès des Economes ou des Cultivateurs intelligents, de la proportion où la ſemence eſt à la récolte. Et comme ils rencontreront ſans doute de ces Cultivateurs, qui, joignant à l'amour de leurs terres l'amour du merveilleux, feront toujours prêtes à confondre, dans leurs réponſes, le nombre des grains renfermés dans un épi particulier, & par conſéquent provenus d'un ſeul grain avec le nombre des boiſſeaux, il faudra leur faire diſtinguer ces deux queſtions, & en écartant tout ce qui regarde le produit des grains pris ſéparément, les porter à s'expliquer ſur le total de la ſemence & de la récolte.

En ſuppoſant que cette fertilité, quoique inconnue chez nous, pût être conſtatée ſur les lieux; je ſerois curieux de ſavoir comment elle eſt mathématiquement poſſible, & comment elle pourroit être conciliée avec la difficulté priſe des dimenſions du terrein, qui ſembleroit refuſer l'eſpace néceſſaire pour tant de bled à la fois. Seroit-ce que dans ces pays on répandît la ſemence moins ſerrée? Seroit-ce même que l'on plantât au lieu de ſemer? N'a-t-on peut-être pas beſoin de répandre tant de grains ſuperflus, parce qu'au préalable on trie la ſemence, & qu'ainſi on eſt ſûr de ne répandre que celle, qui pouſſera? La Loi de Moyſe, qui défend de mêler deux ſortes de ſemences ſur le même champ, paroît ſuppoſer un pareil triage.

La connoiſſance de la conſtitution naturelle, & l'examen chymique d'un terroir ſi fertile, feroient des objets bien importants pour le progrès

---

une remarque qui m'a été fournie par Mr. le Pr. Buttner, & qui peut aider à réſoudre cette difficulté. C'eſt dit-il, le Lizeron (*Convolvulus*) qui pour l'ordinaire abaiſſe ſi fort le froment. Si donc, dans les Pays Orientaux, les champs en ſont plus dégagés, il y aura place pour plus de froment, & la fertilité peut être plus grande.

grès de l'art économique. Il n'importeroit pas moins de connoître les détails de la culture d'un pareil champ, pour voir si elle peut être imitée en Europe. Seroit-ce une culture à peu près semblable à la culture des jardins, qui procurât de si grands avantages? ou seroit-ce que pour exstirper l'ivraie avec plus de succès l'on eût des moyens qui nous fussent inconnus?

Je suppose maintenant, que l'on ne retrouve aucune trace de cette prodigieuse fertilité, qui surpasseroit de plus du double celle de nos contrées, ni même rien qui en approche; je desirerois de savoir ce qui peut avoir engagé les Ecrivains sacrés, qui sans doute devoient connoître leur propre pays à se servir de pareilles expressions, & les Auteurs Grecs aussi bien que Romains, à nous faire de semblables récits. Les Orientaux calculeroient-ils autrement que nous? Diroient-ils que le froment rapporte au centuple, lorsqu'ils trouvent cent grains dans la plupart des épis? Mais il y a, dans les anciens, des passages qui ne souffriroient guere cette interprétation. Tel est par exemple celui de Pline (*) Car quarante épis, provenus d'un grain, donneroient aisement 1200. grains; & 360. épis n'en donneroient pas moins de 10000. Si donc Pline comptoit le produit de chaque grain pris séparément, ce qu'il avoit dit précédemment d'une fertilité qui rend 150. pour un, ne feroit que bien peu de chose, & demeureroit de beaucoup au dessous des 40. ou 360. épis que dabord après il fait naître d'un seul grain.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XIV.

Du Triage de la Semence.

J'ai déjà touché en passant cette question: je prie néanmoins nos voyageurs d'examiner particuliérement.

1. s'il

(*) *Emodio*, si sit aptum solum, quale in Byzacio Africae campo, centeni quinquageni *modii*.

1. s'il y a des Orientaux, qui avant de semer le bled, le trient assez soigneusement pour le séparer de l'ivraie?

2. si les champs qui sont ensemencés sans ce triage leur inspirent une espece d'horreur religieuse?

C'est la Loi de Moyse Lév. XIX. 19. qui m'engage à proposer plus particuliérement ces questions. Je ne pense pas que cette Loi défende de séparer un arpent de terre en plusieurs champs, & d'ensemencer chaque champ de diverses sortes de fruits. Une pareille défense eut sans doute été préjudiciable aux intérêts du Cultivateur. Je la regarde, au contraire, comme une Loi économique, pleine de sagesse, qui interdit de répandre un mêlange de plusieurs especes de grains, comme font par exemple nos Cultivateurs, qui sement le seigle sans avoir eu soin de le purger de l'ivraie & qui se plaignent ensuite beaucoup que le seigle a dégénére suivant eux. Le même accident seroit arrivé aux Israélites, s'ils avoient semé le bled confondu avec la zizanie. Or comme Moyse non seulement le défendit, mais qu'il statua encore pour punition que cette semence & la moisson fussent *sanctifiées*, c'est à dire, dévolues au Prêtre; (Deuter. XXII. 9.) il obligea par là les gens de la campagne de trier les grains avant de les jetter en terre, ou, si malgré cela il s'étoit levé de la zizanie, de la séparer du bon froment au temps de la moisson, & ainsi ils ne recueilloient point l'un & l'autre, comme nos paysans recueillent le seigle avec l'ivraie. On peut conclure en effet par le chap. XIII. de St. Matthieu v. 30. que c'étoit là un usage national. De cette façon on obtint un froment plus pur & plus exquis; & il en résultoit encore cet avantage accessoire, que les grains ayant été triés auparavant, on choisit les plus gros, qui produisent du bled mieux nourri & en plus grande abondance. Mais je voudrois bien savoir s'il reste encore

modii redduntur. Misit ex eo loco divo Augusto Procurator, ex uno grano quadraginta paucis minus germina, extantque de ea re epistolae: Misit & Neroni similiter CCCLX. stipulas ex uno grano. L. XVIII. c. X. §. 21.

encore des traces de cet ufage; propres à confirmer l'explication que je viens de donner.



XV.

De l'Ivraie ou de la Zizanie.

Je viens de faire mention de la Zizanie, dont Jefus-Chrift parle au chapitre XIII. de St. Matthieu v. 25, & les Juifs en plufieurs endroits fous le nom de זונין qui felon eux fignifie une mauvaife forte de froment. J'espere que l'Arabie pourra nous fournir fur ce végétable de nouvelles lumieres, vu que les Juifs eux-mêmes nous apprennent que זונין eft un terme arabe. Il eft tel en effet, & s'écrit زُوَانٌ ou زِوَانٌ & voici comment *Ibn Sivan* le décrit: *Le mot Sivan a une double fignification.*

1. *Il défigne un grain femblable au bled dont on peut faire du pain, & on le nomme le grand Sivan.*
2. *Une efpece de fruit nuifible, & qui enivre ceux qui en mangent. Le meilleur de la premiere forte eft celui qui pefe le moins.*

On trouve un plus ample détail fur ces deux fortes de Sivan dans les *Relationes de libris novis* T. X. p. 553-535. Si elles different de notre Zizanie Européenne, je fouhaiterois que l'on en deffinât la figure, que l'on en fît une defcription botanique, que l'on remarquât l'ufage éconnomique du grand Sivan, & la fignification emblématique de l'un & de l'autre, en cas que dans la langue arabe ils en aient une. Pour les rendre d'autant plus connoiffables, je tranfcrirai ici en entier les paffages qui en traitent, extraits des Relations que je viens de citer.

Sivan nomen feminis ex genere inebriantium. Qui a Scheilem non differre putant, aut ita putantes defendunt, in errore verfantur. Color fubniger, viridis, amaritudo nec acris nec ingrata, guftantem tamen vehementer aliquae afficiens. Eft exile & longiufculum, ab extremitate una tenue,

tenue, ab altera plenius, operiente hanc tegumento, quod summitatem capuli in ense repræsentat, & cortici se immergens coronula rotunda cingitur, particulisque haud raro pilosis atque persistentibus. In pulverem conteritur, quod facillime alias huc illuc agitetur dispellaturque. Temulentos valde facit, haud lætos sane, sed mœrore graves. Datur quoque species flava longior, & alia latior, quarum utraque quam prima magis efficax. Vis ejus corruptrix est & sicca, inter prima tertii gradus. Contrahendi facultatem exserit, si fluentibus vulneribus ad modum emplastri alligetur. Vino admixtum in causa est ut potatores vehementius corripiantur. Nocet cerebo, stomacho, adstrictæ alvo interne illam adhibentibus. Manifesta enim corruptione & veneno gravissimo quovis accelerat. Sanantur autem, quas inducit, turbæ, vomitu & pinguibus, ad inferiores etiam corporis partes applicatis, tum si confundantur odorifera, excitantia & aromata, roborantia frigefactum cerebrum.

Dico Sivan esse nomen quo utimur in duplici significatione. Vel enim granum denotat simile tritico, ex quo panis solet confici, quo in sensu appellatur Sivan maius: vel intelligitur eo nomine inebrians quidpiam & noxium, quod inter fruges reperitur. De ultimo nos quidem nunc non agimus. Optimum (primi generis, ex quo panes fiunt) est leve pondere, non contusum, nec friatum, quod mandenti glutinosum sentitur, & subrufum est. Leni pollet vi obstructoria. Narrat Paullus, vim ejus haud procul abesse a facultate tritici, frigus atque calor si spectetur. Nam & siccat & conglutinat.

XVI.

שׂעֹרָה

Du Pain d'Orge.

Chez nous le Pain d'orge degoûte bientôt, aussi le peuple allemand n'a recours à cette nourriture que dans des temps de cherté. Mais dans l'Ecriture Sainte nous voyons que c'étoit chez les Hébreux un aliment fort ordi-

ordinaire. Or je demande: l'Orge des climats chauds feroit-elle plus savoureuse que la nôtre?



XVII.

Usage Médicinal de l'Huile.

Il est incontestable que les anciens Médecins de l'Orient employoient très-communément l'onction d'huile comme un remede, & qu'ils l'ont presque envisagée comme une Panacée. Les Interpretes du Nouveau Testament, dans leurs commentaires sur le chapitre VIeme de St. Marc v. 13. & sur le Veme de l'Epître de St. Jacques v. 14. ont accumulé les témoignages qui le prouvent. Il y en a qui présument que le don miraculeux dont il est parlé dans ces endroits, ne consistoit qu'à assurer le succès d'un remede naturel & généralement usité dans l'Orient, & à lui faire surmonter la force des maladies.

Si les Mahométans, chez qui l'onction des malades ne passe pas pour un Sacrement comme chez les Grecs, avoient pourtant conservé quelque chose de cet usage, je prierois nos voyageurs de fixer leur attention sur les objets suivants.

1. Dans quelles maladies les Médecins employent-ils l'onction?

2. Est-ce de l'huile d'olives commune, ou d'autres ingrédients plus efficaces qu'ils composent leur onguent?

3. Frottent-ils la tête dans toute sorte de maladies, ou seulement les parties affectées?

4. L'expérience montre-t-elle d'une façon probable, qu'il y ait quelque utilité dans l'onction? Cette question concerneroit également l'onction des Grecs. Je prévois d'avance la difficulté de cette recherche; car lorsque dans les maladies dangereuses, on emploie le remede le moins efficace, il

en réſulte bientôt indépendamment du remede une criſe naturelle, dont on a bien de la peine à diſtinguer l'effet de l'effet de la médecine.

5. Si l'on pouvoit s'aſſurer que l'onction produit un effet ſalutaire ignoré de nos Médecins d'Europe; je demanderois s'il auroit ſon principe dans la conſtitution particuliere des corps dans l'Orient, dont les pores peuvent être plus ouverts que les nôtres par le fréquent uſage des bains; ou ſi les onguents auroient plus de vertu dans ces climats?

XVIII.

D'un Bois qui rend douce l'eau ſalée.

Dans l'Exode ch. XV, 23. Moyſe parle d'un bois qui rendoit les eaux douces, d'ameres & de non potables qu'elles étoient; & il n'en parle point comme d'un miracle, mais comme d'un moyen naturel que Dieu lui avoit enſeigné. Connoît-on actuellement encore quelque part en Arabie un arbre, dont le bois ait cette vertu?

XIX.

Des eaux alternativement douces & ameres.

Nous voyons quelquefois les Iſraélites camper dans des endroits où les eaux ſont ameres. Comme il n'eſt nullement vraiſemblable que Moyſe, qui, par un ſéjour de quarante ans, devoit connoître l'Arabie à fond, les eût conduits dans des lieux où l'eau n'étoit jamais buvable, je m'imagine que les mêmes eaux étoient tantôt douces & tantôt ameres, qu'elles étoient douces, quand les ſources, enflées par des pluies, qui venoient de tomber,

ber, couloient plus abondamment, & que par là l'eau devenue ſalée ſe déchargeoit; qu'elles étoient ameres, lorſqu'il n'avoit pas plu de long-temps, & que l'eau avoit pu attirer aſſez de parties ſalines (*).

L'Expérience confirme-t-elle ma conjecture? Pour faire une bonne réponſe à la queſtion, on doit ſe ſouvenir, qu'il y a des ſources où l'influence de la pluie ne ſe fait pas d'abord ſentir; parcequ'il faut du temps à la pluie pour ſe filtrer à travers les montagnes juſqu'au ſiege des ſources. Un examen attentif de ces choſes peut devenir utile à la Phyſique, & nous procurer de nouveaux éclairciſſements touchant l'origine des rivieres.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XX.

Des Sources du Sinaï, & du Ruiſſeau dans la Vallée Réphidim.

Nous ſavons par pluſieurs relations de voyages, que le Sinaï n'eſt point dépourvu de ſources, & qu'il en deſcend un Ruiſſeau qui arroſe la vallée Réphidim.

Mais ce Ruiſſeau pouvoit-il ſuffire à abbreuver, ſeulement pour peu de temps, un peuple auſſi nombreux que le peuple d'Iſraël, en ſuppoſant même que l'on eût pris toutes les précautions imaginables pour ménager les eaux? ou faut il dire que ces ſources verſerent alors leurs eaux dans une abondance extraordinaire?

Le Ruiſſeau dans la vallée Réphidim manque-t-il abſolument d'eau dans les temps ſecs? Il faudroit s'informer ſi perſonne ne ſe ſouvient que cela ſoit

(*) Mr. Buttner me fait remarquer qu'une pluie renforcée peut rendre amere une ſource auparavant douce, en mêlant ſes eaux avec celles d'un ruiſſeau ſouterrain qui coule ſur des mines de ſel. Je place ici cette remarque parceque je la crois très-fondée.

ſoit arrivé; car il paroit que du temps de Moyſe ce Ruiſſeau étoit entierement tari.



XXI.

Des Pierres à douze Ouvertures : prétendus monuments des miracles de Moyſe.

Quelques-uns des voyageurs dont les relations ſont le plus eſtimées, comme *Schikard*, *Shaw* & *Pococke*, nous aſſurent qu'il ſubſiſte encore en Arabie deux monuments authentiques du double miracle, au moyen duquel Moyſe procura aux Iſraélites de l'eau du rocher. Ces monuments conſiſteroient en deux pierres, chacune à douze ouvertures, par où les eaux devroient avoir ſailli, mais qui aujourd'hui ſont entiérement deſſechées. L'une eſt au pied du Sinaï, l'autre dans le déſert de Kadès. Or comme ces témoins oculaires paroiſſent ſi convaincus de l'authenticité de ces monuments, & qu'au contraire je ne les regarde que comme un ouvrage de l'art & de l'impoſture, je prie la compagnie des voyageurs, en cas qu'elle rencontre un de ces deux monuments, de le décrire impartialement & avec la même exactitude que s'il n'avoit pas encore été décrit, & de faire attention à tout ce qui peut ſervir à découvrir l'authenticité ou l'impoſture.

1. Il s'agit de voir ſur-tout juſqu'à quelle diſtance la pierre qui eſt au pied du Sinaï a été détachée de la montagne.

   Moyſe nous apprend qu'il frappa le rocher. Si donc cette pierre, comme Shaw paroît l'inſinuer, ne fait point partie du rocher, l'hiſtoire ſainte donne elle-même le démenti à ce prétendu monument; & toute cette tradition ſe réduit à la fable abſurde, que les Juifs ont imaginée, & qui porte, que Moyſe s'étant déshabillé pour ſe baigner dans cette fontaine, la pierre ſur laquelle elle couloit, s'étoit échappée avec ſes habits, & avoit parcouru tout le camp des Iſraélites.

2. Il

2. Il faut tâcher de fonder les ouvertures de la pierre, pour en connoître la profondeur.
3. Il faut examiner fi elles font en effet figurées en gueule de lion; ce qui ne porteroit que trop manifeftement l'empreinte de l'art.
4. Il faut examiner la mouffe dont on dit que ces ouvertures font couvertes; & dont je ne conçois point le rapport avec une eau qui commença de couler il y a trois mille ans. C'eft ce qui me fait regarder cette mouffe comme un monument nouveau & fufpect: elle femble trahir un impofteur maladroit, qui n'a pas eu l'intelligence & l'efprit néceffaires pour bien déguifer fon artifice.
5. Je fouhaiterois, à cette occafion, de connoître la nature des pierres qui compofent en général la montagne de Sinaï. Cela nous expliqueroit clairement la fignification du mot חלמיש.

J'ai parlé plus amplement de ces pierres dans la preface de la troifieme partie des Commentaires de la Société Royale des fciences p. XVI-XVIII. & peu de temps après moi feu Mr. de *Mosheim* en a traité dans fa préface mife devant la traduction allemande de l'Itinéraire de *Pocock*.

Il fe pourroit que les Mahométans euffent pour ces pierres une vénération religieufe; & peut-être même que Mahomet en parle dans fon Alcoran. Il fe pourroit encore que l'on eût des ménagements à garder avec les Moines qui habitent le Sinaï. En ce cas il faudroit fans doute ufer d'une grande précaution, & ne rien entreprende qui pût paffer pour un manque de refpect, ou pour une marque d'incredulité. Mais on peut tirer d'eux la vérité par les queftions les plus édifiantes. Si par exemple, ces Moines ne font pas eux-mêmes complices de la fourbe, ils permettront peut-être que l'on verfe de l'eau dans ces ouvertures; au lieu que s'ils trempent dans le complot, la curiofité la plus innocente fera traitée de profanation. Alors on doit fans doute fe défifter de ces fortes d'entreprifes. Mais cela même fera connoître la fource de l'impofture.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXII.

Des Sciniphes ou petites especes de Guêpes d'Egypte.

Comme les Septante Interpretes traduisent les כנים Exode VIII. 12. qui ont affligé l'Egypte, par σκνιφες, ou Sciniphes, qui sont une espece très-petite de guêpe, & que cette version si ancienne composée par des gens qui connoissoient parfaitement l'Egypte, & éclaircie par des Peres Egyptiens me paroît plus vraisemblable que la version ordinaire, confirmée par *Bochart;* je serois curieux de connoître ces Sciniphes de plus près avec les détails qui les concernent.

Hasselquist, dans son Voyage de Palestine p. 426. 427. a déja décrit deux sortes de Sciniphes, dont les premiers se nichent dans le fruit, & les seconds dans les feuilles du sycomore. Mais voici ce qui me reste à desirer.

1. La délinéation de leur figure.
2. La connoissance du temps de leur ponte, & de la durée de leur vie.
3. S'il est vrai que, sans être irrités, ils incommodent & persécutent quelquefois les hommes & les bestiaux: c'est ce que *Philon* & *Origene* nous apprennent des Sciniphes d'Egypte.

Mais si cette derniere circonstance ne convenoit point au Sciniphe du sycomore je souhaiterois que l'on cherchât à découvrir & que l'on décrivît le Sciniphe dont parlent ces deux auters égyptiens. Voici le peu de caracteres qu'ils en donnent. Ils disent qu'il est d'une petitesse extrême, & qu'on ne s'en apperçoit guere qu'à sa piquure qui est très-sensible & fort profonde. Lors que contre l'usage de la plupart des Sciniphes, il attaque les hommes & les bêtes sans être irrité; il est à presumer que par le moyen de sa piquure il tâche de déposer ses oeufs dans leur peau, comme nous savons

vons que les cerfs & les rennes ſont pourſuivis dans la même vue par un autre inſecte.



XXIII.

De cette eſpece de Ceps nommés Sorek.

Il eſt une eſpece de Ceps que les Hébreux nomment שׂוֹרֵק & שֹׂרֵקָה Gen. XLIX. 11. Eſ. V. 11. Tout ce que je puis trouver de plus vraiſemblable ſur cette expreſſion, c'eſt le ſentiment du Juif R. *Iſaac-Ben-Geuth.* Il dit que c'eſt le nom d'une eſpece de vigne qui produit des grains de raiſin, ſans pepins. L'Etymologie favoriſe cette interprétation. Car شرق entre autre choſes ſignifie *couper*, *trancher*: & il ſe peut fort bien que l'on ſe ſoit repréſenté ces ſortes de grains comme châtrés ſur-tout puisque le pepin eſt la ſemence dont proviennent de nouvelles vignes, & que par cela même celles-ci pouvoient paſſer pour des Eunuques.

Peut-être qu'en Arabie, ou dans les pays où l'on parle Arabe, on pourra ſe procurer ſur ce ſujet une certitude qui nous manque encore; car dans les endroits de l'Ecriture que je viens de citer, les traducteurs arabes conſervent les termes سورق, سريق ou celui de شريق comme des termes connus de leur langue. J'eſpere que malgré l'averſion des Mahométans pour la culture de la vigne, la choſe & le mot n'auront pas entiérement péri. Car les Chrétiens & les Juifs cultivent encore la vigne dans ces contrées, & particuliérement dans la Paleſtine méridionale, aux environs de Hébron, où on la cultive abondamment, pour en tirer le raiſin ſec & le *Dibs* (*), (دبس) pour lequel les grappes ſans pepins ſont bien préférables aux autres. Je demande donc,

1. Quelle

(*) Eſpece de ſirop fait de raiſins.

1. Quelle eſt l'eſpece de Ceps que l'on nomme en Arabe سريف , سوق ou سريق ?
2. Les raiſins qui n'ont point de pepins en ſont ils plus eſtimes? & pourquoi? Eſt ce parce qu'ils valent mieux pour être ſechés?
3. Eſt-ce la coutume de ſe les répréſenter comme des Eunuques?
4. Se ſert-on d'un moyen artificiel pour les cultiver & comme pour les châtrer? ou ce défaut de pepins eſt-il une propriété affectée aux ceps d'une certaine eſpece?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXIV.

Du Samum, vent peſtilentieux.

Preſque tous les voyageurs qui ont parcouru l'Orient, parlent dans leurs relations d'un vent empeſté & mortel que les Arabes appellent سَمُوم. Il ſouffle dans les mois de Juillet & d'Août, quelquefois ſept minutes de ſuite, mais jamais plus long-temps. On en débite des choſes qui paroiſſent fabuleuſes, mais le fait en lui même, ſur-tout comme *Kaempffer* le rapporte, eſt trop confirmé pour que l'on puiſſe en douter.

Ce vent, un phénomene ſi ſingulier dans la nature, & que les anciens Auteurs ont ſi ſouvent en vue, je ſouhaiterois qu'on le décrivît auſſi exactement qu'il eſt poſſible: & comme il n'eſt pas en notre pouvoir de n'obtenir que des relations vraies d'un fait qui tombe ſi fort dans le merveilleux, lors qu'en prenant trop de précautions, on ne veut pas riſquer de laiſſer échapper le vrai qui n'eſt pas vraiſemblable; je prie nos voyageurs de recueillir tout ce qui a rapport à ce vent, mais auſſi de diſtinguer en peu de mots le certain de ce qui ne l'eſt pas. Voici ce que je voudrois ſavoir ſurtout.

1. Il ſouffle dans ces régions un vent d'Eſt qui par ſon extrême chaleur deſſeche les plantes: à quelles marques peut-on le diſtinguer de

de ce vent dangereux & mortel? *Ruſſel* en parle comme de deux vents différents: v. *Natural Hiſtory of Aleppo.* Il y a d'autres voyageurs qui diſent que lorſque le *Samum* ſouffle, l'air paroît rouge, & comme couleur de feu, & fait entendre un ſon pétillant.

2. De quelles régions vient-il? On le nomme vent de l'Eſt: mais, en Egypte ſur-tout, ne vient-il pas directement du Sud? & en Arabie n'eſt-il jamais Nord-Eſt? Paſſe-t-il ſur de grandes mers, ou ſeulement ſur des terres où regne une chaleur exceſſive?

3. Mais dans l'Arabie heureuſe en particulier ſouffle-t-il le long des côtes de la mer? & quelle eſt alors ſa direction?

4. *Chardin*, raconte que les hommes que le *Samum* a tués ſemblent long-temps après être vivants & dormir: mais que, comme tout l'intérieur du corps eſt brûlé, lorſqu'on les prend par le bras pour les réveiller, le bras ſe détache & demeure entre vos mains. Ce récit ſi peu croyable peut-il être confirmé par des exemples dignes de foi? Et s'il en eſt quelque choſe, cela ne ſe réduit-il pas à cet accident commun à tous les cadavres qui ſubiſſent la corruption dans des pays extrêmement arides, & qui comme ceux qui conſumés dans le tombeau, conſervent long-temps les traits du viſage, ſans cependant en conſerver les couleurs, mais qui au plus léger attouchement, ſe réſolvent en pouſſiere?

5. Ce vent n'eſt-il funeſte qu'aux hommes, ou l'eſt-il encore aux bêtes? Ceci ne s'entend que des grands beſtiaux, comme par exemple des chevaux, des chameaux; car il ne ſauroit nuire aux petits, ſi tant eſt que ſon ſouffle mortel ne commence à opérer qu'à deux pieds de terre, & que plus bas le reſſort de latmoſphére en détruit la force.

6. Si ce vent tue les animaux, comment font-ils pour s'en garantir? La Nature ou la coutume, pendant qu'ils étoient petits & que ce vent les incommodoit ſans les tuer, leur a-t-elle donné un inſtinct qui les porte à pencher la tête vers la terre lorſqu'il ſouffle?

7. De quel genre de mort fait-il mourir, & en quoi consiste son poison?

Comme les Orientaux ne cultivent point les sciences naturelles, leurs opinions ne peuvent fournir qu'une réponse accessoire à la derniere question. Je prends la liberté de proposer une expérience & de former une hypothese, & je recommande à la compagnie des voyageurs de les examiner avec soin.

1. *Expérience.* Que l'on ait prêt un animal en le choisissant parmi ceux qui n'ont pas la vie trop dure. Il faut l'attacher au haut d'une perche, & lors que le *Samum* souffle, un homme étendu par terre pour sa sûreté, le tiendra élevé dans l'air à quatre ou cinq pieds de hauteur. Quand l'animal sera tué par le vent, il est probable que sa dissection donnera quelque indice sur les causes de la mort.

2. *Hypothese.* Au rapport de *Russel*, (*) le vent d'Est, dans les mois d'Eté, malgré sa chaleur extérieure, conserve un froid interne: & même si l'on suspend dans cet air qui est presque brûlant, des vases de terre pleins d'eau, l'eau se raffraichit & se conserve fraîche. Aussi n'y a-t-il en ceci rien de contradictoire. Car ce vent passe sur ce pays immense où se forment les sels réfrigérants, le sel armoniac, & le salpêtre, avec lesquels on peut faire la glace au milieu des chambres les plus chaudes. Ainsi, quoique la terre échauffée communique à l'air une chaleur extrême, cela n'empêche point ces sels de refroidir tout ce qu'ils touchent. J'ai lu, si je ne me trompe, que ce même vent d'Est produit des refroidissements & des rhumes fort dangereux. Ne se pourroit-il pas que les effets du vent d'Est qui est mortel, fussent les mêmes au fond, & ne différassent qu'en degré? Il ne souffle, dit-on, que pendant quelques minutes mais avec fracas. Il est donc à croire qu'il agite l'air, avec plus de véhémence & de vitesse.

Sup-

(*) Natural History of Aleppo p. 15.

Supposons que dans un temps donné, dans lequel on recevroit un coup du vent d'Est ordinaire, on en reçoive dix du vent d'Est qui est mortel, il faudra que la chaleur excité par cet air brûlant, laquelle dilate nos pores, aussi-bien que le froid causé par les sels, s'accroissent l'un & l'autre jusqu'au dixieme degré: & par conséquent la disproportion de l'échauffement & du refroidissement devient le centuple de ce qu'elle étoit par le vent d'Est ordinaire. On conçoit aisément qu'un venin, qui, dans son premier degré de force, cause déja des rhumes & des maladies dangereuses, puisse causer des morts subites, lorsqu'il est à son centieme degré.

XXV.

Des deux Arbres March & Aphar.

Les Arabes font du feu en frottant l'un contre l'autre deux sortes de Bois dont l'un s'appelle مَرْخٌ & l'autre عَفَارٌ (*).

Nos voyageurs sont priés de nous donner une description botanique aussi bien qu'éconnomique de ces deux végétaux dont les auteurs arabes font si souvent mention, & de nous rapporter s'il se peut quelques échantillons du bois. Comme les Arabes le disent être plus propre à cet effet que tout autre bois, & lui donnent dans leur langue une épithete qui rendue mot pour mot signifie *riche en feu*, on pourroit bien desirer de le voir dans nos cabinets de curiosité.

Ces deux arbres ne croissent-ils point hors de l'Arabie? D'autres Nations en font-elles le même usage? Leur bois est-il plus propre pour donner du feu que les cailloux? ou seroit-ce que les lieux où l'on s'en sert, ne produisent point de cailloux?

XXVI.

(*) Mr. Buttner m'apprend que l'arbre *Mahod* rend le même service aux Américains. Ce Mahod seroit-il le March ou l'Aphar des Arabes?

XXVI.

Des diverses sortes de Manne Arabique. (*).

Je prie nos Savants d'obſerver en général les diverſes eſpeces de manne que l'Arabie produit, de remarquer la ſorte de végétaux dont elle s'écoule, la ſaiſon dans laquelle cela arrive, d'examiner enfin, ſi ce n'eſt pas un inſecte qui bleſſe la tige de ſon Aiguillon, & quel eſt cet inſecte. Car comme la manne qui nous eſt la mieux connue, celle de Calabre, ſort indubitablement à la piquure de la cigale qui la ſuce, on peut conjecturer avec probabilité que d'autres eſpeces de manne ont une origine ſemblable. Si la cigale calabre ſe trouve auſſi en Arabie, comme je ne ſaurois preſque en douter, je voudrois que l'on marquât exactement le nom qu'elle porte dans la langue du pays. Je dois prier ces Meſſieurs d'examiner avec d'autant plus de ſoin & d'impartialité ſi l'écoulement de la manne eſt l'effet de la piquure d'un inſecte, qu'il y a encore actuellement en Allemagne des Savants parmi les Philologues, qui ne peuvent ſe perſuader du fait, aimant mieux croire avec les Anciens, que la manne tombe de l'air. Quand je les ai renvoyés aux relations que l'on nous donne de la manne calabre, ils m'ont répondu que depuis quelques générations les Italiens s'étoient trop habitués aux menſonges litteraires, pour que leurs récits puſſent mériter croyance.

Ainſi, quand nos voyageurs ne nous apprendroient là deſſus que ce que nous ſavons déja en partie, leur témoignage, que nous reconnoiſſons être celui de témoins non ſuſpects, ne laiſſera pas de nous donner une plus grande certitude. Et pour convaincre encore d'avantage nos Savants, je prie

(*) Il faut confronter avec ceci la queſtion LIII.

prie même les voyageurs de ſe ſervir ici de la précaution qui leur eſt recommandée pour les cas douteux d'une autre nature *Inſt.* §. 41.

Au reſte je ne penſe pas qu'il y ait tant d'uniformité dans la Nature, qu'il faille ſoutenir que l'écoulement de la manne ſuppoſe toujours & néceſſairement la piquure d'un inſecte. Il ſe peut que ſans être entamées par un aiguillon, certaines écorces ou certaines feuilles crevent d'elles-mêmes. Je préſume néanmoins que pluſieurs eſpeces de manne ont une origine analogue à celle de la manne de Calabre, & de la nielle, que nous voyons en Allemagne.

Il y a une ſorte de manne que les Arabes appellent مَنّ السما ou *la Manne du Ciel.* C'eſt cette manne ſur-tout que je ſouhaiterois que l'on examinât avec une attention particuliere. Je ne puis m'empêcher de ſoupçonner encore ici une piquure d'inſecte, quelque éloignés que ſoient de cette opinion ceux qui ont voulu décider la choſe par la dénomination arabe.

Ce *Mann-Eſſama* eſt-ce la même choſe que le *Tarangubin* تَرَنْجَبِين que l'on recueille ſur la plante épineuſe *Algul*? Ou ſont-ce deux mannes différentes?

Rauwolf a deſſiné la plante Algul no. 94. Mais il ne la décrit point en Botaniſte, & il ne trace point les caracteres arabes qui figurent le mot Algul. On voudra bien ſuppléer à ces deux omiſſions.

Je ſerois encore curieux de ſavoir s'il n'y a point de différence entre *Algul* & *Alhage* (ٱلْحَاج) qui eſt auſſi une plante épineuſe d'où diſtille une eſpece de manne. Si ce ſont deux plantes, on attend une délinéation, & une deſcription de la derniere.

Les Iſraélites s'étant nourris de manne arabique, que Moyſe décrit comme la vraie manne telle qu'elle ſe produit naturellement; j'ajouterai encore les queſtions ſuivantes touchant cet aliment extraordinaire.

1. La manne de l'Arabie a-t-elle une vertu fort laxative, lors même qu'elle eſt encore fraîche? Ou cette vertu eſt-elle aſſez foible pour qu'un homme qui s'y feroit une fois accoutumé pût en faire ſon aliment journalier? Je ne doute pas un moment qu'elle ne purge. Elle

doit avoir cela de commun avec tout ce qui est doux dans le regne végétal; comme, par exemple, avec le miel des abeilles, & avec le miel sauvage, dont nous parlerons tantôt: & cependant on se nourrit de ces deux sortes de miel. C'est uniquement sur le degré de cette vertu purgative que roule ma question. Pour la résoudre de la maniere la plus intelligible & la plus utile, on peut prendre le miel pour terme de comparaison. Et comme Bocconne prétend s'être apperçu, que la force laxative de la manne augmente à mesure qu'elle vieillit; ma question n'a pour objet que la manne toute fraîche, telle que Moyse l'a assignée pour nourriture aux Israélites, en défendant au contraire d'en rien réserver pour le lendemain.

2. Y a-t-il moyen de préparer la manne arabique, & d'en faire un aliment? Quand même cela ne se pratiqueroit pas en Arabie, je voudrois pourtant que l'on essayât, si par le moyen du feu on pourroit rendre la manne plus propre à être mangée, car c'est ce que Moyse dit expressément en parlant de la manne des Israélites, *Exod. XVI.* 23.

Voici un essai que j'ai fait avec Mr. de Segner sur la manne de Calabre. Nous en mîmes une petite portion dans une cuiller, & la tinmes sur une bougie allumée; la manne se fondit & devint une espece de sucre d'orge semblable au nôtre pour le goût & qui seroit fort bon à manger. (*) Cela me fait présumer que la manne arabique donneroit un sucre d'orge semblable, si on la préparoit de la maniere dont les Arabes cuisent ordinairement leur pain; c'est-à-dire, en échauffant le sable par le feu, en étendant la masse ou la pâte, après avoir ôté le feu, sur le sable échauffé, & en la couvrant soit du même sable, soit de cendres chaudes. Mais outre cela si l'on y mêloit une certaine quantité de farine, il faudroit que l'on en pût paîtrir

(*) Mr. le Professeur Buttner m'apprend que cela revient au fond à la manne en tablettes, (*Manna tabulata*) que l'on trouve chez les Apothicaires, & qu'il y a des personnes qui peuvent en manger en assez grande quantité, sans se sentir relâchées le moins du monde.

paitrir une sorte de gâteau de miel. (*) A en juger d'après la manne de Calabre, je ne saurois me figurer que cette pâte bouillie dans l'eau pût faire une bonne soupe ou un manger fort ragoûtant, je m'attendrois plutôt à en voir résulter une potion laxative. Cependant comme la différente nature des arbres diversifie la manne qui en distille, & comme d'ailleurs nos potions purgatives de manne ne sont pas composées de manne pure, mais mêlées d'autres ingrédients: je prie nos voyageurs de s'occuper de cette recherche, sur-tout puisque Moyse fait mention de manne bouillie aussi-bien que de manne cuite en guise de pain. Il y a plus. Diodore de Sicile, en parlant de la nourriture que se procurent les Arabes vagabonds pendant leurs longues courses dans les déserts, s'exprime ainsi L. XIX. c. 104. „ *Il croît chez eux des épices, & beaucoup de miel sauvage,* „ *sur les arbres, qui mêlé avec de l'eau, leur sert de boisson.* Il faut donc que le miel sauvage, lequel au fond n'est autre chose que de la manne, infusé avec de l'eau, ait pu être rendu potable. Si je saisis bien le sens du passage de Diodore, les épices, qui seules ne peuvent guere passer pour un aliment, n'étoient qu'un assaisonnement de cette boisson.

3. Faut-il recueillir la manne en Arabie avant le lever du soleil? Et quelle en est la raison? Moyse dit qu'elle se fondoit lorsque la chaleur du soleil étoit venue. Exod. XVI. 21. Cela ne semble point s'accorder avec le rapport des Italiens, qui cependant passent jusqu'ici pour les meilleurs connoisseurs de la manne: car ils disent que le soleil la durcit. Mais d'un autre côté Mr. Buttner

(*) Comme nos voyageurs ignorent peut-être la maniere de faire les gâteaux de miel, j'ajoute cette recette, que l'on vient de me communiquer. On fait bouillir le miel pendant deux heures en le remuant beaucoup. On le verse ensuite dans un paitrin, en y ajoutant autant de farine qu'il en faut pour pouvoir le paitrir: lorsqu'il est paitri, on le laisse refroidir. Enfin sur six livres de cette pâte on prend trois lots de potasse bien broyée: & l'on fait bouillir le tout ensemble à gros bouillons.

Buttner m'assure, qu'à l'approche du midi elle se fond en effet & se perd dans le sable. A' quoi faudra-t il s'en tenir? la manne arabique seroit-elle d'une autre nature que la manne d'Italie? La chaleur de l'Arabie seroit-elle assez forte pour fondre la manne sur les feuilles mêmes, & pour la convertir en un sucre semblable au sucre d'orge, de sorte qu'alors il fût impossible de la détacher des feuilles? C'est surquoi je demande des éclaircissements. On se plaint souvent que la manne d'Arabie est mêlée de beaucoup de feuilles, & c'est ce qui m'a conduit à cette conjecture, quelque peu probable qu'elle me paroisse d'ailleurs. Si elle porte à faux, comme je serois tenté de le croire, je demande si Moyse ne voudroit pas dire, que la chaleur durcissoit & pulvérisoit la manne au point, qu'il n'étoit plus possible de la dégager des buissons, sans en perdre la plus grande partie. Peut-être est-ce là le sens du mot hébreu, מסס, vû que le verbe arabe مشّ s'emploie aussi dans la signification de *frotter* & *broyer*. Si cette derniere conjecture n'est pas mieux fondée que la précédente, le texte de Moyse s'éclaircira peut-être, si l'on découvre ce que signifie le verbe arabe مشّ lorsqu'il est appliqué à la manne.

4. Comment les Israélites pouvoient-ils avoir de la manne pendant toute l'année, tandis que la seve qui devient de la manne en fendant l'écorce, ne remplit poit suffisamment dans tous les mois la tige des végétaux? Y auroit-il en Arabie un assez grand nombre & une assez grande variété de végétaux qui produisent de la manne, pour que les-uns commençassent à transpirer lorsque les autres cessent?

5. Quelle quantité de manne, soit en mesure soit en poids, un homme diligent à l'ouvrage, pourroit-il bien amasser dans une matinée?

6. Y a-t-il des contrées en Arabie assez fertiles en manne, pour qu'un peuple, je ne dis pas un peuble aussi nombreux que celui d'Israël, car ici l'on reconnoît la main d'une Providence extraordinaire, mais une nation médiocrement nombreuse, pût y trouver une nourriture suffi-

suffisant? Moyse lui-même décrit la manne dont il parle comme étant parfaitement semblable à la manne naturelle, en ce qu'elle s'attachoit comme la rosée. Il falloit donc qu'elle se collât aux feuilles & à l'écorce des végétaux, & peut-être de la plante Elgaul. Cette plante épineuse fournit-elle assez de manne, & abonde-t-elle assez dans les déserts de l'Arabie, pour avoir pu sustenter un peuple par l'intervention d'une Providence extraordinaire?

7. Comment la manne vieillie devient elle verreuse? Il est à présumer que ces vers sont éclos des oeufs que les insectes y déposent, comme cela arrive à la nielle (*Honigthau.*)

8. N'y a-t-il aucun des végétaux épineux qui donnent la manne, que l'on puisse transplanter dans les régions désertes & sablonneuses de notre climat? Il n'est pas probable à la vérité, que l'insecte qui perce leur écorce se trouve chez nous; & nous savons déja, que la cigale calabre n'existe point en deça des Alphes: mais ne pourroit-on pas y suppléer par des entailles, & produire par ce moyen une manne forcée?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXVII.

Du Miel sauvage.

Le miel sauvage dont l'Ecriture fait mention (1 Sam. XIV. 26-28. & Matth. III. 4.) & dont les Ecrivains Grecs, Latins, & Juifs nous donnent encore une idée plus distincte, n'est pas un miel que les abeilles amassent dans les déserts, mais une liqueur douce qui s'écoule des arbres & s'attache aux feuilles. Ce miel, pour le fond, ne differe point de la manne: ou s'il y a quelque différence, comme les Auteurs Juifs aussi-bien que le passage, 1 Sam. XIV. 26-28. pourroient le faire souçonner, elle ne peut consister qu'en ce que, du moins dans certaines saisons, les émanations douces de certaines plantes ne se durcissent point après le lever du soleil, mais

qu'elles conservent, tout le long du jour, leur liquidité visqueuse, en sorte qu'en passant par les bois, on se sent arrosé d'un miel gluant qui dégoutte de ces végétaux.

On demande donc d'abord si cette différence subsiste en effet, ou si cette rosée de miel, (qu'il me soit permis de l'appeller ainsi d'après les Grecs & les Latins) si, dis-je, pendant le jour, elle se durcit & prend la figure de la manne que nous connoissons en Europe.

S'il se trouve qne le miel sauvage differe en effet de la manne, je demande.

1. Quels sont les végétaux qui donnent du miel sauvage, & dans quels mois de l'année le donnent-ils? Les Juifs parlent du miel des palmiers & des figuiers: ils disent qu'il dégoutte si copieusement de ces arbres qu'il mouille les passants.

2. Quelle est l'origine de ce miel? Les Anciens croyoient qu'il tomboit de l'atmosphere. Nos voyageurs auront peut-être occasion de mettre ce sentiment à l'épreuve de l'expérience & de le réfuter. Mais s'il est une fois constaté que le miel transpire des arbres, il s'agit de rechercher si un insecte, qui cherche sa nourriture, fend les écorces avec sa trompe, & le fait sortir, ou si les arbres se déchargent de cette liqueur douce sans être entamés au dehors?

3. Le mange-t-on?

4. Est-il d'usage de l'apprêter pour le manger, & le mêle-t-on avec de l'eau pour le boire?

XXVIII.

XXVIII.

Nouvelles Question sur la Lepre, & sur les maladies qui en approchent. (*)

En relisant, avec un redoublement d'attention, les passages de Moyse qui traitent de la Lepre, j'ai vu qu'outre les Questions touchées ci-dessus, (Art. XI.) ce sujet bien approfondi, offroit de nouveaux problêmes à résoudre. Les voici.

1. Selon Moyse, la Lepre commence par une tumeur qu'il nomme שאת: & cependant il donne au Prêtre Inspecteur, pour un signe de la vraie Lepre, la tache à la voir plus enfoncée que le reste de la peau. Le moyen d'accorder cela ensemble? Voyez Lév. XIII. 2. 3. 4. 18. 19. 21.

Peyssonel & les Chirurgiens de la Guadaloupe racontent, que dans les corps attaqués de la Lepre quelques endroits se tuméfient sans former d'abscès: & que dans le deuxieme période de la maladie il se forme sous la peau des ulceres profonds, d'où découle une humeur claire & transparente. (*Philosophical Transactions* P. 50. P. 1. n. 7.) J'appliquerois volontiers cette observation aux paroles de Moyse, en plaçant la tumeur dans le premier, & l'enfoncement dans le second periode de la maladie. Mais il

(*) Lorsque je couchai par écrit ces nouvelles Questions, je n'avois pas encore reçu un ouvrage anglois, que j'avois mandé pour la Bibliotheque de notre Université, dans l'espérance d'y puiser de nouvelles lumieres. Il a pour titre: *William Hillary's observations on the Changes of the Air and the concomitant epidemical disentes in the Island of Barbados.* (London 1759.) Actuellement ce livre m'est parvenu; j'y ai appris bien des choses; de là les suppléments ou les notes que l'on trouvera ajoutés à cet article, aussi bien qu'aux Articles XXXIV. & XXXV.

il semble que les deux périodes, remarqués par Peyssonel, se succedent fort lentement, pendant qu'au contraire Moyse ordonne l'inspection sept jours après que le malade a été renfermé, & commande de la réitérer déja au bout de sept autres jours, & qu'enfin il veut que l'on fasse attention à l'enfoncement aussi-tôt que la premiere tache suspecte aura été apperçue.

Moyse fait mention d'une tache ou tumeur blanche (שאת לבנה Lév. XIII. 10. 19. 24.) qui est le signe de la Lepre. On se la représente communément comme d'un blanc luisant, & cela en partie, parceque la Lepre, quant à la couleur, est comparée à la neige, Exod. IV. 6.) en partie aussi, parce que, selon Moyse, si la couleur de la tache devient plus obscure, c'est une marque qu'il n'y a point de Lepre, mais une gale, qui se guérit plus aisément. Lévit. XIII. 6. 21. 26.) Cependant Peyssonel nomme ces taches *livid spots*, & ailleurs *of a livid violet colour*. Leur couleur, selon lui, n'est donc pas blanche, mais bleuâtre & plombée.

Quelle est donc proprement la couleur des taches qui paroissent dans la peau des lépreux? Est-elle différente chez différents malades? ou change-t-elle avec le temps au point de devenir blanche lorsque la Lepre est décidée? Il y a de ces taches que Moyse nomme *rousseâtres*, (Lévit. XIII. 19. 24.) & Peyssonnel dit de quelques-unes qu'elles tirent sur le roux (*livid-red*), en les distinguant des blanches. Cela ne se réduiroit-il point à la couleur violette ou au pourpre? (*)

3. Moyse distingue trois sortes de ces taches שְׂאֵת ou *la tumeur*, בהרת que l'on traduit *tache d'un blanc luisant*, & מספחת que l'on prend pour la *gale*.

(*) Après avoir lu Hillary, qui posé trois sortes de Lepres, je vois que mes Questions sont résolues en partie. Car dans les deux premieres sortes de Lepre, qui sont les plus mauvaises, il fait les taches jaunes, brunâtres, & pourprées, (p. 325. & 336.) au lieu que dans la troisieme qu'il appelle *Taws*, qui est la plus douce, & la plus approchante de la Lepre des Juifs, les taches sont blanches. Ainsi Moyse, en les nommant tantôt blanches, tantôt rousseâtres, semble avoir décrit différentes sortes de Lepre. Et je croirois presque que

gale. N'y auroit-il pas moyen de discerner ces trois symptomes à la vue, & de nommer chacun d'eux par le nom qui lui appartient? Mr. le Professeur de Haven prêtera ici le secours de la Philologie. Que cependant il me soit permis de placer ici des remarques qui pourront répandre quelque jour sur cette matiere. (*) C'est que le mot de בהרת se rendroit peut-être mieux par *un petit nuage*, en le dérivant du Chaldéen בהורין, qui signifie *les nuages les plus clairs* qui paroissent au Ciel: & qu'il n'est nullement décidé, que מספחת & ספחת désignent la gale, qui ne paroît point devoir être désignée ici, puis qu'au rapport de Peyssonel le commencement de la Lepre n'est accompagné d'aucune effluence d'humeurs. (*without any running* p. 43). (**) Ce mot, si je ne me trompe, pourroit aussi-bien être traduit par *la perte des cheveux*, qui tombent ordinairement au commencement de la Lèpre. Dans ce sens je dérive ce mot du Chaldéen ספח *excidere, decidere*.

4. Moyse parle d'une Lepre qu'il nomme, je ne sais si c'est ou invétérée ou dormante, & dont le signe diagnostique selon lui c'est qu'il doit paroître à l'endroit affecté de la chair vive ou crue, je ne sais encore laquelle des deux. (***) צרעת נושנת, & בשר חי, ce sont les expressions qui causent cette ambiguité, Lévit. XIII. 10. 11. Pour mieux comprendre ce pas-

que le mot אדמדם, que l'on traduit par *roussedtre*, comprend selon lui la couleur jaune, comme cela a lieu Genes. XXV. 30. aussi-bien que dans la langue arabe. Je n'ai pas voulu cacher à mes Lecteurs cette demi-solution enfantée dans mon cabinet; mais je serois charmé d'apprendre de nos voyageurs quelque chose de plus détaillé.

(*) Après avoir lu Hillary, שאת me paroît signifier les petits boutons de la grandeur d'une tête d'épingle, par où commencent les *Taws*, ou la Lepre de la plus douce espece, (*very small pimples, no bigger than the bead of a small pin*) p. 341.

(**) Hillary le confirme.

(***) חי à proprement parler signifie *rouge*; & c'est de cette couleur que la chair crue pourroit avoir pris son nom.



passage, & pour lui donner un sens fixe, il importeroit beaucoup de pouvoir découvrir l'espece de Lepre dont il y est fait mention, & d'en avoir une histoire détaillée. Je voudrois savoir jusqu'au nom qu'elle porte dans la langue arabe; de plus si le verbe, وسن (שן) est appliqué à la Lepre, & dans quel sens il y est appliqué?

5. Quelle est la couleur du poil de la tache lépreuse? Il semble que les cheveux de la tête & les poils de la barbe se changent autrement, que les petits poils répandus sur la superficie de la peau. Selon Moyse, la couleur de ceux-ci c'est le blanc, & de ceux-là le jaune doré.

6. J'ai souvent lu & entendu dire que les cheveux roux, qui sont rares dans l'Orient, y suffisent pour faire soupçonner la Lepre. Cela est-il vrai? Quand je réfléchis sur ce qu'il y a de mystérieux dans cette maladie, & sur la lenteur de ses progrès; quand je me rappelle sur-tout de combien de soupçons,

---

Après avoir reçu l'ouvrage de Hillary, j'y ai trouvé une espece de réponse préliminaire à cette question, entant qu'elle concerne la chair crue, de même qu'à la question XI. de l'Article 8. Voici comment cet Auteur s'exprime en parlant des *Taws* p. 340.

On ne trouve point de pus dans la tumeur, ni jamais beaucoup d'aquosité, mais on y voit une membrane blanche, assez épaisse, sous laquelle paroit une chair rouge & spongieuse, qui perce la peau & augmente en volume. Il ne s'agit donc ici ni de chair vive, ni à proprement parler de chair crue, mais de chair rouge. *Cette chair, dans certains temps, n'a pas la grosseur d'une petite fraise; tandis que d'autres fois elle égale une meure de la plus grosse espece, à qui d'ailleurs elle ressemble beaucoup par sa figure, étant un assemblage de petits grains.*

Il dit encore, (p. 347.) que lorsque la cure est assez avancée, pour que l'on puisse en toute sûreté se servir de la salivation, & que celle-ci ait rendu jusqu'à une pinte & demie mesure angloise, la plaie toute entiere se couvre d'écailles blanches, lesquelles tombent au bout de 10. ou de 12. jours, & laissent après elles une peau nette & blanche. Je prie pourtant nos Savants de remarquer, si la Lepre blanche des Arabes subit la même crise, & si cette crise se fait aussi sans salivation, comme il faut conclure du récit de Moyse, vu que cette cure étoit inconnue de son temps.

Au reste je ne rétracte point les autres questions, que j'ai faites plus haut sur le nom de cette Lepre.

çons, tant légitimes que mal fondés, elle a rempli, au rapport de Peyssonnel, l'esprit des habitants de la Guadaloupe: la chose ne me paroît point incroyable.

7. Mais si cela est, la mode des Arabes de se teindre les cheveux & la barbe en rouge avec du Henna me paroît doublement bizarre; & je suis curieux d'apprendre de nos voyageurs comment il est possible qu'un fard si peu naturel, & encore bien plus mal assorti à un teint jaunâtre qu'à nos visages européens, puisse avoir une vogue immémoriale dans des contrées où la rousseur est si odieuse, & fait naître des soupçons si ignominieux? (*)

8. Connoît-on en Arabie, une sorte de teigne, ou de Lepre affectée à la tête & à la barbe, sous le nom de نتق (נתק)?

9. Je présume que le נֶתֶק de Moyse, qu'il distingue de la Lepre, (Lévit. XIII. 39.) est cette maladie de la tête que les Arabes appellent بهق. Je souhaiterois que l'on déterminât cette derniere, pour que l'on fût à quelle espece des gales connues parmi nous on doit la rapporter; car à l'égard des noms des maladies, on ne peut se fier aux Dictionnaires. Le Médecin n'aura pas de peine à décider, si c'est ce que nous appellons la rogne (*scabies*), ou bien si c'est la dartre vive (*impetigo*), gale plus bénigne & moins contagieuse, mais aussi moins docile au Mercure. (**)

10. Il paroît que chez les Hébreux, un homme bien portant pouvoit devenir suspect de Lepre, lorsqu'avançant en âge, les cheveux lui tomboient:

(*) Mr. Roederer pense que c'est pour cacher ce défaut, que l'on a rendu universelle la couleur suspecte. Tel peut s'être fardé avec du Henna, afin que l'on ne remarquât point la rousseur naturelle de ses cheveux. C'est ainsi que les mouches, employées d'abord pour cacher les boutons, sont devenues ensuite parure. Peut-être que c'est ici la vraie solution de ce problême.

(**) Hillary parle d'une gale africaine que les habitants de la Guinée nomment *Crocrew*, & qui, dans les premiers huit jours ressemble à la Lepre de la plus bénigne espece. (p. 346.) J'ignore si c'est une gale affectée à cette région. Il l'a suffisamment distinguée de la dartre vive ou de *l'impetigo* africaine qu'il décrit p. 352.

boïent: tellement que Moyse a jugé néceſſaire de l'abſoudre de ce ſoupçon par une loi expreſſe, & de le rétablir, pour ainſi dire, dans ſon honneur. Lévit. XIII. 40. La ſimple calvitie eſt-elle encore quelquefois expoſée à ce ſoupçon? Et ce ſoupçon varie-t-il, ſelon que la calvitie commence au front, ou au ſommet de la tête? Je me ſouviens que les Arabes diſtinguent certaines eſpeces de calvitie. Ils regardent comme un titre de nobleſſe & d'honneur de devenir chauve par le ſommet de la tête, & comme une marque de baſſeſſe & d'eſclavage de le devenir par le chignon. Quelle peut en être la raiſon?

11. Les Orientaux ont-ils encore la précaution de ſéparer les lépreux de la compagnie de ceux, qui ſont exempts de Lepre? & quels ſont là-deſſus leurs réglements? Ou bien la doctrine mahométane du Décret abſolu auroit-elle, à cet égard, étouffé toutes les meſures d'une ſage Police, comme elle l'a fait à l'égard de la peſte?

12. Chevalier eſt-il fondé à ſoutenir que la Lepre eſt quelquefois une ſuite du mal vénérien, & ſe guérit alors par le Mercure? (*) Ce qui m'en feroit douter, c'eſt que ce ſont deux maladies toutes différentes, & que dans les lépreux de la Guadaloupe, on n'a pu découvrir aucune trace du mal vénérien: c'eſt encore que dans la même iſle le Mercure, loin de produire un effet ſalutaire, n'a fait qu'accélérer les ſymptomes de la Lepre, comme Peyſſonel le déclare. (**) Il ſe pourroit cependant que ſelon les différentes cauſes de cette maladie, elle exigeât des remedes différents, & comme le mal vénérien peut dégénérer en phtiſie, quelque peu de rapport qu'il y ait entre ces deux maux, je n'oſerois affirmer péremptoirement, qu'il ne pût auſſi dégénérer en Lepre.

Sup-

(*) Voy. Lettres à Mr. St. Jean ſur les maladies de St. Domingue, à Paris 1752.

(**) Hillary confirme que le Mercure eſt nuiſible dans les deux eſpeces les plus malignes de la Lepre. Au lieu que pour les *Taws*, il preſcrit la ſalivation; après que le malade y aura été préparé par d'autres remedes. Mais il obſerve, que le Mercure donné trop tôt cauſe des rechûtes extrêmement dangereuſes, & qui peuvent même devenir incurables.

Supplément.

Hillary a fait trois classes de la Lepre, que les esclaves apporterent, il y a vingt & quelques années, des côtes de la Guinée aux Barbades. Les deux premieres sortes il les prend pour l'éléphantiasis d'Aretaeus de Cappadoce, & de Paul d'Egine. Elles ont en effet une ressemblance très marquée avec cette maladie. La salivation ne peut rien ni contre l'une, ni contre l'autre.

Il nomme la premiere la *Lepre des Arabes.* Sans autre accident, elle commence à se déclarer par des taches jaunes, mais qui ne tardent pas à se changer en violet chez les Européens, & en couperosé chez les Noirs. Tout autour de ces taches la peau se ducrit, s'épaissit, & se couvre d'écailles, qui ne se détachent point. Les doigts & les orteils s'engourdissent, l'haleine s'infecte, la respiration devient difficile, les bouts des oreilles, les joues & les sourcils, gros & tubereux. Le malade est assiégé de songes effrayants, & son esprit plongé dans la mélancolie. Le poil des paupieres tombe, & à sa place il revient un poil plus fin & plus rare. Au bout d'un certain temps, les pieds s'enflent & perdent tout sentiment: le cartilage du nez se ronge, la voix s'enroue & paroît sortir du ventre: les yeux s'arrondissent d'une maniere qui n'est point naturelle, & le blanc des yeux se jaunit & devient dur. Les oreilles deviennent pointues, & à la fin elles se trouvent entiérement rongées. Les doigts se gonflent & se gercent. Il se forme des tumeurs malignes. Enfin vient une fievre lente, qui se termine par la mort.

La seconde espece, qu'il nomme *la Lepre des Jointures*, ressemble à la précédente, avec cette différence, que les ongles des doigts se courbent en dedans, & qu'à la fin les doigts eux-mêmes tombent en pieces, un bout après l'autre.

La troisieme, qui dans le langage africain a le nom de *Taws*, est celle qu'il prend pour la Lepre des Juifs. Il me reste cependant un doute là-dessus. C'est que, selon sa propre relation, la plupart des Negres l'ont une

fois durant leur vie, & ne la reprennent plus, après en avoir été radicalement guéris.

Ceci ne paroît point avoir eu lieu dans la Lepre des Juifs, qui au moins étoit plus difficile à guérir, plus redoutable, & plus rare. Je crois aussi que Moyse décrit différentes sortes de Lepre, puisqu'il différencie jusqu'à la couleur des taches.

Les *Taws* commencent par un petit bouton, de la grosseur d'une tête d'épingle. Au tour de ce bouton, la peau devient blanche, se creve, & laisse écouler un peu d'humeur aqueuse, qui bientôt se seche & se blanchit. Sous l'ulcere se forme la chair spongieuse que j'ai décrite ci dessus dans la note sur No. 4. Si après la guérison de la maladie il reste encore une partie de cette chair spongieuse, les Anglois lui donnent le nom de *Master-Taws*: & sans y appliquer de nouveaux remedes, ils se contentent de la dissoudre avec la pierre infernale & d'autres corrosifs. Si l'on n'a pas eu soin de bien déraciner la maladie, & sur-tout si l'on a trop précipité la salivation, il en résulte souvent des rechûtes incurables, il se forme des tubérosités & des abscès rongeants: on sent des douleurs dans les ossements, à peu près pareilles à celles que le mal vénérien fait éprouver; les os se consument: toute sensibilité s'éteint, & la mort s'ensuit.

Hillary n'a point vu les suites de cette maladie, abandonnée à elle-même, & privée du secours de la Médecine. Peut-être que nous pourrions apprendre à les connoître dans l'Orient.

Je n'ai pas voulu manquer de placer ici ce morceau extrait du livre de Hillary, parce qu'il donnera occasion aux voyageurs d'examiner le tout avec plus d'exactitude, & de répondre à mes questions avec plus de détail.

Avant de finir je dois les prier encore de joindre à la lecture de cet article celle de l'Article XXXVI. qui traite de l'*Elephantiasis*, car une grande partie de cet article paroît à présent mal intitulée, & se rapporter à la Lepre.

XXIX.

XXIX.

De l'encens. (*)

Comme jusqu'ici nous ne connoissons, en Europe, rien de certain touchant l'Encens, nos voyageurs auront soin sur toutes choses de remplir cette grande lacune de nos connoissances.

On soutenoit autrefois, que l'air des montagnes, qui produisent l'encens, non-seulement étoit mal-sain, mais vraiment pestilentieux. C'étoit, selon toutes les apparences, un mensonge intéressé, ou du moins une hyperbole arabesque, tendante à soustraire à la curiosité des étrangers un présent de la Nature, dont l'Arabie s'enrichissoit, lorsque l'Encens étoit encore prodigué dans une infinité de temples. Au moins Salomon, que je puis à juste titre considérer ici comme un témoin national, ne paroît pas avoir cru que l'air des montagnes, qui produisent l'Encens, fût mal-sain. Cant. IV. 6. Ainsi je me flatte que cette terreur panique n'empêchera pas nos voyageurs de visiter de pareilles montagnes: & je ne crois pas non plus que la jalousie des Arabes continue à les rendre inaccessibles, vu que, depuis la ruine de l'idolâtrie, le débit de l'Encens doit avoir considérablement diminué dans les pays chrétiens & mahométans.

Je les prie sur-tout de faire attention aux questions suivantes.

1. Ils feront une description botanique de l'arbre qui produit l'Encens, où la culture qu'on lui donne ne sera point oubliée. Ils feront peindre cet arbre, &, s'il est possible, ils nous en rapporteront de la graine.

2. Je pose en fait que l'Encens est un suc résineux de cet arbre, & je demande:

(*) Consultez l'Article XCI. qui traite de l'Algummim.

demande: Dans quelle ſaiſon de l'année ce ſuc commence-t-il à ſortir? Eſt-ce la ſeule abondance de ce ſuc qui fait fendre l'écorce, ou la piquure d'un inſecte y a-t-elle quelque part? Se ſert-on d'inciſions artificielles pour augmenter l'écoulement de l'Encens? & comment s'y prend-on pour le recueillir?

3. Les Grecs les plus anciens donnent à l'Encens le nom de manne. Porte-t-il auſſi le même nom en Arabie, ou ſemble-t-il lui avoir été donné par les Grecs, uniquement à cauſe de la conformité de la figure extérieure?

4. Dans quelles régions croiſſent les arbres qui donnent l'Encens? Il faudroit déterminer, le plus exactement que l'on pourra, la poſition géographique de ces fameuſes montagnes, obſerver la nature du terroir & du climat, meſurer leur hauteur, & par là faire une eſtimation approchante du degré de froid qui y regne, examiner enfin ſi l'on ne peut pas concevoir une eſpérance légitime de cultiver l'Encens dans d'autres contrées, ſituées ſoit au même degré de latitude, ſoit à des degrés differents, dans des pays de plaines aſſujettis à la même température de l'air, & aux mêmes alternations du froid & de la chaleur, qui regne ſur les monts d'Arabie.

5. L'air eſt-il moins ſain ſur ces montagnes que ſur d'autres? Il ne ſeroit pas impoſſible que cela fût ainſi dans certains temps, comme peut-être dans la ſaiſon des fleurs, ou dans celle des fruits. Il ſe pourroit auſſi que le tout ſe réduiſît à ce que l'on raconte de l'isle de Ceylon, où la grande quantité d'exhalaiſons aromatiques cauſe des maladies aiguës à ceux qui n'y ſont point accoutumés. Cependant il eſt à croire que ces relations des Anciens ſont pour la plupart exagérées.

6. Les Arabes font-ils actuellement encore un myſtere de la production de l'Encens, comme ils le faiſoient autrefois, lorſque l'idolâtrie procuroit un plus grand débit à cette marchandiſe?

XXX.

Des quadrupedes volants.

Je penſe que cet article, & ceux qui ſuivent, deviendront plus intelligibles, ſi je rapporte en peu de mots ce qui les a occaſionnés. C'eſt le paſſage de Moyſe Lév. XI. 20-23. & une Diſſertation d'*André Norrélius*, (*Diatriba de avibus eſu licitis.*) Je préſume que cette Diſſertation ſera connue à Mr. *Forskäl*, car c'eſt lui-même, ſi ma mémoire ne me trompe, qui m'en a donné la premiere nouvelle, & par là il m'a fait naître l'envie de me la procurer & de la lire: il connoîtra au moins le ſentiment de Norrelius par l'ouvrage de *Roeſel*, lequel, ſans avoir lu Norrelius lui-même, en a adopté les idées, après les avoir vues expoſées dans une feuille hebdomadaire de *Bareuth*.

Cet Auteur explique l'endroit de Moyſe, que je viens d'allégeur, d'une façon toute nouvelle. Les volatiles, qui y ſont nommés, ſeroient, ſelon lui, des animaux fort connus en Europe, ſavoir des pigeons, des oies, des poules, & des moineaux. Je dois donc déclarer d'avance que cette opinion ne m'a pas donné la moindre envie d'y ſouſcrire, & en voici les raiſons.

1) Les langues orientales donnent à ces animaux des noms tout différents.

2) Les mots ארבה & חגב, Lév. XI. qu'il traduit pigeons & moineaux, ſont très-indubitablement ailleurs des noms d'inſectes.

3) Les nouvelles ſignifications qu'il attache aux quatre noms que l'on a regardés juſqu'ici comme dénotant des eſpeces de ſauterelles, de même qu'aux mots de שרץ, כרעים, רגלים, ne ſont point fondées dans l'uſage des langues orientales, mais devinées au hazard.

4) Il ſuit le Ketib en liſant לא, quoique pas une ſeule verſion ancienne n'autoriſe cette leçon; tandis qu'au contraire le Keri, ou la

variante marginale לו est confirmée par le Texte Samaritain, par les Septante, par la Vulgate, par la Version Syriaque, par les trois Versions Chaldaïques, & par les deux Versions Arabes.

Je conviens cependant de l'importance de quelques-unes des objections de *Norrelius*. Je n'ai pu les résoudre dans mon Cabinet que d'une maniere incertaine; & je sens une extrême curiosité de savoir si mes solutions sont justifiées par la langue & par l'histoire naturelle de l'Arabie.

Moyse déclare impurs les volatiles qui marchent sur quatre pieds. *Norrelius* objecte qu'il n'existe point de pareils volatiles; car, dit-il, la cigale, la sauterelle, & autres semblables, ont six pieds.

Pour ce qui est de la sauterelle, il me paroît évident, que quand même on lui accorderoit six pieds, elle ne se serviroit pourtant que de quatre pour marcher. Or Moyse ne parle point des pieds qu'elle a, mais de ceux sur lesquels elle marche. Mais outre la sauterelle, il me semble qu'il y a encore des hermaphrodites quadrupedes & ailés, qu'on ne sauroit pas même soupçonner avoir six pieds. Ils approchent le plus de la chauve-souris, dont il est parlé au v. 19. qui précede immédiatement, & en different cependant encore en ceci, c'est qu'ils ont les pieds de devant entiérement formés & développés, au lieu que les doigts de ces pieds manquent à la chauve-souris, & sont remplacés par des tendons, lesquels se perdent dans la peau, qui lui est nécessaire pour voler. *Seba* en compte trois especes, que je désignerai par les noms qu'il leur donne, en y joignant ceux que leur donne *Linnaeus*.

1. *Sciurus volans novae Hispaniae*, Tab. XLI. 3. Linnaeo, Sciurus, 7, hypochondriis prolixis volitans.
2. *Sciurus Virginianus volans*, Tabl. XLIV. 3. Linnaeo, Mus, 16, cauda elongata villosa, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, lateribus extensis volitans.
3. *Felis volans Ternatensis*. Tab. LVIII. 2. 3. Linnaeo, Lemur, 3, caudatus, membrana ambiente volitans.

Et outre ceux-ci, on voit encore dans *Seba* le Lézard volant. Tab. CII. n. 4.

Toute

Toute la question se réduit ici à savoir si ces animaux, ou des animaux semblables à ceux-ci, se trouvent dans les contrées où Moyse a séjourné. Je prie donc nos voyageurs de faire attention à de tels animaux, & si ce sont les mêmes que *Saba* a décrits, il suffira de remarquer qu'on les trouve en effet soit dans l'Arabie, soit dans la Syrie, & d'enrégistrer les noms qu'ils portent dans les langues orientales. Si au contraire ce sont d'autres animaux d'un genre moins connu, je souhaiterois qu'on en donnât la description.

Enfin comme je croirois presque que la cigale & les insectes qui lui ressemblent sont compris sous la défense de la Loi, (Lév. XI. 20.) & que, *parmi les volatiles qui marchent sur quatre pieds*, Moyse compte aussi ceux qui marchent sur plus de quatre pieds, en sorte que cette expression ne doit s'entendre que par opposition aux oiseaux bipedes que tout le monde connoît: je voudrois bien être informé si cette façon de parler est conforme ou contraire au langage des Arabes.

XXXI.

Des pieds des Sauterelles.

C'est l'opinion commune, & c'est aussi la mienne, que par *ce qui a quatre pieds*, *& sur ses pieds deux* Craaim *pour sauter*, (Lévit. XI. 21.) Moyse entend la Sauterelle. Qu'on lui donne quatre ou six pieds, comme on voudra, il est toujours très-sur qu'elle ne marche que sur quatre. Lorsqu'elle est assise, les deux pieds, qui lui servent pour sauter, s'élevent de beaucoup au dessus des autres, au dessus même de tout son corps, & ils sont si fort recourbés ou repliés, que le nom de כרעים, dérivé de כרע *courber les genoux*, leur convient à merveille. Bien que cela paroisse clair de soi-même, je desirerois néanmoins encore d'être éclairci sur trois points.

1. Lors-

1) Lorsque les Arabes veulent parler correctement, ont-ils soin de n'employer le mot Arabe رجلين que pour désigner les quatre pieds de la Saturelle qui sont destinés pour la marche? & ont-ils un mot particulier, pour désigner ses deux pieds sauteurs?

2) Appliquent-ils peut-être aussi par analogie cette différente dénomination à des insectes ailés, qui n'ont point de pieds pour sauter, mais qui paroissent d'ailleurs, au premier coup d'oeil, semblables à la Saturelle? Les quatre pieds de la cigale, par exemple, sont-ils appellés رجلين, & les deux de devant ou de derriere ont-ils un nom particulier?

3) Que signifie كُرَاعٌ, lorsqu'il se dit des Sauterelles? Ce terme jusqu'ici ne m'est connu que par le Dictionnaire de *Golius*, qui le traduit *Pes Locustae*. Et c'est ce qui m'a fait naître la conjecture, quoique douteuse, que ce pourroit bien être le nom particuliérement affecté à ces pieds sauteurs, que Moyse appelle כרעים.

XXXII.

De la Nature des Sauterelles, & de leurs différentes Especes.

L'Arabie étant la patrie des Sauterelles, je ne doute nullement, que Mr. le Professeur *Forskäl*, sans qui je le demande, ne nous apporte des descriptions exactes des Sauterelles de ce pays. Mais voici à quoi je le prierois sur-tout de faire attention.

1. Moyse aussi-bien que d'autres Historiens, en nous représentant la délivrance d'Egypte de la plaie des Sauterelles, racontent que ces essaims, qui volent avec le vent, furent emportés par un vent d'Ouest & noyés dans la mer rouge. Or comme au moins les Sauterelles de passage, qui nous sont connues, ont beaucoup de force & d'agilité dans leur vol, & que l'on prétend savoir par expérience qu'elles ont traversé des mers bien plus larges, & sont arrivées par exemple en Ecosse & en Italie en traversant la mer,

mer, comme Moyse même semble dire, que le vent d'Est les emmena en Egypte par dessus la mer rouge: il est naturel de demander pourquoi avec un vent d'Ouest elles n'ont pu repasser la même mer. *Hiob Ludolph* a formé là dessus diverses conjectures, (*Dissert. de Locustis*), mais qui ne sont que des conjectures & non des faits. En voici une de ma façon. Peut-être que tout gît dans l'heure & le moment, où la Sauterelle se trouve au-dessus de la mer. Si c'est dans le temps où elle est accoutumée de se jetter dans la campagne, elle suivra son instinct & la faim qui la sollicite, & s'il n'y a point de terre dans le voisinage, elle voudra se camper sur la mer. Peut-être aussi qu'habitante du désert, elle ignore la nature de l'eau. Et comme tout l'essaim est pour ainsi dire animé d'un seul mouvement, il arrivera à la plus grande partie de se noyer. Cette conjecture renferme deux faits, que je sais être constatés. Le premier, c'est que ces volées de Sauterelles agissent de concert, & comme si elles obéissoient aux ordres d'un Chef. Le second, c'est que vers le temps où elles veulent camper, aucune crainte ne peut les en distraire, & qu'elles se laisseroient tuer plutôt que d'y renoncer. Mais si c'est là la cause qui les fait noyer dans la mer, & si elles ont le même empressement à camper sur un terrein humide, qui ne leur offre point de nourriture, c'est ce que je prie nos voyageurs de m'apprendre.

2. La Bible nous parle des Sauterelles comme d'une nourriture, & je ne saurois me faire une autre idée de la nourriture de Jean Baptiste, que St. Matthieu nomme ἀκρίδες, ni de cet אַרְבֶּה que la Loi permettoit de manger, Lév. XI. 22. On trouve même chez les Ecrivains profanes, sur les bords de la mer rouge, des peuples mangeurs de Sauterelles, (ἀκριδοφάγοι). Et c'est un des bons mots de Mahomet, cité déja par *Bochart*, (p. 486.) *que Dieu envoie les Sauterelles aux nations pour leur nourriture & pour leur ruine*. Outre cela nos meilleurs voyageurs, par exemple Mr. *Shaw*, parlent des Sauterelles comme d'une nourriture ordinaire. Cependant on ne sauroit nier, que quelques-unes des objections, que *Roesel* a faites dans son livre sur les insectes, (*Insecten-Belustigungen*) ne soient très-fortes; car il n'a pu en aucune maniere & par aucun apprêt rendre les Sauterelles man-

H geables,

geables, & en disséquant l'animal il ne s'y est trouvé aucune substance charnue, qui parût propre à servir de nourriture, mais seulement les parties qui sont nécessaires à la sustentation de l'animal & à la propagation de son espece. Je prie donc nos voyageurs de rechercher exactement s'il est des Sauterelles mangeables, & quelles en sont les especes, de quelle maniere on les apprête: & de quoi elles se nourrissent.

3. A quel point de grandeur & de grosseur ces especes de Sauterelles mangeables peuvent-elles parvenir? C'est ce que je voudrois qu'on tâchat de déterminer par mesure & par poids.

4. *Roesel*, dans la préface qu'il a mise devant son Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), pense, que si même on pouvoit manger les Sauterelles, ce seroit pourtant un manger mal-sain. Il cite là dessus le témoignage de *Mercurialis*, qui prétend que ce manger engendre dans le corps humain des tiques ailées, espece de vermine, qui pour l'ordinaire incommode les chiens, & qui viendroient aux mangeurs de Sauterelles environ vers leur quarantieme année. Je souhaiterois des informations plus positives sur une chose si peu vraisemblable.

5. Les Sauterelles, en passant par leurs différentes mues, seroient-elles regardées comme différentes especes d'animaux, ou du moins les Arabes leur donneroient-ils alors des noms différents? Cela mérite d'être soigneusement examiné, comme pouvant servir à expliquer quelques passages de la Bible, où jusqu'ici nous avons cru voir différentes especes de Sauterelles.

6. Dans le temps que les voyageurs seront occupés de l'examen des Sauterelles orientales, ou qu'ils en auront tous les jours sous leurs yeux, je les prie de lire le premier & le second chapitre de Joël, la moitié du septieme chapitre d'Amos, avec le neuvieme de l'Apocalypse, & de coucher par écrit les idées qui leur viendront sur le sens de ces chapitres.

7. On

(*) §. 35.

7. On les prie de décrire les diverses especes de Sauterelles, & de nous en apprendre les noms arabes. (*)

8. Ils examineront aussi si la Sauterelle de passage dans l'Orient est de la même espece que celle qui est connué en Allemagne.

9. Je souhaiterois sur-tout de connoître les Sauterelles dont il est parlé dans la Bible Lév. XI. & ailleurs, & sur lesquelles *Bochart* n'a pu nous apprendre rien de satisfaisant. Avant de placer ici leurs noms, je dois avertir d'une chose. C'est qu'il est incertain, s'il faut entendre les paroles de Moyse (Lévit. XI.) de quatre especes de Sauterelles, ou de Sauterelles de différents âges, que la Nature elle-même partage en quatre périodes, par les quatre changements de peau qu'elle leur fait subir: pourvu que l'on ne compte point la premiere sortie de l'oeuf, qui précede la premiere mue. Il est vrai qu'avant la quatrieme les Sauterelles ne sont pas encore ailées: mais cela n'empêche pas que Moyse n'ait pu les nommer שרץעוף par ce qu'elles étoient destinées à avoir des ailes. C'est ainsi que nous comprenons sous le nom de volatile les petits oiseaux, quoiqu'ils ne sachent pas encore voler.

Voici donc les différentes dénominations que l'Ecriture donne aux Sauterelles.

1) ארבה. C'est le nom commun à toutes les Sauterelles. Mais ici il est approprié à un certain âge ou à une certaine espece. Cette dénomination vague a-t-elle dans la langúe arabe un sens si restreint & plus particulier? Seroit-ce peut-être le nom de la Sauterelle de passage, ou celui de la premiere couvée des Sauterelles qui n'a mué qu'une fois? (**) Les trois Versions Chal-

(*) L'espece qui excite singuliérement ma curiosité, c'est celle, qu'on appelle en Arabe, ربب

(**) Après avoir écrit ceci, quelques-uns de mes Amis, à qui je viens de le lire, me font naître l'idée de demander encore, si les Sauterelles qui n'ont mué qu'une fois, sont déja bonnes à manger.

Chaldaïques, & le Texte Samaritain, ont adopté cette dermiere opinion.

Les Septante traduisent βρούχος, & il est incertain ce que ce mot signifie dans le vieux langage de la Grece. Si nos voyageurs parviennent dans des lieux où l'on parle Grec, je les prie de s'informer à quelle espece de Sauterelles, ou auquel de leurs quatre âges, ce nom est approprié dans le Grec moderne; & si par une confusion assez ordinaire du langage ce nom ne feroit pas commun à deux genres d'animaux, aux escarbots, par exemple, & aux Sauterelles sans ailes.

2. סָלְעָם. Je n'ai pas grande espérance que soit ce terme soit encore d'usage dans quelqu'une des langues vivantes de l'Orient. Tout ce que nos voyageurs pourront faire pour l'éclaircir se réduira à tâcher d'apprendre sur les lieux le sens des mots, que les Anciens ont employés dans leurs versions. Ainsi ils chercheront la signification d'ἀττάκης dans le Grec moderne, de رشوان dans l'Arabie & dans le Samaritain, & de دبا dans l'Arabe. Ce dernier mot est rendu par *Golius: Locustae antequam nascantur alae*. Ici je demande seulement, après la quantieme mue la Sauterelle reçoit le nom دبا? C'est après la deuxieme qu'il me paroîtroit lui convenir le mieux.

3. חרגל. Ce mot, qui subsiste encore dans la langue arabe, sera le plus aisé à éclaircir. *Golius* lui fait signifier une Sauterelle non ailée: peut-être est-ce celle qui vient de muer pour la troisieme fois. J'ajoute en passant, que dans le Texte Samaritain ce mot est écrit sans la lettre *Chet* דגולה.

Les Septante traduisent ce mot par ὀφιομάχης: & *Aristote* raconte que les Sauterelles combattent avec les serpents. (*) De là résulte une nouvelle question:

(*) *Plusieurs ont vu que les Sauterelles, lorsqu'elles combattent avec les serpents, cherchent à les prendre au cou.* Lib. IX. de Hist. An. c. 6.

J'entends par là, que la Sauterelle déja assez grande, mais à qui les ailes manquent encore, & qui par conséquent ne sauroit se dérober par le vol aux poursuites du serpent, lui;

question: Y auroit-il du vrai en ceci; & feroit-il si naturel aux Sauterelles d'une certaine espece ou d'un certain âge de se battre contre le serpent, qu'elles eussent pu tirer de-là leur dénomination?

4. חגב. Voici encore un nom de Sauterelle, dont la signification est vague dans la langue hébraïque, mais restreinte dans le chapitre XI. du Lévitique. Je ne le trouve point dans la langue arabe, quoique *Aben-Esra* prétende qu'il soit connu dans cette langue. Peut-être les voyageurs auront-ils moins de peine à le découvrir, si je leur dis que d'après le Texte Samaritain on peut aussi l'écrire avec quatre lettres, en y insérant le *Resch* חרגב.

Seroit-ce là la Sauterelle qui a mué pour la quatrieme fois, & qui est parée de ses ailes? Elle feroit appellée, pour ainsi dire, la Sauterelle *voilée* ou *enveloppée* du mot حجب. Les Arabes se la représenteroient-ils sous cette image? Une Sauterelle qui a pris son accroissement, qui s'accouple, & qui est couverte d'ailes, leur paroît-elle semblable à une femme couverte de ses vêtements & de son voile?

Mais cela étant, comment faut-il expliquer l'endroit de l'Ecclésiaste ch. XII. 5? La Sauterelle, dans son dernier période, lorsqu'ayant pris des ailes, elle va quitter sa demeure, est elle chez les Orientaux, un emblême de la vieillesse prête à déloger de ce monde, & à subir les loix de la mortalité, à peu près comme le papillon étoit chez les Grecs l'image de cette grande métamorphose?

Quelle est l'espece de Sauterelles désigné par le mot جندب, qui se trouve ici dans l'une & l'autre des deux versions arabes?

Jonathan le rend כרזבה, ou selon une variante, כרובה (*) Subsiste-t-il encore

lui saute au cou, & s'y attache par une morsure, ou du moins blesse le serpent assez douloureusement pour lui faire passer l'envie d'une seconde attaque.

(*) Ce dernier mot, expliqué par son Etymologie, sembleroit établir une comparaison entre les Sauterelles & les chameaux farouches; car dompter de semblables Chameaux s'appelle en Arabe كرب. Il est connu, que dans l'Orient on compare les Sauterelles aux chevaux.

encore dans les langues orientales vivantes quelque trace de ces termes, comme étant des noms de Sauterelles?

5. נוב. Ce mot femble encore appartenir à ces quatre mots qui se rapportent à l'âge de la Sauterelle, où peut-être même à un temps antérieur à ces quatre âges; car dans les prophéties d'Amos VIII. 1. il signifie la Sauterelle, qui se montre la premiere après la pluie du printemps, c'est-à-dire dans le mois d'Avril, ou même dans celui de Mars. Ne feroit-ce pas la Sauterelle de la plus petite espece, avant qu'elle ait changé de dépouille pour la premiere fois? On pourra le décider avec plus de précision, si l'on observe quel est le sens du mot arabe جاب, toutes les fois qu'étant en opposition avec d'autres noms de Sauterelles, il dénote d'une maniere exclusive un certain âge de cet insecte.

Je renvoie à l'article suivant d'autres termes de la Bible, que quelques-uns prennent pour des noms de Sauterelles; mais que je crois signifier d'autres insectes. Ici il ne me reste plus qu'une chose à demander.

C'est une description bien circonstanciée de cette Sauterelle que les Turcs estiment sacrée, parce qu'ils prétendent qu'elle leur montre le chemin de la Mecque à bras étendus, & l'on voit que ces bras sont les pieds de devant. *Roesel* en fait mention dans la préface de son Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), d'après les *Ephemerides Naturae Curiosorum*, & la rapporte à l'espece qu'on nomme *e.illes volantes*. Mais comme la figure peinte dans les Ephémérides a un air fabuleux & peu naturel, nos voyageurs sont priés d'en tracer une nouvelle, & d'y ajouter le nom arabe. (**)

---

vaux. C'est la raison pour laquelle je n'ai point voulu passer sous silence cette trace étymologique, qui peut-être pourra conduire à la vérité.

(*) P. 15.

(**) V. l'article 51.

XXXIII.

XXXIII.

De quelques Insectes, que l'on prend d'ordinaire pour des Sauterelles.

On croit communément que Joël (ch. I. 4.) désigne quatre especes de Sauterelles. Cela me paroît incroyable par cela seul que je ne sache point, qu'une espece de sauterelles éclose beaucoup plus tard qu'une autre; & cependant c'est ce qu'il faudroit admettre si le Prophete parloit de quatre especes différentes, puisque la suivante devoit consumer ce que la précedente auroit laissé de reste, & que le Prophete fait consister le merveilleux ou plutôt la singularité inouie de la plaie de Juda en ce que ces quatre destructeurs de la campagne, que pour l'ordinaire on ne voit pas tous dans la même année, se relevent successivement l'un l'autre. Je prie nos voyageurs d'examiner si je me trompe en ceci, & de me donner de meilleures informations, si par hazard de pareilles especes de Sauterelles se suivoient par mois.

Il ne peut guere non plus être ici question des quatre âges de la Sauterelle ou de ses quatre mues: d'abord parce qu'il y a ici d'autres noms, que ceux que nous lisons Lév. XI. 22. ou qu'ils sont placés dans un autre ordre, ensuite parce que Joël ne les dépeint pas comme les mêmes animaux envisagés dans différents âges, mais comme de différentes insectes, dont l'une arrive quand l'autre s'en va.

1) Les Interpretes Grecs me semblent avoir raison en prenant גזם pour la chenille, laquelle en effet cause du dégât long-temps avant la sauterelle; & d'ailleurs cette interprétation convient le mieux à un passage d'Amos Ch. IV. 9. Cependant pour plus de sûreté, je prie nos voyageurs de remarquer le mois dans lequel la chenille fait son dégât, & d'examiner si les Arabes lui donnent quelque fois ce nom, ou du moins si le dégât des chenilles s'exprime par le verbe جزم. Si j'ai mal conjecturé, il se pourra pourtant, que l'usage de ce verbe indique à nos voyageurs quelque autre insecte, qui ravage les champs avant la sauterelle.

2) A

2) A' la chenille succede l'ארבה, que je ne crois être ici que le nom général de la sauterelle, abstraction faite de tout âge, & de tout changement de dépouille. Je desire seulement de savoir le mois, dans lequel les sauterelles se font le plus redouter.

3) Le ילק doit brouter ce que la sauterelle aura laissé de reste. Les voyageurs trouvent encore ce mot Nahum. III. 15. 16. Jérém. LI. 14. 27. Pſ. CV. 34. Le passage de Nahum les convaincra, que le ילק est un insecte, qui prend des ailes après avoir mué. Je les prie d'examiner ma conjecture qui se fixe sur le Hanneton; je ne dis pas le Hanneton ailé, mais le ver qui se transforme en Hanneton, & qui dans ce prepremier état cause le plus de dommage, en rongeant les racines des végétaux. Outre les versions grecque & syriaque, outre la place que l'insecte ילק occupe ici, & qui convient parfaitement à ce ver, lequel ne commence son dégât qu'après la sauterelle, j'ai encore été confirmé dans cette conjecture par la dérivation du mot, tirée de يلق *blanc*, qui est en effet la premiere couleur de ces sortes de vers.

Or tout ceci est-il confirmé ou réfuté par l'usage de la langue arabe? Quel est, dans ce climat chaud, le mois où le ver du Hanneton fait son plus grand dégât? En quoi consiste le grand dommage que cause la cantaride, au rapport de *Junius;* car c'est elle que j'ai principalement ici en vue, parce que son ver a la blancheur la plus marquée? Le mot syriaque ܙܚܠܐ, (*le rampant*) dont l'Interprete Syrien se sert constamment, & le Chaldéen presque toujours au lieu de ילק, quelle signification peut-il avoir dans l'Histoire Naturelle? Ce ne sauroit être la sauterelle rampante; l'auteur de la version syriaque rend ארבה, qui précede immédiatement, par *sauterelle ailée*, & il ne pouvoit méconnoître le fléau ordinaire de son pays au point de dire, que la sauterelle rampante consumeroit les restes de la sauterelle ailée. C'est ce qui me fait soupçonner que le Hanneton, tant qu'il est encore caché sous la forme de ver, s'appelle en Syriaque ܙܚܠܐ.

4. חסיל. D'un côté l'ordre du temps où cet insecte doit causer son ravage le dernier, & de l'autre la version syriaque, qui traduit ܨܪܨܘܪܐ *grillon*, me

me le font prendre pour le *Taupe-Grillon* de *Roeſel.* Chez nous ce grillon ronge les racines dans les mois d'Août & de Septembre, prend ſon accroiſſement durant l'hyver, & gâte la ſemence du bled; mais c'eſt au printemps ſuivant, après ſa cinquieme mue, qu'il fait le dégât le plus ſenſible. Ici nos voyageurs voudront bien noter les mois, dans leſquels ce grillon cauſe du ravage en Orient, le nom qu'il porte en Arabie, & réfuter ou confirmer ma conjecture. (*) Et comme la verſion ſyriaque & celle des Septante m'ont fait ſoupçonner, que le צלצל (Deut. XXVIII. 42.) pourroit être ce même Taupe-Grillon; je ſoumets encore cette conjecture à leur examen.

Il ne me reſte plus qu'une queſtion à faire. Elle roule ſur un mot grec. Dans l'endroit de Joël auſſi bien que dans celui du Deutéronome, les Septante traduiſent ἐρυσίβη. C'eſt à tort que *Bochart* les en a repris: il s'eſt trompé lui-même en croyant que ce mot ſignifioit la nielle ou la rouille du bled. Nous ſavons, par *Suidas*, que c'eſt auſſi le nom d'un ver qui endommage le bled, & je crois que ce ver pourroit bien être notre Grillon à pieds de taupe. Ce nom convient très-bien à ce grillon, puiſque dans le temps qu'il eſt encore petit, l'herbe, en jauniſſant par en haut, trahit cet ennemi ſouterrein des racines. Je prie donc nos voyageurs de prendre, chez les Grecs modernes, des informations touchant l'ἐρυσίβη, qui eſt un inſecte. Je deſirerois outre cela de ſavoir avec plus d'exactitude, ce que ſignifient les mots arabes قَمْلٌ & قَملٌ appliqués à la culture des bleds, parce que, dans le paſſage de Joël, la verſion arabe, faite d'après le Grec, traduit ἐρυσίβη par قَمْلٌ, qui pour l'ordinaire ſignifie des *Poux*, mais qui ſelon toutes les apparences doit exprimer ici quelque inſecte préjudiciable aux fruits de la campagne. Cela ſerviroit, en même-temps à répandre un nouveau jour ſur deux paſſages d'Eſaïe Ch. XIX. 6. XXXIII. 9.

(*) Mr. le Profeſſeur *Buttner* me fait ajouter ici une queſtion. Y a-t-il des temps, où ces grillons à pieds de taupe paroiſſent dans l'Orient en aſſez grande quantité, pour pouvoir cauſer un dommage notable?

XXXIV.

Almanach Economique.

J'ai été obligé plus d'une fois de faire mention des mois, dans lesquels paroît chaque insecte. J'ai eu occasion aussi de parler de la derniere pluie ou de la pluie du printemps, qui précede de peu la moisson. Cela me conduit à prier nos voyageurs, de dresser une espece d'Almanach économique pour l'Egypte, l'Arabie, & la Syrie. Ils y marqueroient, par exemple, le temps où chaque sorte de semence, sans en excepter celle du lin, produit des épis & pousse des bourgeons, le temps où chaque fruit de la champagne parvient à sa maturité, & enfin celui des premieres & dernieres pluies, c'est-à-dire, des pluies de printemps & d'automne, dont il est tant parlé dans la Bible. (*) Il y a encore beaucoup d'obscurité dans tout ceci. On ne conçoit guere comment, par exemple, on pouvoit, le 16. de Mars, porter sur l'autel les premiers épis déja mûris, quand même on supposeroit que ce n'eût été que des épis à peine formés & choisis. Et après avoir lu l'Itinéraire de *Shaw*, j'y comprens encore moins qu'auparavant.

Baer, dans la seconde partie de ses Observations chronologiques, nous donne un essai d'un pareil Almanach, dont il a recueilli les matériaux dans plusieurs Ouvrages. *Russel*, dans son Histoire Naturelle d'Alep, en a composé un d'après sa propre expérience: mais la capacité & l'industrie de Mr. le Professeur *Forskäl* & de Mr. le Lieutenant *Niebuhr*, nous promettent quelque chose de nouveau dans ce genre, vu sur-tout qu'ils seront en état de distinguer les lieux, qui, à cause des montagnes ou des plaines qui les environnent, éprouvent divers degrés de chaleur, quoiqu'ils soient situés sous le même degré de latitude.

XXXV.

(*) Voyez aussi l'article. LXXIX.

XXXV.

De la Gale du Visage nommée λειχήν.

Pline, au commencement du vingt-sixieme livre, décrit une Gale du Visage, qui sous le regne de Tibere avoit passé d'Egypte en Italie, & que les Grecs appelloient λειχήν. On prétend qu'elle est originaire d'Egypte, & que sans être accompagnée de douleur ni de péril de vie, elle présente un coup d'oeil dégoûtant, se communique principalement par le baiser, attaque le visage, à l'exception des yeux, mais se répand quelquefois sur la poitrine & sur le cou. Ces marques la feront aisément discerner de l'éléphantiasis, qui est douloureuse & mortelle, & qui défigure les yeux. Les Septante se servent du mot grec λειχήν pour traduire celui de ילפת, qui signifie une gale affectée aux hommes, Lévit. XXI. 20., & une maladie des brebis, Lévit. XXII. 22.

Si le *Lichen* de Pline subsiste encore en Egypte, je prie ces Messieurs de nous en donner une description exacte, de nous en marquer le nom arabe, & de nous instruire si cette maladie s'attache aussi à des animaux, ou si une autre gale qui les afflige porte le même nom par analogie. (*)

(*) *Hillary* a décrit (p. 352.) l'*impetigo*, la dartre vive ou la gratelle, qui dans les climats chauds est plus redoutable que dans les nôtres: mais au moins n'est-elle pas le *Lichen* de Pline; parce qu'originaire des Barbades, elle ne se borne point au visage. Elle fait plus que défigurer, elle donne des démangeaisons insupportables. Je ne nierois pourtant point que ce ne pût être le *Lichen* des Septante. Ce sera donc ici le lieu non-seulement d'en décrire les symptomes les plus fâcheux inconnus en Europe, mais encore d'en faire l'histoire comme d'une gale des bêtes, au cas qu'elle les attaque.

XXXVI.

De l'Eléphantiasis. (1)

Deux Médecins de l'antiquité, *Aretaeus* de Cappadoce, & *Paul* d'Egine, ont décrit, sous le nom d'Eléphantiasis, une maladie extrêmement redoutable, que l'on ne voit point en Europe. Quelques Médecins, à la vérité, donnent ce nom à une certaine maladie de la peau; mais les exemples, qu'on m'en a montrés, n'appartiennent point à l'Eléphantiasis décrite par *Aretaeus*, & *Paul* d'Egine. Ils reviennent plutôt à cette grosseur de pieds des Indiens, dont il est parlé dans quelques relations de voyage & dans quelques traités de Médecine.

Or comme je ne connois aucun des Médecins modernes, qui ait fait une description complette de cette maladie si singuliere, telle qu'elle existe dans les pays méridionaux & particuliérement en Egypte, je prie les voyageurs & sur-tout le Médecin de suppleér à ce défaut. L'Egypte sera le pays le plus propre à ces sortes d'observations. Il rechercheront, si pour le fond cette Eléphantiasis n'est pas celle de nos Médecins d'Europe, & si elle n'en differe pas uniquement par un plus haut degré de violence; de plus, en quoi elle differe de la lepre, & si peut-être ce n'est point la lepre égyptienne d'une

(1) On vera, par le supplement de cet article, dans quelle erreur j'y suis tombé, quoique sans ma faute. Ce n'est point du mal qui enfle les pieds des Indiens, mais presque toujours de deux espèces des plus malignes de la lepre, qu'il faut entendre ce que les anciens Médecins disent de l'Eléphantiasis. C'est ce que m'a appris Hillary, après que j'eux déja envoyé ces Questions. Je ferai des notes numéroteés de suite, & j'y placerai, sous chaque proprieté de l'Eléphantiasis, que je rapporte dans le texte d'après les Anciens, ce que Hillary observe sur la lepre. On me permettra de me servir de l'abréviation l. 1. pour marquer lepre des *Arabes*, & de l'abréviation l. 2. pour marquer la lepre *des Jointures*. Les chiffres sont destinés à distinguer ces notes postérieures, que je n'ai faites que le 24. Décembre 1761, de celles, que j'avois ajouteés plutôt.

d'une eſpece plus dangereuſe, ou une maladie à part, quel eſt ſon nom arabe (*), & ſi on la croit encore incurable, comme l'ont fait une partie des Anciens. Quelques-uns d'entr'eux s'expriment de façon à faire penſer au Lecteur, que l'Eléphantiaſis auroit été guérie, quoique très-rarement, en aſtreignant le malade à un régime, qui ne lui permettoit que la chair de ſerpent. Connoît-on encore ce remede, & le trouve-t-on de quelque utilité? Les pillules préparées du ſuc de la ciguë, que depuis quelques années on emploie en Europe avec tant de ſuccès contre des maux ſemblables, n'auroient elles aucune priſe ſur l'Eléphantiaſis? Si l'on vouloit le tenter, il faudroit, en cueillant la ciguë, prendre garde de ne la pas confondre ni avec la *Cicutaria*, ni avec la petite ciguë, laquelle a fort peu d'efficace. C'eſt ce qui a trompé quelques Perſonnes en Angleterre, qui ont voulu faire uſage de ce remede premiérement connu en Allemagne. Il faut donc, au contraire, choiſir la ciguë la plus vénimeuſe, celle qui croît à l'ombre, dans des lieux humides, & voiſins de l'eau; les Botaniſtes la nomment *Cicuta major vulgaris Bauhini*, & on la reconnoît aiſément à ſon odeur, pareille à celle de l'urine des chats. Après en avoir amaſſé une grande quantité, on en exprime le ſuc (**), que l'on fait bouillir à petit feu,

---

(*) Les deux noms, que je lui connois dans cette langue, ſont جواع & داء الفيل

(**) Pour ne pas me tromper dans un ſujet de Médecine, ou pour ne pas tomber dans des expreſſions obſcures, j'ai lu cet article à Mr. le Médecin *Roederer*. Outre les corrections que j'ai inſérées dans le Texte, je lui dois encore les remarques ſuivantes.

Le ſuc ne doit pas être exprimé de la racine, mais de la plante même, qui en abonde dans les terreins humides. Quoique Mr. *Roederer* ſe ſerve de la *Cicuta major vulgaris Bauhini*, dont on vient de donner la deſcription, il ne laiſſe pas de ſe promettre de plus grands effets de la ciguë aquatique: mais il faudroit, avant de l'eſſayer ſur le corps humain, en faire l'épreuve ſur des animaux, pour voir ſi elle n'eſt point mortelle, priſe dans une certaine doſe. Comme l'Eléphantiaſis Orientale eſt bien plus violente & plus opiniâtre, que le ne ſont toutes les maladies, que la ciguë guérit en Allemagne, elle exigeroit peut-être auſſi une doſe plus forte. Cependant on doit toujours commencer par une doſe très-modi-

feu, jusqu'à ce qu'il s'épaississe & devienne visqueux. Pour en faire des pillules, on se sert d'une poudre seche, prise de la plante même, ou de sa racine. On les administre d'bord par de si petites portions, qu'elles ne peuvent nuire aux malades; après quoi on augmente la dose par degrés. Mr. le Médecin *Roederer* a coutume de commencer par six pillules, dont chacune pese deux grains, & sa plus forte dose est de vingt pillules. Comme cependant la ciguë des contrées méridionales a plus de venin que la nôtre, je croirois qu'en Egypte quatre pillules par jour suffiroient pour le commencement.

J'ai d'autant meilleure opinion du succès de cette cure, que déja quelques années avant que Mr. *Stoerk*, de Vienne en Autriche, eut fait connoître au public la vertu salutaire de la ciguë, Mr. *Rathlaw*, à Amsterdam, avoit écrit à la Société littéraire de Gottingen, qu'il avoit guéri l'Eléphantiasis avec la ciguë. Il est vrai que je doute fort, que ç'ait été la vraie Eléphantiasis d'Egypte.

En lisant le livre de Job, j'ai commencé à croire ce qu'avoit déja dit Origene, que la maladie décrite dans ce livre étoit l'Eléphantiasis. A cette occasion j'ai comparé, avec le livre de Job les ouvrages des anciens Médecins. Je vais rapporter ici ce que j'en ai tiré, & je prie nos voyageurs de consulter là dessus en Egypte la Nature & l'Expérience. Je citerai chaque fois les endroits du livre de Job; Mr. le Professeur de *Haven*, qui a assisté à mes Leçons sur ce livre, pourra exposer plus amplement mes idées au Médecin, lorsque le cas l'exigera; on me permettra donc d'être court.

1. *Paul*

modique, pour ne point bouleverser la constitution du corps. Quand il arriveroit que l'opiniâtreté de la maladie rendit la ciguë inefficace, Mr. *Roederer* croit qu'elle pourroit néanmoins devenir salutaire, au cas qu'il y eût moyen de produire un abscès, une croute, ou une gale artificielle. Il souhaiteroit du moins, que durant la cure on observât le cours de cette maladie, qui a des ulceres ouverts, & comment elle se distingue de celle, qui n'a point encore de ces sortes d ulceres.

1. *Paul* d'Egine prétend, que l'Eléphantiasis rougeâtre est moins maligne que l'Eléphantiasis noire, & que cette derniere est absolument incurable. Cette différence doit donc être remarquée, lorsqu'on s'appliquera à répondre à la question, que j'ai proposée plus haut sur l'incurabilité de l'enflure des pieds, & sur les remedes que l'on emploie dans cette maladie.

2. L'Eléphantiasis commence quelquefois par le visage (2); mais celle de la plus mauvaise espece par une démangeaison aux genoux (3), & au bout des doigts. Quand on se gratte, on éprouve une sensation désagréable, Job II. 8.

3) Avec le temps il se forme en différents endroits du corps des tumeurs, & ces tumeurs dégénerent enfin en plaies incurables (4), qui percent l'une après l'autre. (*) Cela arrive principalement aux joues, au visage, aux doigts & aux mains, jusqu'à ce que tout le corps, pour ainsi dire, ne soit plus qu'une plaie. (Job II. 7. Exod. IX. 8-12. Deutéron. XXVIII. 27. 35.)

Comment *Bartholin*, p. 43. de son livre *de morbis biblicis*, où il nie que la maladie de Job ait été l'Eléphantiasis, pouvoit-il écrire, *Difficultas nos remoratur quod ulcus vocetur Jobi morbus*, Cela me feroit presque soupçonner, que sous le nom d'Eléphantiasis ce célebre Médecin entendoit tout autre chose que les Anciens. Ce qui est d'autant plus facile à concevoir, que les

---

(2) *Hillary* dit la même chose de ses deux lepres de la premiere & seconde espece (L. 1.) & l. 2.) p. 325. 336. Dans ce dernier endroit il fait sur-tout mention du nez, précisément comme les anciens Médecins.

(3) Il n'y a rien de ceci dans le livre de *Hillary*. Il faut donc y faire d'autant plus d'attention.

(4) *Hillary* p. 325. 326. 327. 337. (l. 1. & l. 2.)

(*) Mr. le Médecin *Roederer*, à qui j'ai lu cet article, ajoute encore cette question, à savoir si ces plaies ne sont qu'une enflure des glandes, ou une exostose proprement dite.

les Anciens eux-mêmes la dépeignent comme une maladie inconnue dans l'Empire Romain, à l'exception de l'Égypte.

Propter flumina Nili
Nascitur Aegypto in media, nec praeterea usquam.

4. Cette maladie est accompagnée de peu de sommeil, & par dessus cela de songes effrayants, plus cruels encore, selon *Aretaeus*, que l'insomnie même (5). Job VII. 4. 13. 14.

5. L'haleine se corrompt: l'Eléphantiasis a ceci de commun avec la lepre. (6), Job XVII. 1. XIX. 17.

9. Les yeux, à la fin, se défigurent au point de ressembler à une nuit sombre, comme s'exprime *Aretaeus*. (7) Les sourcils perdent leur poil, s'enflent, & pendent sur les yeux: (8) toute la physionomie devient étrange & difforme (9), *absurde* disent les Anciens. Job XVI. 16.

7. D'abord toute la peau devient rouge, & puis d'une couleur plombée (10), ou même tout-à-fait noire. Dans quelques endroits elle se replie,

---

(5) *L'esprit des malades est rempli d'inquiétude. Leur sommeil & leurs songes sont pleins de trouble, comme chez les mélancoliques. Plusieurs, effrayés pendant leur sommeil, & s'imaginant qu'ils vont étouffer, se précipitent hors du lit.* *Hillary* p. 325. en parlant de la premiere espece de lepre.

(6) *Hillary* p. 325. Dans la lepre ce symptome est si ordinaire, & si généralement connu, qu'à cause de cela les Syriens l'appellent *l'haleine des lions*, ([illegible]) parceque l'haleine des lions est fort puante.

(7) *Hillary* p. 326. (L. 1.)

(8) *Hillary* p. 325. 326. (l. 1.)

(9) *Hillary* p. 327. Dans les *Ephemerides Naturae Curiosorum*, des Européens trouveront le dessein d'un pareil corps & d'une pareille physionomie. *Decur.* II. anno II. 1683. p. 7. 8.

(10 *Les joues, le devant de la tête & les sourcils — — — prennent une couleur plombeé, tirant sur le rougeâtre.* *Hillary* p. 325. (l. 1.)

plie, dans d'autres elle se crevasse. (11) Voilà pourquoi Job dit, qu'il se noircit sans être brulé du soleil; & ailleurs, que sa peau le couvre, non comme une peau, mais comme un habillement plissé, & qui ne s'ajuste pas bien sur le corps. (Job VII. 5. XIII. 29. XVI. 15. XXX. 18. 19.)

8. Il y a dés endroits, où Job se plaint des vers, dont il est infesté. C'est le seul article de l'histoire de sa maladie, que je ne retrouve pas dans l'Eléphantiasis des Anciens: & j'en suis d'autant plus curieux d'apprendre, s'ils s'engendre quelquefois des vers dans les plaies de ceux, qui ont l'Eléphantiasis. Si cela étoit, ces vers viendroient probablement de quelques insectes, qui déposeroient leurs oeufs dans ces plaies. Tous les Naturalistes sont intéressés à souhaiter, que l'on recherche soigneusement la cause physique de ce phénomene. (Job VII. 5. XXX. 17.)

9. Les os sont attaqués. Il y en a même, à qui tombent des membres entiers; le nez, par exemple, les doigts, les pieds, & quelquefois les parties génitales, comme *Aretaeus* l'atteste (12), Job XVIII. 13. XXX. 17. XXXI. 22.

Ce récit paroîtroit presque au dessus de la vraisemblance, dont ont doit respecter les loix même en formant des questions, si je ne me souvenois d'avoir vu dans les Relations de *Peyssonel*, que la même chose est arrivée à des lépreux de la Guadaloupe, c'est-à-dire qu'ils ont perdu des membres entiers, & même sans douleur. Il raconte encore, que quelques-uns d'entr'eux, à qui manquoit un orteil, s'obstinant néanmoins à nier qu'ils eussent la lepre, vouloient, par un mensonge peu plausible, faire accroire aux Chirurgiens commis pour les examiner, que les rats leur avoient mangé cet orteil. Comme ces membres, qui se détachent, sembleroient établir une conformité frappante entre l'Eléphantiasis & la lepre, les ressemblances & les dissemblances de ces deux maladies deviennent des sujets d'autant plus

(11) *Hillary* en dit autant de la peau qui couvre les doigts & les orteils p. 325. (l. 1.)
(12) *Hillary* p. 326. 330. 331. (l. 1. & l. 2.)

K

plus dignes de la recherche la plus ſcrupuleuſe. La queſtion eſt ſur-tout, ſi dans l'Eléphantiaſis les membres tombent auſſi *ſans douleur*, comme *Peyſſonel* le dit de la lepre: car les Anciens ne ſe ſont point expliqués ſur la préſence ou l'abſence de la douleur durant cette pourriture.

10. On demande en général, à quel point cette maladie eſt ou n'eſt pas douloureuſe. *Paul* d'Egine dit, que dans les commencements les douleurs ne ſont point inſupportables. Le deviendroient-elles dans la ſuite? Les Anciens parlent quelquefois de violentes douleurs, qui accompagnent les progrès de la maladie: au lieu que quelques Modernes, qui l'ont vue dans l'isle de Java & même en Egypte, *Proſper Alpinus* (*), par exemple, & *Cleyer* (**), nient qu'il y ait des douleurs. Le dernier va juſqu'à aſſurer, que l'on peut avec des aiguilles piquer les malades aux talons, ſans y exciter la moindre ſenſation. Ceci s'accorderoit très-bien avec la lepre de *Peyſſonel*.

11. Il ſe fait, dans le poil des malades, un changement aſſez ſemblable à celui, que j'ai remarqué ci-deſſus dans la lepre. Les cheveux de la tête s'éclairciſſent & ſe blanchiſſent. Le poil des pieds, des mains & des hanches diſparoît entiérement. Il ſe fait auſſi, quoique plus tard, une dépilation totale au menton & aux parties honteuſes. Je traduis ainſi la fin du vingtieme verſet du chapitre XIX. de Job: *Je deviens chauve ſur la peau qui couvre encore mes dents.*

Cette nouvelle & notable analogie avec la lepre mérite également une attention de préférence.

12. Comme tous les membres peſent, pour ainſi dire, aux malades, & leur ſont à charge, comme il n'y a point de plaiſirs pour eux, la mort eſt le ſeul bien où ils aſpirent: & en ceci cette maladie differe beaucoup de toute autre, où l'amour naturel de la vie s'éteint très-rarement. Job VI. 8-10. VII. 15. 16. X. 1. XXIII. 17.

13. La

(*) De Medicina Aegyptiorum, L. I. c. XIV. pag. 56.

(**) Ephemerides Naturae Curioſorum. Dec. annus II. ſeu 1683. p. 8.

13. La mort est ordinairement causée par une suffocation violente. Je n'ai jamais lu, que cela arrivât dans la lepre. (13) *Aretaeus* s'exprime ainsi; *Spirandi vehemens difficultas: suffocationes fiunt, ac si laqueo strangularentur. Hoc igitur pacto nonnulli vitam perdiderunt, inextricabilem somnum in mortem dormientes*, Job VII. 15. 16.

14. L'Eléphantiasis passe pour contagieuse: & pour cette raison on reléguoit ceux, qui en étoient atteints, dans des lieux inhabités. *Paul* d'Egine exagere sans doute lorsqu'il la compare à la peste. Nous n'osons guere espérer en Europe, que l'on puisse nous donner une Dissertation sur les autres causes de cette maladie, & sur le mauvais régime qui la produit, vu que les conjectures des voyageurs ne font jusqu'ici que se contredire, & ne sont point des plus heureuses. Il s'agit de l'histoire & de la cure de l'Eléphantiasis.

Supplément.

J'ai déja dit plus haut que j'avois envoyé ces questions avant d'avoir reçu l'ouvrage de *Hillary*. Ce que j'appelle ici Eléphantiasis avec *Paul* d'Egine & *Aretaeus* de Cappadoce, cet Auteur le rapporte à la lepre, & le nomme en partie la lepre des Arabes, en partie la lepre des jointures, (*the leprosy of the Joints.*) Ainsi la plupart des questions que je viens de proposer, & même la maladie de Job, se rappporteront encore à la lepre.

Mais de ces deux especes de lepre il distingue l'Eléphantiasis proprement ainsi dite ou cette enflure des pieds connue dans les Indes. Je donnerai ici un court extrait de sa description, qui servira de réponse préliminaire à mes

(13) *Hillary* parle pourtant d'une voix-enrouée, & de rêves où l'on croit suffoquer, (p. 325.) Il parle aussi d'une obstruction du nez, & de la pourriture de son cartilage, p. 326. (l. 1.) Mais il ne dit pas un mot de la suffocation. Sa premiere & seconde espece de lepre se terminent par une petite fievre. *Celsus* dit la même chose de l'Eléphantiasis, & les Médecins François le soutiennent de la lepre en général.

mes Lecteurs Européens, & excitera d'avantage l'attention des voyageurs, en les mettant au fait de ce qui a paru de nouveau ſur ce ſujet en Angleterre depuis 1759. & qui n'étoit point parvenu encore dans nos contrées avant leur départ.

L'Eléphantiaſis commence par un friſſon, qui ſurprend l'homme au milieu de la ſanté la plus parfaite. Il dure deux à trois heures, & eſt accompagné de maux de tête, de douleurs de reins, d'un mal de coeur, qui cauſe quelquefois des vomiſſements, & des douleurs dans l'une des aines, ſoit dans celle qui eſt à la droite, ou dans celle qui eſt à la gauche, mais jamais dans les deux enſemble. Au friſſon ſuccede une forte chaleur de 20. juſqu'à 48. heures, & même au delà: pendant ce temps là il ſurvient quelquefois un délire; & la glande inguinale va toujours en groſſiſſant. Elle devient rouge & dure, elle ſe gonfle, & depuis cette glande deſcend le long de la cuiſſe une raie de couleur rouge de la largueur d'un pouce. Le pied s'enfle, s'enflamme, & à meſure que l'inflammation augmente, la fievre décroît: elle paſſe au bout de quatre ou cinq jours, & même plutôt. Quand cette criſe imparfaite a attiré la matiere peccante dans la jambe, le patient ſe porte mieux: mais cela n'eſt point de durée. La fievre revient tantôt dans un temps, tantôt dans un autre; car elle ne garde point de périodes réglés. Dans les deux ou trois premieres années, elle reviendra, par exemple, au bout de trois ou de quatre ſemaines, mais ſans obſerver un temps fixe. Les retours les plus fréquents que *Hillary* en ait vus, étoient quatre accès en onze jours; mais quelquefois auſſi elle a tardé quatre à cinq mois. A chaque nouvel accès le pied malade s'enfle davantage, & l'enflure deſcend de plus en plus juſqu'aux orteils. Sa peau devient rude, la membrane celluleuſe s'épaiſſit, ſe durcit, & ſe convertit preſque en cartilage. La peau devient toujours plus épaiſſe, il s'y forme de grandes crevaſſes, & des écailles, qui, loin de tomber, augmentent journellement par la matiere vicieuſe, qui ne ceſſe d'en pouſſer de nouvelles au dehors: juſqu'à ce qu'enfin ce pied monſtrueux reſſemble à un pied d'éléphant, & n'eſt plus qu'un fardeau pour le malade. On ne ſe guérit pas même de la maladie par l'amputation de ce pied inutile & incommode, car alors la matiere morbifique ſe

jette

jette dans l'autre pied. On peut vivre vingt ans avec cet accident, & dans les intervalles de la fievre, on a de l'appétit, des selles réglées, & les autres sécrétions naturelles.

Hillary n'a jamais vu d'exemple que les deux jambes se soient enflées à la fois, mais bien que cette maladie a gagné le crane, la nuque du cou, les oreilles, l'épine du dos, & ainsi du reste.

Il a fait disséquer une jambe coupée, & ce qu'il y a observé me paroît distinguer essentiellement l'Eléphantiasis de la lepre. La peau scabreuse & écailleuse avoit beaucoup d'épaisseur, ses petits vaisseaux sanguins étoient fort élargis, la membrane adipeuse extraordinairement épaisse, quoique le reste du corps fût maigre: sur la jointure des chevilles elle avoit deux pouces de grosseur, & ailleurs un pouce & demi. Quand on la coupoit, elle étoit luisante comme de la graisse de porc, ou plutôt comme du lard salé. Les cellules de cette membrane étoient tendues & remplies d'une substance huileuse, grasse & semblable à de la gelée. Au milieu du pied sur les os & les jointures, elle étoit à demi cartilagineuse, & pendant la dissection, elle faisoit entendre une espece de crépitation, ou de grincement. Les membranes des veines, aussi-bien que des arteres étoient considérablement tendues, en sorte que les rameaux des arteres, qui sont les plus petits dans l'état naturel, étoient ici devenus de très grands vaisseaux, & que le Chirurgien, en coupant la cuisse, se vit obligé de coudre de son aiguille douze de ces rameaux, bien que la cuisse fût coupée, & que la tumeur, où les vaisseaux étoient le plus tendus, ne s'étendît point au dessus de la rotule. Ainsi les vaisseaux étoient tendus jusques dans la cuisse même, où cependant on ne remarquoit aucune tumeur. L'artere étoit très forte à l'endroit où on l'avoit coupée, & le nerf poplitaire (*nervus popliteus*) d'une grosseur extrême, soit que cela fût ainsi par cause naturelle, soit que ses membranes se fussent épaissies par la maladie. Les muscles, les tendons, les os n'étoient point endommagés, & se trouvoient parfaitement sains, même sous les abscès.

Peut-être que cette description complette rend mes questions superflues, entant qu'elles concernent les pieds enflés des Indiens: mais non entant

qu'elles ont pour objet l'Eléphantiasis d'*Aretaeus*, c'est-à-dire le lepre de la plus mauvaise espece.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XXXVIII.

Du Manati, du תחש, *& des Sirenes.*

Ma huitieme question regardoit déja le תחש, dont la peau faisoit la derniere couverture du Tabernacle, & étoit aussi employée pour des chaussures. (*) Mais je dois donner une nouvelle occupation aux voyageurs pour l'explication de ce terme, & c'est Mr. Schloezer, notre ami commun, & dont l'amitié nous est si précieuse, qui m'y engage. En lisant une Dissertation de feu Mr. Hase, (**) il lui a paru très-vraisemblable, que le תחש étoit le Manati ou la Sirene. Je dois convenir, que cette idée m'échappa lorsque je composois mon hutieme Article, & que même je ne me la suis point rapellée en traitant cette matiere dans mes Leçons. Les écrits de feu Mr. *Hase* sont si pleins de conjectures purement ingénieuses, & d'explications singulieres du Texte Hébreu, prises des langues les moins analogues avec la langue hébraïque, ou fondées sur des transpositions & des changements de lettres, que je n'aime point m'occuper à les lire; & ainsi cette opinion ensevelie sous un tas d'étymologies arbitraires, quoique neuve, & quoique pour la vraisemblance elle l'emporte de beaucoup sur celle de *Sébald Rau*, a pu aisément m'échapper. J'en dois donc uniquement la connoissance à Mr. *Schloezer;* qui lui a donné plus de jour & de probabilité dans trois pages, que Hase dans cent & huit.

Cepen-

(*) Ezéch. XVI. 10.

(**) La huit. & neuvieme Dissertation de la *Sylloge Dissertationum & Observationum Philologicarum*, publiée à Breme 1731.

Cependant pour approcher de plus près de la certitude, je vais propoſer encore quelques queſtions ſur le Manati, & je prie nos voyageurs d'y répondre.

1) Quel eſt le vrai nom, le nom propre, que les Arabes, qui habitent les bord de la mer rouge, donnent au *Manati*? Je ſoupçonne qu'on le découvrira entre autres ſous le nom de فيل البحر ou d'*Eléphant de mer*.

Mais n'a t-il pas encore d'autres noms arabes outre celui-ci? & s'appelle-t-il en particulier تخس ou دخس?

2) Les Arabes le comprennent-ils ſous le nom de Dauphin, ou de *Delphin*, (دلفين), emprunté du Grec, & que les vocabulaires arabes donnent comme la traduction de تخس? C'eſt ce que conjecture Mr. Schloezer, fondé ſur deux raiſons. Premiérement le Dauphin proprement dit & le Manati ſe reſſemblent aſſez, pour que des peuples, qui ne ſont point verſés dans l'Hiſtoire Naturelle, aient pu les confondre: ils ont, par exemple, l'un & l'autre une eſpece de mains, preſque ſemblables aux mains humaines, entre leſquelles ils ſoutiennent leurs petits: ils ont les mammelles, dont ils les allaitent, comme celles de nos femmes: ils ont tous deux un amour très-tendre pour leur progéniture, & ainſi du reſte. En ſecond lieu les Arabes nomment le Dauphin (خنزير البحر) *Porc de mer*. Or le Manati reſſemble beaucoup au porc par la hure, le grouin, & les défenſes.

3) Nous n'avons point encore d'eſtampe du Manati, à laquelle nos Savants Européens voudroient ſe fier entiérement. Mr. le Profeſſeur Forskäl ſe ſouviendra peut-être de celle, qui ſe trouve dans les Voyages de *Leguat*, que l'on eſtime être la meilleure. S'il la croit fidelle, ma demande ſuivante devient inutile, hors de là je ſouhaiterois, qu'il nous apportât un deſſein exact du Manati.

4) On a prétendu voir une grande reſſemblance entre l'homme & le Manati. Peut-être que tout cela eſt fondé dans l'imagination des voya-

voyageurs, qui, frappée des mammelles & des mains humaines, a ajouté les autres traits de reſſemblance. Au moins le viſage du Manati, tel qu'il eſt figuré dans les Voyages de *Leguat*, n'a-t-il rien qui tienne de l'homme. Et cette même eſtampe s'accorde tres-mal avec le récit de ceux qui prétendent, que la Sirene a les parties de la génération ſi ſemblables à celles d'une femme, que l'on a vu des Arabes s'engager avec elle dans un commerce criminel. Je prie cependant nos voyageurs de jetter un coup d'oeil ſur les traits de reſſemblance, que le Manati pourroit avoir avec l'homme.

5) Je recommande auſſi à leur attention la conjecture douteuſe de *Briſſon*, que nous ne connoiſſons que depuis peu. Il penſe que cet animal, à qui juſqu'ici on n'a donné que les deux pieds de devant, a encore deux pieds de derriére, mais fort petits, & tellement liés à la queue, que l'on ne ſauroit les reconnoître ſans le ſecours de l'Anatomie.

6) De quelle grandeur eſt le Manati?

7) Que l'on ſe ſerve de ſon cuir pour des chauſſures; c'eſt ce que les voyageurs ont ſuffiſamment obſervé. Mais auroit-il été également propre pour faire la couverture ſupérieure du Tabernacle, laquelle étoit expoſée à la pluie, vu que les relations d'un plus grand nombre de voyageurs aſſurent, que cette peau ne reſiſte point à l'humidité? Les Arabes s'en ſervent-ils pour couvrir leurs cabanes?

8) Il y en a qui croient, que le Manati a donné lieu à la fable des Sirenes. Si cela étoit vrai, je voudrois ſavoir, ſi le Manati a une voix; & ſi les Sirenes ſont partie de la mythologie arabe. Je ſais que l'on y trouve des voix incorporelles, qu'on entend ſur terre & dans le déſert, & le mot صدى ſignifie quelquefois l'écho, d'autres fois une de ces voix ſans corps, tantôt un oiſeau dont les cris demandent venganee pour du ſang répandu, tantôt l'ame ſéparée du corps; mais je n'ai pas encore découvert dans leurs fables des Sirenes aquatiques, proprement ainſi nommées.

Cepen-

Cependant les Septante Interpretes traduisent assez souvent par Σειρῆνες le mot hébreu תנים (*), ou celui de בנות יענה (**). Et ce qui me paroît le plus singulier, c'est que dans tous les endroits des Prophetes, où il y a Σειρῆνες, le traducteur arabe, qui, sans le secours du texte original hébreu, n'a travaillé que d'après le Grec, place les mots بنات الاوي (*Banath el Auvi*), animal très-connu dans l'Orient, & dont il sera d'autant plus facile d'avoir des nouvelles, en le nommant par son nom arabe, que ce nom se rencontre très-frequemment chez les Ecrivains de cette nation. Les Grecs l'appellent *Thoës*, & les Persans شغال (*Schagal*), *Bochart* en a recueilli plusieurs particularités dans la premiere partie de son *Hierozoicon*, Lib. III. c. XII. Mais d'où vient que l'Arabe l'emploie pour traduire le mot de Σειρῆνες? Seroit-ce parceque c'est l'opinion en Arabie, que le *Banath-El-Auvi*, ensorcelle les poules qu'il guette, & les force de tomber dans ses griffes du haut des poutres ou des branches d'arbres, où elles sont perchées? Ou seroit-ce comme quelques-uns le prétendent, que ses hurlements approchent de la voix humaine? Les Arabes ont-ils une fable qui porte, que les بنات الاوي appellent les Bergers par leurs noms, & que par là ils peuvent les séduire (†)? Ou enfin ce mot بنات الاوي signifie-t-il encore chez les Arabes quelqu'autre chose de fabuleux, hormis cet animal?

XXXVIII.

Des Thoës, ou des بنات الاوي *& de l'Hyene.*

Il nous manque encore une description & une délinéation satisfaisante de ces *Thoës*, dont je viens de parler, nommés en Arabe بنات الاوي & en

(*) Es. XXXIV. 13. XLIII. 20. Job XXX. 29.
(**) Es. XIII. 21. Jér. L. 39. (al. XXVII. 39.) Mich. I. 8.
(†) Voyez l'article suivant no. 5.

& en Hollandois *Jakhalsen.* Car quoique Bochart en ait traité fort au long, d'après les auteurs arabes, (Hieroz. P. I. L. III. c. 12.) il n'a point contenté les Naturalistes, vu que ces auteurs ne sont pas assez méthodiques, & qu'en s'en rapportant à leur témoignage, on risque souvent de s'égarer avec eux dans les labyrinthes de la Fable, aussi long-temps que l'on n'a pas été à portée de voir soi-même cet animal.

Il est vrai que *Kaempfer*, sous le nom persan شغال, en a donné le dessein dans ses *Amoenitates exoticae; p.* 406. & l'on en trouve encore de plus belles & de plus correctes dans le Voyage des Indes Orientales de *Nieuhof:* (*Zee- en Land Reize door Oost-Indien* p. 181. & 293.) mais je vois aussi que celles-là même ne satisfont point encore les curieux de l'Histoire Naturelle. *Kolbe* n'a voulu voir dans cet animal que notre renard croisé ordinaire. Peut-être est-ce cette raison, peut-être aussi est-ce le défaut de caracteres méthodiques, qui la fait entiérement omettre à *Linnaeus.* Cela étant, une description & délinéation nouvelle d'un animal aussi célebre ne seront point inutiles. Je prie encore nos voyageurs de s'occuper sur-tout de ce que je vais leur proposer.

1) Il faudroit d'abord vérifier toute la relation de *Bochart.*

2) Il faudroit nous instruire, si le *Thos* differe du renard croisé, & comment il en differe.

3) Il faudroit examiner, si l'histoire du *Thos* ne pourroit pas éclaircir celle des renards de Samson, qui au premier aspect paroît si incroyable. C'est ce que Bochart a déja insinué, (Hieroz. P. I. p. 855.) & en attendant que j'apprenne la décision des voyageurs, cette conjecture me paroît très-vraisemblable, d'autant plus que les Persans nomment cet animal شغال, & que les renards, dont parle David, (Ps. LXIII. 11.) ne sauroient être autre chose que les Schagals, (*Jakhalzen*), qui sont avides de cadavres humains, au point de les déterrer dans les tombeaux. La grande quantité des renards pris par Samson semble devoir détourner nos pensées de dessus le renard ordinaire, & nous conduire à croire, qu'il s'agit de ces animaux qui s'attroupent par centaines, & qui, si on leur attachoit des flambeaux, causeroient dans les champs un incendie qu'on ne pour-

pourroit éteindre, précisément à cause qu'ils se tiennent serrés les-uns auprès des autres.

4. Pour approcher cependant encore de plus près de la certitude, il faudroit savoir, si les *Thoës* sont plus faciles à prendre que les renards. *Busbek* raconte, que cet animal, s'étant glissé dans les tentes ou dans les maisons pour voler, se trahit par les cris imprudents, qu'il jette dès qu'il entend au dehors, fût-ce même dans un grand éloignement, le cri d'un autre animal de son espece. Cela étant, il me semble qu'il ne seroit pas bien malaisé de l'attraper. Il s'agiroit pourtant encore de savoir, si c'est un animal fort mordant. Les bêtes de Samson devoient plutôt être timides, quoiqu'en même-temps elles dussent être pourvues d'assez bonnes dents, pour s'en servir lors qu'elles étoient irritées par la douleur & l'angoisse de la brûlure, & pour se défendre contre ceux qui auroient voulu les arrêter, pour leur ôter les brandons. Est-ce là le naturel des بنات الاوي?

5) Les Européens ne confondent-ils pas souvent, dans leurs relations, les *Thoës* avec l'Hyene (ضبع) qui leur ressemble si peu?

Cela pourroit d'autant plus aisément arriver, que ce sont deux animaux étrangers, qui se sont fait connoître pour la premiere fois aux Européens par leur avidité de chair humaine, & par leur coutume de fouiller les tombeaux. Je crois même avoir remarqué cette confusion (*) dans Pline, qui au sujet de l'Hyene s'exprime ainsi: *Multa praeterea mira traduntur, sed maxime sermonem humanum inter pastorum stabula assimulare, nomenque alicujus addiscere, quem evocatum foras laceret.* (Lib. VIII. c. XXX. ou §. 44.) Dans cette fable les *Thoës*, dont les cris ont quelque chose d'approchant de la voix humaine, me paroissent manifestement confondus avec les Hyenes, qui ont assez de courage pour attaquer les hommes. Et si l'on a imaginé cela au sujet des *Thoës*, ils ont aisément pu recevoir chez les Grecs le nom de

(*) Bochart (Hieroz. P. I. p. 832.) cite Hésychius, qui dérive la naissance des Thoës de l'accouplement du loup avec l'Hyene.

de Sirenes, dont j'ai parlé à la fin de l'article 37. Quant aux Hyenes, je tiens de perſonnes qui ont vu ces animaux en vie, que leur voix n'a aucune conformité avec la voix humaine, qui eût pu donner lieu à cette fiction.

Voici comment Pline continue : ——— ——— ——— *& quibusdam magicis artibus omne animal quod ter luſtraverit, in veſtigio haerere.* Ceci reſſemble encore beaucoup à ces contes arabes ſur les بنات الاوي, que *Bochart* a tranſcrits.

6) En cas que mon ſoupçon fût vérifié, les Savants Européens auroient beaucoup d'obligation à nos voyageurs, s'ils attribuoient à chaque animal ce qui lui eſt propre, & s'ils nous apprénoient quel récit ou quel conte regarde les Thoës, & quel autre a pour objet l'Hyene; quelles ſont les propriétés diſtinctives de ces animaux; & même en quoi ils ſont oppoſés l'un à l'autre. Cela nous vaudra peut-être pluſieurs nouveautés touchant l'Hyene.

7.) J'ai vu la figure de l'Hyene dans Bellonius. (*) Elle y eſt repréſentée & décrite comme un animal aquatique. Il ne la nomme pas Hyene, mais loup marin, (*Lupus marinus.*) Mais ſa figure reſſemble trait pour trait à celle qu'a donné *Kaempfer*, auſſi bien qu'à l'Hyene vivante que Mr. le Profeſſeur *Buttner* a vue. Je n'ai lu dans aucun Voyageur que l'Hyene ſe plaiſe dans les eaux; mais voici ce qu'en dit Bellonius, quoiqu'il y ait d'autres fauſſetés mêlées à ce récit. *Amphibium eſt animal piſcibus magna ex parte famem exſaturans.* Si ce fait étoit conſtaté par nos voyageurs, s'il ſe trouvoit ſeulement, que l'Hyene habite les bords de l'eau, & qu'elle ſait nager: je croirois que la fable grecque des Sirenes eſt fondée ſur ce que l'on a confondu l'Hyene avec les *Thoës;* & que la Verſion a très-bien rendu le mot de Σειρῆνες par celui de بنات الاوي.

(*) Bellonii de Aquatilibus Libri II. p. 33. 34.

XXXIX.

XXXIX.

De l'Or & des autres métaux d'Arabie.

L'Or d'Arabie est si fort vanté non-seulement dans l'Ecriture Sainte, mais encore par les Auteurs Grecs, qu'il mérite une attention particuliere.

1) Trouve-t-on encore aujour d'hui en Arabie une quantité d'or considérable? Ou bien ce pays là, comme le soupçonnent quelques-uns de mes amis, est-il si pauvre en Or, qu'il faut croire que l'Or de l'Arabie, autrefios si célebre, n'y a point été trouvé, mais qu'il y a été transporté des Indes ou de l'Afrique?

2) Quelles sont les contrées de l'Arabie les plus fertiles en or? Et quelle est la constitution de ces contrées par rapport aux montagnes, aux ruisseaux, & au terroir? &c.

3) Comment fait-on pour trouver cet or? Sont-ce des grains d'or, que les torrents détachent & amenent des montagnes? ou le creusé-t-on dans des mines?

4) Si c'est le premier, comme je suis porté à le croire, (*) je serois curieux de voir une description du cours de ces torrents. Je soupçonne que l'Arabie est propre à rassembler le sable d'or, à cause de la grande quantité de torrents, qui ne coulent que dans certains temps, & qui surtout en temps de pluie inondent des vallées, qui n'ont point d'écoulement. Car il faut que ces torrents charient l'or, qu'ils ont emporté des montagnes, dans des lieux où il s'accumule en quelque façon, & s'offre dans les temps secs

(*) Il est dit au livre de Job, Ch. XXII. 24. *Il mettra de l'or sur la poussiere, & abondance de l'or sur les rochers des torrents*, ou des vallées. Ce qui paroit être la description d'une contrée abondante en sables d'or.

fecs à ceux qui le cherchent. Au contraire les torrents qui coulent toujours, & qui par conféquent fe déchargent dans de grands fleuves ou dans la mer, entraînent trop loin le fable d'or qu'ils peuvent charier, & l'enfoncent dans les eaux plus profondes, ou dans le limon. Ce n'eft donc que tout près de leur fource, que par un lavage penible & peu lucratif on peut arracher à ces ruiffeaux une partie des tréfors, qu'ils roulent dans leur fein. Je crois remarquer en général, que les pays fort riches en fable d'or ont pour l'ordinaire un terroir aride; & des torrents, qui fe perdent dans des vallées fans écoulement, font une fuite naturelle de cette aridité.

5) Mais l'Arabie a-t-elle auffi quelques mines d'or? Ce qui me le feroit préfumer, c'eft la traduction du mot عقيان, que *Golius* a tranfcrite du Gaur: *Aurum purum, quod plantae inftar prodit, non ex lapidibus eruitur.* En ce cas je fouhaiterois une defcription de ces mines, & de la maniere de les exploiter. Renferment-elles, par exemple, l'or pur, difſemé dans les pierres? ou le tire-t-on d'autres métaux?

6) Les Hiftoriens Grecs, qui vantent une partie de l'Arabie pour fon abondance en or, difent en même-temps qu'en partie le fer y eft fort rare, & en exagerent la difette. Mais eft-il du moins vrai que l'Arabie heureufe ne produife point de fer, ou en produife fi peu? & quels font, outre l'or, les autres métaux qu'elle engendre?

7) N'eft-il pas poffible d'y trouver des traces de la Platinna?

8) Quel eft le fens le plus propre du mot arabe نحاس, en hébreu נחשת, lors qu'il eft queftion de mines? N'eft-ce pas un certain alliage de métaux où le cuivre domine? Le terme نحاس fignifie-t-il jamais ce que nous appellons en Allemand, *Erzt*, c'eft-à-dire, *minera metalli*? Et fi l'on répond non, comment faut-il expliquer le paffage du Deutér. Ch. VIII. 9.? Seroit-ce que dans les fonderies on ne féparât pas le cuivre des autres métaux, & que par là on en tirât une efpece d'airain de Corinthe, (*Aes Corinthium*?)

9) Le pays d'Ophir, d'après ce qui en eft dit Gen. VIII. 9. 1. paroît avoir été fitué dans l'Arabie elle-même, & du moins, felon la defcription qu'en donne Moyfe, ne fauroit-on le chercher au delà de la mer, par conféquent ni dans l'isle de Ceylon, ni en Afrique. Quelle région de l'Arabie

bie a le plus de droit à passer pour cet Ophir si fameux pour son or, dont l'abondance lui a fait donner son nom? Je prie en général Mr. le Professeur de *Haven* d'examiner soigneusement tout le passage de Moyse, (Gen. X. 26-30.) & d'y répandre, relativement à l'habitation de ces anciens peuples arabes, plus de jour que n'a fait Bochart.

10.) Dans ce même passage il est fait mention du pays de *Chavila*, qui pourroit bien n'être pas le Chavila si connu & voisin de la Palestine. Je le prendrois plutôt pour cet autre Chavila que le *Pischon* entoure de ses eaux, & qui est si fort célébré pour l'excellence de son or. Gen. II. 11. 12. Ce Pays mérite d'être examiné par préférence. Je me bornerai ici à demander, si le *Pischon* ne pourroit pas être le fleuve *Indus*, & le Chavila un pays arrosé par ce fleuve? c'est-à-dire si les Arabes donnent encore aujour d'hui les mêmes noms, l'un à ce fleuve, & l'autre à une partie de la contrée? Mais je reviendrai plus bas à ces questions géographiques, & j'entrerai dans un plus grand détail.

XI.

Des vallées où il se forme dans les temps de pluie des amas d'eau, parce qu'elles n'ont point d'écoulement.

La quatrieme période de la question précédente me conduit à en proposer une nouvelle, qui est déja recommandée aux voyageurs dans le 28e. §. de l'Instruction royale. Je prends la liberté de la mettre dans un plus grand jour, & de rapporter ce qui me rend curieux de connoître le propre de quelques Vallées Arabes. Mais il me faut reprendre la chose de plus haut, commencer par une controverse sur l'Histoire du Globe.

Un de mes amis croit découvrir dans la disposition de la surface extérieure de la Terre un ordre & une sagesse, qui ne sauroit être l'ouvrage de la Nature, gouvernée par la Providence universelle, mais qui annonce l'action immédiate du Créateur, qui, sans le secours des causes secondes, auroit

dès

dès le commencement arrangé la surface de la Terre de la maniere, qui devoit nous être la plus avantageuse. C'est ce qu'il oppose à une opinion, que j'ai avancée, & qui revient à ceci. Il me paroît vraisemblable, que la Terre, sortie des mains de Dieu, a demeuré long-temps submergée sous les eaux, mais que les continents que nous voyons aujourd'hui, ont été élevés par un embrasement souterrein au dessus du niveau de la mer, qui couvroit le tout. Je n'allegue point ici les preuves de cette opinion, on en trouvera le précis dans ma remarque 81. sur le Traité de la Poésie des Hébreux par Lowth. (*Praelectiones de Poësi Hebr.*) On voit d'ailleurs, que l'objection de mon ami ne me regarde point en particulier, mais qu'elle porte contre tous ceux, qui attribuent à des causes naturelles les inégalités observables sur la surface du Globe terrestre.

Une des marques la plus frappante de sagesse, qu'il trouve dans l'arrangement de cette surface, c'est que les vallées, celles sur-tout qui sont situées sur des hauteurs, ont des ouvertures par où les eaux peuvent s'écouler, sans quoi elles seroient bientôt inondées par les pluies & les torrents. Les montagnes du *Hartz* lui ont fourni cette observation.

Or il me semble déja pour plus d'une raison, que cela n'exige point l'intervention immédiate du Créateur, mais que ce pourroit être l'ouvrage de la Nature.

Une vallée sans ouverture & sans écoulement, & dans laquelle se feroit des amas d'eau, seroit un lac; or nous en avons de différente grandeur depuis la Mer Caspienne jusqu'au moindre étang, nous en avons sur les montagnes aussi-bien que dans les plaines. Et nous en avons d'autant plus dans un pays, que ce pays est moins peuplé, pourvu que d'ailleurs il soit humide & son terrein inégal: au contraire nous en avons moins en Allemagne en deça de l'Elbe, où la grande population nous a appris depuis dix siecles à être avares, pour ainsi dire, de chaque pouce de terre, & à transformer en vallées seches par des écoulements artificiels beaucoup de lacs situés sur des hauteurs. Ainsi quand je vois une vallée dont les eaux se déchargent dans la plaine, je ne m'en étonne point: sans cette décharge la vallée seroit ce que sont mille autres vallées, elle seroit un lac.

Mais

Mais je viens au point capital de ma queſtion. Je crois, que, dans un pays où il pleut beaucoup, les eaux de toutes les vallées, placées ſur des montagnes ou ſur des hauteurs, & par conſéquent au deſſus d'autres endroits voiſins, doivent par laps de temps rompre de néceſſité la digue dont les montagnes les environnent, & ſe pratiquer des écoulements. Ces vallées ſont inondées par des torrents qui s'y précipitent, ou bien par des pluies. De deux choſes l'une: ou les vallées ſe rempliſſent ou non juſqu'à déborder. Dans le premier cas, l'eau qui s'écoule, emporte toujours une portion de terre, & creuſe par là de plus en plus ſon canal. Quand au bout de pluſieurs milliers d'années ce canal devient aſſez profond pour être parallele au fonds de la vallée; celle-ci aura un écoulement ſuffiſant pour être miſe à ſec. Mais dans l'un & l'autre cas l'eau ſe frayera un chemin à travers la terre vers des endroits plus bas: d'abord elle s'y filtrera goutte à goutte, par où les couches inférieures du terrein s'amolliront & deviendront marécageuſes. Mais comme l'eau emporte toujours une partie de la terre, ſon paſſage s'élargira peu à peu, & à la fin elle prendra la figure d'une ſource vive ou d'un ruiſſeau: les couches ſupérieures du terrein s'affaiſſeront, & précipitées dans le ruiſſeau elles ſeront emportées par le courant. Delà naîtra avec le temps une ouverture en pente, aſſez ſpacieuſe pour deſſécher la vallée, qui avoit été un lac. Il ne faut qu'avoir vu les petites routes détournées, que ſe creuſe l'eau exaltée des moulins, ſi le meunier n'eſt continuellement occupé à les boucher, pour ne trouver rien d'incroyable dans ma théorie du deſſéchement des vallées. Souvent une cauſe accidentelle accélérera cette opération, que la Nature n'auroit conſommée ſans cela que dans le cours de pluſieurs ſiecles: lorſque, par exemple, les ſouris criblent les montagnes, ce que les hiſtoriens arabes diſent être arrivé quatre cents ans avant Mahomet, ou lorſque la digue de montagnes, qui borde un lac, eſt fendue par un tremblement de terre. C'eſt à un pareil tremblement que la Theſſalie doit ſon origine, comme le rapporte Hérodote. (Lib. VII. c. 129.) Cette contrée étoit préciſément avant le tremblement de terre une de ces vallées dont les eaux n'ont point

M d'écou-

d'écoulement c'est-à-dire, un lac élevé, que mon ami s'imagine que la sagesse du Créateur auroit du éviter dans la formation de la surface du Globe.

Je me figure après cela, que, dans des contrées fort arides, ces sortes de vallées enfermées de toute part, & sans avenues, doivent être beaucoup plus communes que dans les contrées abondantes en eaux: car dans les premieres, les eaux ne restent pas assez long-temps, pour pouvoir amollir le sol au point de se creuser un passage souterrein: & d'un autre côté les vallées applaties ne se remplissent guere jusqu'au débordement: par conséquent les ruisseaux ne sauroient se creuser leurs lits jusqu'à des profondeurs paralleles au fond des vallées; au moins cette opération prendroit-elle dans ces pays autant de siecles platoniques, que chez nous de siecles ordinaires. L'Histoire Naturelle de l'Arabie aride me semble aussi être d'accord avec mon opinion: car, autant que je puis en juger par la langue & par la lecture des écrits arabes, ce pays doit avoir beaucoup de ces vallées semblables à des réservoirs, où les eaux s'amassent pendant les fortes pluies, & qui ne se vuident que par l'évaporation: la langue arabe a plusieurs noms pour les désigner; or il est impossible que ces vallées aient des écoulements paralleles à leur plus bas fond. (*) Au reste s'il est rare de rencontrer de semblables vallées en Allemagne, c'est parce que l'Allemagne est un pays abondamment arrosé.

Enfin j'attends des lumieres, pour savoir si mes conjectures sont effectivement conformes à l'histoire de l'Arabie, ou si dans mon cabinet je me suis représenté les choses autrement que ne les trouveront les voyageurs. Au reste

(*) Mes Lecteurs Européens trouveront quelque éclaircissement sur cette matiere, dans l'Histoire naturelle d'Alep par Russel, (*natural history of Aleppo p.* 49. 50.) où l'on décrit une de ces vallées sans ouverture, qui produit du sel. Je présume qu'il en est de même de ces déserts remplis de sel, qui sont dans l'Afrique Orientale, entre l'Ethiopie, la Nubie, & la mer rouge.

reſte ma queſtion ne regarde que les contrées arides de l'Arabie, elle ne s'étend point à celles qui ſont fort cultivées, & où dans quatre mille ans l'induſtrie humaine aura ſans doute pratiqué des écoulements en aſſez grand nombre.

XLI.

Des Machines, dont ſe ſervent les Arabes & les Egyptiens, pour arroſer leurs champs.

Il eſt connu que l'Egypte manquant de pluie, ſes habitants ont été obligés de ſe ſervir de machines hydrauliques pour arroſer leurs champs. Mr. Norden, dans ſon Itinéraire, publié aux dépens du Roi, a donné la figure de quelques-unes de ces Machines. (Voy. la Planche LIII.) Et Shaw a deſſiné celle qu'on nomme la roue perſane. (Part. II. p. 337.) D'autres furent appellées *Helices:* elles conſiſtoient dans une roue, dont un homme fouloit la face extérieure, en s'appuyant des deux mains contre une ſolive, pour ne pas tomber. Si Mr. le Lieutenant Niebuhr trouve ces Machines différentes de celles que nous voyons dans Norden & dans Shaw; il voudra bien les décrire telles qu'elles ſont en uſage, & faire deſſiner celles qui lui paroîtront devoir l'être, ſans oublier de nous inſtruire en même-temps de leurs avantages & de leurs défauts. Il trouvera auſſi de ces Machines en Arabie ſous le nom de دوالي ou de منجنون; je vois auſſi dans l'Alcoran, que l'on s'eſt quelquefois ſervi de boeufs pour arroſer la terre. Lorsqu'il s'occupera de la deſcription de ces Machines, je le prie de ſe rappeller les paroles de Moyſe, Deutéron. XI. 10. qui ſemblent ſe rapporter à la *Helix*.



XLII.

De la Plante, que les Arabes appellent Murar.

Moyse ordonne de manger l'Agneau paschal avec de certaines herbes, qu'il nomme מרורים. On a coutume de traduire ce mot par *herbes ameres*, sans déterminer une certaine espece. Mais dans le Traité *Pesachim* du Talmud, מרור est le nom spécifique d'une herbe expressément distinguée des autres, que l'on mangeoit le jour de Pâque. Les Arabes d'ailleurs donnent effectivement le nom de مرار à une certaine herbe ou plante d'un goût âpre, qui, broutée par les chameaux, dégarnit leurs dents, en contractant les gencives, & colle leurs levres l'une contre l'autre. Il s'agit donc de savoir, si ce peuvent être là les *Merorim* de Moyse, c'est-à-dire, si ces herbes, étant cuites, peuvent faire une nourriture convenable aux hommes, & si elles croissent vers le milieu du mois de Mars.

Si cela n'étoit pas, comme je le crains, puisque Golius attache une idée d'arbre à ce mot de مرار: je prie nos voyageurs de rechercher par occasion, s'il n'y a point d'endroits, où le מרור du Texte hébreu & du Thalmud est le nom spécifique d'une herbe mangeable au mois de Mars.



XLIII.

De l'Agallochum, & אהלים.

Celsius, dans son *Hierobotanicum*, (P. I. p. 135. suiv.) est entré dans de grands détails, & a dit des choses fort intéressantes sur le mot אהלים, sans pourtant rien amener à la plus grande certitude.

Ma question sur l'Agallochum pourroit paroître ne pas convenir au but d'un voyage en Arabie, attendu que Celsius a prouvé d'une façon très-plausible,

fible, que l'Agallochum ne croît point en Arabie. Mais j'avoue, que je ne trouve pas fes preuves affez convaincantes, pour me faire défifter de cette queftion. Car, quoique cette drogue fe tranfporte des Indes au port d'Aden; il ne s'enfuit pas encore, qu'elle ne croiffe point dans l'Arabie heureufe. Il fe pourroit que l'Arabie en produisît d'une efpece moins bonne, qui n'eût pas affez d'odeur, ou qu'elle en produisît de la bonne efpece, mais en trop petite quantité pour fa provifion, ou pour fournir au grand débit qui s'en fait. L'Allemagne a des mines de fer, & cela n'empêche point, qu'elle ne tire du fer des pays étrangers. Peut-être que les voyageurs trouveront en Arabie une forte d'*Agallochum*, qui n'a point de vertu affez forte pour pouvoir être employée en parfum: & fuppofé que cela ne foit pas, leur féjour à Aden leur fournira peut-être l'occafion d'obtenir des marchands arabes de nouvelles lumieres fur l'*Agallochum* des Indes. Je recommande en particulier cette recherche au Médecin, dont la fcience pourra lui faire contracter avec les marchands des liaifons, qui furpaffent l'amitié ordinaire.

Les noms arabes de l'Agallochum font les fuivants: اغالوجي, ou عود, البخور ou عود هندي.

La defcription la plus complette que nous en ayions, eft celle de Rumpf dans fon Recueil des Plantes d'Amboyne, L. II. c. 11. 12. 13. où l'on trouve auffi la délinéation des branches, des feuilles & des fruits de cet arbre; qui malgré tout cela demeure encore inconnu, parce que fa fleur & fes parties génitales ne font point exprimées. Si les voyageurs pouvoient découvrir ces deux myfteres, ils feroient à la Phyfique un préfent bien confidérable, & un plus confidérable encore, s'ils pouvoient enrichir nos ferres européennes des graines de l'Agallochum. (*)

A en

(*) Quoique Rumpf s'étende affez fur l'ufage médicinal de ce bois, Mr. le Profeffeur Buttner, à qui je viens de lire cet article, defireroit pourtant plus de détail, & un détail plus authentique touchant la vertu cordiale, & celle d'exciter l'appétit charnel, qu'on lui attribue.

A en juger d'après la relation de Rumpf, les échantillons d'Agallochum, que l'on trouve dans nos cabinets de curiosité, ne seroient guere de la meilleure sorte, qui se nomme *Calambac*, & se distingue en ce que son bois gagne le fonds de l'eau, & est si mou que l'on peut l'enfoncer avec les ongles. Je ne doute point que nos Savants n'apportent un morceau de ce Calambac pour le Cabinet du Roi, si le commerce ou l'amitié leur en offre les moyens.

La Mythologie des Orientaux place cet arbre dans le Paradis. Si אהלים signifie l'*Agallochum*, & si c'est de cet arbre qu'il il s'agit dans la prophétie de Balaam, (Num. XXIV. 6.) je présume que cette fable est ancienne, & qu'il y est fait allusion dans cette expression, *comme l'Agallochum que Jéhova a planté.* Je prie donc nos voyageurs de faire aussi attention à cette fable, & de nous communiquer les nouvelles particularités qu'ils pourront en apprendre, & que Celsius n'a point marquées dans la premiere partie de son *Hierobotanicum* p. 158. 159. 160.

Mais outre tout cela je les prie de rechercher, si le mot hébreu אהלים signifie en effet la même chose que *l'Agallochum.* Celsius le soutient, & cette interprétation convient à merveille aux passages Ps. XLV. 9. & Prov. VII. 17. Elle est de plus confirmée non-seulement par la Version Chaldaïque des Pseaumes, que Celsius allegue, mais encore par la Version Chaldaïque du Cantique des Cantiques, par la Vulgate dans le Cantique & dans les Proverbes, & par la Version Syriaque du Cantique. Les autres Versions anciennes sont ici bien moins satisfaisantes. On ne sauroit approuver celles qui traduisent ce mot par *costum*, *stacte*, qui ont dans l'hébreu un nom différent; ni celles qui le rendent par *crocus*, lequel est expressément distingué, de אהלים Cant. IV. 14. ni celles enfin qui l'expliquent par *cinnamomum.* Cependant, ce qui me fait hésiter c'est que dans toute la Philologie orientale, je ne trouve rien qui confirme l'explication de Celsius. Je prie donc nos Savants d'examiner à l'aide de la langue arabe, si אהלים a été véritablement le nom de l'*Agallochum.* Pour moi, je n'ai pu même jusqu'à présent trouver une étymologie, qui favorisât cette opinion; & cependant cela ne feroit pas encore décisif. En cas que l'arbre

l'arbre fût entiérement étranger à l'Arabie, & n'y crût point; il me suffiroit, pour lever mon doute, de savoir, que, dans la langue des nations qui le transportent chez les Arabes, il porte un nom étranger, dont le son fût semblable à celui de אהלים. Il me reste encore une conjecture à proposer. Peut-être le mot est-il mal écrit, & qu'en changeant l'ordre de deux lettres il faut lire אלהים; cela reviendroit effectivement au mot grec ἀλόη, lequel probablement aura passé de l'Orient en Grece, avec la chose qu'il signifie. La grande vénération pour cet arbre prétendu du Paradis, qui va jusqu'à n'oser l'abattre, sans avoir auparavant offert un sacrifice à la divinité qui le protege, pourroit bien lui avoir valu le nom d'*Arbre divin*. Si Monsieur le Professeur de Haven se trouve à portée de feuilleter d'anciens Manuscrits hébreux, je le prie d'examiner s'il se découvre quelque trace de cette leçon dans ces quatre passages, Num. XXIV. 6. Psalm XLV. 9. Prov. VII. 17. Cant. IV. 14. (*)

XLIV.

De l'אלה ou אילן, le Térébinthe.

La plupart des Modernes ont expliqué par chêne les mots אלה & אלון: il est à présumer que c'est par ce que leur son ressemble en quelque maniere à celui du mot אלון, qui signifie un chêne. Mais *Celsius* me paroît avoir solidement prouvé, que ces mots désignent plutôt le Térébinthe. (**) La seule chose qui me reste à découvrir, & que je souhaiterois d'ap-

(*) Il a pu arriver que les Juifs, par respect pour le nom de Dieu, aient changé אלהים en אהלים. Cela feroit très-conforme à leur usage d'écrire אלקים, même quand ils emploient ce mot dans leurs livres pour désigner la Divinité; ce qu'ils font pour ne point profaner des lettres, auxquelles ils attachent une idée de sainteté.

(*) Hierobot. P. I. p. 34. 58.

d'apprendre par le fecours de la langue arabe, c'eſt ſi la Philologie confirme ce ſentiment, c'eſt-à-dire ſi dans quelque dialecte de la langue arabe le Térébinthe a un nom, qui dérive des racines اول ou ايل.

La grandeur de cet arbre fait le ſecond objet de ma curioſité. La Bible dépeint communément les אילים comme de fort grands arbres, ſous l'ombre deſquels on avoit coutume de dreſſer des tentes, & qui peuvent même, à cauſe de leur grand âge, ſervir aux voyageurs de ſignaux géographiques, par exemple Deut. XI. 30.

Cela même me rend curieux d'apprendre quelque choſe de plus précis touchant l'âge, que le Térébinthe peut atteindre. Suivant les Recueils de *Celſius* les Thérébinthes, comme nos chênes, doivent pouvoir vivre autour de mille ans. Outre le dernier terme de leur vie, on ſera charmé d'apprendre à connoître le temps que dure leur accroiſſement, le temps où cet accroiſſement s'arrête, les marques à quoi l'on reconnoît leur âge, & d'avoir des relations particulieres de quelques Térébinthes fort vieux, que l'on pourroit rencontrer; ſi celui des voyageurs qui en aura le loiſir, veut bien noter ces circonſtances.

Les Térébinthes ſont quelquefois repréſentés dans la Bible comme des monuments ſacrés, & leur ombre comme le lieu du ſervice divin, probablement à cauſe de leur grand âge. Trouve-t-on encore quelquefois parmi les Orientaux une vénération religieuſe pour de vieux Térébinthes? ou bien la Religion Mahométane a-t-elle produit à cet égard le même changement, que la Religion Chrétienne a produit chez nous à l'égard du reſpect pour des chênes antiques?

La Bible fait ſi ſouvent mention des Térébinthes, que je ne ſaurois m'empêcher de deſirer une figure exacte de cet arbre, tel qu'il paroît dans ſon état le plus parfait, & à feuilles touffues. Elle pourroit être employée utilement dans une Bible à eſtampes. Mais ſi le temps ne permet pas de remplir ce ſouhait, il eſt juſte de le ſacrifier à d'autres deſſeins, plus néceſſaires & plus importants.

XLV.

XLV.

Du כפר, *Cyprus*, *ou Albhinna.*

Je ne puis douter que *Celsius* (*) n'ait bien expliqué de כפר, dont il est parlé *Cant.* I. 14., par l'*Albinna* des Arabes, que les Grecs appellent Κύπρος: je le croirai du moins jusqu'à ce les voyageurs m'apprennent, que c'est une erreur.

Il reste cependant encore quelques doutes, que je voudrois voir levées.

1) Je ne trouve pas, que dans aucune autre langue orientale l'*Albinna* soit nommée כפר: & je ne saurois pourtant m'imaginer, que les Hébreux aient déja du temps de Salomon emprunté ce nom des Grecs.

Ce nom se trouve-t-il, par hazard, dans quelqu'une des dialectes arabes usitées dans la vie commune, tellement, qu'une étymologie plausible nous le désigne comme un terme originairement arabe? Ceci donneroit une entiere certitude à l'interprétation de *Celsius*. Les Arabes emploient-ils jamais leur verbe كفر, pour dire colorer la peau ou les cheveux, soit qu'il signifie par sa dérivation, *inficiari nativum colorem*, ou *obtegere colore?*

2) Que peut signifier, dans le style amoureux, une grappe de Cypre, Cant. I. 14? Ce n'est point des feuilles, dont la poussiere sert de fard aux Orientaux, mais des grappes qu'il est question. Les femmes les porteroient-elles en forme de bouquets comme cela est représenté dans le passage cité?

3. Que

(*) Hierobot. P. I. p. 222.

3. Que signifient les paroles qui suivent, *dans les vignes de Henguedi?* Quel rapport une grappe de Cypre a-t-elle avec des vignes? (*)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XLVI.

Du ראם, רים, ou ريم, *animal sauvage du genre des Boeufs.*

Malgré tant de peines que se sont donné de vrais Savants, des *Bochart*, des *Hiob Ludolph*, & des *Schultens*, pour développer le sens du mot hébreu ראם ou רים, ce sens demeure encore presque entiérement caché. Le dernier seul dans son Commentaire sur Job (XXXIX. 9-12.) paroît être entré dans le chemin, qui peut conduire à la découverte de la vérité. Sans charger la langue hébraïque d'un nouvel animal, qui nous soit connu, il se contente de rapporter tout ce qu'il a pu trouver dans les écrivains arabes touchant le mot de ريم Il avoue à la vérité lui-même, qu'après avoir lu ce qu'il rapporte on ne sait cependant pas encore de quel animal il s'agit; parcequ'aucun de ces écrivains n'en a donné une description methodique, ni indiqué des caracteres, par lesquels on puisse le distinguer d'autres bêtes à cornes, & sur-tout de nos boeufs, lorsqu'ils sont faurouches. Ce qui cependant paroît certain, c'est que Golius a mal traduit ريم par *Dorcas*; & que l'animal dénoté par ce terme appartient au genre des boeufs, avec cette différence, qu'il est absolument impossible de l'apprivoiser. Aussi voyons-nous,

(*) Mr. le Professeur *Buttner* souhaiteroit, que l'on recherchât plus exactement, quelle est proprement la partie de l'*Albinna*, dont on compose les couleurs, & quelle préparation on lui donne; s'il étoit sûr, qne c'est l'Alhinna, qui rend le maroquin de Turquie si préférable à celui que l'on peut contrefaire chez nous, cette question en seroit d'autant plus digne de l'attention des voyageurs. Il souhaite aussi qu'ils rapportent du fruit & de la graine de l'Alhinna.

nous, que le texte sacré lui suppose une grande ressemblance avec le boeuf, lorsque l'on demande à Job, s'il oseroit bien confier au *Rem* tels ou tels travaux des boeufs.

Les voyageurs nous délivreront de tous ces doutes & de notre ignorance, en nous apportant du ريم une figure correcte, avec une description méthodique & tout-à-la-fois circonstanciée. Je les prie de ne point oublier les moeurs, la vitesse & le naturel farouche de cet animal, & de comparer soigneusement avec sa nature le passage de Job XXXIX. 9-12.

A l'occasion de ce passage, il me vient dans l'esprit de demander encore, si les Arabes se servent de boeufs apprivoisés, pour défendre leurs biens pendant la nuit contre les attaques des bêtes sauvages, comme Kolbe le raconte des Hottentots? Il prétend qu'ils dressent leurs boeufs à se ranger de front, à serrer leur rang, & à présenter toute une ligne de cornes à l'ennemi qui s'avance.

XLVII.

Du חרש *& de la Ciguë.*

J'ai déja parlé plus d'une fois de la Ciguë. Quel nom porte-t-elle en Arabie? Y est-elle plus venimeuse que chez nous, sur-tout celle qui ne croît point dans des lieux humides? Connoît-on dans l'Orient quelque chose de sa vertu médicinale, que *Stoerk* a depuis peu découverte en Allemagne? Si le Médecin en a un jour le loisir, je le prie de faire avec des pillules de Ciguë, (*) les mêmes expériences sur ces animaux, qui ont été faites ici à Gottingen avec plus de sortes de poisons, & de les décrire exactement.

Dans plusieurs endroits de la Bible le mot de חרש signifie poison. *Celsius* en

(*) Voyez l'article XXVIII. où la préparatation de ces pillules est décrite.

en traite & le prend pour la Ciguë, (*Hierobotanicum* P. II. p. 47-52.) mais je ne vois rien qui autorise son opinion, attendu qu'aucun des Anciens ne le traduit de la sorte, & qu'il ne peut montrer non plus, que dans aucune des langues orientales la Ciguë porte ce nom. La seule preuve de son explication c'est que la Ciguë est venimeuse, & que ראש signifie un poison. Mais parmi le grand nombre de plantes venimeuses, le venin de la Ciguë ne lui donne point le droit d'être appellée ראש. Si ce terme devoit nécessairement être le nom générique d'une plante, il conviendroit beaucoup mieux à la Jusquiame, (*hyoscyamus*,) & cela en vertu d'un passage d'Osée. (ch. X. 4.) Car quoique la Ciguë croisse également dans les champs, ce n'est pourtant pas dans les sillons, mais aux haies, sur les monceaux de pierres, & principalement aux endroits humides, comme dans le voisinage des sources, qu'elle aime le plus à végéter.

Cependant je souhaite de savoir, si l'on ne trouve point dans l'Orient de quoi fortifier la conjecture de Celsius par quelque découverte nouvelle pour moi, & qu'il auroit ignorée lui-même. S'il ne se trouve rien de pareil, je pencherois plutôt à prendre le mot de ראש pour un nom commun à tous les poisons, soit du regne animal, ou du regne végétal: par conséquent il exprimera dans le passage d'Osée toutes les herbes venimeuses, qui croissent d'elles-mêmes dans les champs, sans l'industrie des hommes. Dans ce passage de Moyse, (Deut. XXXII. 32, 33.) j'ai beau substituer au mot ראש une herbe venimeuse quelconque, le sens sera toujours bizarre: *leurs raisins sont des raisins de ciguë, & la ciguë incurable des aspics.*

Ne seroit-il pas possible de découvrir dans quelqu'une des dialectes arabes une signification plus particuliere pour le mot ראש, entant qu'il veut dire du poison? Je ne demande pas une simple étymologie, je l'aurois toute trouvée dans le verbe رشّ *arroser;* mais elle ne me satisfait pas en matiere de Philologie, si je n'ai point l'usage pour moi. L'auteur de la version samaritaine a connu ce mot, & l'a conservé, tantôt sans y faire aucun changement, tantôt en transposant ainsi les lettres רשא. Cela me fait espérer, que ce mot, que l'on ne trouve point dans les écrits & les dictionnaires arabes, se sera peut-être conservé dans le langage de la vie commune, dans l'une

l'une ou l'autre dialecte, comme un terme de Province. Des herbes ameres, ou celles qui causent des coliques convulsives, pourroient bien, préférablement à toutes les autres, mériter le nom de ראש: & j'en juge ainsi; non-seulement d'après les anciennes versions, mais encore par ce que ce mot est si souvent joint avec celui d'absynthe.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XLVIII.

Pourquoi amer & venimeux *sont-ils synonymes chez les Orientaux*?

Le mot de ראש, dont je viens de parler, & qui vraisemblablement signifie un poison, est souvent rendu, dans les anciennes versions orientales de la Bible, par *amer:* & quelquefois même par un mot qui signifie le *Fiel*, (*) quoique assurément le mot de ראש ne puisse point avoir cette signification. Seroit-ce que ראש signifie de soi-même une chose amere? ou seroit-ce que les Hébreux se représentent tous les poisons comme amers?

S'il est certain que לענה signifie l'absynthe, on a de la peine à concevoir du premier abord ce que les Juifs veulent dire par l'expression d'*absynthe mortelle*, ou *venimeuse*, (**) puisque jusqu'à présent on a trouvé plutôt des vertus médicinales que du poison dans toutes les herbes analogues à l'absynthe.

Y auroit-il dans l'Orient une herbe venimeuse & tout-à-la-fois amere, qui eût pu décrier si fort le goût amer? ou les Orientaux comptent-ils parmi les

(*) Les Septante le traduisent ainsi Deut. XXIX. 18. XXXII. 32. Ps. LXIX. 22. Jérém. VIII. 14. IX. 15. Lament. III. 19. La Vulgate le fait aussi souvent, & la Version Syriaque dans quelques endroits.

(**) Le Thargum Hierosolymitanum & celui de Jonathan, Deuter. XXXII. 18. Apoc. VIII. 11. 12.

les poisons tous les laxatifs d'une certaine force, & qui causent des tranchées violentes? En ce dernier cas, les différentes especes d'absynthe pourroient leur avoir paru venimeuses, parcequ'elles doivent causer des douleurs dans les boyaux de ceux, où elles rencontrent des vers.

Tout dépend ici de l'usage des langues, auquel je prie nos Savants de faire attention, aussi-bien qu'aux expressions relatives à notre sujet. Je n'ajoute plus que ceci: C'est que *causer de l'amertume dans le ventre*, (Apoc. X. 9. 10.) ne peut guere signifier autre chose que causer des tranchées.

Ou bien y a-t-il peut-être effectivement une sorte d'absynthe, qui chasse les vers, (comme le شيح des Arabes,) mais qui dans les climats plus chauds auroit une force capable de produire des mouvements convulsifs, ou même de tuer les personnes, qui, ayant le corps infesté de vers, la prendroient dans une dose trop forte? & seroit-ce là ce que la version chaldaïque apelle *l'absynthe de la mort*?

Les Médecins, à qui j'ai lu cet article, & Monsieur *Rœderer* en particulier, ne sauroient se mettre dans l'esprit, que la vraie absinthe puisse par des effets pernicieux s'être attiré le soupçon d'être venimeuse. Il présume donc, que dans ces contrées il pourroit croître en abondance une plante venimeuse, dont les feuilles, semblables à celles de l'absynthe, l'ont fait confondre avec elle par le commun peuple, & lui ont fait donner le même nom. C'est à quoi encore que je prie de faire attention.

XLIX.

De l'Absynthe, & de la לענה.

J'ai déja parlé dans l'Article précédent de l'Absynthe mortelle, & fait mention du شيح des Arabes. Mais comme je suis incertain si le شيح des Arabes est une espece particuliere d'Absynthe, ou si elle est parfaitement analogue avec une de celles qui sont connues parmi nous: je

je prie nos voyageurs de me faire une réponse, si le dernier cas a lieu, & si c'est le premier, de me donner une description.

Celsius croit, que לענה, dont la Bible fait si souvent mention, est l'espèce d'Absynthe, que les Arabes nomment شيح. Je prie nos Savants de relire ce qu'il en dit, (Hierob. P. 1. p. 481-487.) & de décider s'il a raison. לענה doit être une plante fort odieuse, son nom dérive de لعن qui signifie *malédiction;* & la Bible y attache toujours un sens désagréable. Est-ce que شيح excite chez les Arabes une idée également odieuse?

L.

De la vena Medinensis.

Les Médecins, à qui je lis mes Questions avant de les envoyer, pour voir s'il n'ont point à ajouter quelque question que j'eusse omise, me font souvenir de demander aux voyageurs une description exacte de ce Ver, que nous appellons *Vena Medinensis*, ou le Ver des nerfs. Comme ils m'en ont montré la figure dans le *Commerce littéraire* de Nuremberg, il ne restera principalement qu'à bien détailler l'histoire de cette maladie, à en faire connoître l'origine & la maniere de la guérir. Nous leur aurions beaucoup d'obligation s'ils pouvoient faire quelque nouvelle découverte sur ce Ver, en le considérant au microscope. Je souhaiterois aussi d'en savoir le nom arabe.

LI.

De l'Insecte Adorateur de Dieu.

J'ai demandé (Art. XXXIII. n. 6.) une description de cette *feuille volante*, que les Turcs tiennent pour sacrée, & je supposois alors, qu'il n'en existoit aucune délineation, à l'exactitude de laquelle on pût se fier.

Mais

Mais Monsieur le Professeur *Buttner* m'a appris, que dans l'année 1756. *Roesel* avoit obtenu cet Insecte, que les Hollandois nomment nomment *l'Adorateur de Dieu*, & les Autrichiens *Weinbandel* ou *Weinbasel*, qu'il lui étoit parvenu vivant par la Hongrie, & par Francfort, & qu'il en avoit donné la figure & la description dans son *Insectologie*, Tab. 12. Mr. *Buttner* est d'autant plus convaincu, que c'est là le véritable *adorateur de Dieu* des Orientaux, qu'il possede lui-même un de ces animaux transporté de l'isle de Ceylon, & conservé dans l'esprit de vin, lequel ressemble parfaitement à celui, que *Roesel* a décrit.

Une partie de ma question proposée ci-dessus devient superflue, si nos voyageurs trouvent, que le dessein de *Roesel* soit en effet parfaitement semblable à la figure de *l'adorateur de Dieu* des Arabes; je souhaiterois cependant de savoir le nom, qu'on lui donne en Arabie. Mais la lecture de la description de *Roesel* me conduit à une question plus importante encore. Je voudrois savoir comment s'accouple cet animal singulier. Car *Roesel* n'a jamais pû le découvrir, parceque ces animaux ne se voyoient pas plutôt, qu'ils s'effrayoient l'un de l'autre, se préparoient au combat, alloient à l'attaque, & s'entre-dévoroient. Mais il n'en avoit reçu qu'un petit nombre: & je ne doute point que dans leur pays natal, où ils sont fort nombreux, on ne puisse observer leur accouplement. Il excite d'autant plus ma curiosité, que la nature, en donnant à ces prétendus dévots un instinct si peu sociable, a mis un si grand obstacle à la propagation de l'espece. Comment surmontent-ils ces obstale? Si dans la saison de l'accouplement cette haine & cette frayeur si peu naturelle ne disparoissent totalement, il semble que l'accouplement des Adorateurs de Dieu devroit se faire avec crainte & tremblement, comme celui de l'araignée; & qu'un penchant invincible devoit les entraîner à ce dangereux plaisir. Je souhaiterois aussi de savoir les mois, dans lesquels vit & meurt l'Adorateur de Dieu.

LII.

De l'utilité phyſique de la Circonciſion des garçons & des filles.

Il paroît certain, que dans les pays méridionaux la Circonciſion a une utilité phyſique, & peut être que, d'après la remarque de Mr. le Profeſſeur *Schultze*, Jéſus-Chriſt ſuppoſe cette utilité comme une choſe connue. (Jean VII. 22. 23.) *Philon* au moins dit clairement, qu'elle eſt un préſervatif contre une eſpece de bubons, (ἄνθρακας) qui viennent plus rarement aux circoncis, qu'à ceux qui ne le ſont pas. Et *Hiob Ludolph* aſſure, que les Ethiopiens, quoiqu'ils ſoient Chrétiens, & ne croient pas qu'aucun précepte divin leur impoſe la Circonciſion, ont cependant conſervé, pour des raiſons de ſanté, cet ancien uſage de leur nation.

Monſieur le Profeſſeur *Forskål*, auſſi-bien que le Médecin, ſont donc priés de donner une attention particuliere aux influences de la Circonciſion ſur la ſanté, & ſur-tout aux articles ſuivants.

1) Eſt-il bien conſtaté, que dans ces climats chauds, les incirconcis ſoient communément ſujets aux carbonelles, tandis que les circoncis y ſont moins expoſés? Mr. le Médecin *Roederer* a trouvé à ceci un défaut de vraiſemblance, à moins qu'il ne ſoit queſtion des carbonelles, qui viennent aux enfants, & qui tirent leur origine des glandules ſéparées.

2) Si le fait eſt vrai, quelle en peut-être la cauſe phyſique? Le prépuce dans les climats plus-méridionaux a-t-il une autre conformation, que ſous la zone tempérée? ou faut-il en chercher la cauſe dans une plus grande force des molécules ſpermatiques? ou bien réſide-t-elle ailleurs?

3) Quelle eſt la nature des carbonelles? Comment les guérit-on? Quelle analogie ont-elles avec les divers ſymptomes du mal vénérien, lequel eſt originaire d'un climat encore plus chaud?

4) Quel préservatif opposent à ce mal les Chrétiens de l'Arabie méridionale, lesquels ne subissent point la Circonsion?

5) Est-ce là le seul avantage de la Circoncision? ou en a-t-elle encore d'autres?

6) Monsieur le Médecin *Roederer* aussi-bien que Monsieur le Professeur *Buttner* présument, que la Circonsion a eu encore une autre utilité, c'est de prévenir la *Phimosis*, inconvénient qui résulte d'un prépuce trop long ou trop étroit, & qui rend les hommes inhabiles à l'acte de la génération, à cause des douleurs qui l'accompagnent. Ces Messieurs m'apprennent, que cet inconvénient n'est pas sans exemple en Allemagne, & qu'il rend les hommes incapables de remplir le devoir conjugal, à moins qu'on ne leur fasse subir une opération approchante de la Circonsion. Ce défaut, qui est rare chez nous, seroit-il plus commun chez les habitants des pays chauds, à cause de la grandeur de leurs prépuces? Et d'où vient cette grandeur extraordinaire? Est ce la Nature qui la donne? ou les jeunes-gens se la donnent-ils eux-mêmes, lorsque par une volupté prématurée ils se manient le prépuce? C'est ce dernier soupçon, que forment les Médecins, que je viens de nommer. Il me vient encore une idée sur ce sujet. Peut-être est-ce là à quoi se réduisent les carbonelles de *Philon*: je veux dire, que peut-être il ne résulte point de carbonelles proprement dites de ce qu'on n'est pas circoncis, mais que Philon, en homme peu versé dans la Médecine, a nommé ἄνθρακας ces douleurs très-sensibles, que la *Phimosis* fait quelquefois souffrir à des incirconcis dans le commerce avec les femmes.

7) Jusqu'à quel point augmente la nécessité de la Circoncision, à mesure que l'on s'approche d'avantage de la Ligne?

Voici mes idées là-dessus. Je pense, que dans la Palestine & en Egypte la Circoncision est utile, au lieu qu'en Abissinie elle devient presque indispensable. Je veux dire, que dans l'Abissinie le nombre de ceux, qui

qui ressentent les suites fâcheuses du prépuce conservé, est si grand, que les Peres & les Meres se rendroient coupables de négligence envers leurs enfants, s'ils ne prenoient soin de les circoncire de bonne heure, dans les années, où cette opération est moins dangereuse.

Quand la Compagnie sera sur son retour, & que de l'Arabie heureuse, qui est fort avancée vers le Sud, elle passera dans la Syrie, dont la situation est beaucoup plus septentrionale, nos Savants auront une occasion favorable de s'éclaircir sur cette matiere, vu qu'ils parcourront successivement un espace de 20. à 30. degrés de latitude, & cela, après avoir appris à connoître dans le pays le plus chaud de tout cet espace jusqu'à quel point la Nature rend la Circoncision utile ou nécessaire.

8) Le Réseau de Malpighi, (*rete Malpighianum*) qui est plus fort chez les Noirs que chez les Blancs, contribueroit-il à rendre la Circoncision plus nécessaire aux premiers? Cette pensée fugitive m'est venue en considérant, qu'en Abissinie la Circoncision est en usage même parmi les Chrétiens, mais comme les Médecins, à qui je lis ces Questions, ne la goûtent point, je ne la propose qu'avec défiance.

9) Si cette idée devoit être rejettée, il sembleroit, que dans l'Arabie la plus méridionale, qui est située sous le même degré de latitude que l'Abissinie, les mêmes raisons physiques devroient rendre la Circoncision nécessaire aux Chrétiens. Y en a-t-il en effet parmi eux, qui par précaution font circoncire leurs enfants, ou la haine contre la Religion dominante, qui est la Mahométane, les empêche-t-elle de suivre en cela la voix de la nature? Mais alors n'y a-t-il pas plusieurs d'entr'eux, qui soient obligés de se faire faire l'incision dans un âge plus avancé, lorsqu'ils veulent se marier?

10) En quoi consiste la Circoncision des filles, qui est d'usage dans l'Abissinie? Je prie nos voyageurs de nous en donner une descrip-

tion anatomique, de nous décrire de la même maniere cette constitution extraordinaire des parties génitales, qui rend la Circoncision indispensable, & de nous apprendre, si elle est naturelle, ou si les filles se l'attirent elles-mêmes par des attouchements précoces. Cette Circoncision se fait-elle dans l'Abissinie sur toutes les filles, ou seulement sur quelques-unes? De quelles cérémonies est-elle accompagnée? Quels sont les maux, qu'elle doit prévenir? On pourra juger si ces maux sont réels, en s'informant si dans les parties de l'Arabie situées au même degré de latitude méridionale que l'Abissinie les femmes, qui demeurent incirconcises, sont sujettes à certaines incommodités, que les Abissines n'ont point?

Je me rappelle très-bien, que nos Savants ne feront point le voyage de l'Abissinie; mais le commerce établi entre deux pays si voisins, leur donnera peut-être occasion de s'instruire des particularités relatives à la Circoncision des filles abissines.

Comme la latitude de Tranquébar est la même que celle de l'extrêmité méridionale de l'Arabie, & répond encore plus exactement à celle de l'Abissinie moyenne; je prie le Médecin de la Compagnie d'entrer en correspondance avec le Médecin de la Mission établie à Tranquébar, sur ce qu'il aura découvert pour résoudre ces questions, & de lui demander les expériences, qu'il aura faites à Tranquébar sur le même sujet, auxquelles les Missionnaires pourront peut-être en ajouter de nouvelles, parce que l'on confie souvent plus de particularités touchant les affaires conjugales aux Ecclésiastiques qu'aux Médecins. Je crois en général, qu'une telle correspondance aidera beaucoup à résoudre les questions de médecine, que nous proposons.

LIII.

LIII.

Nouvelles Queſtions ſur la Manne, & ſur la maniere de l'apprêter, pour s'en nourrir.

Je dois ajouter encore une queſtion ſur la Manne à celles, que j'ai propoſées plus haut. Il eſt dit (Nombr. XI. 8.) que les Iſraélites broyerent la Manne dans des moulins à bras, ou la pilerent dans des mortiers. Une Manne pure ne paroît pas du tout avoir beſoin de cette manoeuvre: je m'imagine donc, que la Manne des Iſraélites étoit mêlée de feuilles, comme l'eſt aujourd'hui la Manne Arabique, & qu'ils les ont également converties en nourriture & en farine. Cela eſt-il praticable? ou peut-on trouver une autre explication de ce paſſage, qui me paroît très-difficile à entendre? Je prie en général, que l'on compare avec la Nature ce qui eſt dit de la Manne au Chapitre XVI. de l'*Exode*, & au Chap. XI. des *Nombres*, quand même il y auroit quelque choſe, que je n'euſſe pas indiqué expreſſément dans ces queſtions.

LIV.

De la maniere de châtrer.

J'eſpere de recevoir ſur-tout de l'Arabie quelques éclairciſſements ſur les loix de Moyſe, où il eſt fait mention des différentes façons de châtrer; parce que ce pays là eſt, pour ainſi dire, la patrie des Eunuques, & que la grande affinité de la langue arabe avec la langue hébraïque donne lieu de conjecturer, que pluſieurs des opérations, qui font ceſſer d'être homme, portent dans l'une & dans l'autre le même nom, encore que ces ſignifications chirurgicales des mots ne ſoient point marquées dans les Dictionnai-

res *Gauhar* & *Camus:* car combien peu de Philologues connoiſſent les termes de Chirurgie dans leur propre langue?

Dans le Deutér. (XXIII. 2.) les deux principales façons de châtrer ſont oppoſées l'une à l'autre, ſi je ne me trompe: ſavoir פצוע דכה, que je traduis, *à qui les teſticules ſont exprimés*, & כרות שפכה *à qui la verge eſt coupée*. Mais voici ce que pour plus de certitude je ſouhaiterois d'apprendre.

1) Y a-t-il des traces dans la langue arabe, par où l'on verroit, que דכה ſignifie les teſticules, & שפכה, dérivé de שפך *verſer*, la verge du membre viril?

2) La verſion arabe, publiée par *Erpenius*, & que je préférerois de ſuivre d'autant plus volontiers, que je regarde les Arabes comme les meilleurs interpretes d'un paſſage, qui traite des Eunuques, cette verſion, dis-je, rend le mot de שפכה par الخلال. Ce dernier ſignifie-t-il la verge? Je ne le connois point par la lecture des auteurs arabes; je l'ai vu ſeulement dans *Golius*, qui le traduit *Foramen penis*.

3) J'ai rendu la premiere expreſſion de Moyſe par *celui à qui les teſticules ſont exprimés*. Je ne dis pas *froiſſés*, car cette derniere opération paroîtra bientôt ſous un autre nom. L'uſage, d'après lequel le mot فصع marque l'action, par laquelle on exprime le pepin de ſa pelure ou écoſſe, m'a fait naître cette penſée. Mais il faut que je demande, ſi l'on connoît une pareille façon de châtrer, & je prierois le Médecin d'en donner une deſcription chirurgique, au cas qu'il eût occaſion d'y aſſiſter.

Dans le chap. XXII. 24. du Lévitique il eſt parlé de quatre manieres d'émasculer les animaux. Je paſſe celle qui eſt nommée כרות, parceque j'en ai déja dit quelque choſe dans les queſtions précédentes: voici les trois autres.

a) מעוך, *qui a les teſticules comprimés.* Les deux verſions arabes le traduiſent par ممروس, nom qui probablement encore aujourd'hui déſigne l'opération.

b) כתות

b) כתות *dont les testicules sont froissés, ou brisés.* Une des versions arabes traduit مدقوت, & l'autre مشهم, mot qui m'est tout-à-fait inintelligible.

c) נתוק, ce qui signifie autant que je puis le comprende, *à qui les testicules sont arrachés.* Ici la version arabe des polyglottes a le terme منصل, & celle d'Erpenius celui-ci مخلوع.

C'est là dessus que sont fondées les questions suivantes.

4) Quelles sont les opérations indiquées par les mots arabes, que je viens de rapporter, lorsqu'il s'agit de l'action de châtrer?

5) Les trois mots hébreux, que l'on vient de voir, sont-ils encore en usage chez les Arabes, pour désigner de semblables opérations? On décidera aussi, pour peu qu'il soit possible, si je les ai bien ou mal expliqués.

6) Quelle différence y a-t-il entre כתות & מעוך? L'auteur de la version syriaque, bien qu'il fût citoyen de l'Orient, paroît lui-même avoir trouvé cette question trop difficile à résoudre; car il rend ces deux mots par un seul, & cependant Moyse les distingue.

7) Si ces opérations renferment quelque chose d'inconnu en Europe, je prie d'en donner un exposé chirurgique.

8) Lesquelles de ces manieres d'émasculer sont d'usage par rapport aux hommes, & lesquelles ne le sont qu'à l'égard des animaux?

9) Je suis surpris de ne pas trouver, que l'on fasse aussi mention de la maniere de rendre inutiles les testicules par des ligatures. Cette opération n'est-elle point usitée dans l'Orient? ou bien seroit-elle marquée par quelqu'une des expressions précédentes, que j'aurois mal comprise? Supposé que cette opération soit d'usage, quel est le nom de la langue arabe qui l'exprime?

10) Moyse défend de châtrer des chevaux, des anes, des boeufs & des moutons. Mais comment les Israélites, dans la vie domesti-

meſtique, pouvoient-ils ſe paſſer de ces animaux châtrés? J'ai lu à la vérité, que les Arabes ne montent guere des chevaux hongres. Mais, en ſuivant cette coutume, comment eſt-il poſſible d'éviter mille malheurs, ou du moins mille accidents déſagréables? Auſſi une cavalerie compoſée de chevaux entiers paroît entiérement inutile dans la guerre, puisqu'un petit nombre de cavalles pouroit la mettre en déſordre. Pour pouvoir ſe paſſer de hongres, il faudroit que les Orientaux fuſſent tout-autrement habiles dans l'art de dompter les chevaux, que ne le font les Européens. Comment peut-on manger avec plaiſir de la chair des taureaux & des béliers? Je ſais fort bien, qu'il eſt permis aux Arabes de châtrer ces animaux; mais ce n'eſt que pour pouvoir me faire une idée de la loi des Iſraélites, que je voudrois ſavoir, ſi en Arabie les taureaux & les béliers, qui ſe font déja accouplés, ne laiſſent pas d'être mangeables dans certaines ſaiſons, lorsque le temps de leur chaleur eſt paſſé, & ſi alors leur viande eſt ſavoureuſe, comme chez nous la venaiſon, qui n'eſt point châtrée.

Shaw rapporte, (p. 242.) que les Arabes regardent comme une action cruelle celle de châtrer les chevaux & les chevreaux, & que par rapport à ces derniers ils ſe contentent de leur diſloquer ou de leur écraſer les teſticules à l'âge de trois mois. Ceci ne leve pas mes doutes quant aux chevaux, & les augmente de beaucoup quant aux moutons & aux autres bêtes à laine. Car enfin il paroît, que les Arabes de la Barbarie ne ſauroient ſe paſſer abſolument de toutes les manieres de châtrer, & Moyſe les a toutes défendues!

11) Quel nom les Arabes donnent-ils au chevreau, dont les teſticules ſont ou disloqués, ou écraſés?

LV.

LV.

Du שעטנז.

Moyse apelle שעטנז un habit tissû de laine & de lin. Ceux qui veulent éclaircir ce mot par la langue hébraïque, & par les langues qui ont de l'analogie avec l'hébreu, ne disent rien qui ait le moindre degré de vraisemblance: & leur peu de succès, aussi-bien que la forme si peu hébraïque de ce mot, m'a fait penser que ça été un mot égyptien. C'est une recherche que je recommande à Mr. le Professeur *de Haven*, en cas qu'il trouve le loisir & l'occasion d'approfondir la langue cophte. Mais quand même cela ne seroit pas, pourvu qu'il rencontre dans l'Orient des Personnes qui possedent cette langue, comme je ne désespere pas qu'il n'y en ait parmi le Clergé Cophte; je le prie d'examiner avec leur secours, si ce mot ne se trouve point dans leur langue. Pour leur faciliter ce travil, il faudroit les avertir, que peut-être le ע ne répond point à une consonne de la langue cophte, mais qu'il pourroit fort bien être mis pour un *A*, ou pour un *E*, ou même, comme cela est arrivé dans le Grec, pour un *O*. Au moins les Septante & Josephe écrivent-ils ψοθομφανηχ dans un endroit, où le Texte hébreu écrit צפנתפענח; car c'est ainsi & non צפנת qu'il faut lire; Gen. XLI. 45. & même dans la langue cophte, *le sauveur du monde* s'appelle *Psot emphaneh*, où l'on trouve à deux fois un *A* pour le ע.

LVI.

Des preuves de la virginité conservées après les noces.

Plusieurs voyageurs ont déja rapporté, que, relativement aux signes de virginité, les Arabes ne sont point aussi indulgents, que les Jurisconsultes ont coutume de l'être chez nous, & que, durant leurs noces, le

drap sanglant doit être étendu devant les convives. Cependant il ne sera pas superflu de donner une description plus détaillée de cette cérémonie, aussi bien que des droits matrimoniaux qui en dépendent.

Je souhaiterois particuliérement de nouveaux éclaircissements sur le passage de Moyse, Deut. XXII. 15-17. où tout n'est pas si clair, que bien des connoisseurs des coutumes de l'Orient pourroient le penser du premier abord. On y voit deux choses.

1) Le Pere & la Mere de l'épouse conservoient ce drap leur vie durant: circonstance, que j'ai cherchée envain dans les relations de voyage, que nous avons jusqu'ici.

2) Les convives doivent y avoir fait de certaines marques, qui constatoient l'authenticité du signe: car sans cette supposition il n'auroit jamais pu avoir force de preuve; & il auroit été facile au Pere & à la Mere de chaque fille, qui n'eût été rien moins que vierge, de teindre un drap de sang, & de le produire devant le Juge, plusieurs années après les noces.

Ainsi la question est, si les convives, en qualité de témoins, impriment des marques au drap encore saignant de la défloration récente; pour en faire un instrument valide en justice, & en quoi consistent ces marques?

Il n'est que trop certain, que de jeunes filles peuvent perdre la fleur de la virginité, ou du moins la rendre méconnoissable, sans cependant avoir eu commerce avec aucun homme. Il est vrai que cela n'arrive jamais sans leur faute: ce sont des chatouillements impudiques, qu'elles excitent avec leur main, ou d'une maniere encore plus honteuse; ou ce sont des jeux criminels avec les personnes de leur propre sexe, qui causent cet accident. Comme dans les climats chauds les femmes doivent naturellement être plus portées à toutes ces sortes d'impudicités artificielles, & avoir l'esprit plus fertile en inventions de ce genre, que dans les climats tempérés; je voudrois savoir, si cette façon de perdre la virginité est inconnue aux peuples du midi. S'ils la connoissent, la regardent-ils comme équivalente à la fornication? Quelles mesures prennent les parents, pour empêcher leurs filles de se causer un préjudice aussi essentiel, qu'est la perte de leur

leur virginité? Il semble que la vigilance la plus exacte y soit insuffisante. Se sert-on dans cette vue de moyens méchaniques, comme on le raconte d'une certaine nation africaine? Ou si cela n'est point, & que les filles, sans avoir eu commerce avec des hommes, se privent-elles-mêmes de leur virginité par des machinations secretes; n'arrive-t-il jamais chez un peuple si jaloux & si habile connoisseur des signes, que ses fêtes nuptiales soient troublées par des scenes tragiques?

LVII.

D'une certaine maniere de sanctifier le peuple, que le Prêtre doit éviter.

Ezéchiel (XLIV. 19. XLVI. 20.) parle d'une sanctification du peuple, qui auroit lieu, si le Prêtre sortoit vers le peuple dans les habits, dont il est revêtu en faisant les fonctions de son ministere; ou s'il faisoit cuire les viandes des victimes dans le parvis extérieur, destiné aux Laïques. Ces deux démarches devoient l'une & l'autre entraîner des suites onéreuses au peuple, puisqu'elles sont également interdites au Prêtre, pour que le peuple n'en soit pas sanctifié. Or comme il est incertain en quoi consistoit cette sanctification, dont il n'est point parlé dans la Loi de Moyse, & qui étoit uniquement fondée sur la coutume & sur un droit de prescription; nos Savants sont priés de voir, s'il se trouve quelque part en Arabie une pareille coutume, en vertu de laquelle celui qui toucheroit des choses saintes, ou celui même qui offriroit un sacrifice, fût sanctifié pour un ou plusieurs jours, & ce que c'est d'être ainsi sanctifié. L'homme sanctifié devroit-il s'abstenir du commerce charnel avec les femmes? ou sa personne seroit-elle tellement dévolue au Prêtre, qu'il ne pourroit-être libre sans se rédimer?

LVIII.

De l'action de cracher.

Arvieux prétend, que l'action de cracher passe, chez les Arabes, pour une chose extrêmement indécente, & pour une insulte grossiere faite à la compagnie? Cela est-il vrai? S'il en est ainsi, je ne saurois croire, que dans les paroles de Moyse, Deut. XXV. 9. il s'agisse de l'action de *cracher au visage*, qui auroit été en même-temps un affront pour le Tribunal: je crois que le mot ירק, comme le mot arabe بزق, doit signifier *cracher sa bile*, c'est-à-dire, *éclater en injures*, & que Mosye permet à la belle-soeur méprisée d'injurier, devant les Juges, le frere de son mari, & de décharger ainsi sa colere contre lui. Trouve-t-on dans le langage populaire des Arabes quelques traces de cette signification du mot بزق? Si cela est, je prie nos voyageurs de noter les expressions, qu'ils pourront découvrir sur ce sujet, & de les rapporter, autant qu'il sera possible, dans la connexion du discours.

Y a-t-il quelque usage en Arabie, qui puisse répandre du jour sur l'expression suivante: *Si son Pere lui avoit craché au visage, ne seroit-elle pas dans l'ignominie pendant sept jours? Quelle demeure enfermée sept jours hors du camp.* Num. XII. 14. Est-il ordinaire aux Arabes, lors qu'ils sont en colere contre leurs enfants, de les traiter d'une façon si indécente, sur-tout au cas que soit vrai ce que rapporte Arvieux? Chez nous c'est une chose si inouie, qu'aucune coutume n'a pu décider la conduite, que devroit tenir une fille en pareil cas, au lieu que Moyse la suppose comme étant connue. Une telle fille passe-t-elle chez les Orientaux pour notée d'une sorte d'infamie, au point de n'oser paroître pendant sept jours? Cette action a-t-elle, dans leur façon de penser, du rapport avec la lepre, dont il est ici question? Je m'explique. Disent-ils d'un homme, que Dieu lui a craché au visage, quand la lepre commence à se manifester dans cet endroit du corps?

Au cas que nos voyageurs se rappellent quelques-unes des relations d'Arvieux

d'Arvieux, je leur demanderai en passant, s'ils trouvent cet écrivain vrai & fidele dans ses récits. Etant celui, qui a traité avec le plus d'étendue des moeurs des Arabes, il nous importe de savoir si l'on peut se fier à lui. Comme je ne me repose aveuglément sur aucun historien, je ne crois pas les narrations de celui-ci exemptes de toute erreur. Je dois dire cependant, qu'il m'a toujours paru amateur de la vérité, & assez digne de foi. Mais quelques-uns de mes amis en jugent moins favorablement, &, à cause d'une certaine histoire, où il est question d'un amour & d'une chasteté incroyable, ils ne veulent pas ajouter foi à ceux même de ses récits, qui ne regardent que les coutumes & les moeurs.

LIX.

De l'usage de déchausser le soulier dans les cessions de droit.

Dans la même loi, qui concerne le mariage de la belle-soeur avec le frere de son mari défunt, il est dit que cette veuve, essuyant un refus de la part du dernier, lui ôtera le soulier, & que désormais il sera appellé en Israël du nom flétrissant de *déchaussé*. Il me semble entrevoir le sens de cette cérémonie. Il paroît par le Livre de Ruth, (IV. 7.) que dans les ventes c'étoit une ancienne coutume de déchausser le soulier devant les juges, & de le remettre à l'acheteur. De là vient, que le mot de *déchaussé* est presque synonyme avec celui de *Banqueroutier*, & qu'il est devenu injurieux.

Je souhaiterois néanmois d'être instruit plus particuliérement, s'il ne reste rien de cette coutume en Arabie; si la langue du pays conserve des phrases qui me sont inconnues, & d'après lesquelles *ôter le soulier* signifie *vendre*, ou peut-être même *faire banqueroute*. Et au cas qu'il se trouvât quelque part un vestige de cette coutume, je voudrois savoir, comment l'action de déchausser un soulier peut être l'emblême de la vente dans la façon de penser de ces peuples. Mais ce sont des faits que je demande, & non des conjectures, car nos Savants en Europe en imaginent toujours assez dans leurs cabinets.

LX.

Du mariage de la belle-soeur avec le frere de son premier mari.

Y a-t-il encore quelque part en Arabie des traces de la loi, qui oblige le plus proche parent, & sur-tout le frere d'un homme décédé sans enfants, d'épouser sa veuve, & de lui susciter de la postérité? Si cette loi est encore en vigueur, je prie nos voyageurs de nous la faire connoître dans toute son étendue, & de nous informer sur-tout, si elle oblige également les freres, qui eux-mêmes sont déja mariés? quelles sont les peines attachées au refus d'un pareil mariage? & comment il arrive, que le frere, qui épouse sa belle-soeur, perd par là son propre patrimoine: ce qui paroît avoir empêché quelquefois, qu'on ne se soit conformé à cette loi. (Ruth. IV. 6.)

Ce genre de mariage est en vogue chez les Mungales: & Mr. *Susmilch* observe, que c'est la Polygamie, qui en a introduit l'usage. Comme cette nation vend une grande quantité de filles aux peuples polygames, les femmes deviennent si rares, que plusieurs freres n'en peuvent avoir qu'une seule. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, si, chez les peuples, qui sont de la même race avec les Hébreux, ces sortes de mariages ont aussi leur origine dans la polygamie. Peut-être considerent-ils une femme achetée comme un patrimoine, comme un bien de famille, qui ne doit pas être aliéné, ni mis en liberté.

LXI.

De la Phrase נרד עקב *ou* נגר עקב.

Je prends la liberté d'entre-mêler ici une question purement philogique sur une phrase de la Bible, dont nous ignorons encore le véritable usage dans les langues des Orientaux: & je prie principalement Mr. le Professeur

ſeur de *Haven* de répondre à cette queſtion. Dans la Geneſe, XLIX. 19. il eſt dit de la Tribu de Gad יגד עקב. On dérive pour l'ordinaire le premier de ces mots de גדד; & alors on pourroit traduire *attaquer les talons*, ou par l'Arabe, *couper les talons*. L'un & l'autre paroît ſignifier, *pourſuivre les ennemis dans leur fuite, & couper la retraite aux derniers fuyards.* Mais l'Interprete Syrien déduit le même mot de נגד, (ינגד) & en le conſervant dans ſa langue il rend ainſi la phraſe: *il traînera les talons* (ܢܓܕ ܥܩܒܐ) ce qu'Ephraem Syrus explique ainſi: *il marchera le premier, & traînera, pour ainſi dire, les autres après lui; il formera l'avant-garde.*

Quoique l'une & l'autre de ces ſignifications ſoit naturelle, & puiſſe convenir à la phraſe; je n'ai trouvé dans les Ecrivains Orientaux aucun exemple parallele ni pour l'une ni pour l'autre, & je demeure même dans le doute & indécis entre deux interprétations également bonnes. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, ſi l'une ou l'autre eſt effectivement appropriée à l'art militaire, & d'en noter les exemples, quand même ils ne ſeroient pris que du langage de la vie commune. Je réduis ma queſtion à deux points.

1. *Tirer ou traîner les talons*, cette expreſſion eſt-elle ſynonyme avec celle-ci, *former l'avant-garde, marcher le premier au combat?*

2. جرّ عقبا eſt-ce une phraſe arabe, & quel en eſt le ſens? Du moins Saadias a pu conſerver dans ſa verſion arabe la phraſe entiere, يجرّ عقابة, d'où je conclus, qu'elle doit avoir un ſens dans la langue arabe, puiſque d'ailleurs Saadias ne traduit point trop littéralement.

LXII.

De l'Hémorrhoïs, & du Céraſtes, comme auſſi de cette eſpece de Serpent, qui s'appelle en Hébreu שפיפן*, & en Arabe* [illegible].

B*ochart* a traité fort ſavamment & dit des choſes aſſez vraiſemblables d'une certaine eſpece de ſerpens, dont le nom hébreu eſt שפיפן; Gen.

Gen. XLIX, 17. Il soutient que c'est le Cérastes: & je crois avoir trouvé de nouveaux arguments en faveur de son opinion dans les Septante, dans la Version Samaritaine, & dans une Version Chaldaïque. Cependant tout cela ne me contente pas au point de ne pas desirer, que l'on fasse en Arabie de nouvelles recherches sur ce sujet. Aussi sera-t-il facile de les y faire, puisque, d'après les regles grammaticales des deux langues, ce serpent est probablement le même, que les Arabes appellent سفّ, comme *Bochart* l'a déja observé.

Ainsi les voyageurs léveront tous nos doutes, en nous marquant quel est le serpent nommé *Siff*, & en nous donnant la description de sa figure, de son caractere, de sa façon de vivre, & de son venin.

Ce serpent, ou quelque autre, s'appelleroit-il, chez les Orientaux, le *dresseur d'embuches*, en sorte que ce ne soit point là un simple nom appellatif, mais le nom propre de ce genre de serpent? Ce qui me fait naître cette conjecture, c'est que les Septante & le Samaritain, qui n'ont point coutume de puiser l'un dans l'autre, s'accordent à traduire ce mot par *dresseur d'embuches*, & que le Cérastes semble mériter ce nom, plus qu'aucun autre serpent.

Que signifie le mot arabe معروى, dont les deux Interpretes Arabes se servent ici? Est-ce bien effectivement un mot arabe? J'en doute presque, vu qu'on ne le rencontre point dans les deux grands Dictionnaires composés par des auteurs arabes, & je soupçonne plutôt, qu'on l'a écrit de la sorte par mégarde, au lieu de l'écrire de cette maniere مقرون, ce qui seroit indubitablement le nom du Cérastes.

C'est *Bochart*, qui m'a suggéré cette conjecture, en comparant ce mot avec مقرنة, & en s'imaginant, que la Grammaire Arabe a une regle, qui admet la transmutation réciproque des deux lettres *Ain* & *Koph*. Les transmutations fréquentes, auxquelles il a recours, me sont suspectes, & j'aime mieux soupçonner ici une faute des Copistes, dans laquelle ils pouvoient d'autant plus aisément tomber, que les Arabes omettent assez souvent les points distinctif sur le *Koph*, aussi bien que sur d'autres lettres. Si Mr. le Professeur de *Haven* trouvoit des exemplaires manuscrits de la Bible Arabe, je

je le prierois d'y examiner ce passage, pour voir si ces exemplaires justifient mon soupçon.

En lisant ce que *Bochart* a écrit sur le שפיפן, on tombe naturellement dans le doute, s'il a en vue l'Hémorrhoüs ou le Cérastes: & d'ailleurs les connoissances, que nous avons en Europe de ces deux serpents, sont si défectueuses, que nous sommes obligés de demander de nouvelles lumieres aux voyageurs.

Commençons par le Cérastes. *Hasselquist* (*) nous en a bien donné deux descriptions exactes, dressées selon la méthode de *Linaeus;* mais il nous manque pourtant encore une figure, sur l'exactitude de laquelle nous puissions entiérement compter. La meilleure paroît être celle de *Prosper Alpinus*, (**) à en juger d'après les descriptions de *Hasselquist*, excepté qu'elle semble donner trop de grosseur à cet animal. Celles, qui se trouvent dans la Bible de *Scheuchzer*, montrent trop manifestement, qu'elles ne sont point le pur ouvrage de la Nature, mais celui de l'imagination du Peintre; qui au moins a ajouté quelque chose à la Nature: cela se manifeste sur-tout aux cornes; qui ne sont pas même placées dans l'endroit où elles doivent l'être, selon *Hasselquist* & *Prosper Alpinus*. En général *Scheuchzer* s'est si peu soucié de la correction de ses desseins, qu'il a même emprunté une figure du Cérastes de *Kolbe*, qui avoue pourtant lui-même n'avoir jamais vû un Cérastes; & que sa seconde figure du Cérastes, tirée d'*Aldrovandus*, surpasse en hauteur un homme à cheval, pendant que selon les relations beaucoup plus dignes de foi, dont nous venons de parler, & même selon celle de *Séba*, le Cérastes n'est haut que de deux pieds, ou de trois tout au plus. Les figures de *Séba* (†) sont à la vérité fidéles & d'après nature: mais je ne crois pas, que ce soient des figures de Cérastes, parce qu'elles n'ont

---

(*) *Resa til heliga Landet*, p. 315. 320. N. 61. 66.
(**) Rerum Aegyptiarum L. IV. c. 4. p. 209. 210.
(†) Tab. XIX. 1. XXVII. 1. XXXIV. 1. 2.

n'ont point de cornes. C'est pour ces raisons que je demande une délinéation exacte du Cérastes.

A' quoi peuvent lui servir ses cornes, que *Hasselquist* prend pour des *tentacula*, ou antennes, & qui manquent à d'autres viperes? Ce qu'en dit Pline est il vrai: *cerastis corpore eminere cornicula, saepe quadrigemina, quorum motu, reliquo corpore occultato, sollicitent ad se aves*? Hist. nat. L. VIII. c. 23. *Ephraem de Syrie* a peut-être voulu indiquer la même attitude, en observant au sujet du passage de Moyse, cité plus haut, que dans les déserts du Sinaï il est une espèce de serpents, dont il n'y a que les têtes, qui sortent de la terre. Car si on n'explique point de cette maniere les paroles de cet Ecrivain, si on adopte l'interprétation, que l'on trouve dans l'édition de Rome, il ne dira d'un serpent du Sinaï, que ce qui est commun à presque tous les serpents. Comme je vois aussi, que Jonathan le Chaldéen a traduit (רישי חיון) *têtes de serpents*, expression, qui convient à merveille à un serpent, dont le corps enterré sous le sable ne laisse appercevoir que la tête & les antennes, qui attirent les oiseaux; ma curiosité ne se borne pas au fait en lui-même; je voudrois encore savoir, si *tête de serpent* est un nom du Cérastes.

Je remarque encore en passant, que *Prosper Alpinus* & *Hasselquist* ne parlent jamais de plus de deux cornes. Y a-t-il réellement des Cérastes à quatre cornes?

Hasselquist, qui a le mieux décrit cet animal, a pourtant omis, selon sa coutume, la description de son caractere, de sa maniere de vivre, & de l'effet de son venin. Je prie Mr. le Professeur *Forskål* de nous instruire sur ces articles.

Je suis d'autant plus curieux de connoître les effets du venin du Cérastes, que sans cela je ne sache aucune marque, à laquelle je puisse le distinguer de l'Hémorrhoüs, & que je serois réduit à les regarder comme deux noms d'un seul animal. Car l'Hémorrhoüs est égalament dépeint comme une vipere avec une corne, & *Prosper Alpinus* prétend, qu'il n'y a que le mâle du Cérastes qui ait une corne. Au rapport des Anciens,

ciens de *Nicander*, par exemple, la morſure du Céraſtes cauſe peu de douleur; la plaie ſe durcit, & il s'y engendre des ampoules d'une couleur ſombre, & remplies d'une matiere noirâtre; la partie ſupérieure des pieds, depuis les genoux, éprouve une laſſitude déſagréable: quelques-uns ajoutent encore des vertiges violents, & une tenſion dans les parties naturelles, mais ils ne diſent pas aſſez clairement ſi c'eſt le Priapiſme. Les uns diſent, que la mort s'enſuit le troiſieme jour, mais Nicander la recule juſqu'au neuvieme. Qu'y a-t-il de certain en ceci? Je ſens parfaitement la difficulté de cette recherche, parce que la frayeur & l'amour du merveilleux chargent tellement ces ſortes de récits, que lors qu'ils paſſent par la troiſieme bouche, on ne peut plus y démêler la vérité. Mais comme ſa Majeſté a daigné joindre un Médecin à la Compagnie, il pourra peut-être apprendre avec certitude ce que d'autres n'ont pu ſavoir que par oui dire. Il me ſemble auſſi, que ſans s'expoſer à aucun danger, on pourroit eſſayer ſur des animaux la force du venin des ſerpents: & voici comment. Lorsqu'on a tué un ſerpent, ſon venin demeure encore renfermé dans ſes réſervoirs. Or ſi l'on ſerroit un animal en vie entre les dents du ſerpent mort, on pourroit peut-être par une bleſſure artificielle faire des expériences certaines ſur l'effet de ſon venin.

Je prie nos voyageurs de remarquer en même-temps, à quoi l'on peut diſtinguer encore le Céraſtes de l'Hemorrhoüs, indépendamment de l'effet du venin.

Ce dernier, je veux dire le ſerpent, dont la morſure cauſe une perte de ſang par tous les endroits du corps, ſans qu'il ſoit poſſible de l'étancher, nous eſt encore moins connu. Sa figure dans *Scheuchzer* m'eſt ſuſpecte: elle me paroît tracée d'un crayon peu fidele, & le deſſinateur ſemble avoir librement paraphraſé la nature. L'Hémorrhoüs a-t-il effectivement une corne? Quel eſt ſon nom arabe? Les effets de ſon venin ſont-ils tels, qu'on les décrit communément? Les écoulements du ſang proviennent-ils de ſa raréfaction, ou de la dilatation de certaines ouver-

tures, ou de certains ulceres rongeants? Quels sont les remedes à y oppoſer?

Nicander dit du Céraſtes, qu'il rampe en tombant d'un côté & d'autre, comme un vaiſſeau qui louvoie; & *Bochart*, d'après les Anciens, décrit l'Hémorrhoûs & le Céraſtes comme des ſerpents boiteux. En eſt-il ainſi? & d'où cela vient-il? La raiſon, qu'en allegue Bochart en diſant, que l'épine du dos de ces ſerpents n'eſt point oſſeuſe mais cartilagineuſe, ne paroîtra certainement pas ſatisfaiſante à Mr. le Profeſſeur *Forskål.*

Bochart voudroit déduire le nom même שפיפן du verbe *boiter;* j'ai lieu de douter, qu'il ait raiſon. Vraiſemblablement les voyageurs trouveront une meilleure étymologie pour سف. Cependant ſi la langue arabe ne la leur préſente point immédiatement, je ne voudrois pas, qu'ils ſe donaſſent beaucoup de peine, pour la chercher. Je crois déja la connoître; mais comme je doute encore avec raiſon, quel eſt proprement l'animal appellé سف, je ne les préviendrai point là deſſus.

Voici comment le Patriarche Jacob dépeint le *Schefifon: qui mord les talons du cheval, afin que celui, qui le monte, ſe renverſe en arriere.* Eſt-ce là une façon particuliere de mordre, propre à une certaine ſorte de ſerpents, ſoit Céraſtes, ſoit Hémorrhoûs? Je ne demande point ſi cela arrive quelquefois, mais ſi cette maniere de mordre eſt tellement affectée à quelque ſerpent, qu'elle ait pu donner lieu à une image poétique. Suppoſé que cela fût ainſi, il ne faudroit que quelques détails, pour répandre beaucoup de clarté ſur cette matiere, & je ſerois curieux de ſavoir, comment il ſe fait, que le cheval mordu au talon renverſe ſon homme en arriere. Les Commentateurs diſent communément, que cela arrive, parceque le cheval ſe cabre, lors qu'il ſent la bleſſure au talon. Peut-être ſont-ils mauvais Cavaliers. Dans ces circonſtances un cheval feroit une ruade, plutôt que de ſe cabrer, & ſi celui, qui le monte, perdoit les arçons, il tomberoit en avant par deſſus la tête du cheval. La morſure cauſeroit elle peut-être une douleur aſſez violente, pour que le cheval, ne pouvant plus tenir ſur les pieds de derriere, s'affaiſſât ſur la croupe? ou le Céraſtes s'attacheroit-il

aux

aux talons des pieds de devant? ou bien quelle autre explication faut-il donner de la chose?

LXIII.

Du serpent nommé Charmon *en langue Syriaque.*

Dans les versions chaldaïque & syriaque, le mot de *Charmon* (חורמן, ܚܘܪܡܢ) est très-souvent employé comme un nom de serpent. *Jacob*, Evêque d'*Edesse*, qui vivoit au septieme siecle, représente cette espece de serpents comme la plus pernicieuse: & quoique dans ces cas on ne doive pas prendre le superlatif trop à la lettre, le nom seul de ce serpent le fera envisager comme très-nuisible à quiconque entend l'Arabe. Les Juifs sur-tout veulent, que ce soit le Basilic, à qui seul ceux, qui ne sont point versés dans l'Histoire Naturelle, s'arrêtent, quand ils entendent parler d'un serpent bien mal-faisant. (*)

Seroit-il possible de décider, je ne dis pas par de simples conjectures, (car nous n'en manquons pas en Europe,) mais par quelque débris du langage, quel est le serpent appellé *Charmon?* ou ce nom, qui, à proprement parler, n'est pas arabe, mais syriaque, auroit-il entiérement péri? Les marques caractéristiques, que je puis citer d'après *Ephraem* & *Jacob*, Syriens tous deux, ne se réduisent qu'à des généralités. Ils disent, par exemple, qu'il y a beaucoup de ces serpents dans le désert de Sinaï, que, couchés sur la terre, ils ne montrent que la tête, qu'ils fuient les sentiers battus, & cherchent les lieux écartés, où l'herbe croît en abondance, ou qui sont fort ombragés. Ces caracteres serviront du moins à exclure certaines especes de serpents.

LXIV.

(*) Voyez Art. LXXXII.

LXIV.

De la Vigne des Champs, & de la Vigne de Sodome.

גפן est dans la langue hébraïque un nom commun à plusieurs especes de plantes, selon le mot qu'on y ajoute : de sorte que, pour distinguer la vraie vigne, Moyse l'appelle גפן היין, en latin *Vitis vinifera*, Num. VI. 4.

Au deuxieme Livre des Rois c. IV. 39. il est parlé d'une plante nommée *Vigne des Champs*, que l'on prend ordinairement pour la coloquinte (*Colocynthides*,) mais que *Celsius* (*) croit être le concombre sauvage, (*cucumeres agrestes*, ou *Elaterium*.) Je ne saurois nier, que je penche d'avantage à suivre l'opinion commune. Les feuilles & les fourchettes de la Coloquinte lui donnent une bien plus grande ressemblance avec la vigne, & me persuadent presque, qu'elle est en effet la vigne des champs. D'ailleurs l'histoire contenue dans le passage du second Livre des Rois c. IV. 39. 40. ne paroît point s'accorder avec l'opinion de *Celsius*. Car on ne se seroit point avisé de cueillir le fruit, pour le manger, avant sa maturité : & les concombres sauvages, étant mûrs, eussent crévé au premier attouchement, & effrayé les cueilleurs. Cependant, pour plus de certitude, je voudrois savoir, si encore de nos jours l'un de ces végétaux, ou même tous les deux, à cause de leur ressemblance extérieure avec la vigne, sont nommés par le peuple la vigne des champs. Car en effet il ne me paroît pas improbable, qu'ils pourroient porter ce nom tous les deux. De plus, il faudroit s'informer, s'il y a des endroits, où, dans le langage ordinaire de l'Arabie, פקעות se dit encore aujourd'hui des coloquintes, ou des concombres sauvages. A' en juger par l'étymologie, ce mot pourroit fort bien désigner les deux végétaux,

(*) T. I. p. 393.

taux, l'un, à cause de sa propriété de créver, l'autre, à cause de sa couleur jaune. Celsius n'a point remarqué cette derniere dérivation.

A l'occasion de ce que cet Auteur écrit p. 397. & 399. je demanderai, si dans ces contrées les citrouilles sauvages ou coloquintes n'ont jamais une figure oblongue, comme les citrouilles cultivées: & si dans l'Orient on prépare une huile de leur semence, ce que *Celsius* semble nier.

Je conjecture, que la coloquinte & le concombre sauvage ont eu le nom de *vigne sauvage* en commun. Pour les confondre dans la même dénomination, il suffisoit au peuple que leurs feuilles se ressemblassent jusqu'à un certain point, & qu'ils fussent touts deux amers au goût. Je croirois néanmoins, que la coloquinte a la premiere porté ce nom.

Moyse fait encore mention de la *Vigne de Sodome*, laquelle ne sauroit être ni la coloquinte, ni le concombre sauvage: car il dit, que ses grappes sont venimeuses, & que son vin est empoisonné. Il faudroit donc, que ce fût une plante, dont le fruit parût en quelque sorte en forme de grappes, & eût en cela aussi de la ressemblance avec la vigne. (Deut. XXXII. 32. 33.) Après avoir exposé ces circonstances à Mr. le Professeur *Buttner*, je l'ai prié de chercher à se rappeller une plante venimeuse, dont les feuilles eussent quelque ressemblance avec celles des vignes. Ils pense, que ce pourroit bien être la morelle (*solanum*,) & cette pensée m'a paru d'autant plus plausible, que le nom arabe de la grappe de raisin (ענב) est donné également à la morelle, & que celle-ci est appellée عنب الثعلب *le raisin du renard*.

Voici donc les demandes que j'ai à faire:

1) La morelle est-elle nommée جفن (*Gafn*) dans ce langage erronné de la populace, que les auteurs arabes ont banni de leurs écrits?

2) Est-ce cette plante ou quelque autre plante venimeuse, qui s'appelle *la vigne de Sodome*?

3) Donne-t-on quelquefois le nom de *vin* au suc exprimé des grains de morelle? & ce suc est-il employé comme un poison?

4) Si nos Savants trouvent des especes de *solanum*, dont les feuilles ont des entaillures plus profondes que les especes, qui sont connues en

en Europe, & qui par là sont plus semblables encore aux feuilles de vigne, je les prie d'en faire la description.

Il semble, à la vérité, qu'indépendamment de toutes ces circonstances il est déja assez certain, que Moyse a eu en vue le *solanum*, ou le *raisin du renard*, lorsqu'il écrivoit: *Leur vigne est de la vigne de Sodome, & des tristes fruits de Gomorrhe; leurs raisins sont des raisins empoisonnés: leurs grappes sont des grappes mortelles. Leur vin est un fiel de dragons.* (*) Cependant ce morceau poétique, que pour de bonnes raisons j'ai traduit en entier, recevra un nouveau jour, si l'on parvient à résoudre les questions, que je viens de proposer: & peut-être que Mr. le Professeur de *Haven* découvrira dans les poésies des Arabes des élaircissements, que je n'ose pas même demander, tant j'espere peu de les obtenir.

LXV.

Points de vue de dessus de hautes montagnes, particulierement de dessus le Sinaï.

Déja dans l'Instruction Royale, dont a été munie la compagnie des voyageurs, le Mathématicien est chargé d'observer d'un oeil attentif les montagnes & les collines, comme étant les monuments éternels & invariables de la Géographie.

Mr. le Lieutenant *Nibuhr* sait, combien les vues de dessus certaines hautes montagnes sont intéressantes pour la description géographique d'un pays, que l'on ne peut parcourir tout entier. On découvre de là d'autres som-

(*) Nous disons en Allemand vin de pommes, vin de fraises, (*Appel-Wein Erdbeeren-Wein*) & ainsi de suite. Le mot grec οἶνος a de même une signification, qui s'étend plus loin qu'au fruit de la vigne. Je fais cette remarque, parcequ'elle favorise mon explication, entant que dans le style figuré toutes les langues ont la même analogie.

ſommets éloignés de montagnes, & cela ſuffit à un oeil exercé, pour juger en quelque ſorte de la diſtance de deux montagnes. On peut au moins déterminer la ſituation reſpective des montagnes, pourvu ſeulement que l'on connoiſſe le côté du midi. Si, ſur une montagne, de deſſus laquelle on prend le point de vue, un heureux hazard offre deux ſtations, ni trop près ni trop loin l'une de l'autre, d'où l'on puiſſe découvrir le même ſommet de la montagne éloignée, on pourra en faire l'un des côtés du triangle, & meſurer la diſtance des deux montagnes. Quel avantage, par exemple, pour la Géographie de la Paleſtine, ſi l'on employoit ou ſi l'on pouvoit employer de cette maniere le ſommet du Liban, au deſſous duquel le Jourdain prend ſa ſource, & le Nébo, ſitué ſur le bord oriental du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho? Selon les paroles de Moyſe, (Deut. XXXIV. 1. 2. 3.) on doit pouvoir découvrir de deſſus le dernier, outre la pointe du Liban dont nous venons de parler, le pays de Galaad, qui nous eſt jusqu'ici totalement inconnu, & n'eſt jetté ſur la carte que d'après des conjectures; cette vue doit encore embraſſer la partie auſtrale de la tribu de Juda (*) ſur les confins de l'Idumée, où peu de voyageurs ont pénétré, avec l'extrêmité méridionale de la mer morte, dans le voiſinage de Zoar. Quiconque jouiroit de ce coup d'oeil & ſauroit s'en ſervir en Mathématicien, pourroit du moins déterminer la vraie étendue de la mer morte, que les Anciens aſſignent ſi différemment, & qui entre dans une queſtion importante de l'Hiſtoire Naturelle & de la Phyſique.

Je n'allegue ceci que comme un exemple, je me rappelle fort bien, que nos voyageurs ne paſſeront point par ces contrées, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable, qu'il puſſent le faire ſûrement. Je ſouhaiterois ſeulement, que Mr. le Lieutenant voulût ſe ſervir de cet avantage, autant qu'il ſera poſſible, ſur les cimes de montagnes où il montera, & nous marquer en même-temps les noms des autres montagnes qu'ils verront, tels qu'ils ſont en uſage dans la langue du pays.

Mais

(*) נגב en Hébreu.

Mais j'aurois principalement à lui faire une demande relativement à la montagne de Sinaï, au cas que son voyage l'y conduisît. Par ce que je trouve au Deutéron. XXXIII. 2. & dans Habacuc III. 3. il me paroît en quelque façon vraisemblable, que du mont Sinaï on puisse découvrir les deux montagnes si celebres dans la Géographie ancienne, *Séir* & *Pharan*, de sorte même qu'on puisse voir, comment des nuages orageux qui s'y sont formés passent au mont Sinaï. S'il en étoit ainsi, cela contribueroit beaucoup à la correction de l'ancienne Géographie, car ces deux montagnes, comme presque toutes les terres situées du côté oriental de la Palestine, sont placées sur les cartes plutôt arbitrairement, que d'après des relations historiques, & l'on ne peut presque pas du tout se flatter, qu'elles aient été dressées sur des mesures géometriques. Comme il y a sur le Sinaï une congrégation de Moines, qui disposent à leur gré des noms de la Bible: je dois avertir encore, qu'il ne faut point se fier à ceux qu'ils donnent aux pointes des montagnes, & qu'il faut s'informer chez eux ou ailleurs des noms, que l'on donne à ces mêmes pointes dans le langage ordinaire du peuple.

LXVI.

Du Nom Arabe du Dipsas.

Le Dipsas ou le serpent, dont la morsure cause une soif insupportable & une envie mortelle de boire, est assez connu, & on le trouve tant dans les cabinets d'Europe, que dans celui de Mr. *Buttner*, qui est dans notre ville. Je ne donnerai donc pas aux voyageurs la peine de le dessiner & de le décrire, à moins qu'ils ne découvrent quelque chose des effets de son venin, & de la maniere de guérir ceux qui en ont été blessés, que l'on ignore en Europe.

Je voudrois seulement savoir le nom arabe de ce serpent, lequel je cherche en vain dans *Golius*. *Séba* & d'autres prétendent, qu'il s'appelle en Arabe

Arabe *Hellaer.* Le son de ce mot me semble, si peu être le son d'un mot arabe, que je crois devoir demander s'il appartient réellement à cette langue? & quelles sont les lettres arabes qui le composent?

Mrs. les Professeurs de *Haven* & *Forskål* ne soupçonnent-ils pas, que quelqu'un des noms de serpent, que l'on trouve dans la Bible, dénote le Dipsas?

LXVII.

De quelques Maladies dont les Israélites sont menacés, Lévit. XXVI. & Deut. XXVIII. & nommément du שחפת.

Dans ces deux chapitres, où Moyse menace les Israélites de malédictions, on voit divers noms de maladies, qui ont besoin d'une explication puisée dans l'Orient. Je vais les indiquer, & ajouter les conjectures vraisemblables qui me sont venues, toutes les fois que je les croirai propres à seconder les recherches des voyageurs. Et comme ils ne peuvent consulter dans leurs voyages les versions orientales, contenus dans les Polyglottes, & que cependant ces versions emploient souvent des mots, qui ont eux-mêmes besoin d'être éclaircis, & dont le sens une fois connu pourroit conduire à découvrir la vérité; je rapporterai en même-temps les interprétations de cette nature, qui me paroîtront dignes d'être approfondies.

Pour ce qui est de la premiere de ces maladies, nommée שחפת, Lév. XXVI. 16. Deut. XXVIII. 22. je n'espere pas un grand succès des peines, que les voyageurs pourront prendre pour l'éclaircir: car la langue hébraïque, faute d'avoir le point diacritique qui distingue le *Hha* (ح) du *Cha* (خ), est absolument indécise & équivoque là-dessus, depuis qu'elle a cessé d'être une langue vivante. Si l'on compare ce mot avec, سحاف, il signifie la *Phtisie*, & si on le compare avec سخف *être foible d'esprit, insensé*, & avec مسخوف *insensé*, il signifiera *la foiblesse d'esprit*, ou *le dé-*

lire. Les Septante Interpretes & la Verſion Syriaque ſont pour ce dernier ſens, & les deux Verſions Arabes pour le premier. Qui a raiſon? La ſeule choſe, que je ſerois curieux de ſavoir, parcequ'elle me paroît contribuer en quelque maniere à décider la queſtion, c'eſt ſi le mot سعف peut auſſi ſe dire de l'Hydrophobie; car il n'y a que cette eſpece de rage, qui puiſſe devenir aſſez générale, pour repréſenter un fléau public; & l'on ne ſauroit en dire autant des autres.

Quelle peut-être la maladie exprimée par ערבתיה? C'eſt ainſi que traduit le Samaritain. Je dois ſimplement avertir ici, que la langue ſamaritaine reçoit autant de clarté de l'Arabe, que la langue hébraïque. Mais ſi les voyageurs avoient même occaſion de parler avec un Samaritain, je les prierois de lui demander le ſens de ce mot.

LXVIII.

קדחת, *Lév. XXVI. 16. Deutér. XXVIII. 22.*

Si je ne conſultois pas ici les Interpretes & les Comentateurs, qui ont écrit avant moi, & qui raſſemblent ſous cette dénomination la fievre chaude, la jauniſſe, la gale, l'éléphantiaſis, & je ne ſais quelles autres maladies: je croirois que קדחת ſignifie la même choſe que le mot arabe قادح, c'eſt-à-dire, *des dents creuſes, qui ſe creuſent avec une douleur très-ſenſible.* A' la vérité cet accident ne feroit point chez nous l'objet d'une menace prophétique, & ne paſſeroit point pour une punition divine, parcequ'il eſt ſi fréquent & ſi commun, que peu de perſonnes en demeurent exemptes durant toute leur vie: mais je penſe que dans les pays plus méridionaux il étoit ſi rare, du moins avant l'uſage du caffé, que le rang, qu'on lui donnoit dans la claſſe des maux, étoit réglé ſur les douleurs, qu'il cauſe. Il me ſemble entrevoir dans les loix des Hébreux des traces de la bonne con-

constitution de leurs dents, & du grand cas, que l'on en faisoit; quand je considére, qu'en certaines rencontres elles sont mises en parallele avec les yeux (*), Exod. 26. 27. Voici la dessus mes questions.

1) Les maux de dents, & les dents creuses, sont-ils plus rares en Arabie que chez nous?

2) Peut-être qu'en ceci l'usage du caffé a produit quelque changement, & rendu ces accidents plus communs en Arabie, qu'ils ne seroient sans cela par la nature du climat. Dans ce cas le Médecin rendra service à sa Faculté, s'il fait attention à influence du caffé chaud sur les dents, & au pouvoir qu'il a de les gâter. Peut-être qu'il y a de saints personnages qui s'abstiennent du caffé: ou peut-être sait-on qu'autrefois les dents creuses étoient plus rares.

3) Le mal de dents est-il regardé en Arabie comme un plus grand mal, qu'il ne l'est dans nos contrées, où presque chacun croit qu'il est né pour l'avoir?

4) Le droit des Arabes, entant qu'il est fondé sur d'anciennes coutumes, attache-t-il aux dents les mêmes privileges que Moyse?

5) Golius expose قادحة par *Vermis innatus denti*. Or nous savons, que ces vers, qui semblent sortir quelquefois des dents, sont l'ouvrage de l'erreur, ou de la charlatanérie frauduleuse des Dentistes (**). Cependant Loeseke (†) & vander Monde (††) ont annoté des cas, où l'on a trouvé en effet des vers dans les dents; ces

(*) Du moins en tant que l'esclave, qui frappé par son maitre avoit perdu une dent, obtenoit par là sa liberté. Car à d'autres égards Mr. le Doct. *Heilmann*; à qui je lis cet article, objecte, que Moyse pourroit fort bien avoir opposé la dent à l'oeil, comme la partie du corps la plus ignoble & la plus noble. Cette idée mérite attention.

(**) v. Pfaff dans son Traité des Dents.

(†) In Observationibus Anatomico Chirurgico-Medicis.

(††) Journal Périodique Oct. 1757.

ces cas me femblent d'autant plus dignes d'attention, que, lors qu'ils parurent dans notre Gazette littéraire (*), Mr. de *Haller* fembloit y ajouter foi, ou du moins en a rendu compte, fans révoquer en doute la vérité du fait. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, fi en Arabie, où problablement les maux de dents font moins communs, il y en a en effet quelques-uns, qui foient caufés par des vers; & comment les œufs, dont ces vers doivent éclorre, s'introduifent dans les dents. Mr. le Profeffeur *Forskäl* fent parfaitement la difficulté, fans que j'aie befoin de l'en avertir.

6). Les mots قلاع & قلاعة ont-ils encore d'autres acceptions en matiere de maladies? Dénotent-ils, par exemple, des douleurs rongeantes dans les os, la Paronychie, le Froncle, ou d'autres maux plus effrayants?

Quant aux verfions anciennes, j'ajoute encore les queftions fuivantes.

7) D'où a pu venir aux Septante l'idée de traduire le קרחת du Lévitique par *Jauniffe*? Ils femblent avoir lu ce mot d'une maniere différente: mais je ne fache aucun nom oriental de la jauniffe, qui ait le moindre rapport avec קרחת.

8) Quelle eft la maladie appellée قرع? L'interprete arabe de l'édition d'Erpénius fe fert de ce terme au Lévitique, pour traduire קרחת, & au Deutéronome, pour traduire שדפון.

9) Quelle eft la maladie, dont le nom fyriaque eft ܩܠܦܝܛܐ (*Kallefito*) *Decorticatio cutis*? L'interprete fyrien s'en fert ici toutes les deux fois, & encore Lévit. XIII. 39. pour traduire le mot de בהק, gale moins maligne que la lepre, & qui ne fouilloit point l'homme, qui en étoit infecté.

10) Que peut fignifier עמיטרה, que le Samaritain emploie auffi dans les deux endroits, fur lefquels roule cet article?

LXIX.

(*) *Gelehrte Anzeigen* 1754. p. 688. Le témoignage de Monfieur *Roederer*, à qui je lis ceci, m'enhardit d'autant plus à propofer cette matiere aux recherches de nos Voyageurs.

LXIX.

דלקת *Deut.* XXVIII. 22.

Je dois uniquement attendre des voyageurs une conjecture vraisemblable sur le sens de ce mot, car je ne sais absolument qu'en faire. Je n'ai pas besoin de leur apprendre ce que signifie دلق; mais je voudrois savoir quelle maladie en a pris son nom. Le chaud mal, la brûlure dans les os, la fievre, & la fievre quarte, sont celles, que les anciens Interpretes ont eues ici en vue.

LXX.

חרחר, *Deut.* XXVIII. 22.

Ceux, qui pensent, que ce nom est pris de la chaleur, ou de la brûlure, peuvent avoir raison. Mais alors je ne sais point, comment il faut distinguer cette maladie de celles, qui précedent, & dont le nom est également pris de la chaleur; à moins que les voyageurs ne m'apprennent, si ce mot a été particuliérement approprié par les Orientaux à une certaine maladie échauffante ou brûlante.

Il m'est venu dans l'esprit, que c'est plutôt la suffocation, qui pourroit être nommée ainsi d'après le verbe خر *ronfler*. Deux questions à décider dans l'Orient pourront faire juger de ma conjecture.

1) Le mot خر se dit-il aussi du râlement d'un homme, qui suffoque, ou ne signifie-t-il que le ronflement de ceux, qui dorment?

2) *Saadias* traduit חרחר par فالج, *Golius* traduit ce mot par celui de *Paralysis* & celui d'*Hemiplexia*. Les Arabes s'en servent-ils, pour désigner la paralysie des poumons, qui cause la suffocation?

Le Samaritain traduit דקיקותה. Quelle est cette maladie? Je ne demande point quelle maladie ce mot pourroit désigner en vertu de sa dérivation; mais

mais quelle eſt celle, qu'il déſigne dans l'uſage de la langue, & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre toutes ces queſtions.

LXXI.

עפלים *Deut. XXVIII.* 1 *Sam. V.* 5. 6. 9. 12. *VI.* 5. 11.

עפלים eſt le nom d'une maladie, dont Dieu ménace les Iſraélites, ou bien ce mot déſigne la partie du corps, que cette maladie affecte. Deutér. XXVIII. 27. Les Philiſtins ont reſſenti ce fléau. (1 Sam V. & VI.) Mais il eſt tout-à-fait incertain, ſi עפלים exprime la maladie même, ou le ſiege de la maladie. *Bochart* a diſſerté ſur cette plaie, & a prétendu décider la queſtion. P. I. Lib. II. c. 36. Mais quand même il ſeroit aſſez heureux, pour avoir rencontré la vérité, il ne perſuade pourtant pas. Les Maſorethes ont placé à la marge le mot de טחרים, & ce mot ſe trouve auſſi dans le texte, 1 Sam. VI. 11. *Bochart* le diſtingue de עפלים, & penſe, que עפלים déſigne la maladie, mais que טחרים déſigne le ſiege de la maladie, & malgré cela il paroît par la confrontation du cinquieme verſet du même chapitre, que ces deux mots ſignifient abſolument la même choſe. On voit par les Verſions Syriaque & Chaldaïque, que le mot טחור a été en uſage dans ces deux langues: & il eſt certain, que dans la Verſion Syriaque de 1 Sam. VI. 11. ce mot ne ſauroit exprimer que la partie du corps affectée, mais non la maladie même.

Comme la connoiſſance de la langue arabe, que nous puiſons dans les livres, ne ſuffit point pour expliquer ces noms, je prie les voyageurs d'examiner avant toute choſe, ſi la langue parlée des Arabes ne fournit rien pour l'éclairciſſement des deux mots טחור, & עפל, entant qu'ils dénotent des maladies, ou un membre du corps.

Dans le paſſage du Deutéronome le Samaritain traduit מבנים. Ce mot encore n'eſt pas connu avec certitude, & a beſoin d'éclairciſſement.

Si, comme je le croirois presque, ces deux noms ne ſignifioient l'un & l'au-

l'autre que le ſiege de la maladie; il faudroit encore mettre en queſtion, quelle eſt la maladie, qui affecte cette partie du corps, qu'ils déſignent. Je ne parlerai point des nouveaux Interpretes, dont pluſieurs, faute de bien connoître l'Antiquité, donnent nos maladies modernes aux Philiſtins. Voici celles, que les Anciens ont cru appercevoir dans ces paſſages.

1) *La chûte de l'anus*, & la Vulgate dit même, que cet inteſtin ſe pourriſſoit. 1 Sam. V. 9. Seroit-il croyable, que dans l'Orient ce mal devînt épidemique parmi les adultes, & ſe répandît aſſez, pour pouvoir être conſidéré comme une plaie nationale? Mr. le Médecin *Roederer* m'apprit, lorſque je lui lus ces Queſtions, que ce mal étoit quelquefois épidémique parmi les enfants, & qu'encore dans l'année 1761. il avoit été plus commun dans nos contrées, qu'il n'avoit eu coutume de l'être auparavant.

2) *La Dyſenterie.*

3) *Les Hémorrhoïdes.* Cette explication eſt devenue la plus ordinaire, mais elle ne me paroît pas vraiſemblable. Les Hémorrhoïdes ſont trop ordinaires, ſur-tout dans des pays chauds, comme je le conjecture, pour pouvoir être enviſagées comme un fléau public. Ainſi elles ne ſauroient être cette plaie extraordinaire, dont parle Moyſe Deut. XXVIII. 27. Enſuite les Hémorrhoïdes ne ſont pas non plus épidémiques, & ne paſſent point, comme il faut croire, que fit la plaie des Philiſtins. 1 Sam. V. VI. (*)

4) La *Phagédaena* (φαγέδαινα). Iulius Pollux la décrit de la maniere ſuivante (**). *La Phagédaena eſt un ulcere, qui perce juſques dans les os, &, rongeant de proche en proche, fait beaucoup de progrès en peu de temps. Elle eſt accompagnée d'inflammation, la matiere purulente, qu'elle engendre, exhale une odeur infecte: cette maladie eſt mortelle.*

Quel

(*) Pendant que je lis ceci à mes amis, Mr. le Doct. *Heilmann* obſerve encore, qu'il eſt inconcevable, que les Hémorrhoïdes euſſent pû être enviſagées comme une marque de la Divinité offenſée.

(**) Lib. IV. c. 25. à la fin du chapitre.

Quel eſt à préſent celui de ces maux, qui ſoit précifément déſigné dans le paſſage allégué? Peut-être que l'uſage du verbe arabe شتر (*Schatara*), fournira une déciſion; car nous liſons 1 Sam. V. 9. וישתרו להם עפלים. La Bible ne donne point d'autres deſcriptions. Les ſavants Commentateurs ont, je ne fais de quel droit, amené ici le mot arabe عفل, que Golius traduit: *Tumor in anteriore parte vulvae, ſimilis herniae virorum.* Quelle eſt cette maladie? On voit par les dérivés du mot arabe, qu'elle doit être plus fréquente que celles, que je puis me rapeller. Mr. le Médecin *Roederer*, ſoupçonneroit presque, que ce pourroit être le *hydrops labiorum*, ou les nymphes de quelques femmes, plus grandes que dans l'état naturel. Il ſera aiſé aux voyageurs d'apprendre ce qui en eſt, ſur-tout s'ils font connoiſſance avec des Médecins Arabes.

LXXII.

חרס *Deut. XXVIII.* 27.

Que חרס ſignifie dans le paſſage allégué un mal galeux, c'eſt dequoi ſa dérivation du verbe *gratter*, & le conſentement de presque tous les anciens Interpretes, ne nous laiſſent point douter. Je ſouhaite ſeulement de ſavoir, ſi ce mot eſt encore uſité comme le nom d'une maladie, & s'il eſt approprié à une certaine eſpece de gale par ceux des Arabes, qui ſavent diſtinguer les maladies qui ſe reſſemblent.

La verſion Syriaque le rend par ܢܟܒܐ (*Nechobo*). Quelle eſt la maladie indiquée par ce mot?

LXXIII.

Si לחם, لحم, *ſignifie la Terre.*

Kimchi a prétendu, que dans le paſſage Gen. XLIX. 20. לחם ſignifie la terre, autrement dite ארץ. Ce ſentiment ne me paroît pas dépourvu

de

de toute vraisemblance. Car d'abord c'est ainsi que traduisent déja *Onkelos*, le Syrien, & le Thargum de Jérusalem, où il faut supposer plus de connoissance de l'ancien Hébreu, que n'en pouvoit avoir *Kimchi*. Ensuite, l'adjectif, construit avec לחם, étant ici du genre féminin, semble indiquer une signification extraordinaire de son substantif, qui a une terminaison masculine. Les deux voyageurs, qui entendent l'Hébreu, se rappelleront, que les Hébreux construisent quelquefois un mot, qui a une terminaison masculine, comme s'il étoit féminin, lorsque par une figure du langage il désigne un objet, qui est féminin dans leur langue. C'est ainsi, par exemple, que כבוד signifie *l'ame*, Gen. XLIX. 6. Et il seroit superflu de dire, que ארץ, *la terre*, est un mot féminin.

Je suis curieux d'apprendre de nos voyageurs, si, dans la partie de l'Orient, qu'ils doivent parcourir, le לחם est jamais employé comme un féminin, & si alors il signifie par métonymie, *la terre*, *qui nous donne les aliments?*

Cette question est peu considérable, & se distingue des autres, que je propose aux voyageurs, par un certain air judaïque, dont je dois me justifier à leurs yeux. Elle doit être d'un usage important, je veux dire, qu'elle doit servir à examiner dans un cas unique, & qui n'a pas du tout encore été décidé, si le texte hébreu, dans les endroits, où il s'écarte du texte samaritain, & où ce dernier est plus conforme à la Grammaire connue, (*) si, dis-je, dans ces endroits il contient des fautes grammitacales, ou des leçons correctes, mais que le Copiste Samaritain, par ignorance de la langue, auroit corrigées d'après la Grammaire, qu'il avoit apprise. Mr. le Professeur de *Haven* sait, que les deux textes, le samaritain & l'hébreu, ont chacun leurs Partisans, qui de côté & d'autre les défendent peut être avec partialité. Il sait de quel poids est cette controverse en matiere de critique. Il m'excusera donc, de lui avoir proposé une question, qui n'est pas importante par elle-même.

(*) Il y a dans le Texte Samaritain après pas,

LXXIV.

L'Arak.

Les Poëtes & les Scholiastes Arabes font souvent mention d'un arbre épineux, اراك, & de là ils ont donné le surnom poétique de *mangeurs d'Arak* aux chameaux de bonne race. *Golius* a décrit cet Arak, p. 26. mais un Botaniste ne pourra pas le comprendre. Je demande donc une description plus exacte. Au reste je crois, que c'est un des végétaux, dont Mr. le Prof. *Forskäl* a extrait le description de *Golius*, pour s'en éclaircir: sans cela je rapporterois ici en entier le passage de *Golius*.

Ma question pourroit paroître superflu, puisqu'il y a dans les Indes Orientales un Arak, plante commune, dont ont prend le fruit en mâchicatoire, pour la conservation des dents & des gencives. Cette plante connue a été dessinée & amplement décrite par d'autres, (*) & ces descriptions ont en effet tant de ressemblance avec celle de *Golius*, que l'on est tenté de prendre pour la même plante l'Arak Indien & Arabe. Mais voici ce qui m'arrête.

1) Selon *Golius*, l'Arak Arabe est un arbre hérissé d'épines. (*arboris spinosae species.*) Or il est constant, que ce n'est point là l'Arak du Malabar, à moins qu'on ne veuille appeller les palmiers des arbres épineux, à cause de leurs pointes.
2) *Golius* lui donne des baies (*baccas*), au lieu que le Malabarien porte des noix.
3) Le même *Golius* détermine la grosseur de ces baies par *ciceris magnitudine*. Le fruit de l'Arak Malabarien, qui s'appelle *Faufel* (فوفل), est comme une noix.
4) Si nous en croyons *Garçias ab Orto*, l'Arak Indien ne croît point dans

Fin-

(*) v. *Car. Clusii* Lib. VII. Exoticorum Cap. 25. & le Hortus Malabaricus p. 9. 10.

l'intérieur de l'Arabie, mais ſeulement ſur les côtes des Provinces Arabes *Dafar* & *Chaël*, & en petite quantité, & il ne pouſſe pas même plus avant dans le pays, lorſqu'il y eſt planté, parce qu'il aime le rivage de la mer. Au lieu que l'Arak Arabique أراك paroît être une production fort commune en Arabie, & dans le coeur même du pays, où les Poëtes le repréſentent comme une nourriture des chameaux.

5) L'Arak Indien étant un arbre fort haut, ſes feuilles ni ſes fruits ne paroiſſent point aſſez à la portée des chameaux, pour pouvoir les nourrir.

Suppoſé donc, que ce ſoient deux végétaux différents, & qu'ils n'aient qu'accidentellement le même nom dans la langue arabe, & dans la langue des Indes; je demande une deſcription de l'Arak Arabique, que mangent les chameaux. Mais ſuppoſé, que ce ſoit le même arbre, les voyageurs auront la bonté de lever les difficultés, que je viens de propoſer, & de remarquer ſur-tout, ſi l'Arak fait une nourriture très-ordinaire & chérie des chameaux, ou s'il n'y a que des chameaux d'une certaine race, qui en mangent, & que l'on préfere aux autres pour cette raiſon.

LXXV.

Y a-t-il des cas, où le venin de quelques ſerpents, communiqué par la morſure, puiſſe produire des effets ſalutaires?

On a déja decouvert une vertu médicinale dans preſque tous les poiſons minéraux & dans bien des poiſons végétaux; & de jour en jour on apprend à connoître dans ces deux regnes quelque nouvelle production ſalutaire, que l'on avoit priſe d'abord pour du venin tout pur. Cette analogie, que la Nature obſerve dans ſes ouvrages, me conduit à une queſtion hardie. Le venin des ſerpents n'auroit-il pas auſſi une vertu ſalutaire dans

certains maux extrêmes, sur-tout lorsque les sucs du corps humain sont extraordinairement corrompus? Et ne feroit-il pas alors ce que toutes les médecines ne sauroient faire? A-t-on des exemples, que certaines maladies cruelles des pays chauds, dont je ne nommerai que l'éléphantiasis & la lèpre, pour éclaircir ma pensée, aient cessé après la morsure heureuse d'un serpent? ou que la morsure d'un serpent ait arrêté l'effet de la morsure d'un serpent de différente espece? Le venin de l'aspic, par exemple, qui plonge dans une léthargie mortelle, n'a-t-il jamais contribué à surmonter le venin de la morsure douloureuse d'un autre serpent, & ne l'a-t-il pas alors tempéré au point, qu'il ait cessé d'être mortel? (*)

Je puis prévoir que le cas ne sera pas fréquent: mais quand le hazard ne feroit découvrir qu'un seul exemple dans ces pays remplis de serpents, il mériteroit d'être annoté avec la derniere exactitude, non-seulement parce qu'il

(*) La Compagnie, à qui je fais la lecture de cet article, veut, que j'ajoute encore cette question: le venin des serpents, qui est funeste dans les plaies, & mêlé avec la masse du sang, ne pourroit-il pas, si on l'avaloit, devenir un remede salutaire? On sent bien, que la question ne regarde que les Personnes, qui ont la bouche parfaitement saine, sans gerçures, & sans ulceres, car autrement le venin, comme on sait, pénétreroit dans ces petites plaies, & causeroit la mort. Il ne s'agit pas non plus de la chair des serpents, dont l'usage médicinal ne sera plus mis en question par personne, mais de cette liqueur venimeuse, qui est si funeste dans la plaie. Je vois d'ailleurs ici, qu'il est peut-être impossible de répondre à la question; car personne ne fera des expériences, & il se peut que jusqu'à présent le cas ne soit pas encore arrivé, qu'un homme atteint précisément de la maladie, à laquelle le venin de serpent auroit servi de remede, ait avalé ce venin. Comme néanmois un des secours ordinaires, qu'on oppose à la morsure des serpents, c'est que des personnes, qui ont la bouche & les dents saines, sucent le venin avec le sang de la plaie; il ne feroit pas entiérement impossible, que quelqu'une de ces Personnes eût avalé une portion de ce venin, & que par un heureux hazard, le pere de l'invention dans la Médecine, elle en eût ressenti des effets salutaires. Toute la question en général n'a point pour objet des recherches & des expériences à faire, mais la simple attention à ne point perdre les découvertes, que le hazard peut avoir faites.

qu'il justifieroit la bonté de la Nature, & l'analogie, qu'elle observe, mais encore parce qu'on lui seroit redevable de la découverte d'une classe toute nouvelle de remedes. Le mercure, dont notre Médecine ne sauroit se passer, sans laisser périr une foule de malades, n'étoit connu aux Anciens que sous l'idée d'un poison.



LXXVI.

De Maladies, qui préservent de la Peste.

La question précédente me conduit à en proposer une nouvelle. J'hésitois à la faire, parce que je considérai la grande différence, qu'il y a entre les poisons du regne animal, & ceux des regnes minéral & végétable. Avant donc de la transcrire, je demandai à Mr. le Médecin *Roederer*, s'il la jugeoit rejetable? Il l'approuva & me fit appercevoir, que nous avions déja des exemples analogues dans le regne animal, si nous voulions envisager les maladies comme des poisons de ce regne. Il me cita celui d'un enfant imbécille, à qui le poison de la petite vérole inoculée avoit procuré, pour ainsi dire, une fievre de raison & de vivacité, sans lui causer aucune autre indisposition; & celui de quelques Personnes, que la gale & la teigne, en couvrant tout leur corps, avoient mis à l'abri de la peste. Enfin il ajouta cette observation nouvelle: c'est que celui, qui est attaqué du mal vénérien, ne mourra point de la petite vérole.

Je souhaite, que les voyageurs ne viennent jamais dans des endroits infectés de la peste, durant le séjour qu'ils y feront; les sciences & les lettres sont trop intéressées à leur conservation; & en dressant le plan du voyage, un de mes premiers soins a été de les préserver de ce péril. Mais ils ne pourront manquer de traverser des lieux, où la peste a été autrefois: & c'est là que je les prie de prendre des informations. Les expériences de plusieurs endroits rendant une regle plus certaine, nos voyageurs s'informeront

ront auprès des Perſonnes, dont le témoignage eſt digne de foi, quel a été, durant le regne de la peſte, le ſort de ceux, qui avoient la gale & la teigne dans un très-haut degré, & de ceux, qui avoient la lepre, l'éléphantiaſis, (*) & d'autres ulceres de la plus maligne eſpece. Sont-ils reſtés exempts de la peſte préférablement à d'autres, ou du moins en ſont-ils échappés en plus grand nombre? Il ne ſera pas ſuperflu non plus de noter les cas particuliers, qui pourroient confirmer ou combattre la choſe; & j'oſe recommander cette queſtion non-ſeulement à l'exactitude la plus ſcrupuleuſe du Médecin, mais encore à celle de toute la compagnie, d'autant plus qu'il s'agit d'une découverte, d'où peut-être dépendent la vie & la ſûreté de pluſieurs milliers d'individus de l'eſpece humaine, & qui peut ſervir de moyen à garantir des contrées entieres de la dépopulation, s'il eſt certain, que ces ſortes de maladies ſales ſont des preſervatifs ou du moins des lénitifs contre la peſte; puiſque la gale & la teigne peuvent être produites chez la plupart des hommes par une infection artificielle.

LXXVII.

Des Maladies du Bled שדפון ירקון.

Dans le Deut. XXVIII. 22, & dans le premier livre des Rois VIII. 37, & ſouvent ailleurs, il eſt fait mention de deux maladies du bled, que je nommerai d'avance la jauniſſe & la jauniſſe noire, (*Gelbſucht und Schwartzſucht.*) pour n'accéder à aucune déciſion, avant que nos voyageurs aient examiné la choſe.

Il

(*) Y a-t-il des exemples dignes de foi, que quelqu'un, qui a eu cette maladie des Indes, qui conſiſte dans l'enflure des pieds, ait jamais été infecté de la peſte? Il me ſemble, que j'oſerois en douter, d'après ce que *Hillary* rapporte des commencements de cette maladie.

Il feroit utile de confulter ici les Ouvrages de Meffieurs *Tillet*, du *Hamel* & *Aymon*: mais comme je ne fuis pas fûr, que Mr. le Profeffeur *Forskål* les a lus, puifqu'ils pourroient paroître n'avoir aucun rapport avec le but d'un voyage en Arabie, je joins ici une copie des feuilles de notre Gazette Littéraire, (*) dans lefquelles Mr. de *Haller* a extrait les penfées & les expériences de ces Savánts. Elles occafionneront peut-être des découvertes, que ma queftion n'a proprement point pour objet.

Pour ce qui eft d'abord du ירקן des Hébreux, ou du يرقان des Arabes, je ne fuis pas encore décidé, fi je dois entendre par là ce que nous nommons chez nous la rouille, que *Tillet* décrit comme une pouffiere fine, de couleur jaune, tirant fur le rouffeâtre, qui s'attache aux tuyaux de bled; ou bien ce jaune précoce, que les fortes gelées donnent au froment avant fa maturité. Il fera facile aux voyageurs de nous apprendre ce qui en eft. La grande chaleur des jours, jointe à la longueur des nuits, doit fans doute rendre les froideurs nocturnes plus fortes dans ces climats, que chez nous; & ces froideurs peuvent être d'autant plus nuifibles, que le temps de la moiffon tombe dans le mois d'Avril ou de Mai. Si يرقان fe trouve être cette jauniffe produite par les fraîcheurs des nuits, les voyageurs nous apprendront en même-temps, fi les nuits froides rendent cette maladie du bled plus fréquente & plus pernicieufe dans ces pays là, que chez nous, enforte qu'une nation puiffe en être menacée comme d'un fléau ordinaire.

Je pencherois à traduire שדפון par *noirciffure du bled*, en le dérivant de اسدف *noir*. Mais cela ne détermine pas encore la nature de cette maladie. Ce qui fe préfenteroit d'abord à l'efprit, c'eft la brûlure du bled, ou la nielle: & je ne penfe pas, que cette opinion foit contrariée, ni par les paroles de la Genéfe, (XLI. 6.) où cette maladie eft attribuée au vent, ni par les Septante & la Vulgate, qui la nomment très-fouvent ἀνεμοφθορία, ou *corruptus aër*. Car puifque le vent amene ou les infectes, qui egendrent la nielle, ou du moins cette

(*) *Gelehrte Anzeigen*, année 1755. feuille 134, année 1756. feuille 17. & 144.

cette poussiere noire, que les connoisseurs déclarent être contagieuse & pestilentielle pour le bled; il se pourroit, que le langage commun du peuple attribuât la nielle à un vent pernicieux, tout comme il accuse un air mal-sain d'être la cause de la peste.

Cependant comme ce n'est point du vent en général, mais du vent d'Est en particulier, qu'il est fait mention Gen. XLI. 6., & que quelques expressions de la Version Syriaque, (*) des Septante, (**) & de deux Grecs anonymes (†) paroissent désigner le vent brûlant de l'Est, je proposerai les questions suivantes.

1) Y a-t il un mot dérivé du verbe سدف, qui signifie actuellement encore chez les Arabes une maladie du bled? & quelle maladie? Ce mot, après l'extinction de la langue hébraïque, paroît au moins s'être maintenu dans quelques contrées de l'Asie, parce que les Chaldéens, aussi-bien que le Samaritain, le conservent souvent dans leurs versions. Peut-être le trouveroit-on encore dans la langue arabe, telle qu'on la parle en Syrie, quoique je ne le connoisse point.

2) Si cela n'étoit point, je demanderois, si la brûlure du bled, causée par le vent d'Est qui desseche, se présente ou pourroit se présenter aux Orientaux sous l'idée d'une noircissure? Dans ce dernier cas je demanderois la description de cet accident, tel qu'il tombe sous la vue. Car il me semble, que le froment gâté par le vent d'Est devroit ressembler à du foin, mais non pas se noircir.

3) Que

(*) ܫܘܒܐ (*Schaube*), mot qui revient très-fréquemment.

(**) Ἐμπυρισμὸς, & πύρωσις, 1 Rois VII. 37. Amos IV. 9. Dans le dernier passage la Version Arabe substitue en effet au mot grec πύρωσις celui de سموم, ou le nom du vent d'Est, qui est mortel.

(†) Gen. XLI. 6. ἐφθαρμένοι τῷ καύσωνι, (ceci est le nom grec du vent d'Orient, qui brule,) & πεφρυγμένοι ἀνέμῳ.

3) Que signifient les expressions ܫܘܫܒܐ, دبل ـــ دقّ & ܒܘܚܫܝܢܐ, (*Buchschino*,) dont les Interpretes Orientaux se servent quelquefois? Ce ne sont point des étymologies, que je demande, mais la signification usitée dans la langue.

Je voudrois savoir en passant, comment les Arabes appellent la jaunisse noire; vu que quelques uns ont cru, que שדפון (Deutér. XXVIII. 22.) ne désigne point une maladie du bled, mais du corps humain.

Je m'imagine bien, que les questions, qui concernent le bled, ne pourront pas être résolues dans l'Arabie heureuse même, où peut-être on cultive déja du ris au lieu du froment. C'est donc dans leur passage par l'Egypte & la Syrie, que je prie les voyageurs de se rappeller des questions de cette nature.

LXXVIII.

De l'Antholops ou du Jachmur.

Cet animal porte également le nom de *Jachmur* dans les langues hébraïque, samaritaine, syriaque, chaldaïque & arabe. Il est fort connu dans l'Orient; les Voyageurs en parlent souvent dans leurs relations; cependant aucun ne l'a distinctement caractérisé, & encore moins fait dessiner. (*) Il se pourroit après tout, que la figure s'en trouvât dans les *Amoenitates exoticae* de *Kaempffer*, Fasc. 2. Relat. IX. §. 3. p. 406; car plu-

(*) Mr. le Professeur *Buttner*, à qui j'ai lu ceci, me montre à la vérité, dans les Mémoires de l'Académie de Paris, la figure d'une Gazelle à cornes; mais comme elle n'a point de cornes en forme de scie, (*cornua serrata*,) elle ne sauroit au moins être de l'espece, que Bochart a décrite d'après les Arabes, sous le nom de יחמור. Il paroit, qu'il y en a plusieurs especes.

plusieurs choses, que l'on raconte du *Jachmur*, conviennent aux animaux, qu'il appelle en langue persane *Ahu* & *Pasen;* & la courte description, que fait *Hasselquist* (*) de l'Antholops, ou de la Gazelle Africaine, (*Gasella Africana*) comme il l'appelle, qui est fort commun aux environs d'Alep, semble se rapporter au même animal, que *Kaempffer* nomme *Ahu*. Mais comme *Kaempffer* lui-même ne décrit que briévement son *Ahu* & son *Pasen* & passe sous silence leur nom arabe; on ne sauroit être entiérement sûr, que l'un des deux animaux, & lequel, est le *Jachmur*. Ainsi je prie les voyageurs de nous donner sur-tout une délinéation & une description à la façon de *Linnaeus* de cet animal si commun dans l'Orient, & qui cependant nous est encore inconnu. Ils ne manqueront pas de le rencontrer dans leur voyage par la Syrie. Selon *Russel* (**) il doit y avoir deux especes d'*Antholops*, auxquelles je prie de faire également attention, aussi-bien qu'à leurs traits distinctifs.

J'ai lieu de douter, que cet animal se trouve par-tout en Arabie, & qu'il se trouve en Egypte: parce que les Septante semblent ne pas traduire du tout le mot hébreu Jachmur, (†) & que par une erreur singuliere l'un des Dictionnaires Arabes fait de [illegible] un ane sauvage; erreur qui n'auroit guere pu se commettre, s'il avoit été question d'un animal connu. Je voudrois pourtant, que l'on m'apprît, si je me trompe dans cette opinion, & quels sont les pays orientaux, qui possedent ce gibier.

Est-il vrai, que le Jachmur scie, pour ainsi dire, avec ses cornes, les rameaux des arbres & des buissons? & qu'en s'y jouant il y demeure quelquefois suspendu, & qu'alors se trahissant par ses cris, il devient la proie du chasseur?

La

(*) Pag. 205.

(**) *Natural history of Aleppo* p. 54.

(†) Ils omettent ce mot entiérement 1 Rois IV. 23. & Deut. XIV. 5., où cinq animaux sont nommés, ils ne traduisent que trois de ces noms, dont le premier est πύγαργος, qui selon *Bochart* & la Vulgate seroit le nom grec *du Dischon*, de sorte que [illegible] & [illegible] ne sont point traduits.

La femelle a-t-elle des cornes comme le mâle? & ces cornes sont-elles creuses ou solides?

Les Juifs parlent beaucoup de l'oeuf du Jachmur, & *Bochart* décrit cet oeuf, Part. I. p. 914. N'est-ce point là le même champignon, qui s'appelle en Allemand *Hirschbrunst*, la pierre de cerf, & sur lequel il court une fable pareille parmi le commun peuple de nos contrées.

Quelques-uns nomment *Antholops* le petit chevreuil de Guinée. (*Gasella Guineae.*) Ce Chevreuil se trouve-t-il aussi en Asie? & qu'est-ce qu'il a de commun avec le véritable *Antholops?* qu'est-ce qu'il a de particulier? Je ne saurois croire, que ce soit le même animal; parce que, selon *Seba*, le chevreuil de Guinée n'a point de cornes.

Trouve-t-on quelquefois la pierre de Bézoart dans le corps du Jachmur? Le genre d'animaux, auquel il appartient, peut le faire soupçonner, & c'est cette même pierre, qui fait le prix des deux animaux mentionnés ci-dessus, & que *Kaempffer* décrit; on prétend néanmoins, qu'ils n'ont pas cette pierre dans tous les pays, mais qu'il faut une certaine espece de pâture pour la faire naitre. Cette pâture consiste-t-elle peut-être dans une plante épineuse, dont l'animal avale quelquefois une épine, qui le blesse, mais qui s'enduit peu à peu d'une matiere pierreuse?



LXXIX.

Premieres & dernieres Pluies.

Je reviens aux premieres & dernieres pluies (יורה & מלקוש), dont il est fait mention en passant dans Art. 34. On prétend communément, que la pluie, qui tombe en automne, s'appelle la premiere pluie, & que celle, qui tombe au printemps peu avant la moisson, s'appelle la derniere pluie. Je n'ai rien contre cela. Comme j'apprends néanmoins dans l'Histoire Naturelle d'Alep, écrite par *Russel*, (*Natural history of Aleppo* p. 14.) que la premiere pluie tombe en automne au mois

de Septembre, & qu'elle est suivie de beau temps durant vingt à trente jours, pendant lesquels la campagne rafraîchie par la pluie prend une face toute rajeunie; & qu'au bout de ces jours sereins tombe une seconde pluie, avec laquelle le temps devient variable: je suis curieux de savoir, si les Orientaux n'appellent point ces deux pluies, qui se suivent de si près, du nom de premiere & derniere pluie, & si elles portent par-tout leurs propres noms.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXX.

La Langue Syriaque est elle encore vivante?

On compte ordinairement la Langue Syriaque parmi les langues mortes, & on prétend, qu'elle est tout au plus encore en usage dans le culte religieux, mais que les Ecclésiastiques Syriens l'apprennent comme une langue savante. Ce que *Russel* dit dans son Histoire Naturelle d'Alep, p. 78., n'est pas entiérement décidé, mais cela paroît néanmoins être le plus naturellement susceptible de ce même sens. On fait d'ordinaire une exception relativement aux habitants du mont Liban, & *Assman* avance, qu'il n'y a pas fort long-temps que l'on parloit encore le Syriaque dans l'isle de Chypre. Mais ceci, à proprement parler, ne regarde point ma question, parce qu'il n'y á point d'apparence, que les voyageurs parviennent dans ces lieux. Quelques-uns pourtant veulent soutenir, que la Langue Syriaque est encore vivante dans d'autres endroits.

Pour mieux sortir de ce doute, je prie Mr. le Professeur de *Haven*, lorsqu'au retour il passera par la Syrie, d'examiner continuellement s'il y a encore des gens, qui apprennent la Langue Syriaque depuis leur enfance comme leur langue maternelle, & sans instruction proprement dite; & d'annoter chaque fois dans son Journal la réponse, qu'elle *soit* affirmative ou négative, n'importe. En cas qu'on lui dit, que dans un certain endroit la Langue Syriaque est encore actuellement la lange maternelle, il seroit nécessaire, pour s'assurer du fait, qu'il se rendît quelque-

fois

fois en Perſonne dans ces endroits, pourvû qu'ils ne ſoient pas trop écartés de la route, & qu'il examinât, ſi en effet des gens non-lettrés apprennent la langue au ſein de leur mere; de plus, s'ils la parlent conjointement avec la langue arabe, & s'ils comprennent encore les anciens noms ſyriaques des productions de la Nature, des animaux & des plantes, p. e., dont quelques-uns ſont cités par-ci par-là dans ces Queſtions, avec priere de les expliquer.

Il rendroit un ſervice de plus aux Savants en Europe, s'il nous apprenoit, juſq'où vont les connoiſſances des Eccléſiaſtiques & des Savants dans l'Orient en fait de Langue Syriaque; le degré de perfection ou d'imperfection de ces connoiſſances, dont les noms des productions naturelles fourniront encore la meilleure pierre de touche; & les moyens, par leſquels ils acquierent ces connoiſſances. Comme il a été longtemps à Rome, & qu'il connoît mieux que perſonne les meſures, que l'on prend dans cette ville par rapport à l'érudition ſyriaque; il pourra rendre ces éclairciſſements plus agréables & plus utiles, en combinant les lumieres, qu'il a puiſées à Rome, avec celles, qu'il puiſera dans l'Orient, s'il nous apprend de quel endroit on attire à Rome les Syriens les plus habiles, quelle culture ultérieure on y donne à leur eſprit. En liſant la traduction latine de la verſion ſyriaque, qui eſt dans les Polyglottes, il m'a paru en effet, que même des Syriens de naiſſance, qui ont paſſé en Europe pour des oracles, quant à leur langue, n'en avoient qu'une connoiſſance très-imparfaite, quoique je convienne, qu'il faille attribuer quantité de fautes à la précipitation & à la négligence, & que d'autres doivent être imputées aux difficultés, qu'il y a en général, de faire une traduction fidelle: mais il me ſemble pourtant, que je découvre ſouvent une vraie ignorance de la langue, lorſqu'un mot ſyriaque n'eſt traduit que d'après le ſens, que la mode avoit alors attaché au mot hébreu, quoique le premier eût une ſignification toute différente. En général, plus Mr. le Profeſſeur nous inſtruira de l'hiſtoire moderne de la Philologie ſyriaque, & de ſon état actuel en Syrie même, plus il obligera les Savants Européens.

Les

Les voyageurs ont droit de s'attendre à toute la reconnoissance de ces Savants, s'ils peuvent en même-temps apprendre quelque chose de certain touchant le langage des peuples, qui habitent les contrées voisines de l'Euphrate & du Tigre, & principalement des Curdes & des Sabiens, bien qu'ils ne visiteront pas ces contrées. En cas que la langue arabe n'ait pas encore banni le vieux langage de ces pays, & s'il n'est pas uniquement renfermé dans les livres & le culte divin: on est curieux de savoir, si la prononciation tient plus du Syriaque ou du Chaldaïque. Et voici une question plus importante encore: reste-t-il de ce vieux langage des débris assez considérables, pour qu'un Savant, qui en feroit l'objet de ses études, pût en acquérir sur les lieux une connoissance plus étendue, que celle que nous pouvons en acquérir en Europe par le secours des livres? Ici encore il s'agit principalement des noms des productions naturelles, dont la signification, dans le Chaldaïque, dans le langage du Thalmud, qui en dérive, & dans le Syriaque, n'est que trop souvent obscure pour nous.

LXXXI.

De יעלה, אקו, *& du Tragelaphus.*

Quoique *Bochart*, dans sons *Hierozoicon*, (T. I. Lib. III. c. 23.) me paroisse avoir prouvé décidément, que יעלה, en Arabe وعل, ne signifie point le chamois, mais le Bouquetin; (*ibex, capra cornibus nodosis in dorsum reclinatis Linnaei,*) je prie pourtant les voyageurs, pour parvenir à une certitude entiere, de nous apprendre par l'usage de la langue vivante, lequel de ces deux animaux s'appelle وعل. Ils different si fort par la figure, que je ne saurois m'imaginer, que ce nom puisse leur être commun. Le seul endroit, où יעלה pourroit paroître ne point convenir au Bouquetin, c'est celui des Proverbes, ch. V. 19. Mais si l'on pouvoit lever aussi cette difficulté, & s'il étoit possible, ou d'usage parmi les Orientaux, de faire du Bouquetin femelle (*ibex femina*) l'emblême d'une belle femme: les voyageurs

geurs mettroient par ces obſervations le ſentiment de *Bochart* au deſſus de tout doute. Mais je ne puis concevoir, comment une bête auſſi hideuſe puiſſe, dans aucune langue, devenir l'image des Belles. *Shaw* nous parle d'un animal, que les Arabes nomment *Fishtal*, ou *Lerwee*, (peut-être اروي.) Il lui fait tenir le milieu entre la chevre & le cerf. Cet animal, ſelon lui, eſt fort timide, & ſe précipite du haut des rochers, lorsqu'il eſt pourſuivi. Comme il a ceci de commun avec le Bouquetin, il pourroit bien auſſi partager avec lui les noms יעלה & وعل. Si cela eſt, & que cet animal ait une figure plus gracieuſe; j'entends le paſſage de *Salomon*.

Je ne crois pas, que *Bochart* ſoit également heureux, lorſqu'il veut décider, quel eſt l'animal, que Moyſe nomme אקו Deut. XIV. 5. Il en fait la Chevre de Mamré, (Hieroz. P. I. Lib. III. c. 19.) uniquement parce que le ſon de ce mot reſſemble à celui de عناق, qui ſignifie *des chevres*; preuve, qui pourroit faire tout auſſi-bien pour le Bouquetin, que pour la Chevre de Mamré. D'ailleurs ce qui eſt défavorable à l'explication de *Bochart*, c'eſt qu'il ne peut alléguer pour elle aucun ancien Interprete, parmi leſquels les trois Verſions Chaldaïques, deux Arabes, & la Syriaque, conſpirent à rendre ce mot par יעלא, *Bouquetin*. Ajoutons, que dans ce paſſage Moyſe ne parle plus des animaux domeſtiques, mais des bêtes fauves, comme du Cerf, du Chevreuil, du Jachmur. Enfin il eſt à peine croyable, que Moyſe eût donné un nom particulier à cette chevre à longues oreilles, tandis qu'il ne l'a point fait à l'égard de la brebis à groſſe queue, mais qu'il a compris les deux eſpeces de brebis ſous le nom כבשים.

Ainſi אקו méritera l'examen des voyageurs, ni plus ni moins que ſi *Bochart* n'en avoit rien dit. Cependant je ſouhaiterois encore de ſavoir, quel eſt en Arabe le nom ſpécifique de la chevre de Mamré; & s'il eſt vrai, ainſi que *Bochart* le prétend, que l'on s'en ſerve comme d'une bête de ſomme, & comme d'un cheval de monture. Le ſilence de *Ruſſel*, qui a décrit cette chevre, m'a ſuggéré quelque doute là deſſus.

Comme il y en a tant parmi les Anciens, qui font d'Acco le Bouquetin, la premiere queſtion, qui s'offrira aux recherches des voyageurs, ſera de

 ſavoir,

favoir, fi le Bouquetin s'appelle ainfi dans quelque Dialecte Orientale, & fi Moyfe donne peut-être le nom אקו à cet animal, que les autres Ecrivains facrés appellent יעלה. (*) Il fe pourroit, que la remarque fuivante mît les voyageurs fur les voies. J'ai trouvé dans quelques exemples, que le même nom oriental eft commun à deux animaux l'un quadrupede, & l'autre ailé. Or le *Vultur capite nudo, gula plumulofa*, de Haffelquift, que les Hébreux nomment רחם, & les Arabes رخمة, porte auffi dans le Dictionnaire de Golius le nom de انوق. A-t-il peut-être ce nom en commun avec quelque quadrupede?

Je dois avouer, que je ne fuis pas bien fûr, que le mot hébreu אקו foit bien écrit. Car dans les Manufcrits Samaritains, que *Houbigant* a comparés, il y avoit עקו avec un *Ain*. En cas donc que les voyageurs trouvent le nom arabe d'un animal, qui conviendroit ici, c'eft-a-dire d'un animal ruminant & à pieds fourchus, quand même ce nom feroit écrit avec la lettre *Ain*, cela ne doit point les arrêter. Et s'il fe préfente des Manufcrits Hébreux à Mr. le Profeffeur de *Haven*, je le prie d'y chercher ce mot. Je fais, à la vérité, que le texte famaritain n'eft d'aucun poids, quand il s'agit des lettres א & ע, parce que les Samaritains ne pouvoient diftinguer ces lettres dans la prononciation: mais cela n'empêche point que je ne doute, auquel des deux Textes il faut ici donner la préférence; parceque le mot arabe عناق réveille toujours en moi l'idée d'un animal pur, & que ce mot pourroit avoir fignifié chez les Hébreux une certaine efpece de chevres fauvages.

Quel peut-être le fens du mot אשמל, dont fe fert ici la Verfion Samaritaine? Si les Voyageurs rencontrent des Samaritains, je les prie de les interroger la deffus, & d'examiner dans des manufcrtis de la verfion famaritaine le paffage Deut. XIV. 5., pour voir, fi, comme je hazarde de le conjecturer, au lieu d' אשמל on n'y trouveroit point אשמאי, que les Thalmudiftes prennent

(*) Les Lecteurs obferveront, que ce mot ne fe trouve aucune part dans les Ecrits de Moyfe.

nent pour un Bouc, lorſque dans le texte hébreux, 2 Rois XVII. 30, ce nom eſt donné à une Divinité Samaritaine. Je dois avertir en paſſant, que cet אשמה ou אשימא n'a encore été expliqué par aucun Savant d'une maniere ſatisfaiſante: & les voyageurs auroient l'honneur de décider une controverſe fort embrouillée, s'ils découvroient dans l'Orient, que quelque animal portât un pareil nom, ou qu'un nom ſemblable eût été donné à quelque ancienne Divinité.

St. *Jérôme* a rendu אקו par *Tragelaphus*. (chevre-cerf.) Mr. le Profeſſeur *Forskäl* ſait, que le Tragelaphus de *Pline* eſt encore inconnu au point, que le Chevalier *Linnaeus* n'a pu lui accorder une place dans ſon Syſtême de la Nature. Si cet animal n'eſt pas entiérement fabuleux, ne feroit-il pas poſſible d'apprendre à le mieux connoître?

Diodore de *Sicile* le place dans l'Arabie heureuſe, & le met à côté du Buſle, (*bubalus*,) que St. Jérôme voit auſſi dans le dénombrement de Moyſe. Il eſt vrai, qu'il le décrit d'une maniere fabuleuſe, & qu'il l'enviſage comme un compoſé de divers animaux; mais il le fait d'après ſon penchant pour le merveilleux, & parce qu'il n'étoit point verſé dans l'Hiſtoire Naturelle. Selon *Pline* c'eſt un cerf avec une longue barbe, & de longs poils aux pieds de devant. *Eadem, nempe cervi, eſt ſpecie, barba tantum & armorum villo diſtans, quem* Τραγέλαφον *vocant*, Lib. VIII. c. 33. Or ceci n'eſt pas une choſe ſi incroyable, que je n'oſaſſe demander, s'il exiſte un tel animal en Arabie, & comment il s'appelle en Arabe.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXXII.

Du Baſilic صل.

Ce n'eſt point du tout mon intention de faire perdre le temps aux voyageurs dans la recherche de fables manifeſtes & depuis long-temps décriées. Je ne demande donc point, s'il exiſte un ferpent, qui tue par le feul fouffle, ou même par le ſifflement: mais je voudrois ſeulement ſavoir ce

que c'eſt que le véritable Baſilic, ou le *Regulus* des Anciens, ſur le compte duquel ils ont mis tant de choſes incroyables, & dont ils ont ſi fort exagéré les qualités pernicieuſes. Car après tout, il n'eſt pas vraiſemblable, que tant de peuples méridionaux auroient eu dans leur langue le nom d'une eſpece de ſerpents, qui n'exiſtoit abſolument point. Je ſoupçonne plutôt, que le commun peuple ſe ſera repréſenté, comme le roi des ſerpents portant un diadême, quelque ſerpent extrêmement venimeux, & qui avoit ſur la tête ſoit une raie blanche, ſoit quelque autre choſe de reſſemblant à un ornement de tête; & puiſque ce devoit être là le roi des ſerpents, on n'aura pas manqué de prêter à la force de ſon venin les effets les plus terribles. Peut-être que le Céraſtes fut le premier Baſilic des Anciens, parce qu'il a pluſieurs cornes ſur la tête, auſſi a-t-il à peu près la longueur, que l'on attribue au Baſilic, & probablement pluſieurs Interprêtes Orientaux lui donnerent le nom de *Charmon*, qui paroît quelquefois être ſynonyme avec celui de Baſilic. Peut-être auſſi, que le ſerpent nommé *Cobra de Cabelo*, qui ſemble porter un voile ſur la tête, & qui ſur la partie poſtérieure de ce voile a une raie blanche en forme d'un ruban noué, a donné occaſion à cette fable. Sa marche eſt droite comme on décrit celle du Baſilic: & les bateleurs, qui le font danſer, peuvent avoir trouvé leur intérêt à le faire croire plus venimeux encore, qu'il ne l'eſt en effet. Je ne ſoutiens pas, que l'un de ces deux ſerpents ait été poſitivement le Baſilic des Anciens: mais je propoſe cette conjecture uniquement, pour en faire naître d'autant plus aiſément une autre plus plauſible encore dans l'eſprit des voyageurs.

Le meilleur moyen de décrouvrir la vérité, ce ſera de s'enquérir en pluſieurs endroit de l'Arabie, quel eſt le ſerpent, qui s'appelle proprement صل; car c'eſt là le vieux nom oriental du Baſilic, & il eſt à préſumer, que l'idée, que les Arabes y attachent, n'eſt pas entiérement fabuleuſe. ملكة au contraire n'eſt que la traduction du mot grec βασίλισκος, & ils pourront difficilement indiquer l'objet naturel, déſigné par ce mot, mais il eſt apparent, qu'ils ne s'en formeront d'autre idée, que celle du Baſilic de la fable.

Peut-être que ma LXIII. Queſtion a déja conduit les voyageurs ſur une découverte, qui ſeroit ici de quelque uſage. Car il ſemble, que bien des Anciens

ciens aient pris le *Charmon* & le Basilic pour la même chose, & ce que *Bochart* a tiré d'Avicenna touchant le حرمان, est mot pour mot la fable du Basilic, (P. II. Lib. III. cap. 9.) quoiqu'Avicenna prétende parler d'un autre serpent.

Les voyageurs verront, que *Bochart*, à l'endroit cité, explique encore du Basilic les mots hébreux צפע & צפעוני. En cas que la langue arabe offrît sur ce mot quelque chose de plus que des étymologies, & que dans quelque dialecte vulgaire, il signifiât encore une espece de serpents; je les prie d'en faire la remarque.

LXXXIII.

Des Serpents volants.

Quoique les Naturalistes modernes n'aient rien pu nous apprendre de satisfaisant des serpents qui volent, il en est si souvent parlé chez les Ecrivains des anciens peuples méridionaux, qui pouvoient mieux se connoître en serpents que nous, que j'ose hardiment recommander de nouveau aux recherches des voyageurs la question, qui roule sur l'existence des serpents volants. S'il y en a, & s'ils ont été vus par des témoins dignes de foi; je n'ai pas besoin de prier ici les voyageurs de nous en procurer toutes les relations possibles, & d'ajouter toujours les noms orientaux de ces serpents.

LXXXIV.

Du Salpêtre d'Egypte, & du Borith.

Pline raconte (Lib. XXXI. cap. 10.) des salpêtrieres d'Egypte beaucoup de choses, qui ont besoin d'éclaircissement. Avant d'en venir aux détails, je dois remarquer en général, que cet auteur comprend sous le

nom commun de nitre (*Nitrum*) non-seulement le Salpêtre, mais encore la *Soda Hispanica*, ce que nous nommons potasse, & le *natrum*. Je dois remarquer en outre, qu'il ne parle point de ces deux lacs d'Egypte, où la Nature produit elle-même le *natrum*, & dont *Schickard* a donné la description, mais de salpêtrieres travaillées par l'art humain. Pour répandre plus de jour sur cette matiere, je joins ici la feuille 31. de notre Gazette littéraire, dans laquelle ma Dissertation sur ce passage de Pline est insérée par maniere d'Extrait.

Voici à présent mes questions.

1) Fait-on encore du vrai Salpêtre en Egypte? & le fait-on dans une certaine quantité?

2) Quelle est la sorte d'alkali, qu'on y emploie dans le Salpêtre? Est-ce la *Soda Hispanica* ordinaire preparée de l'herbe kali? ou est-ce le *natrum*, tiré du lac nitreux dans le désert de Saint-Macaire?

3) Le Salpêtre d'Egypte est-il plus dur & plus jaunâtre que le nôtre, & d'où vient cela?

4) Construit-on des vases de ce Salpêtre, comme on le fait de sel dans les lieux, où il y a des salines abondantes?

5) Quelle est la disposition des salpêtrieres d'Egypte? Y a-t-il des fossés, où l'on fait couler, en certains temps, les eaux du Nil? Et d'où ces fossés tirent-ils les Eléments propres du nitre? Y jetteroit-on des charognes, du fumier, & de la cendre du kali? ou le Nil même roule-t-il au moins quelques-unes de ces parties élémentaires dans sa fange? Ou le Salpêtre pénétre-t-il du sein de la terre dans ces fossés ou dans ces vallées, en sorte qu'il n'y manque plus qu'une portion d'alkali, que le Nil peut aisément leur amener, lorsque dans son débordement il a inondé des campagnes couvertes de kali, qui a été brulé, dans des temps secs, par des bergers & des vogayeurs, & qui a laissé un dépôt de cendres?

6) *Pline*, parlant de ces salpêtrieres, que veut-il dire par ces mots: *cedente Nilo madent succo Nitri quadraginta diebus continuis*? Faut-il quarante jours au Salpêtre, pour prendre & pour s'épaissir?

7) Se

7) Se fert-on en Egypte de Salpêtre, ou même de *natrum*, tiré du lac, qui eſt au déſerts Saint-Macaire, pour ſaler, & quelquefois en guiſe de ſel de cuiſine? Des gens du commun en font-ils du moins cet uſage? L'emploie-t-on auſſi à ſaler le pain? Je ſais, que chez nous il n'eſt pas tout-à-fait extraordinaire de faire entrer le Salpêtre dans certaines ſalures; mais je ne ſaurois citer ces cas, ſans rendre la queſtion prolixe. Je veux ſeulement apprendre ce qui ſe pratique en Egypte.

8) Ne trouve-t-on abſolument point de véritable Salpêtre dans le lac du déſert de St. Macaire, mais ſimplement du *natrum?* Comme ſelon le rapport de *Schickard* on jette tant de charognes dans ce lac, cela me fait ſoupçonner, qu'en quelques endroits le *natrum* pourroit être mêlé du véritable Salpêtre.

9) *Pline* prétend, que les plaies, que l'on apporte aux ſalpêtrieres, ſe guériſſent bientôt, au lieu que celles, que l'on en rapporte, ſe guériſſent lentement. Cela eſt-il vrai des ſalpêtrieres mêmes, ou plutôt du déſert de St. Macaire, dont l'aridité & la ſéchereſſe pourroit fournir l'explication du fait?

10) Les Itinéraires parlent beaucoup de déſerts d'Afrique & d'Arabie, où le ſel ſe produit. Si les voyageurs ont occaſion de voir de ce ſel, je les prie d'examiner ſi c'eſt du vrai ſel de cuiſine, ou un Alkali, ou même du Salpêtre.

11) Si dans l'Arabie il leur eſt poſſible d'apprendre des Perſonnes, qui ont été aux Indes, ou qui y trafiquent, d'où vient que ce dernier pays eſt ſi fertile en Salpêtre, ils rendront ſervice aux Naturaliſtes Européens. L'Egypte & les Indes ſont deux pays, qui ſe reſſemblent beaucoup: celui-là eſt inondé par le Nil, & celui-ci par le Gange; ainſi cette queſtion les concerne l'un & l'autre.

12) St. *Jerôme* prétend, que l'herbe, dont on extrait la Soda Hiſpanica, & que nous appellons Kali, étoit encore de ſon temps nommée *Borith* dans la Paleſtine. Ce nom ſubſiſte-t-il encore actuellement dans le langage vulgaire des Arabes & des Syriens,

riens, soit pour désigner cette herbe, soit la Soda Hispanica? Le donneroit-on aussi au *natrum*, ou même au nitre?

13) Le Borax, ou le Tinkar, (تنكار) dont ont fait le Borax, se trouve-t-il dans les pays, que la Compagnie doit visiter? Si cela est, elle aura la bonté d'enrichir l'Histoire Naturelle d'une description plus exacte de ce minéral, que nous n'en avons jusqu'ici.

LXXXV.

Du דישון, תאו *&* זמר, *Deut.* XIV. 5. *& de certains Noms d'Animaux, dont les anciens Interpretes font ici usage, mais particulièrement du* زرافة, *ou du Caméléopard*, Camelopardalis.

Les trois noms d'animaux purs, דישון, תאו & זמר, Deut. XIV. sont demeurés si obscurs, malgré tous les secours philologiques, que l'on a pu employer en Europe, qu'il me faut demander le secours de l'Orient. Il consistera principalement en deux choses.

a) On décrira avec soin toutes les bêtes fauves de l'Orient, qui ruminent, qui ont les pieds fourchus, & qui par conséquent pouvoient être pures selon la loi de Moyse; sur-tout si, à cause de leurs cornes, elles pouvoient être rapportées à la classe des boeufs, des chevres, ou des cerfs. Il paroît, qu'il y a en Asie & en Afrique un grand nombre de ces especes d'animaux, qui nous sont connus. Mais pour rendre leur description plus utile, tous les noms arabes de chaque animal, tels qu'ils sont employés dans le langage ordinaire, aussi-bien que parmi les chasseurs, doivent, autant qu'il est possible, être écrits en lettres arabes. Mais je n'ai pas besoin d'avertir ici d'une chose, dont il est parlé dans l'Instruction Royale.

b) On examinera, si des trois mots hébreux cités l'un ou l'autre subsiste encore effectivement à titre de nom d'animaux dans les langues

langues orientales de la vie commune, après avoir disparu des Dictionnaires Arabes, & même des livres, de ceux au moins, que je connois. Je ne perds point toute espérance de retrouver ces mots dans le langage, qu'on parle, singuliérement dans l'intéreur de l'Arabie, quand je considere, combien notre langue allemande a de mots, dont nous ne nous servons jamais dans des livres.

Les questions particulieres, qui suivent, pourroient mériter attention.

1) Le Buffle ordinaire doit-il avoir place parmi ces animaux? Il semble le mériter, puisque, d'après les loix générales de Moyse, il est un animal pur, & que par conséquent Moyse a dû le nommer. Mais *Bochart* objecte, que sa chair est dégoûtante à la vue, & que, lorsqu'on en mange, elle engendre des poux. Ce dernier fait me paroît si peu vraisemblable, que je crains de demander aux voyageurs s'il est vrai. Il s'agira principalement de savoir, si les Arabes regardent la chair de buffle comme impure, ou si au moins les pauvres n'ont point pour elle une aversion, qui les empêche de s'en nourrir.

2) *Bochart* présume, que le Buffle est un animal étranger à l'Arabie, & qu'il y a été amené de la Perse. Il le conclut du nom persan de cet animal جاموس. Cette conjecture seroit-elle fondée? Si le Buffle a des noms originairement arabes, je prie les voyageurs de les noter, & de nous apprendre, si cet animal est ordinaire ou rare en Arabie & en Syrie.

3) Y a-t-il un animal pur, qui dans les langues de l'Orient tire son nom d'une graisse extraordinaire? & quel est cet animal?

Je trouve ici dans le Texte original & dans les versions des noms, qui dérivent de la graisse

En Hébreu c'est le mot de דישן.

En langue samaritaine דעיץ, dérivé de דעץ, qui signifie être gras, Deut. XXXI. 20.

En Chaldaïque תורבלא, qui sembleroit dériver de תרבא, *morceaux de graisse.*



En Arabe ثيتل.

4) Je souhaiterois de connoître les animaux, que signifient dans l'Orient les termes, que je viens de nommer, דעיץ, תורבלא & ثيتل. Pour ce qui est du terme arabe ثيتل, je ne crois pas, qu'il soit difficile d'en découvrir le sens, quoique les Dictionnaires ne l'aient point développé d'une matiere satisfaisante pour les Naturalistes.

Il faudroit dans l'occasion consulter un Samaritain sur le mot דעיץ, & un homme, qui connoîtroit les environs de l'Euphrate, sur le mot תורבלא. Dans le Talmud le dernier est expliqué par *Boeuf de la forêt*, & il est dit, que dans la langue chaldaïque באלא a signifié la *forêt*. Mais ce terme chaldaïque m'est si inconnu, que je présume, que l'étymologie & l'explication pourroient avoir été forgées par des Rabbins embarrassés, puisqu'ils ne savoient pas de meilleur moyen, pour se tirer d'affaire.

5) Que signifie le mot وعل, ou le mot chaldaïque דיצא? Seroit-ce le bouquetin femelle, puisque יעלה est traduit par ces mots Ps. CIV. 18. Prov. V. 19. Job XXXIX. 1.? Les Dictionnaires rassemblent ici des noms d'animaux si différents, que l'on voit bien, qu'on ne s'est pas du tout soucié d'y exposer la vérité; & si ce mot n'est plus en usage dans l'Orient, il faudra bien nous contenter de simples conjectures.

6) Si אקו signifioit le bouquetin, ce que j'ai admis comme l'opinion la plus vraisemblable; (V. art. 81.) l'interprétation de דישון par bouquetin femelle me paroîtroit préférable à toutes les autres, & digne d'une attention toute particuliere. Les Orientaux ont-ils coutume de désigner les deux sexes de cet animal par des noms différents?

7) Ce quadrupede, que les Anciens nomment *Pygargus*, & que Bochart prend pour le דישון, ne nous est pas encore connu, & encore moins est-il dessiné d'après nature. Cet animal à cornes devroit être reconnoissable par ses cuisses blanches. Peut-être n'est-ce

ce point une espece particuliére d'animaux, mais seulement une gazelle, qui a les caisses tachées de blanc, que les Grecs ont nommée de la sorte.

8) Nous ne connoissons pas mieux l'*Oryx*, que les Anciens ont décrit comme très-farouche, & comme ayant des cornes. Si ce n'est pas le ראם, sur lequel j'ai déja proposé mes questions, je prie nos voyageurs d'en faire le sujet de leurs recherches.

9) Quel peut-être le quadrupede pur, appellé רדים en langue samaritaine? Je ne saurois croire, que ce soit le ראם, comme *Castellus* le prétend: car ailleurs le *Reem* est nommé רומת par l'Interprete Samaritain. Num. XXIII. 22. XXIV. 8. 10.

10) Quel pourroit-être l'animal qui a le nom de ܐܘܩܣܐ en Syriaque, & celui de יאר en Samaritain?

11) *Hasselquist* nous a fait connoître le Caméléopard, (*Camelopardalis*) زرنافة ou زرافة, en décrivant sa peau, sans avoir vu l'animal en vie; mais, selon sa narration, la figure, qu'en a donné *Prosper Alpinus*, n'est point du tout ressemblante. Si les voyageurs sont assez heureux pour voir cet animal en vie, ils sont priés d'en donner une figure exacte. Je ne leur demande point de description, parce que je suppose, que celle de *Hasselquist* ne laisse rien à désirer

12) Je les prie d'observer le caractere de cet animal, sa façon de vivre, & le son de sa voix, dont aucun Itinéraire ne nous parle; je les prie encore d'examiner, si l'une ou l'autre de ces choses offriroit quelque étymologie, propre à rendre probable, que cet animal est le זמר des Hébreux; tel étoit au moins le sentiment des auteurs de la version grecque, de la latine, & des deux versions arabes: & ce sentiment ne souffriroit pas de grands doutes, si le cri de cet animal étoit celui, que les Arabes appellent زمير, ou s'il broutoit les feuilles des arbres, ce que le verbe זמר *putare*, pourroit bien exprimer.

13) *Bochart* contredit cette opinion, parce que, selon lui, le Caméléopard fait sa demeure dans des contrées beaucoup plus méridiona-

les, & que par conſéquent il eût été inutile de permettre aux Iſraëlites la chair d'un animal, qu'ils ne voyoient jamais que comme une merveille des pays étrangers. Auſſi *Haſſelquiſt* lui aſſigne-t-il pour demeure le pays de Sennar & l'Abiſſinie: & l'on voit clairement dans cet auteur, auſſi-bien que dans *Bellonius* & dans *Proſper Alpinus*, qu'on le montre en Egypte comme une curioſité étrangere. Cependant comme la Mecque eſt au même degré de latitude avec Sennar, & l'Arabie la plus méridionale avec l'Abiſſinie, je demande ſi cet animal n'eſt point domicilé dans ces régions de l'Arabie, & juſqu'où on le trouve encore dans ce pays en allant vers le Nord.

14) Je demande encore ſi l'on mange la chair du Camélopard ?



LXXXVI.

Les noms des Etoiles en langue arabe.

Si Mr. le Lieutenant Niebuhr remarquoit, que le commun peuple dans le fond de l'Arabie donnoit aux aſtres des noms, qui ne ſe trouvent point dans nos Vocabulaires; je le prierois de les annoter, & de rechercher, ſi cela ſe peut, la fable ou l'opinion orientale de l'aſtre, à laquelle ſe rapporte le nom, qu'il porte.

Je ſuis curieux d'apprendre, ſi l'on trouve en Arabie, non pas quelques conjectures étymologiques, dont nous régalent ordinairement les Philologues Européens ſur les noms des trois aſtres עש, כסיל & כימה (Aſch, Cſil, Kima,) que le livre de Job nous repréſente dans le ciel ſeptentrional; mais ſi ces mots ſont encore en uſage dans la langue arabe à titres de noms d'aſtres.

Quel

Quel nom les vrais Arabes, qui n'ont rien pu emprunter des Européens, donnent-ils aux Cometes?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXXVII.

Le קִיקָיוֹן *de Jonas, (Jon. IV.) Kiki, Alkeroa,* الخروع*, avec d'autres plantes, qui croissent & se fanent en peu de temps.*

La controverse si ridicule & si célebre dans l'Histoire Ecclésiastique sur la citrouille de Jonas semble être décidée en faveur de St. Jerôme. On convient avec ce Pere, que la plante, qui reçut Jonas sous son ombre bienfaisante, & qui s'appelle en Hébreu קִיקָיוֹן, étoit un végétable, inconnu en Italie, & qui n'a point de nom latin; mais qui en Asie étoit appellé *Elkeroa*. Et *Celsius* me paroît avoir prouvé, que c'est la plante, que les Egyptiens nomment *Kiki*, & les Arabes الخروع. Il la rapporte à la classe du *Ricinus*, (*la grande Catapuce*,) qui dans ces contrées doit s'élever à une grande hauteur. Cependant comme St. Jerôme dit expressément, que la langue latine n'a point de nom pour cet abrisseau, (*voluimus hebraeae linguae nomen exprimere, quia sermo latinus hanc speciem arboris non habebat*), il semble, que l'Elkeroa doit être assez différente de notre Ricinus, pour mériter d'être décrite par un Botaniste, ou même dessinée, & que l'on en rapporte la graine. Jusqu'à quelle hauteur à peu près parvient-il, & en combien peu de temps atteint-il cette hauteur? Répand-il une ombre épaisse, comme St. Jerôme le soutient? Et lorsqu'il est piqué, périt-il en aussi peu de temps, que cela est raconté du Kikajon de Jonas?

Le livre de Job (VIII. 16. 17. 18.) nous offre la description d'un autre végétable, dont l'accroissement est tout aussi rapide, & la durée tout aussi courte, & avec lequel est comparé le bonheur des injustes, & des oppresseurs. Ce végétable est flétri par la chaleur. Ce ne sauroit donc être cette *Elkeroa*, qui mettoit Jonas à l'abri du soleil brulant. Il faut que ce soit une plante, qui couvre & tapisse, en peu de temps, des jardins entiers,

qui pousse ses racines dans les tas de pierre, & qui, pour parler avec le Poëte, mord dans les murailles bâties de pierre. (*) Je penserois au lierre, si la plante en question n'étoit décrite comme passant en très-peu de temps. Voici le passage, tel que je crois qu'il devroit être traduit. Il est dit de l'injuste: *Il verdoie avant le soleil*, c'est-à-dire, avant que le soleil d'été darde sur lui ses rayons ardents, lesquels, accompagnés peut être d'un vent d'Est, qui souffle pendant plusieurs jours de suite, le font secher. *Il s'étend au dessus des jardins. Ses racines entortillées s'entrelacent dans les tas de pierre. Il se prend aux murailles de pierre. Mais lorsque* (soit le *soleil*, soit le *vent d'Est*, soit quelque autre chose,) *le frappe & le fait disparoître de sa place, cette place dit: Je ne le connus point.* Quelle peut-être la plante, dont cette image est empruntée? Un peu auparavant l'injuste fortuné étoit comparé à la tige du Papyrus, & au joncs, qu'un manque d'humidité fait aussi-tôt sécher.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LXXXVIII.

De la Lumiere Boréale, & de l'Atmosphere d'Arabie.

Voit-on quelquefois en Arabie des Aurores boréales? Si cela étoit, je serois curieux de voir une description exacte de ce phénomene, dans laquelle on déterminât en même-temps les régions du ciel, où ce phénomene se montre. Comment les Arabes le nomment-ils, & qu'en pense le vulgaire?

J'ai consulté sur cet article Mr. le Professeur *Mayer*, pour savoir s'il jugeoit peut-être ma question inutile, & s'il pouvoit la décider d'avance. La grande sérénité de l'air le fait douter, qu'il paroisse des Aurores Boréales en

(*) Je compare ici le verbe hébreu חזה avec le verbe arabe عض *mordere, pangere.*

en Arabie; mais il ajoute cependant cette question: les étoiles fixes, furtout celles, qui paroissent a l'horizon, ou près de l'horizon, ne semblent-elles pas avoir une lumiere étincelante? J'exprimerai sa question dans une note, en me servant de ses propres termes. (*)

Voit-on en Arabie des nuages, qui demeurent long-temps suspendus dans l'air; ou bien le ciel est-il réguliérement serein pendant le jour?

Je l'avoue, ce qui m'a principalement engagé à proposer mes questions, c'est ce que dit Moyse d'une colonne de nuée & de feu. Aucun connoisseur de l'Histoire Naturelle ne s'avisera de chercher ici une colonne proprement dite, sur-tout puisqu'ailleurs les monuments anciens font mention d'un nuage, qui ombrageoit le camp, & le garantissoit des ardeurs du soleil. (**) Il semble plutôt, que עמוד ענן ne signifie autre chose qu'une *nuée constante*, qui suivoit le camp des Israélites, & qui pendant la nuit jettoit un éclat lumi-

(*) Quelques Voyageurs ont observé, que dans certaines régions d'Egypte, d'Arabie, & du pays d'Irak, les étoiles fixes ne paroissent point étinceler & trembloter pendant la nuit, comme dans les contrées de l'Europe. Or on demande:

1. Ce phénomene est-il vrai?
2. Quelles sont les contrées, où ce phénomene a lieu?
3. Les étoiles ne sont-elles pas étincelantes dans ces pays, lors-même qu'elles sont près de l'horizon; ou à quelle hauteur au dessus de l'horizon cesse leur étincellement?
4. Le lever & le coucher du soleil & de la lune ne sont-ils pas accompagnés d'un phénomene particulier dans ces pays? Par exemple, ne voit-on pas quelquefois l'image de ces astres comme coupée par des taches opaques, mobiles & paralleles à l'horizon, comme on le remarque assez fréquemment chez nous?
5. Un observateur, qui seroit sur les lieux, ne seroit-il pas plus à portée de rechercher la cause de ce défaut d'étincellement?
6. Les cantons, où l'on ne voit pas étinceler les étoiles, sont-ce les mêmes, où il ne pleut jamais ou fort rarement, & où le ciel est constamment serein?
7. Ne pourroit-on pas lever une carte ou un plan géographique, & marquer à peu près les limites de tout le district, dans lequel les pluies & le ciel nubileux sont si rares?

(**) Ps. CV. 39. Es. IV. 5. 6. Sap. X. 17. XVIII. 3. XIX. 7. 1 Cor. X. 2.

mineux. Mais je fouhaiterois d'être inftruit, fi ces phénomenes s'accordent avec l'Hiftoire Naturelle de l'Arabie, & pourroient au moins avoir eu lieu dans un efpace étroit, où demeuroit un peuple fi nombreux, & fi par conféquent ce qu'il y a eu de miraculeux pourroit n'avoir confifté qu'à fixer & rendre ftable un objet variable en lui-même: ou fi au contrarie ce phénomene eft oppofé à la nature de l'air & du ciel de l'Arabie.

Il eft bien clair, que le meilleur moyen de réfoudre ces queftions, pour autant qu'elles doivent répandre du jour fur le récit de Moyfe, c'eft d'examiner les pays mêmes, où les Ifraélites ont erré autre fois. Cependant les Naturaliftes ne laifferont pas d'étendre leur curiofité jufques fur l'Arabie, qui eft plus méridionale. Au refte il me femble avoir lu, que dans ce diftrict de l'Arabie, que l'on a coutume d'envifager comme une partie de l'Idumée, & dont les Ifraélites ont fait le tour, l'air n'eft pas auffi ferein, qu'on le dit être dans quelques autres pays, fitués fous le même climat. Auffi les montagnes & le voifinage de la mer rouge & la mer morte ne me rendent pas la chofe incroyable. Il eft donc à préfumer, qu'en répondant à cette queftion il faudra diftinguer entre les contrées de l'Arabie.

LXXXIX.

De la Rofée.

Les avis, que nous recevrons fur l'abondance ou le défaut des Rofées dans l'Arabie déferte, nous feront extrêmement agréables, puifqu'il y a des relations de voyage, qui donnent à ces ftériles régions des Rofées très-abondantes, tandis que *Chardin* femble en nier l'exiftence dans les Provinces de la Perfe, fituées environ au même degré de latitude méridionale, quand les plus grandes chaleurs arrivent. Mais il faudra probablement faire auffi attention aux vents d'Eft, dont le fouffle aride fane & deffeche tous les végétaux, ce qui doit néceffairement faire une différence confidérable. Là, où toutes les plantes font converties en foin, je ne conçois affurément pas, qu'il puiffe y avoir de la Rofée: comme je ne conçois pas non plus,

plus, que là, où il reste encore des plantes dans un endroit, la Rosée puisse s'empêcher de transpirer de ces plantes, & de s'y attacher.

La question sur l'origine de la Rosée sera peut-être encore susceptible de quelques nouvelles expériences dans l'Arabie. Il s'agit de savoir si elle transpire des plantes, & se répand ensuite en vapeurs & en brouillards: ou bien si elle tombe de l'atmosphere. Comme j'ai vu, que des Physiciens même embrouillent le sujet de la question, qui semble être clair, & que pour prouver, que la Rosée tombe, ils avancent plusieurs choses, qui prouvent simplement, que vers l'aube du jour l'air est humide, & que cette humidité s'attache aux objets terrestres: je prie nos voyageurs d'observer soigneusement, si cette humidité n'est point montée de la terre, ou si elle ne pourroit pas avoir été amenée latéralement par le mouvement de l'air: car il saute aux yeux, que la Rosée éleve des brouillards, & qu'ainsi l'air doit devenir humide. Je souhaiterois, que l'expérience si connue, que l'on fait avec un récipient de verre, fût essayée, & que l'on prît garde à l'effet de cette expérience, non-seulement dans des lieux, où la Rosée abonde, mais encore dans ceux, où il ne croît absolument rien, & enfin dans ceux, où il y a quelques buissons isolés, bas & arides. (*)

XC.

De l'ארז, si c'est le Sapin ou le Cedre?

Mr. le Professeur *Forskäl* est au fait de la controverse encore indécise, que l'on agite sur le mot *Erez* (ארז). *Celsius* soutient, que c'est le Sapin, opinion nouvelle, mais soutenu de preuves très-fortes: *Hierobotanic.* Lib.

(*) Mr. le Médecin *Roederer* est curieux de savoir, si dans ces pays la Rosée est moins nuisible que chez nous, à ceux, qui dorment dans les champs, lorsqu'elle s'éleve.

Lib. I. p. 106-134.) & Mr. le Confeiller aulique *Trew*, dans fon Hiftoire des Cedres du Liban, (*Hiftoria Cedrorum Libani*,) défend, par des raifons également folides, l'opinion ancienne & commune, & explique Erez par le grand Cedre, *Cedrus Libani conifera.* Ne feroit-il pas poffible de nous apporter de l'Orient des preuves, qui terminent cette difpute ? Peut-être s'y trouve-t-il une preuve décifive, qu'il m'eft impoffible de deviner dans mon cabinet. Je marquerai cependant les points, qui me paroiffent dignes de recherche, & qui pourroient frayer le chemin à la vérité.

Voici d'abord les arguments, qui femblent prouver pour le Cedre.

1) L'autorité de tant de verfions anciennes. Eft-il croyable, que tous ces Interpretes fe trompent unanimement au fujet d'un arbre fi célebre?

Cet argument, je l'avoue, feroit affoibli, fi le κέδρος des Septante ne fignifioit pas en Grec la *Cedrus conifera*, mais le petit Cedre, ou la *Cedrus baccifera*, & qu'ainfi les Anciens ne s'accordoient pas fi bien dans leurs explications, qu'il femble au premier abord.

2) Le Bois d'*Erez* nous eft repréfenté comme le bois de charpente le plus exquis, & qui faifoit partie du luxe & de la fomptuofité, que Salomon étaloit dans fes bâtiments. Il femble, que ceci ne convient pas au Sapin, puis que la Paleftine fournit du bois tout auffi bon pour la charpente, & même beaucoup meilleur que le Sapin, le Chêne, par exemple, & le Noyer.

Peut-on objecter quelque chofe à cela? Le bois d'une certaine efpece de Sapins a-t-il dans l'Orient un prix de préférence, foit à caufe de fa qualité intrinfeque, foit à caufe de fa longueur, foit uniquement par un effet de l'opinion & de la mode? De quel bois fe fert-on dans l'Orient pour la charpente, & quel eft celui, dont on fait grand cas?

3) Le Prophete Ezéchiel (c. XXXI. 5. 6. 8.) célebre les branches élevées & touffues de l'arbre *Erez.* Il dit, que les bêtes des forêts font leurs petits fous l'ombre de fes feuilles, ce qui convient parfaitement au grand Cedre, mais ne convient gueré au Sapin, dont un

un ſeul ne ſauroit ombrager le lieu, où il eſt planté. Cette preuve, ſur laquelle Mr. le Docteur Trew inſiſte, me paroît presque irréfutable.

Paſſons aux arguments, que l'on allegue en faveur du Sapin, & contre le cedre.

1) Le Liban eſt couvert de forêts de Sapins; mais il ne porte que des Cedres ſolitaires répandus çà & là.

On replique ordinairement, que c'eſt peut-être Salomon, qui a détruit ces forêts de Cedres, en les prodiguant dans ſes vaſtes édifices, & en négligeant de réparer cette perte par de nouvelles plantations. Mais comme ceci ne ſeroit pas un preuve de ſa ſageſſe, on impute encore cette dévaſtion aux ravages des Sarrazins; ce qui en effet a beaucoup plus de vraiſemblance. Les voyageurs examineront, ſi cette derniere conjecture eſt bien ou mal fondée. N'y a-t-il pas d'autres contrées de l'Orient, où la *Cedrus conifera Libani* ſe trouve en abondance?

2) Le mot arabe ارز ſignifie le Sapin, comme *Celſius* croit l'avoir clairement montré. Ses preuves ſont tirées des livres botaniques des Arabes. Mais comme les Botaniſtes donnent à pluſieurs mots d'autres ſignifications, ou du moins des ſignifications plus reſtreintes, que le langage ordinaire, & que probablement la Bible eſt écrite dans ce dernier langage: on demande ſi les Arabes, dans la vie commune, & lorſqu'ils ne s'expriment pas en termes ſcientifiques, emploient le mot ارز dans un ſens plus étendu, de maniere que les Cedres ſoient compris dans le ſens de ce mot. Cela me paroît probable, parce que les Interpretes Arabes de la Bible, qui ne ſe feront pas ſi fort éloignés de l'idée du reſte des Anciens, pour penſer à autre choſe qu'aux Cedres, ont pourtant conſervé le mot ارز: & c'eſt ce que font même ceux, qui n'ont pas eu ſous les yeux le texte hébreu, mais la verſion des Septante, & y ont lu κέδρος, comme par exemple le Traducteur des Pſeaumes: d'où l'on pourroit même conclure, que le mot arabe ارز a renfermé auſſi dans ſa ſignification le Cedre des Grecs (*Cedrus baccifera*), qui appar-

tient à la classe des Genevriers. Mr. le Conseiller aulique *Trew* assure avoir entendu dire à Mr. *Schultz*, Missionnaire auprès des Juifs, que les Arabes donnent encore au Cedre le nom de ارز. Mais je souhaiterois de voir cette relation confirmée par de nouveaux témoignages; puisqu'il se pourroit, que Mr. *Schultz* n'eût parlé que des Arabes, qui habitent le Liban, & qui montrent aux Voyageurs curieux les Cedres épars sur cette montagne. Or il n'est point douteux, que ces Arabes ne nomment les arbres, comme l'étranger voudroit qu'ils fussent nommés: & en général ces gens, qui dans la Palestine conduisent les Voyageurs, sont réputés pour disposer à leur gré des noms de la Bible, & pour les appliquer aux objets selon leur fantaisie. Mais si l'Arabie produisoit aussi des Cedres en d'autres endroits, ou si du moins les Arabes connoissoient cet arbre, & si dans l'intérieur de l'Arabie ils le nommoient ارز, cela seroit décisif.

3) Selon Ezéchiel, (XXVII. 5.) on faisoit les mâts de l'arbre *Erez*, à quoi sans doute le Sapin est infiniment plus propre que le Cedre.

Si, en travaillant à résoudre la question précédente, on trouvoit, que ارز comprend dans sa signification & les Sapins & les Cedres, cette objection de *Celsius* contre les Cedres tomberoit d'elle même: &, toutes les fois que le mot d'*Erez* est dans la Bible, il faudroit le prendre dans le sens, qui conviendroit au sujet, auquel il est appliqué.

Ces preuves se balancent tellement, que je douterai, jusqu'à ce que les voyageurs les décident.

Comme je crois, que les voyageurs portent avec eux l'*Hierobotanicum* de *Celsius*, je compte aussi, qu'à cette occasion ils vérifieront autant qu'il sera possible ce qu'il dit du ברוש, Tom. I. p. 74.

Mais leur voyage n'étant point dirigé vers le Liban, je ne propose point de questions sur l'épaisseur & la hauteur des plus grands Cedres de cette montagne, lesquelles dimensions Mr. le Conseiller aulique *Trew* desireroit de

de voir déterminées ſelon une meſure fixe; mais je ne propoſerai que les queſtions ſuivantes, qui, comme je l'eſpere, pourront être réſolues; ſans qu'il ſoit néceſſaire de viſiter le Liban.

1) Quels ſont les arbres, qui s'appellent chez les Arabes ارز? Cette queſtion regarde principalement le Sapin, la *Cedrus Libani conifera*, & la *Cedrus baccifera*, qui appartient à la claſſe des Genevriers.

2) Leſquels de ces arbres ſont nommés ارز par les connoiſſeurs, & dans le ſens le plus propre de ce terme?

3) Quel arbre eſt nommé ברוש ou ברות? On voit le mot بروت dans la Verſion Arabe, 1 Chron. XXV. 18. & ce mot paroît d'autant plus appartenir à la langue arabe, que dans ce paſſage on ne trouve ni ברוש, ni rien qui en approche, dans le texte hébreu.

4) Que veut dire Ezéchiel (XVII. 3.) par צמרת הארז, *la laine des Cedres*, dont le Cedre ſe reproduit. Cette expreſſion revient au Chap. XXXI. 3. Et ce dernier chapitre mérite ſur-tout d'être lu avec attention, & d'être éclairci par l'hiſtoire naturelle du Cedre.

5) Que ſignifie, par exemple, au verſet même, que je viens de citer, אשור ארז? Le nom *Aſchur*, qui probablement s'écriroit en Arabe لثوز, eſt-il approprié à une certaine eſpece de Cedres, à cauſe de leur extrême beauté, ou par ce qu'ils ſont plus droits que les autres?

XCI.

Du Bois Almuggim, ou Algummim.

Celſius, dans la premiere partie de ſon *Hierobotanicon*, p. 171. diſſerte amplement & ſavamment ſur le Bois אלמגים ou אלגומים, que Salomon doit avoir fait venir de l'Orient: mais ſans nous montrer une voie ſûre, pour découvrir la vérité. Car après avoir ramaſſé pluſieurs explications, & nommé pluſieurs ſortes de Bois précieux, dont la plûpart ont un

droit égal de prétendre à l'honneur d'avoir été tirées d'Ophir par Salomon; il ne fournit aucune raiſon déciſive puiſée dans la Philologie, mais il choiſit le Bois de Santal ſur une ſimple conjecture.

Je penſe, que les voyageurs pourront découvrir quelque choſe de plus certain dans l'Arabie heureuſe: car la premiere ſyllabe *Al* ſemble indiquer, que c'eſt un nom arabe, & ſelon le témoignage de la Bible ce Bois précieux doit être venu d'Ophir, c'eſt-à-dire de cette contrée de l'Arabie, ſi renommée autrefois pour l'or, qu'elle produiſoit. C'eſt dans ces contrées, que je prie les voyageurs de chercher ce que nous ne ſaurions trouver en Europe par nos méditations.

Comme la Bible ne nous donne pas la moindre deſcription de ce Bois, il s'agira presque uniquement de rechercher, ſi le nom s'eſt conſervé dans quelque dialecte populaire comme le nom d'un bois précieux, après avoir diſparu depuis long-temps des Dictionnaires Arabes. Des conjectures & de ſimples énumérations d'un plus grand nombre d'eſpeces de Bois précieux, que n'en rapporte *Celſius*, ne ſerviroient qu'a nous rendre plus incertains & plus embarraſſés à choiſir entre tant de curioſités.

La ſeule deſcription, qu'il ſeroit peut-être utile de conſulter, & de comparer avec la Nature, c'eſt celle de *Joſephe*, (*) quoique je ne puiſſe pas du tout garantir, qu'il ait connu le véritable *Almog* ou *Algomm*; lui, qui, comme d'autres de ſes contemporains ſe trompe ſi ſouvent dans l'explication des termes hébreux, & nous donne par-là à connoître, qu'il n'avoit pas ſucé la langue hébraïque avec le lait. Cependant, comme cette fois ci il s'exprime comme s'il étoit ſûr de ſon fait, & que *Celſius* a entiérement négligé de donner une deſcription de ce Bois remarquable, je la placerai ici pour l'uſage des voyageurs, qui problablement ne ſont point munis de l'ouvrage de *Joſephe*.

Mais je dois avertir auparavant, que Joſephe appelle l'*Algummim* en Grec

(*) Antiquit. Lib. VIII. c. 7. §. 1.

Grec ξυλα πευκινα ou πευκας; ce que je traduis ici par *bois de torche* ou *bois résineux*, parceque je ne puis examiner moi-même, quel arbre ces noms désignent dans le Grec ordinaire, & parceque d'ailleurs *Josephe* avertit, que par là il n'entend pas la sorte de bois, que l'on appelloit communément ainsi en Grece, mais un bois étranger, dont la vraie sorte ne parvient guere en Europe. Cependant la πευκη ordinaire des Grecs semble être l'arbre, qui porte le Pignon, ou la Cedre de Sibérie, à ce que d'autres m'apprennent.

Après avoir donc raconté, que Salomon avoit fait venir de la contrée si fertile en or une grande quantité de bois de torche, ou de bois résineux, & qu'il l'avoit employé pour en faire des colonnes du Temple, & des instruments de Musique, Josephe continue ainsi: *Que personne ne s'imagine, que ce bois de torche ressemble à celui, que l'on appelle aujourd'hui de la sorte, parce que les marchands lui donnent ce nom, pour exciter l'admiration des acheteurs. Car il ressemble plutôt au bois des figuiers;* (*) *à cela près qu'il est plus blanc & plus reluisant. J'ai cru, que l'amour du prochain m'obligeoit à ne pas laisser mes Lecteurs dans l'ignorance sur la nature & les caracteres distinctifs de ce Bois, dans un endroit, où l'histoire de la vie de Salomon me donnoit occasion d'en parler.* Il paroît donc, que les propriétés suivantes doivent se trouver dans l'Algummim.

1) Il doit croître non seulement au delà de la mer des Indes, mais encore dans l'Arabie, qui produit de l'or, ou au moins sur les montagnes.

2) Son bois doit être de couleur très blanche. Ce caractere donne du moins l'exclusion au santal rouge & au santal jaune. Ce pourroit être le santal blanc: mais, si je ne me trompe, nous avons besoin d'être instruits plus particulierement sur ce sujet.

3) Il doit être susceptible de polissure.

4) Il doit être assez précieux, pour que le marchand trouve son profit à le

(*) Ἐκεῖνα γάρ τῆν μὲν ἰδέαν ἐμφερῆ ταῖς συκίναις γίνεται. C'est pour justifier ma traduction que je transcris ce passage en Grec: car le Traducteur Latin dit précisément le contraire.

à le transporter du pays, & pour qu'il soit tenté d'en faire un commerce frauduleux. Au reste il n'y a pas un mot ni dans la Bible ni dans *Josephe*, qui puisse seulement faire soupçonner, que ce soit un bois odoriférant, quoiqu'à la vérité il ne s'y trouve rien non plus, qui tende à le nier.

5) Il doit être fort résineux, puisqu'il prend son nom des résines & des torches.

Une des façons d'écrire son nom hébreu אלגומים me fait même conjecturer, que ma question entiere pourroit déjà être contenue dans celle, que j'ai faite sur l'Encens. (Art. XXIX.) Car Gummi ou κόμμι étant vraisemblablement un mot oriental, & selon *Suidas* un nom de l'encens, l'arbre Algomm pourroit bien être l'arbre de l'Encens, pourvu que d'autres circonstances s'accordent avec cette idée. Ce n'est pas ici mon dessein d'étaler des conjectures: mais comme celle-ci est tout-à-fait neuve, & qu'elle acquiert du poids à mes yeux, parce que Mr. le Professeur *Buttner*, à qui j'en fais la lecture, m'interrompt précisément au mot Encens, & qu'il le nomme lui-même; je hazarde de la communiquer aux voyageurs. Qui sait, si elle ne les conduira pas à découvrir la vérité! Si elle ne le fait pas, j'y renoncerai sans y insister d'avantage.

Le passage 2 Chron. II. 8. peut tellement embarrasser ou favoriser les voyageurs dans leurs recherches, qu'il faut que j'en dise quelque chose. L'Algum y est représenté comme une production du Liban, tandis que selon le premier Livre des Rois (1 Rois X. 11. 12.) & selon *Josephe*, cet arbre semble avoir été entiérement étranger à la Terre Sainte. Supposé donc que l'on trouvât un arbre de ce nom dans l'Arabie méridionale, & que l'on fût bien assuré que cet arbre ne croît point sur le Liban, je prierois les voyageurs de ne point s'arrêter au premier passage. Les Livres des Chroniques ont été plus fautivement copiés par les Juifs, que le reste de la Bible: peut-être que l'Algummim, n'a été placé sur le Liban que par les Copistes. Cependant il se pourroit aussi, que ce passage réuni avec la description de Josephe frayât le chemin à la découverte de la vérité. Car tout comme πεύκη

en

en Grec signifie tout-à-la-fois un arbre connu, & un arbre entiérement étranger; il seroit possible de même, qu'Algom fût le nom d'un arbre du Liban, & encore celui d'un autre arbre de l'Arabie heureuse, qui eût quelque ressemblance avec le premier, mais dont le bois fût beaucoup plus précieux.

XCII.

De la Souris montagnarde à deux pieds, nommée par les Arabes يربوع.

La Souris *Jarbo*, (يربوع) si commune en Arabie & en Egypte, cette souris, dis-je, qui marche sur ses deux pattes de derriere, n'est plus inconnue en Europe, depuis que *Corneille le Brun*, (*) *Nicolas Haym*, (**) & *Hasselquist*, (†) en ont donné la description, dessiné sa figure, & dispensé par là les voyageurs d'une peine, dont je les prie ordinairement de se charger, quand il s'agit d'autres animaux de l'Orient. Cependant cet animal si singulier, auquel les Proverbes de Salomon accordent une place si distinguée parmi les animaux les plus intelligents, (††) mérite bien, que nous proposions quelques nouvelles questions sur son sujet.

1) Il paroît, qu'il vaudra la peine de l'anatomiser, comme l'Académie de Paris a anatomisé quelques animaux. Et je prierois Mr. le Docteur *Cramer* de se charger de ce soin. La peine ne sauroit être grande, & l'on verroit avec plaisir, qu'il apportât quelques squelettes pour le Cabinet Royal de Copenhague. Je crois même, d'après

(*) Voyage du Levant p. 406. fig. 210.

(**) Abridgment of the British Treasury p. 35. du texte anglois, & p. 124. du texte italien.

(†) Resa til heliga Landet p. 209. 210.

(††) Prov. XXX. 26.

d'après les relations de *le Brun* & de *Haſſelquiſt*, qu'au retour des voyageurs l'animal pourroit être tranſporté en vie dans une cage, qu'il ne pût ronger de ſes dents ni rompre de ſes pattes. Mais il faudroit en prendre pluſieurs, parce que l'on pourroit en perdre quelques-uns en chemin.

2) Le Jarbo eſt-il un animal, qui rumine?

3) A' quoi lui ſert la longueur extraordinaire de ſa queue? Eſt-ce une ſorte de gouvernail, qui dirige les ſauts, que cet animal eſt obligé de faire, parce qu'il ne ſe ſert point de ſes pieds de devant pour marcher? ou l'employe-t-il, pour ſuſpendre ſon corps?

4) Eſt-il vrai, qu'il perce même les pierres? ou ne creuſe-t-il que la terre des montagnes? car il eſt à obſerver, que *Shaw* ne l'a jamais trouvé dans les rochers. (*)

5) N'eſt-ce pas là cette eſpece de Souris, qui, quatre ſiecles avant Mahomet, cauſa, en creuſant une digue, la fameuſe inondation, qui s'appelle سيل العرم, & qui avant les temps de Mahomet faiſoit Époque dans l'hiſtoire des Arabes? Il eſt vrai, que les Hiſtoriens de cette nation n'emploient que le mot جرذ, qui n'eſt qu'un nom général, ou qui même, ſelon *Shaw*, p. 321., ſignifieroit une autre eſpece de Souris. Il me ſemble cependant que toutes les circonſtances du fait préſentent à notre eſprit la Souris bipede. Quant à l'inondation, j'y reviendrai dans un Article à part.

6) L'économie & le naturel de cet animal, dont l'intelligence eſt tant vantée par les Ecrivains Arabes, méritent une deſcription plus détaillée, que ne l'eſt celle, que *Haſſelquiſt* nous en a fournie.

Eſt-il vrai, que les Jarbo placent des ſentinelles, ſur leſquelles ils ſe vengent, lorſque par leur négligence la troupe bipede eſt ſurpriſe?

7) Pré-

(*) P. I. p. 322. de l'Edition Françoiſe.

7) Préparent-ils leur manger pendant l'hyver? C'est-ce que *Pline* semble dire, Lib. VIII. c. 37.

8) Est-il vrai, qu'ils creusent soigneusement leurs cavernes de façon à y ménager plusieurs sorties? Les Arabes prétendent, qu'il y en a une du côté de chaque plage du Ciel; & d'après certains récits il semble, que chaque sortie a sa sentinelle: & qu'au sifflement d'une de ces sentinelles, ou à tel autre signal donné, les Souris décampent vers les sorties opposées. Qu'y a-t-il en ceci de vrai, & de fabuleux? & quelle est la structure entiere de la caverne du Jarbo?

9) Oserois-je prier nos voyageurs, de me rendre plus intelligible une expression syriaque par l'histoire de cet animal, à laquelle probablement cette expression se rapporte? ܡܦܩ ܒܪܘܚܐ, *la sortie contre le Vent*, ou pour ainsi dire, la retraite, la fuite, signifie chez les Syriens *la Justification*, l'action de se justifier.

10) Les Arabes racontent, que le Jarbo bouche les entrées de sa caverne d'une espece de rempart de terre dure, à peu près comme font les marmottes en hyver. Cela me paroît encore obscur; car comment peut-il s'échapper assez vîte par le trou bouché? Ne boucheroit-il les avenues qu'en certains temps, lorsqu'il a déja amassé ses provisions? ou ne boucheroit-il qu'une seule avenue?

11) La chair du Jarbo fait une nourriture fort ordinaire chez les Arabes. Comment le prend-on, puisqu'on le dit être d'une si grande vîtesse?

12) Les Juifs parlent de l'achat des lieux, où le Jarbo a ses allées & ses venues. Cet usage a-t-il encore lieu dans l'Arabie? Ne s'applique-t-on pas plutôt à extirper des terres cultivées cette engeance de Souris?

13) Selon *Hasselquist*, le Jarbo doit avoir le poil mollasse; & selon *Pline* on diroit, que c'est le contraire. Car ce dernier dit: *Aegyptiis muribus durus pilus, sicut herinaceo, iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque*, Lib. X. cap. 65. Lequel de ces deux

Z 2 auteurs

auteurs a raison? ou comment sauver cette contradiction? Y a-t-il deux sortes de ces Souris bipedes, dont l'une est décrite par *Hasselquist*, & l'autre par *Pline*? ou *Pline* a-t-il oui parler de deux sortes de Souris d'Egypte, dont l'une a la peau semblable à celle du hérisson, & dont l'autre seroit notre Souris à deux pattes? Et a-t-il confondu dans ses recueils ce qu'il auroit dû distinguer?

Dans le premier de ces deux cas, je souhaiterois, que l'on donnât la description de l'espece de Jarbo de *Pline*, qui auroit été inconnu à *Hasselquist*. & que l'on examinât sur-tout, si la ressemblance de sa peau à celle du hérisson est assez frappante, pour qu'il ait pu être nommé *herinaceus* par les Latins.

14) Χοιρογρύλλιος, le nom grec du Jarbo, s'est-il conservé dans la langue Cophte? Je suis curieux de le savoir, parce que je crois, que ce nom n'a été inventé que par des Grecs Egyptiens: tandis que, selon le témoignage de St. Jérôme, le même animal chez les Grecs de Syrie s'appelloit ἀρκτομῦς. Il est vraisemblable, qu'en Grece même, où il étoit étranger, il n'avoit point de nom, & pouvoit quelquefois être compté parmi les lievres, avec lesquels sa tête, ses oreilles & la situation du corps dans son gîte lui donnent assez de rapport. Le développement de ce sujet serviroit à nous éclairer sur le sens des anciennes versions. Et c'est peut-être par elles seules, que nous pouvons décider cette autre question, à savoir, si le Jarbo est le שפן des Hébreux.

15) C'est précisement sur ce dernier point, que je desirerois d'acquérir plus de certitude, que jusqu'ici nos Savants d'Europe n'en ont pu y répandre. *Bochart* soutient, que le שפן des Hébreux, (Lévit. XI. 5. Pf. CIV. 18. Prov. XXX. 26.) est la Souris des montagnes, ou le Jarbo lui-même. Ceci me paroît très-vraisemblable, bien plus vraisemblable que l'opinion ordinaire, qui se borne aux lapins, connus parmi nous en Europe. Cependant comme ces trois passages disent trop peu de chose du שפן, pour nous autoriser à donner l'exclusion aux lapins, je ne saurois regarder

la

la queſtion comme bien décidée, avant que d'être aſſuré, que le mot שפן ſubſiſte encore dans quelque Province d'Arabie ou de Syrie, & qu'il déſigne l'un ou l'autre de ces animaux. Au reſte, je ne demande point de pures étymologies, fuſſent-elles encore meilleures que celles, que *Bochart* a imaginées. Si elles pouvoient me ſatisfaire, j'en trouverois aiſément une, ſans quitter mon cabinet, dans le verbe سفن *ratiſſer*.

16) La ſeule objection contre l'explication de *Bochart*, qui puiſſe paroître de quelque importance, eſt celle, qui a été faite par *Shaw*. Cet auteur ſoutient, qu'il n'a jamais trouvé le Jarbo dans les rochers, mais toujours dans des terres argileuſes ou ſablonneuſes. De là vient, qu'il aime mieux entendre par le *Schafan* des Hébreux un certain animal, qui établit ſa demeure dans les rochers, ayant auſſi les pieds de derriere plus longs que ceux de devant, que dans l'Orient on appelle l'Agneau d'Iſraël, (*Daman Iſrael*) & que l'on voit par troupes ſur le Liban & ſur d'autres montagnes.

Quoique je ne ſaurois croire, que la Souris Jerboa creuſe les pierres & les rochers, j'ai pourtant bien de la peine à me mettre dans l'eſprit, qu'elle n'habite point les montagnes, tandis que les Ecrivains Orientaux ſemblent l'aſſurer ſi poſitiviment. Peut-être eſt-ce un pur hazard, qui empêcha *Shaw* de rencontrer cet animal dans des montagnes. Je prie les voyageurs de nous donner quelque certitude ſur ce ſujet, & d'examiner en même-temps, ſi cet Agneau d'Iſraël, à qui *Shaw* accorde des prétentions au titre de Jarbo, manifeſte cette ſagacité analogue à la raiſon, qui eſt ſi fort admirée dans les Proverbes de Salomon, & attribuée au *Schafan*.

XCIII.

De quelques Termes des langues Orientales, par lesquels le mot hébreu שפן a été traduit.

Le dernier membre de la question précédente me rappelle certains termes, que les Versions Orientales substituent au mot hébreu שפן. S'il reste encore actuellement des traces de ces termes, ce que je n'oserois espérer de tous, je souhaite de savoir si c'est la Souris à deux pattes, ou tel autre animal, que ces termes désignent. Les voici.

1) ܚܘܓܣܐ; en Syriaque & en Chaldaïque חוגס. Il semble, que la lettre *Chet* soit une lettre servile, comme elle l'est dans quelques mots à quatre consonnes: & que l'on auroit pu également écrire גס, comme cela se voit une fois dans le Thalmud.

2) טפזה en Langue Chaldaïque & Samaritaine. Dans Jonathan on lit טוזא, ce que j'indique, quoique je le regarde comme fautif. *Scheuchzer* veut comparer avec ce mot celui d'*Ada Tawsani*, nom turc des lapins, tiré de *Meninsky:* mais les voyageurs ne chercheront assurément pas à me donner des éclaircissements puisés dans une langue, qui, dans les mots, qui lui appartiennent en propre, n'a pas la moindre analogie avec l'Hébreu. L'étymologie Chaldaïque, dérivée du verbe *sauter*, & qui convient également à la souris des montagnes & aux lapins, m'est déja connue, & je sais d'avance, qu'elle ne décide de rien.

3) وبر. Je ne doute pas un moment, que ce mot ne soit connu dans la langue arabe, quoique les descriptions, que *Bochart* a extraites des Auteurs Arabes, ne nous apprennent pas avec certitude quel est cet animal. *Bochart* a prétendu en faire la marmotte, (*Mus Alpicus* ou *marmota*) à quoi je ne vois jusqu'ici aucune apparence; parceque le وبر des Arabes doit demeurer dans les maisons, & avoir la queue très-courte.

4) فنبك

4) فنك. Les descriptions imprimées des Arabes ne rendent pas non plus cet animal assez reconnoissable.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XCIV.

De l'Inondation connue sous le nom de سيل العرم.

L'Alcoran (c. XXXIV. 14. 15.) parle d'une Inondation nommé سيل العرم, qui a beaucoup de célébrité dans les Annales de l'Arabie heureuse. L'académie Royale des Inscriptions & des Belles Lettres de Paris a déja prié les voyageurs de reconnoître de près l'endroit où cette Inondation est arrivée; & je ne ramènerai point ici ses remarques. (*) Je ne ferai qu'y ajouter quelques réflexions, après avoir mis les voyageurs au fait de ce que nous savons de cette Inondation.

Mr. le Professeur *Reiske* a recueilli tout ce qui reste de cette histoire dans un Programme publié à Leipsick en 1748. *de Arabum Epocha vetustissima, ruptura Catarrhactae Marebensis.* En omettant les prodiges, dont je ne me soucie guere, & ce qui est dit de la prétendue punition du mépris, que l'on avoit fait d'un certain Prophete, voici à quoi les faits se réduisent.

Dans une région montagneuse de la Province شحر (*Schichr*) est située la ville, autrefois nommée *Saba*, & qui dans les temps postérieurs fut nommée *Marib.* Dans la carte de l'Arabie, publiée par *Isaac Tirion*, je vois cette ville, en avançant dans le pays, marquée au 67e degré de longitude, & au 17e de latitude entre *Hadramaut* & *Dofar*. Près de cette ville, un torrent, sorti des montagnes, se déchargeoit dans un vaste étang, ou plutôt dans un lac, con-

(*) V. le Mémoire de cette Académie, article second: *Eclaircissements démandés sur quelques points de Géographie.*

contenu par une digue prodigieuse, & qu'on prétend avoir été l'ouvrage de *Balkis*, cette Reine de Saba, qui visita *Salomon*. Cette digue s'élevoit comme une montagne au dessus de la ville, & les eaux y montoient souvent jusq'à vingt brasses de hauteur. Elle avoit trois écluses, placées à différentes élévations, au moyen dequoi, soit que les eaux fussent hautes ou basses, on pouvoit toujours arroser la plaine. On distribuoit, par des tuyaux & des fossés, à chaque terrain la quantité précise d'eau, qui lui étoit nécessaire, & par cette sage répartition, la plaine, à une demi-journée d'étendue de côté & d'autre, devenoit un vrai Paradis. Il y a un récit, qui porte, que cette digue ne servoit qu'à fermer une ouverture étroite entre deux rochers, de façon qu'il falloit, qu'entre ces deux rochers les eaux se rassemblassent dans la plaine. Cette digue fut creusée par les souris des montagnes, & les eaux trouvant des ouvertures, qu'il n'étoit pas possible de boucher, toute la digue s'éboula, le pays fut inondé, & le torrent, ne pouvant plus être partagé dans les canaux, se déborda par tout: ce Paradis devint un désert, & des tribus entieres furent obligées de chercher de nouvelles habitations. Dans la carte de *Tirion*, je vois près de *Marib* un ruisseau sortant des montagnes, qui dirige son cours dans les vallées, qui sont vers l'intérieur du pays, où il se perd sans écoulement, comme le font plusieurs autres ruisseaux de l'Arabie.

Comme cette contrée touche aux régions fertiles de l'Arabie, il semble, qu'elle puisse être visitée sans danger: & certainement elle en vaut bien la peine pour ceux, qui ont à coeur les progrès de l'Histoire Civile, aussi-bien que Naturelle. Si je parvenois en ces lieux, les articles suivants occuperoient ma curiosité.

1) Cette contrée si remarquable mérite non-seulement une description géographique des plus exactes, mais je voudrois encore, que le bassin de cet ancien étang, & tous ses environs, sans en excepter aucune montagne ni la moindre colline, observés & mesurés par des yeux physiciens & géometres, fussent décrits avec la derniere précision. Je voudrois savoir, p. e. quelle est l'étendue de la vallée enfermée entre les deux montagnes, qui faisoit le réservoir de

de l'étang; quelle pourroit avoir été l'étendue de la surface supérieure de cet étang, de cette surface, dis-je, qui par ses évaporations rendoit chaque jour à l'Atmosphere une partie des eaux amassées; de quelle grandeur est l'ouverture antérieure des montagnes; quelle est la hauteur de ces montagnes aux endroits, où elles sont les plus voisines l'une de l'autre; de quelle profondeur est la vallée. Ce n'est ici qu'un petit échantillon de plusieurs autres problêmes, qui s'offriront à résoudre sur les lieux. J'ose même demander à nos voyageurs la carte de cette contrée, si singuliérement intéressante.

2) Seroit-il bien vrai, que dans son origine la digue eût été un ouvrage de l'art? J'en doute. Car dans ce cas il eut été aussi facile aux Sabéens de la réparer, après que les eaux l'eurent rompue, qu'il l'avoit été à leurs ancêtres de la construire. Une nation tente l'impossible, avant que d'abandonner des terres fertiles, des jardins délicieux, pour errer dans la misere. Ainsi je m'imagine, que la Nature elle-même avoit élevé cette digue, qui joignoit les deux montagnes, & formoit avec elles une vallée sans écoulement; mais que l'Art est venu à son secours, en comblant, peut-être des crevasses & des inégalités, & en établissant les trois écluses. Supposé qu'un pareil ouvrage de la Nature étant creusé par les souris, & l'issu étant ouverte aux eaux, la vallée, qui leur servoit de réservoir, ait éprouvé le sort, que, selon moi, éprouveront tôt ou tard les vallées, qui n'ont point d'écoulement; dans cette supposition je conçois un dégât, dont la réparation pourroit surpasser les efforts réunis du peuple le plus nombreux. L'aspect même de ces contrées présentera à un oeil exercé des raisons décisives, que je ne saurois peut-être deviner d'avance: p. e. quelques débris de la vieille digue, qui s'avancent des deux montagnes jusques vers le milieu de l'intervalle, qui les sépare; la proportion de la base de ces débris avec leurs pointes; la matiere de ces débris; le calcul de la masse de la digue entiere, qui se trouvera incomparablement

 plus

plus vaste, si elle a été l'ouvrage de la Nature, que si elle avoit été construite par des mains d'hommes; la ligne de sa direction; le cours, qu'a pris le torrent. J'ai beaucoup trop de confiance dans l'habileté de mes amis, pour me donner la peine de pousser plus loin l'énumération des circonstances à considérer. Il peut arriver même, qu'aucune de celles, que je viens d'indiquer, mais qu'un objet, qu'ils découvriront sur les lieux, décidera la chose.

3) Connoît-on encore, dans ces pays, l'étendue & les limites des terres, qui étoient autrefois fertiles & cultivées? Quel aspect présente cette région? De quelle nature sont les différentes couches de terre? Cette couche de terre fertile, quoique mince, dont il faut nécessairement que la surface ait été autrefois couverte, a-t-elle entiérement disparu?

4) Les environs du torrent ne peuvent pas manquer d'être encore aujourd'hui fertiles & cultivés; & les montagnes, d'où il tombe dans la vallée, sont sans doute tapissées de verdure. Je prie nos voyageurs de faire attention aux productions naturelles de ces montagnes. On voit chez nous après plusieurs siecles même sur de hautes montagnes, où il fait un froid sensible, sur le *Grubenhagen*, par exemple, situé à quatre milles d'ici, les restes de vieux jardins; & je ne pense pas, qu'aux environs de Saba la Nature ait été moins libérale à élever les ouvrages de l'art parmi ses propres ouvrages.

5) Quel est le nom du torrent, ou des torrents, en cas qu'il y en ait plusieurs?

6) Quelle est la quantité d'eau de ce torrent? Et de quelle grandeur pouvoit être l'étang, qu'il remplissoit de maniere à lui restituer ce qui se perdoit par les évaporations? La hauteur de vingt brasses me paroît sentir la fable: un connoisseur verra aisément, par la position des montagnes, jusqu'où les eaux peuvent s'être élevées: & pour ce qui est de leur quantité, il est clair, qu'il faut avoir égard aux différentes saisons. Les trois écluses, pratiquées dans la

la digue, montrent déja, que l'eau doit avoir été à trois différentes hauteurs.

7) Où eſt la ſource du torrent? & quelle eſt la direction de ſon cours depuis cette ſource juſqu'à *Marib*?

8) Quel eſt l'endroit, où il ſe perd à préſent? & combien de chemin fait-il encore, avant que de diſparoître entiérement? Si l'on pouvoit le ſuivre juſqu'à ſa fin, je voudrois ſavoir comment il finit: s'il tarit peu à peu, ou ſi, arrêté dans ſon paſſage par des hauteurs, il ſe perd à la fin dans un marais. Si l'on ne peut faire ces obſervations ſur le torrent de Saba: je prie nos voyageurs de les faire ſur d'autres ruiſſeaux.

9) La Tradition des Mahométans, qui attribue l'élévation de cette digue à la Reine *Balkis*, eſt-elle fondée ou contredite dans la vraie hiſtoire d'Arabie?

10) Ne peut-on pas trouver dans l'Arabie des monuments, qui fixent avec plus de certitude le temps, auquel la digue s'écroula? Cette queſtion eſt d'autant plus importante, que cet écroulement commence une Epoque de l'Hiſtoire Arabe; & il me ſemble, qu'en comparant cette Epoque avec d'autres monuments hiſtoriques, il devroit être facile de découvrir la date de cet événement. Monſieur *Reiske* ſe range à l'opinion de ceux, qui le placent entre les temps de J. Chriſt & de Mahomet: & il penche le plus pour le premier ſiecle de l'Ere Chrétienne. Mais au lieu de rapporter à nos Savants les opinions d'autrui, j'aime mieux apprendre d'eux-mêmes un fait, ſur lequel la diſtance des lieux & la diſette de documents authentiques nous retiennent dans l'ignorance.

11) Si dans ces contrées on trouve encore des décombres de la digue, je ſuis curieux de ſavoir, ſi l'on découvre quelque part une inſcription ſur les pierres. Dans ce cas il ne ſera peut-être pas inutile d'avertir, que, pour déchiffrer ces inſcriptions, on fera bien d'y employer l'Alphabet Ethiopique, outre les Alphabets des langues orientales proprement ainſi nommées.

 12) Cette

12) Cette Région auroit-elle été la demeure des Sabéens, que la fertilité de leur pays a rendus si fameux? La ville s'appelloit anciennement Saba: ce n'est que la plus foible conjecture; car nous voyons les noms de שבא, שבא, & סבא donnés à differents peuples de l'Arabie, Ps. LXXII. 10. Mais ce qui feroit croire, que ç'ait été ici la demeure des vrais Sabéens, c'est la situation de cette ville dans l'Arabie heureuse, dans le voisinage de *Hadramaut*, où en effet le véritable *Saba* doit être situé selon Moyse, Gen. X. 26. 28; c'est la description de cette contrée, que l'on représente comme un Paradis; c'est la Reine Balkis, célebre parmi les Arabes, pour avoir établi la digue.

13) En cas qu'il en fût ainsi, les montagnes, où le torrent prend sa source, seroient peut-être les montagnes d'encens: & par conséquent l'examen de ces contrées auroit une seconde utilité, relative aux articles XXIX. & XCI.

14) Quel est le pays *Schichr?* Seroit-ce le même, qui est marqué sur nos cartes sous le nom de *Seger?* Et alors comment faut-il lire ce nom, qui ne peut pas manquer d'être une fois au moins vicieusement écrit? Est-ce شحر *Schichr*, ou شجر *Schigr* (*Seger*)? Ce dernier m'a l'air d'être une faute, commise dans nos cartes.

XCV.

Des Animaux purs & impurs; des Caracteres, à quoi on doit les discerner; & de la Souillure contractée par l'attouchement de la charogne.

En parlant d'Animaux purs & impurs, je pose d'abord en fait, que non seulement les Hébreux, mais tous les peuples, que nous connoissons, partagent les Animaux de la même maniere, quoiqu'ils ne se servent point des mêmes expressions, & que leurs loix n'aient rien statué sur ce sujet. Car chez toutes les nations on est accoutumé dès l'enfance, à se nourrir de cer-

certains animaux, & les Hébreux les nomment des Animaux purs: d'autres au contraire ne servent point de nourriture, on éprouveroit de l'aversion, s'il s'agissoit de les manger, & le peuple regarde même leur chair comme un aliment infame & contraire à la nature. Nous n'avons point de termes, pour exprimer cette différence; les Hébreux l'expriment par ceux d'Animaux *purs* & *impurs*; & cette distinction a été faite déja long-temps avant les loix de *Moyse*, & même long-temps avant *Abraham*. Gen. VII 2. Il y a plus. Les animaux impurs, le cheval & l'ane, p. e., tandis qu'ils vivoient, n'étoient point en abomination aux Israélites; & ce n'étoit pas un affront pour le plus excellent de tous les animaux, je veux dire, l'homme, que d'être en même-temps l'animal le plus impur, d'après les loix de ce peuple.

En général il semble, qu'il feroit utile, tant pour perfectionner l'histoire du genre-humain, que pour mieux connoître les usages oeconomiques, que l'on peut tirer du regne animal, que des voyageurs fissent attention aux animaux, que chaque nation regarde comme propres à la nourriture. Que de soulagements n'auroit-on pas pu se procurer dans des temps de famine ou du moins de cherté, si les pauvres, dont le goût est souvent le plus difficile, avoient eu assez de courage, pour essayer de nouveaux aliments, dont d'autres peuples font peut-être grand cas, & que la Providence semble avoir réservés exprès, pour subvenir à l'insuffisance de nos aliments ordinaires, qui pourroit bien un jour résulter d'une population excessive du Globe? Même dans des pays, qui ne sont pas trop peuplés, il peut être important pour la police de multiplier les aliments. Combien de mendiants sains & robustes, qui, ne trouvant point à gagner leur vie, extorquent le pain d'autrui sans travailler, tandis qu'ils n'auroient qu'à ramasser les aliments, dont d'autres nations font usage? Je n'ai jamais vu les Soldats François aller à la chasse des limaçons & des grenouilles, sans faire cette réflexion.

Mais je prie sur-tout nos voyageurs de bien observer en Arabie, quels sont les animaux, qui passent pour être purs, & quels sont ceux, qui passent pour impurs, parce que cela peut servir à éclaircir les loix de Moyse.

Je ſais bien, que ceux même d'entre les Arabes, qui deſcendent d'*Iſmaël*, ne s'accordent point parfaitement avec les Iſraélites par rapport à leur nourriture: ils mangent, par exemple, le chameau & la ſouris montagnarde; & comme Moyſe vouloit ſéparer ſon peuple de toutes les nations par les loix alimentaires, il falloit auſſi, qu'il lui défendît quelques aliments permis & ordinaires en Arabie, & qui faiſoient même en quelque ſorte la nourriture la plus naturelle & néceſſaire des Arabes. Cependant les aliments des Iſmaélites ont déja plus de conformité avec ceux des Juifs, que n'en ont ceux des anciens Phéniciens, & ceux des anciens habitants de l'Egypte.

Il ne s'agit point ici de ce petit nombre d'aliments, que la Religion interdit aux Arabes, on peut ſans peine apprendre à les connoître dans l'Alcoran: mais il s'agit de ceux, dont ils s'abſtiennent par coutume, ou par une ancienne ſuperſtition, dont l'Alcoran fait quelquefois mention en la condamnant; il s'agit encore de certains aliments extraordinaires pour nous, dont ils ſe nourriſſent.

Parmi les oiſeaux, que Moyſe défend de manger, il y en a, dont la chair eſt ſi dégoûtante, que l'on ne ſe douteroit preſque pas, qu'il eût été néceſſaire de la défendre. Je ne veux pour exemple que l'aigle, qui eſt le premier dans la liſte des oiſeaux impurs. Il ſembleroit cependant par cette défenſe, que ces animaux aient été mangés par d'autres peuples. On peut dire la même choſe de pluſieurs autres eſpeces d'animaux, qui ſont encore plus ignobles, comme des léſards. Y a-t-il des peuples arabes, qui font leur nourriture de ces ſortes d'animaux? Et comment cela eſt-il poſſible à l'égard des aigles, à cauſe de leur mauvais goût? Peut-être qu'à l'égard des oiſeaux de proie, de ceux ſur-tout, qui dévorent les poiſſons, il faut faire une diſtinction entre les différentes ſaiſons de l'année. L'expérience montre en effet, que quelques volatiles, que nous mangeons, ne ſont point mangeables dans certains temps de l'année à cauſe du goût huileux, qu'ils ont alors, tels ſont p. e. les canards ſauvages, les outardes, &c.

Il eſt à préſumer encore, qu'il y aura une différence entre l'Arabie heureuſe,

reuſe, & l'Arabie habitée par les Bédouins, & les voyageurs voudront bien y faire d'autant plus d'attention, que ces Bédouins deſcendent d'Abraham, mais non pas les habitants de l'Arabie heureuſe.

Une bête pure, lorſqu'elle meurt de mort naturelle, eſt-elle regardée comme impure chez les Arabes, au point que celui, qui la touche ou en mange, ſoit ſouillé durant un jour, & doive ſe purifier, ainſi qu'il en étoit parmi les Iſraélites? Et quelles ſont leurs obſervances à l'égard des bêtes impures, qui meurent de maladie, & à l'égard des cadavres humains? Eſt-on ſouillé par leur attouchement? & pour combien de temps? par quel moyen ſe fait l'expiation de cette ſouillure? En cas que leurs coutumes ſoient les mêmes à ces égards que celles des Iſraélites, je ſouhaiterois de ſavoir ſi un animal ſouille auſſi-tôt qu'il eſt mort, ou ſeulement quelque temps après: & s'ils comptent auſſi parmi les animaux, qui ſouillent l'homme, ceux, qui ont été déchirés, ou ſimplement ceux, qui ſont morts de maladie.

Perſonne n'ignore, que Moyſe renferme les animaux purs ſous une regle générale. Y a-t-il une régularité ſemblable dans les coutumes des Arabes? Je ſais déja d'avance, qu'ils ne ſuivent point la même loi, que Moyſe préſcrit Lév. XI. 3., parce que ſans cela ils ne pourroient manger le chameau. Mais peut-être qu'en vertu d'une ancienne tradition ils ont partagé la loi de Moyſe, de façon à ne manger d'aucun animal, qui ne ſoit ou ruminant, ou à pieds fourchus.

Ces deux caracteres même ont encore beſoin de quelques éclairciſſements, & quelque inutile que puiſſe du premier abord paroître ma queſtion, je ne laiſſerai pas de demander ce que ſignifie chez les Arabes & chez les Syriens le mot de *ruminer*, اجتر, [illegible]. Moyſe compte le lievre parmi les animaux, qui ruminent: ce qui pourtant eſt nié par beaucoup de Naturaliſtes, & par des perſonnes même employées auprès de ces animaux. (*) Que שפן ſoit le lapin ou la ſouris montagnarde, il eſt du moins

(*) Je ne décide pas ici. Les gardes des garennes & des forêts, que j'ai conſultés, ſe contre-

moins encore douteux, si c'est un animal, qui rumine, dans le sens propre du terme. Ainsi la question est, si les Orientaux ont coutume de compter parmi les animaux ruminants ceux, qui après leurs repas remuent la bouche de maniere, que l'on pourroit dire, qu'ils ruminent. Car supposons que les Israélites aient pensé là dessus comme d'autres Orientaux, & qu'ils aient mangé les lievres & les lapins, parce qu'on les mettoit dans la classe des animaux ruminants, il n'étoit pas besoin sans doute, que le Législateur entrât dans une discussion sur cette différence des classes; il alloit plus droit à son but en disant: quoique cet animal rumine, tu n'en mangeras point, parcequ'il n'a pas la corne fendue. Enfin comme, pour ce qui concerne la description du pied, la langue hébraïque est plus riche en mots propres que les nôtres, je voudrois savoir les termes propres, dont se sert la langue arabe, pour exprimer les ongles, le pied des animaux fendu en doigts, la fente supérieure de l'ongle, laquelle ne pénetre pas entiérement, la fente inférieure, & cette pomme molle & épaisse que les chameaux ont sous le pied. Je voudrois voir aussi une nouvelle description du pied des chameaux, & sur-tout de la position, qu'il prend, lorsque l'animal monte quelque hauteur, puisqu'il y a des disputes sur ce sujet, que l'on peut voir dans les Mémoires Anatomiques de l'Académie Royale de Paris.

XCVI.

Pavé de Verre des Salles, où est érigé un Trône.

Il paroît par certaines fables orientales aussi-bien que par quelques passages de la Bible, que l'on pavoit anciennement de verre ou d'autres matie-

contredisent les uns les autres. Peut-être que j'apprendrai quelque chose de plus sûr l'été prochain. On m'a promis d'élever exprès & d'apprivoiser des levraux, & d'observer en quoi consiste cette fonction animale du lievre, que plusieurs gardes des forêts soutiennent hautement être celle de ruminer.

matieres tranſparentes, les Salles, dans leſquelles étoit érigé un Trône. (*) Y a-t-il des reſtes de ce luxe dans l'Arabie heureuſe, en a-t-on au moins conſervé le ſouvenir, indépendamment du Trône de Salomon, dont parlent les Commentateurs de l'Alcoran?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX XXX

XCVII.

Du Saphir, & du Lapis Lazuli.

Quoique *Saphir* ſoit ſans contredit un nom oriental, puiſqu'on le trouve déja dans le Pentateuque & dans le livre de *Job*, il n'eſt pas moins certain, que les Arabes l'ont emprunté des Grecs; puiſqu'ils ne l'écrivent point avec la lettre *Sin* ou *Schin*, comme ils feroient, ſi c'étoit un mot propre à leur langue, mais avec la lettre *Tſad*, صفوري; outre que la dérivation de ce nom, priſe de la couleur jaune, ſeroit préciſément la moins convenable à cette pierre. Je voudrois donc ſavoir, quels ſont les noms originaires, dans la langue arabe, que l'on donne à cette pierre en Arabie.

Comme il eſt certain d'ailleurs, que non-ſeulement *Pline*, mais auſſi les Hébreux, comprennent ſous le nom de *Saphir* deux ſortes de pierres tout-à-fait différentes, je veux dire le *Saphir* véritable, & le *Lapis Lazuli*: on demande, ſi en Arabie le même nom eſt auſſi donné à ces deux ſortes de pierre par ceux au moins, qui ne ſont pas préciſément des connoiſſeurs de profeſſion, & qui par conſéquent s'expriment avec plus de juſteſſe.

Y a-t-il des mines d'Arabie, où le *Lapis Lazuli* ſe trouve en grande abondance? Le Livre de Job me le feroit ſoupçonner. (XXVIII. 5.) Dans l'ex-

(*) Je renvoie mes autres Lecteurs à mon Hiſtoire du Verre des Hébreux, *Hiſtoria vitri apud Hebraeos*, paragr. 10. 11.) inſérée dans la quatrieme partie des Commentaires de l'Académie des Sciences de Gottingen.

l'exposé, que l'on y donne, du travail des mines, cette pierre est trop clairement décrite, pour pouvoir s'y méprendre.

Y a-t-il en Arabie des endroits, où l'on trouve le véritable Saphir?

Ceux, qui ne sont pas Marchands bijoutiers de profession, comprennent-ils le Diamant & le Saphir sous une même dénomination? Ce sont les deux pierres, qui se ressemblent le plus par leur dureté: & le langage des Rabbins semble quelquefois les ranger sous une dénomination commune.

D'où est-ce que le Saphir peut avoir pris son nom ספיר?

Le mot مها البلور (*le Béryl transparent*) est-il employé, pour désigner le véritable Saphir? La Version Arabe l'emploie dans ce sens; Exod. XXVIII. 18. & selon *Hill*, le véritable Saphir doit avoir été le Béryl des Grecs. Quel est le sens propre, que les connoisseurs en pierreries attachent au terme مها? Les Interpretes Arabes le prennent communément pour le Saphir. Y a-t-il encore dans l'Orient quelque vestige du mot chaldaïque שבזין, qui prouve, que ce soit le nom d'une pierre précieuse?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XCVIII.

Des Pierres précieuses en général.

Ce que j'ai dit plus haut du Saphir me conduit à faire une observation & une question plus générale, avant de passer à d'autres noms inconnus des pierres précieuses. La partie la plus obscure de la langue hébraïque, & sur laquelle la langue arabe répand le moins de clarté, c'est celle, qui regarde les noms des pierreries. Ces noms ne se trouvent point du tout dans la langue arabe, pour autant qu'elle nous est connue, comme ראמות, נביש, & d'autres, dont je parlerai bientôt, ou elle les a empruntés de la langue grecque, comme le nom cité ci-dessus du Saphir ou du Jaspe. Car il est évident, & le *Camus* en convient d'ailleurs, que يشب, يشف, & يشم sont des mots étrangers.

Mais comme jusqu'ici nous ne connoissons, à proprement parler, que la lan-

langue de l'Arabie occidentale, ou la langue des Ismaélites, & que nous ignorons presque entiérement les idiômes de l'Arabie intérieure ou orientale, peuplée par les descendants de *Joktan;* je ne désespere pas, que les voyageurs ne nous rapportent de l'Arabie heureuse de nouvelles lumieres, propres à éclairer cette face ténébreuse de la langue hébraïque. Quelques-unes de ces productions de la Nature, dont je cherche les noms, l'Arabie orientale les possede elle-même, & d'autres elle les connoît du moins par le commerce, qu'elle fait avec les Indes.

Cependant je suis curieux de savoir la véritable raison de cette disette apparente de la langue arabe, disette d'autant plus singuliere, que pour les noms des autres ouvrages de la Nature, cette langue est si riche. Cette contrée d'Arabie, dont nous connoissons le langage, ne produiroit-elle point de pierres précieuses?

Je nommerai dans la suite plusieurs sortes de ces pierres. Mais les questions, que je propose ici, les regardent toutes & chacune d'elles en particulier. Je demande une fois pour toutes:

1) Cette pierre, quelle qu'elle soit, est-elle une production de l'Arabie méme? Si non, d'où la tirent les Arabes?

2) Si elle est une production de l'Arabie, dans quelle province la trouve-t-on? & dans quels endroits? est-ce dans les champs, sur les montagnes, dans les mines? &c. & quelle est sa forme naturelle, avant qu'on l'ait polie?

3) Quel est son nom originaire dans l'Arabie? Ce n'est guere ni des marchands, ni de ceux qui portent ces pierres, que l'on pourra apprendre leurs noms, mais plutôt du commun peuple, qui habite les lieux, où elles se trouvent.

4) Son nom hébreu est-il encore en usage dans quelque Dialecte Arabe? Ou est-ce un nom propre géographique? Car je pense, que les pierreries auront souvent reçu leur premiere dénomination du lieu, où on les trouva pour la premiere fois, plutôt que de leurs propriétés inhérentes. C'est ainsi, par exemple, que nous appellons une sorte de crystaux pierres de Boheme. Et je me défie de

la sagacité des Philologues, qui prétendent toujours décrouvrir quelque qualité affectée à une pierre dans l'étymologie de son nom. Si quelqu'un vouloit en user de même à l'égard des *pierres* de *Boheme*, ou à l'égard du *Tripoli*; tous les connoisseurs de notre langue ne se moqueroient-ils pas de lui?

5) Lorsque le nom hébreu & le nom grec sont les mêmes, mais que ce dernier est étranger dans l'Arabie, comme, par exemple, celui du Jaspe; on sera curieux de savoir, si ce nom a son origine dans la langue de quelque autre nation asiatique ou afriquaine, de qui les Phéniciens ou les Hébreux peuvent avoir les premiers reçu la pierre, qu'il désigne. Car il n'est guere possible, que les Grecs aient transmis aux Hébreux les noms des pierres précieuses, qui se trouvent déja dans Moyse, ou en général dans les Ecrivains Hébreux, qui vécurent avant la captivité de Babylone.

XCIX.

De certaines Pierres précieuses en particulier, nommées dans la Bible.

Voici maintenant les noms, que je souhaiterois de voir éclaircis. J'y joindrai en peu de mots les pensées vraisemblables, ou propres à faire découvrir la vérité, qui me viendront dans l'esprit.

1) ראמות, Job XXVIII. 18. Ezéch. XXVII. 16. On n'a que des conjectures sur ce mot. La seule chose, que le passage d'Ezéchiel nous fasse connoître avec certitude, c'est que la Syrie produit le *Ramoth*. Comme le mot de *Rama* revient très-fréquemment dans la Géographie des Orientaux, il faudra voir sur-tout, s'il n'y a point un Rama en Syrie, qui produit une pierre précieuse, & qui lui ait donné son nom.

2) גביש, Job XXVIII. 18. Par la dérivation de ce mot du verbe *geler*, & par le nom de *pierres d'Elgabisch*, (c'est-à-dire pierres de gla-

glace,) que le Prophete Ezéchiel donne à la grosse grêle, il devient vraisemblable, qu'il est parlé ici du crystal, qui est de toutes les pierres transparentes celle, qui ressemble le plus à la glace, surtout lorsqu'il a des fentes intérieures, & que pour cette raison les Grecs ont appellé *κρυσταλλος*, ou glace. Mais l'usage de la langue arabe s'accorde-t-il avec cette interprétation?

Grotius a prétendu, que جبيس signifie l'Escarboucle. Mais comme jusqu'ici aucun Savant versé dans la langue arabe n'a pu découvrir la moindre raison, qui autorisât cette pensée, & qu'on ne peut pas même deviner, comment elle est venue à *Grotius*: il est sans doute très-probable, qu'il s'est trompé. Le témoignage des voyageurs en décidera.

3) אדם. S'il faut s'en rapporter aux anciennes Versions, il semble, qu'il reste à peine un doute, que ce soit le Sardius des Anciens, ou la Cornaline des Modernes. Cependant comme tous ces Interpretes pourroient n'avoir d'autre fondement qu'une conjecture, prise de la dérivation de la couleur rouge, & que cette étymologie est applicable à plus d'une pierre précieuse, & qu'outre cela אדם signifie non-seulement la couleur rouge, mais aussi la jaune: nous ne parviendrons à une entiere certitude, que lorsque nous saurons, que le mot ادم subsiste encore quelques part en Arabie, & qu'il désigne une pierre précieuse.

Disons ici quelque chose des Versions Orientales, qui ont besoin de quelques éclaircissements. Le Syrien & le Chaldéen traduisent ܣܡܘܩܬܐ & סמקן. L'étymologie montre clairement, que ce doit être une pierre rouge. Mais si c'est encore aujourd'hui dans l'Orient le nom de la Cornaline, ou de quelque autre pierre précieuse de couleur rouge, c'est sur quoi nous autres Européens avons besoin d'être instruits. Il nous faut demander les mêmes explications pour les Versions Arabes. Saadias traduit *l'Hyacinthe rouge*, ياقوت لاحمر ce que je ne puis entendre que de l'Hyacinthe des Modernes, dont une espece est couleur de feu; au

 lieu

lieu que l'Hyacinthe des Anciens étoit notre Améthyste couleur de pourpre. Dans les Prophéties d'Ezéchiel, (XXVIII. 13.) l'Interprete Arabe a rendu le mot Grec Σάρδιος par الزورد. S'il est vrai, que ce terme arabe signifie en effet le *Lapis Lazuli*, je ne sais plus où j'en suis, & je prie nos Savants de voir dans les Bibles Arabes, qu'ils pourront rencontrer, s'il ne faut pas lire الزرد.

4) פטדה, ou, comme j'aimerois mieux placer les Voyelles, פטדה, (*Potada*), Ex. XXVIII. 17. Ezéch. XXVIII. 13. Job XXVIII. 19. Cette pierre est d'autant plus digne d'attention, que, d'après le passage de Job, elle doit se trouver dans le pays de Cusch, ou dans l'Arabie Australe, & en Ethiopie. Selon le sentiment commun, tiré des Septante & de *Josephe*, c'est la Topaze; (*Topazius*) & je ne crois pas, que ce sentiment commun souffre de fortes objections; quoiqu'il ne soit pas encore assez affermi, pour que les connoissances, dont nos voyageurs vont s'enrichir dans l'Orient, ne puissent lui donner un nouveau jour. On a d'autant plus lieu de l'espérer, que, selon *Artémidore* & *Pline*, l'Isle des Topazes doit être située dans la mer rouge.

Mais, en prenant le Pitda pour la Topaze, je doute encore, si ce doit être la Topaze des Anciens, qui est notre Chrysolite moderne, & dont la couleur est un jaune verdâtre, ou bien la Topaze d'aujourd'hui, que les Anciens appelloient Chrysolite. Le haut prix, qui est attribué à cette pierre, dans le Livre de Job, me fait pencher pour la Topaze des Modernes, qui, par sa dureté & par sa beauté, surpasse de beaucoup celle, à laquelle *Pline* donne ce nom. On léveroit aisément ce doute, & l'on pourroit découvrir encore concernant cette pierre bien des choses inconnues en Europe, s'il y avoit moyen de déterrer cette Isle des Topazes, qui, selon *Artemidore* (*) & *Pli-*

(*) Diodorus Siculus Lib. III. cap. 39. Strabo Liv. XVI. p. 770.

& *Pline*, (*) doit être ſituée dans la mer rouge. Je ne ſaurois déterminer ſa ſituation: & le Pere *Hardouin* ne m'a point convaincu, que ce ſoit *Babelmandeb*. Je ne ſuis pas même bien ſûr de ſon exiſtence, vu que *Pline* raconte, que les brouillards empêchent les Navigateurs de la trouver; ce qui a un peu l'air d'une Isle enchantée. Mais, ſi elle exiſte, voici les marques indiquées par les Anciens, auxquelles on devroit reconnoître ſa poſition. Ils expriment ſa diſtance du continent, tantôt par ſept lieux romaines, tantôt par le chemin d'une journée. Avant que d'y aborder en venant d'Egypte, il faut traverſer un golfe, où la navigation eſt périlleuſe à cauſe des écueils cachés ſous mer, & qui pour cette raiſon a été nommé par les Anciens le Golfe impur. Dès qu'on a paſſé l'Isle, la navigation devient moins pénible; la mer prend une couleur verte; les eaux demeurent pourtant baſſes, & pour la plupart elles n'ont que deux ou trois braſſes de profondeur, ce que j'entens, d'après *Strabon*, des eaux voiſines des côtes d'Arabie. Le rivage s'applatit, & n'eſt plus bordé de montagnes. Non loin de là doit être un port, que les Anciens nommoient σωτείρας λιμὴν. Ceci ne reſſembleroit pas mal à *Babelmandeb*, & *Pline* dit expreſſément: *eſt ſita in cervice longe procurrente, ubi fauces maris rubri.* Suivant le même auteur, cette Isle doit avoir porté le nom de *Tophaſin*, & ce nom, elle ne doit pas l'avoir reçu de la pierre Topaze, mais elle doit le lui avoir donné. Il faudroit, qu'en langue Arabe elle s'appellât طغز, ou طغس, (car en Syriaque on écrit *Tophat* avec un *Dolath* ܛܦܕܝܢ), ou enfin فطسة.

Pline veut, qu'elle ait pris ſon nom des vaines recherches, parceque le mot *Topazin* ſignifie *chercher* dans la langue des Troglodytes. Comme je ne connois point ce mot en Arabe, je prie nos voyageurs d'exa-

(*) Lib. VI. c. 29. Lib. XXXVII. cap. 8.

d'examiner, s'il se rencontre dans le langage de l'Arabie heureuse; car l'étymologie, que Schultens a substituée à celle de *Pline*, ne me plait pas assez, pour que je l'adopte, & que je renonce à l'autre. (*) Il reste encore une circonstance à examiner: c'est que les Topazes de cette Isle doivent briller pendant la nuit: probablement lorsque durant le jour elles ont été exposées à la lumiere du Soleil.

Je passe aux noms, que nous lisons dans les Versions Orientales; & je prie nos voyageurs de remarquer, si ces noms sont encore usités quelque part, & s'ils signifient l'une ou l'autre Topaze.

ܙܪܘܓܐ. (*Zerogo*) C'est probablement la Topaze: & ce nom est pris de la couleur d'or, ou de la couleur de vin.

Les mots chaldaïques ירקן & ירקתא sont également pris de la couleur jaune & verte.

زبرجد, dans Ezéchiel est une traduction arabe de Τοπάζιον.

زمرد, l'*Emeraude*, qui peut-être, à cause de sa couleur verte, comprend encore la Topaze. Cet abus du langage est assez ordinaire, lorsqu'il s'agit de pierreries.

اخضر. Ce terme se voit dans la Version Maure du Pentateuque, & je ne doute presque point, qu'il ne désigne la Topaze des Anciens de couleur jaune tirant sur le verd.

5) ברקת. Cette pierre passe communément pour être l'Emeraude, & *Braun*

(*) Dans son Commentaire sur Job (XXVIII. 19.) Schultens voudroit dériver ce mot du verbe فصل, *fendre*, parce que ce verbe se dit aussi des arbres, qui poussent des bourgeons; il croit trouver une analogie entre le bourgeon, qui fend l'écorce de l'arbre, & la pierre précieuse, qui perce du sein de la terre. Mais פצר & פטר ne sont pas le même mot, & c'est une conjecture purement arbitraire de penser, que la lettre *Tsade* soit changée en la lettre *Tet*. La signification du verbe ne convient pas d'avantage à la Topaze, qu'à toute autre pierre: & je crains, que ce Savant n'ait commis ici la même faute, que j'ai reproché plus haut aux Philologues, trop amoureux des étymologies. Voyez art. XCVIII. vers la fin.

Braun a donné à cette opinion toute la probabilité possible. Mais comme cependant cette probabilité n'est fondée que sur la dérivation du verbe ברק, *jetter des éclairs*, d'où plus d'une pierre précieuse auroit pu recevoir sa dénomination; il sera nécessaire de demander encore, laquelle de ces pierres tire son nom oriental de cette propriété.. Les Versions Syriaques & Chaldaïques ayant conservé le nom hébreu à un léger changement près, ܒܪܩܐ, ברקא, & ברקן, j'espere, que ce nom ne se sera pas tout-à-fait perdu dans l'Orient. Mais s'il étoit vrai, comme le même *Braun* le rend assez vraisemblable, (*) que le ברקא des Chaldéens fût une pierre différente de l'émeraude: je ne croirois pas non plus, que l'émeraude fût désignée par le ברקת des Hébreux.

J'ajoute à mes Questions le terme اصفر, qu'emploient ici les deux Interpretes Arabes, & que je ne sache pas être le nom d'une pierre précieuse. Seroit-ce l'Hyacinthe jaune? Ce qui pourroit le faire penser, c'est qu'un peu auparavant l'un des Interpretes Arabes avoit parlé de l'Hyacinthe rouge.

Je finis ici sur cette matiere, & je réserve le reste des pierres précieuses pour un nouveau Recueil de Questions, parce que je me hâte de passer maintenant à un autre article, qui peut recevoir du jour par des observations faites en Egypte, que les voyageurs pourroient bientôt quitter.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

C.

De quelques Oiseaux impurs, dont il est fait mention Lévit. XI. & *Deut.* XIV.

De tous les noms d'animaux rapportés dans la Bible, il n'y en a point, dont la signification soit si incertaine, que ceux des oiseaux, & *Bochart*

(*) Je dis simplement vraisemblable, parceque sa preuve n'est tirée que de ce que les Inter-

chart n'eſt pas reſté égal à ſoi-même dans cette partie de ſon ouvrage. Cela n'eſt pas étonnant. Les oiſeaux ſont de tout le Regne de la Nature ce que le Philologue connoît le moins: leurs noms provinciaux manquent ſouvent dans les meilleurs Dictionnaires, dans ceux même, qui ſont compoſés par des Auteurs de la même nation, ou du moins ces noms n'y ſont pas ſuffiſamment expliqués. Auſſi *Golius* eſt-il à cet égard extrêmement défectueux. La lecture des Itinéraires m'a appris une quantité de noms d'oiſeaux en Arabe, qui ne ſe trouvent point dans ce Lexicographe. En un mot c'eſt principalement ici, que nous devons recourir à la langue arabe, telle qu'on la parle en Arabie même, & lui demander un ſecours, que la connoiſſance de cette langue, puiſée dans les livres, ne ſauroit nous donner. Mais j'attends moins ce ſecours du langage, qui ſe parle dans les villes d'Arabie, que de l'idiôme des Bédouins, de celui des chaſſeurs, & du jargon des villages.

Je vais placer ici les noms d'oiſeaux impurs, qui ont encore beſoin d'être éclaircis, & dont il eſt fait mention Lév. XI. & Deut. XIV; j'y ajouterai les noms, qui y répondent dans les Verſions Orientales, & que je n'entens pas encore, ainſi que j'ai fait plus haut à l'égard des quadrupedes, & des pierres précieuſes.

נשר, نسر, *Neſcher.*

Que ce ſoit le nom de l'Aigle, c'eſt ce qui ne ſouffre pas le moindre doute. Mais ſi les deux mots, qui ſuivent, *Peres* & *Oznija*, déſignent auſſi des eſpeces d'Aigles, comme le ſoutient *Bochart*, & avec lui la plupart des Modernes, il faudroit que *Neſcher*, nom de l'aigle en général, fût encore affecté préférablement à une eſpece d'Aigles en particulier. Et quelle eſt cette eſpece particuliere?

פרס

terpretes Chaldéens traduiſent encore par émeraude quelques autres de ces pierres, qui étoient dans le pectoral du Grand Prêtre. Cela n'eſt point entiérement déciſif, car ils peuvent avoir voulu exprimer diverſes eſpeces de la même pierre.

פרס & עזניה, *Peres* & *Oznija*.

Bochart, trop épris des étymologies, y bâtit des explications, qui sont également applicables à plusieurs différentes sortes d'Aigles. Ici nous lui voyons précisément prendre le contre-pied des Anciens, dont l'opinion n'est pas entiérement à rejetter. Selon lui, *Peres* est l'Orfraie, ou l'Aigle marine, *Aquila ossifraga ;* & d'*Oznija* il fait la *Valeria*, ou la petite Aigle noire. Au contraire selon les deux Versions Arabes, & selon Rabbin *Jonas*, *Peres* est la *Valeria*, ou le عقاب des Arabes, si je ne me trompe point dans l'explication de ce terme; & selon les Septante & la Vulgate *Oznija* est l'Orfraie. Ces Interpretes, dans le temps, où ils vivoient, étoient sans doute plus à portée de connoître le sens des noms hébraïques des oiseaux, que *Bochart* ne pouvoit le deviner par de simples étymologies. En cas que ces deux mots soient encore quelque part en usage, je demande qui a raison : *Bochart*, ou les Anciens, qui le contredisent, ou bien ni *Bochart*, ni les Anciens.

J'ose au moins me flatter, que le nom d'*Oznija* sera encore en usage, quoique avec un léger changement de lettres, dans quelque contrée de l'Orient, peut-être parmi les Samaritains, ou sur les bords de l'Euphrate & du Tigre. Ce qui me le fait espérer, c'est que dans la Version Chaldaïque par Onkelos je trouve ici le mot עזיה. (*Uzzia*) *Jonathan* & l'Interprete Samaritain écrivent עזה, (*Uzza*) & chez les Talmudistes ce même oiseau est appellé עז. (*Oz*) Il me vient à ce sujet un soupçon, sur lequel je prie nos voyageurs de consulter le Texte de Moyse dans des Manuscrits Hébreux & Samaritains. Je pense, que עזניה pourroit s'être glissé dans nos Bibles par une faute de Copiste, & que Moyse a écrit עזיה. Ce nom propre du Roi Ozias, si connu dans l'histoire des Juifs, pourroit très-bien être emprunté du nom d'une espece d'Aigle, à laquelle sa signification, (*la force du Seigneur*) ne conviendroit pas mal. Si les Latins consacroient l'Aigle à Jupiter, les Hébreux pouvoient également dériver son nom de Jehova.

Si cependant עזניה étoit bien écrit, on ne pourroit pas bien adopter la

dérivation prétendue de עז (*force*), & il me faudroit ajouter cette question étymologique, savoir si les Arabes ont le mot primitif עזז. (عزن)

Il se pourroit très-bien, que le mot *Uzzia*, ou *Uzza*, ou *Ozz* fût connu comme le nom d'un animal de la fable; parce qu'il est employé dans ce sens par les Thalmudistes. Comme néanmoins Moyse n'aura certainement pas défendu la chair des animaux fabuleux, ni même celle des animaux étrangers, mais celle des animaux du pays, dont quelques nations voisines se nourrissoient, & que les Israélites avoient journellement devant les yeux: il faut bien, que ce mot désigne un animal, qui existe dans la Nature; & je prie nos voyageurs d'en faire l'objet de leurs recherches. Cette demande s'étend aussi sur le عنقا, (*Anka*) ou le Griffon des Arabes. *Bochart* a déja remarqué, que ce mot, employé ici par *Saadias*, désigne non-seulement le Griffon de la fable, mais encore un animal réel, que l'on trouve dans la haute Egypte. Je pense, qu'on le trouveroit également dans l'Arabie méridionale, ou du moins dans les déserts de cette contrée. Il me semble avoir lu quelque part, que l'on avoit aussi rencontré le *Cuntur* des Américains aux environs de *Mocha*. Si cela étoit vrai, & si cet oiseau, poursuivi dans les endroits habités, faisoit sa demeure dans les déserts & dans les isles, il n'en faudroit pas d'avantage, pour expliquer la fable du Griffon.

Les Chaldéens ont traduit *Peres* par ער ou עריה, *l'oiseau nud*. A' quel genre d'oiseaux cette dénomination est-elle appropriée par l'usage? Celui, que l'on nomme le Roi des Vautours, (*Koning van de Warwars*) le trouve-t-on dans l'Arabie? Ce nom lui conviendroit le mieux, à cause qu'il a la tête & le cou chauves. Celui au moins, qu'a vu *Albinus*, (*) avoit été transporté à Londres des Indes Orientales. Supposé que ce Roi des Vautours, ou l'Urubu du Brésil de *Sloane*, fît sa demeure en Arabie; je voudrois, que nos voyageurs nous apprissent ses noms arabes, & jusqu'où on le trouve en allant du midi au nord.

ברנוא

(*) History of Birds p. 4.

ברגזא (*Bar-Gazza*) eſt un autre mot chaldaïque, dont on fait uſage dans cet endroit, & qui m'eſt totalement inconnu.

דאה איה דיה

Je ſuppoſe d'avance, que ראה, (*Räa*) Deut. XIV. 13. eſt une faute de Copiſte, & que dans les deux paſſages le premier nom doit être écrit דאה. (*Daa*) Je tiens encore pour presque certain, que c'eſt le nom ordinaire de notre Autour, ou du *Milvus* des Latins. Ainſi je n'ai qu'une choſe à demander aux voyageurs. Le mot حدأة, qui eſt ici employé dans les Verſions Arabes, ſignifie-t-il en effet ce voleur de poules, que nous connoiſſons ſi bien?

Voici cependant quatre traductions du mot ראה, (*Räa*) qui ſe trouve dans le Deutéronome; je ne ſaiſis pas le ſens de ces traductions.

1) Saadias traduit جارح.

Je ſais bien, qu'en vertu de ſa dérivation ce mot déſigne un oiſeau, qui déchire. Mais quel oiſeau? C'eſt ce que l'uſage de la langue arabe doit m'apprendre.

2) בת כנפא *la fille de l'aile.*

3) יַתָּא. (*) Ce terme eſt employé dans les dernieres Verſions Chaldaïques. L'Interprete des Pſeaumes s'en ſert auſſi, pour traduire *Chaſida*. (חסידה) Mais je ne conclus pas de là, qu'il ſignifie la cigogne; car j'aurai occaſion de remarquer plus bas, que Chaſida eſt un des noms d'oiſeau, dont la ſignification eſt des plus douteuſes.

4) Ἰξίος, traduction d'un Grec anonyne dans les *Hexapla*. Quel eſt l'oiſeau, qui ſe nomme ainſi dans le Grec moderne?

Le

(*) Cette ponctuation eſt celle de Buxtorf & des Polyglottes. Peut-être faudroit-il écrire יַתָּא. alors יָתְיָא. que l'on voit dans d'autres manuſcrits, ſeroit ou le féminin, ou ce que les Grammairiens nomment *Status emphaticus, l'état emphatique* du maſculin.

Le ſens des deux noms d'oiſeau דיה & איה demeurera incertain, à moins qu'on ne puiſſe les trouver dans l'Orient, & ſur-tout ſur les rives de l'Euphrate, où je croirois, qu'il devroit être plus aiſé de les découvrir, que par-tout ailleurs. Les explications de *Bochart* ſont fondées ou ſur des jeux de mot, comme lorſqu'il identifie, par exemple, *Ajja* avec le mot arabe *Juju;* ou ſur des caractères, qui conviennent également à pluſieurs genres d'oiſeaux. Pour faciliter la recherche de ces noms, je remarque, qu'ils ſemblent être formés par contraction des mots אחיה & דחיה. *Bochart* n'a point penſé du tout à cette dérivation, quoique אחיה ſe trouve réellement dans la Verſion Samaritaine, & דחיא dans la Verſion Chaldaïque de *Jonathan*. Les traduction ſuivantes ont encore beſoin d'être éclaircies.

1) דיתא (*Daitha*) dans les Verſions Syriaque & Chaldaïque. Ce que je crois ſavoir de certain, c'eſt que ce mot déſigne notre Autour ordinaire, qui dévore nos poules. Car l'Interprete Arabe traduit le Syriaque par ܕܝܬܐ par حداة, Job. XXVIII. 7. Cependant je vois, que non-ſeulement il emploie ce mot pour tous les trois oiſeaux *Daa*, *Ajja*, & *Dajja*, (*) mais qu'il rend même le mot hébraïque *Chaſida* (Lév. XI. 19.) par le *Daitha blanc*. Par là ce mot paroît avoir, dans le Chaldaïque & dans le Syriaque, une ſignification très-étendue, que je ſouhaiterois de connoître. Les Juifs, qui par *Chaſida* entendent la Cigogne, expliquent encore par ce mot le *Daitha blanc*. Je ſerois bien étonné; que chez les Chaldéens & les Syriens la Cigogne & l'Autour euſſent porté le même nom, & n'euſſent été diſtingués que par les adjectifs *blanc & noir*, qui encore ſeroient ici fort impropres.

2) Ἴκτινος.

(*) Le Syrien une fois pour toutes traduit ces trois mots par *Daitho*, ſans y rien ajouter. Jonathan, au Livre du Deutéronome, écrit 1. *le Daitha blanc*. 2. *Le Daitha noir*, & 3. *le Daitha*. Cependant aprés il traduit encore une fois les mots de חסידה, & de אנפה par *le Daitha blanc & noir*.

2) Ἰκτινος. Les Dictionnaires Grecs traduisent hardiment ce mot par *Milvus*. Mais ce que dit Suidas, que l'ἰκτινος est le messager du printemps, & que pour cette raison il est reçu par les pauvres gens avec la plus grande joie, & même avec des génuflexions, ne convient guere à l'Autour. C'est plutôt le Coucou, qui passe pour le messager du printemps, & la fable dit de lui, que dans l'arriere-saison il se métamorphose en Epervier. Il faudra donc s'informer dans les lieux, où l'on parle Grec, si le Coucou & l'Epervier ont le nom d'ἰκτινος en commun.

3) טרפיתא. En vertu de sa dérivation, ce mot signifie un *Oiseau de proie*: mais quel oiseau?

ערב: *Oreb*.

Il est décidé, que c'est le Corbeau; il feroit donc superflu de le demander. Mais je desirerois plus de certitude sur le nom syriaque des Corbeaux. L'Interprete Syrien traduit ܢܒܘܐ, (*Nabo*) ce qui signifie inconteſtablement le Corbeau. Cependant, au lieu de ce mot, *Ephrem* le Syrien lisoit ܢܥܩܐ (*Nako*) P. I. p. 275. Je pense, que ce dernier terme est aussi un nom des Corbeaux, dérivé de نعق croacer. Mais l'Interprete Romain le traduit *halietus*. Lequel des deux a raison? C'est par ces petits échantillons, que je souhaiterois de voir, combien sont fidelles ou inexactes les Traductions Latines faites à Rome, contre lesquelles je trouve bien des objections à faire.

בת יענה: *Bath - Jaana*.

Je pose en fait, que c'est ici un nom de l'Autruche; & je demande seulement quel est le cri de cet animal. Les Grecs ne font aucune mention de ce cri, & les Orientaux en parlent si souvent. Je voudrois savoir sur-tout, s'il y a une différence remarquable entre le cri des deux Sexes, & s'ils se récla-

réclament & se répondent dans l'éloignement; car c'est à quoi leur nom hébreu & leur nom samaritain (*) semblent faire allusion.

Je suis persuadé, que les voyageurs, sans que je les en prie, s'occuperont de la description poétique de cet oiseau, laquelle se trouve au Livre de Job, chap. XXXIX. Le verbe תמריא dans le verset 18e, & le verset 13e tout entier, exigent le plus d'être éclaircis. Peut être y réussira t-on mieux en faisant abstraction des points du mot אברה, selon lesquels ce mot feroit un nom, & en le prononçant plutôt comme un verbe אִבְרָה.

Le méchanisme des ailes de cet oiseau singulier mérite aussi quelque attention. Il s'en sert, pour s'aider dans sa course, mais on sait, qu'elles diffrent si fort des ailes des autres oiseaux, qu'elles sembleroient, lorsqu'il recommence à les mouvoir en avant, devoir précisément autant le retarder, qu'elles l'ont avancé à chaque mouvement, qu'il a fait en arriere.

תחמס : *Thachmas.*

Le sens de ce mot me paroît encore entiérement incertain. Car ceux d'entre les Anciens, qui pouvoient en savoir quelque chose par l'usage des langues, se partagent à peu près en deux partis égaux. Les Septante, la Vulgate, & *Onkelos*, sont pour la Chouette: *Jonathan* au contraire & les deux Arabes sont pour l'Hirondelle. L'opinion de *Bochart*, qui se déclare pour l'Autruche mâle, n'est appuyée que d'une étymologie, que l'on peut alléguer avec autant & plus droit en faveur de la Chouette; & de la fausse pensée, que בת יענה ne peut indiquer que le sexe féminin de l'Autruche. D'ailleurs tous les Anciens sont contre cette opinion: elle ne s'accorde point avec l'esprit des autres loix alimentaires de Moyse, qui ne font pas mention de chaque sexe séparément; encore met-elle d'une maniere peu probable la femelle de l'Autruche avant le mâle. Elle ne méritera

(*) ברת עניתה.

ritera donc point du tout d'être mise en ligne de compte, à moins que, contre mon attente, les voyageurs ne lui trouvassent quelque appui nouveau, & il faudra plutôt, que nous demeurions indécis entre la Chouette & l'Hirondelle.

Si le nom de Thachmas n'existe plus nulle part dans l'Orient, l'antiquité respectable des Septante & d'Onkelos, jointe à la dérivation de ce nom du verbe خمش, *blesser des ongles*, devroit nous décider pour la Chouette, à moins que les voyageurs ne découvrissent, que dans l'Orient les Hirondelles fussent aussi odieuses, & aussi décriées pour leur férocité, qu'elles l'étoient chez les Pythagoréens.

Hasselquist parle d'une Chouette, dont le nom arabe doit être *Massasa*, & le nom syriaque *Bane*. Il raconte, qu'elle vole le soir dans les maisons par les fenêtres, qu'on a laissées ouvertes, & qu'elle tue les enfants, qu'elle trouve sans garde. De quelle maniere écrit-on les deux noms orientaux, qu'il lui donne?

J'ai supposé plus haut, que ציצא, dont Onkelos se sert, étoit la Chouette, nommée ainsi du son répété Ts. Ts., qui est le cri de ses petits. On pourra sans peine apprendre avec certitude la vraie signification de ce mot sur les bords de l'Euphrate.

Que peut signifier le mot samaritain מעיסה ou מחוסה, qui est employé ici?

שחף: *Schahhaf.*

Ce nom est encore de ceux, dont le sens est incertain. Car la meilleure traduction *larus* ou *mouette* ne repose jusqu'ici que sur l'autorité des Septante, suivis par la Vulgate. Il est même encore incertain, si le mot doit être écrit avec un *Chet*, ou שאף avec un *Aleph*, ou des deux façons. Le Chet (שחף) est dans le texte hébreu, & dans les versions chaldaïques, & l'Aleph dans le texte samaritain, dans la version samaritaine, & dans les deux Arabes.

Je crois avec confiance, que les voyageurs trouveront quelque chose de certain

tain fur ce fujet dans l'Orient, (*) foit dans l'Arabie même, foit près de l'Euphrate. Car dans les verfions chaldaïques צפר שחפת, dans les deux verfions arabes سلف, & dans la verfion famaritaine שוחפה, fe font confervés comme des expreffions connues.

Si ces termes fignifient la mouette, je prie nos voyageurs de faire attention à un doute, que l'on m'a fait naître. On m'a dit, que cet oifeau a fi peu de chair, & que le peu, qu'il en a, fent fi fort l'huile de baleine, qu'il n'étoit pas néceffaire de la défendre. Y a-t-il des lieux, où l'on mange la mouette, ne fût-ce que dans une certaine faifon de l'année?

נץ: *Netz.*

On fera furpris de me voir former une queftion fur un oifeau, que tout le monde croit connoître fans ambiguité. J'avouerai pourtant, que le fentiment ordinaire, celui de *Bochart*, p. e., ne me fatisfait pas entiérement. Ce grand homme traduit *Netz* par *accipiter*, (P. II. Lib. II. c. 19.) mais la fignification de ce mot eft fi incertaine, que fouvent on ne fait quelle eft l'idée, que les Ecrivains y attachent. Si l'on veut, que ce foit l'Autour dans le fens le plus vague, en forte que le Vautour, le Faucon, l'Epervier, & peut-être l'Aigle même y foient compris: il n'en eft pas queftion dans le paffage de Moyfe, parce que précédemment quelques-uns de ces oifeaux de proie y étoient déja nommément défendus. Mais fi l'on veut, que ce foit notre Autour, (*Milvus*) qui pour l'ordinaire eft le premier, qui vienne s'offrir à l'efprit des Allemands: la traduction devient encore moins vraifemblable, en fuppofant, que cet oifeau a déja paru auparavant fous le nom de ראה. Il eft plus probable, que נץ défigne une efpece particuliere de ces

(*) *Shaw* croit avoir découvert cet oifeau des Hébreux dans le صفصف des Arabes. (p. 252.) Mais les deux mots font fi différents dans le fond, que cette conjecture ne fauroit me fatisfaire.

ces oiseaux de proie, que l'on renferme quelquefois sous le nom générique d'*accipiter*.

Le faucon ou l'epervier semblent avoir le plus de droit à revendiquer une place particuliere dans ces loix sur les oiseaux immondes. Les versions des Anciens me feroient pencher pour l'épervier, & la dérivation, quoique incertaine, de נצץ *étinceller*, pour le faucon, qui est si célebre pour ses yeux étincelants. La décision pourroit dépendre ici de la façon de penser des Orientaux, du partage ordinaire, qu'ils font des animaux, & en vertu duquel ils comprennent soit le faucon, soit l'épervier, sous une des classes d'oiseaux de proie, que nous avons déja alléguées plus haut, & de la quantité plus ou moins grande, dans laquelle l'un ou l'autre de ces oiseaux se trouve en Arabie & en Egypte. J'entends donc, que tous ces points forment autant de questions, que nos voyageurs s'appliqueront à résoudre.

Cependant le point le plus décisif, ce sera la signification actuelle de נץ. Je crois, que ce terme est encore en usage, si non en Arabie, au moins sur les bords de l'Euphrate: car plus d'un Interprete Oriental l'a conservé comme un terme connu. ܢܨܐ se trouve dans le Syrien sans changement, & à la fin du IVe siecle ce mot étoit encore familier à *Ephrem* de Syrie, qui vivoit à Edesse. (*) Les Chaldéens traduisent נצא ou בר נצא, & au livre de Job, (chap. XXXIX. 16.) je trouve dans l'Arabe بصص.

Que signifie بازي, employé dans les Versions Arabes du Pentateuque?

Que signifie ἱέραξ dans le Grec ordinaire? Je sais bien, que les Dictionnaires traduisent *accipiter*; mais je ne suis pas plus content du sens indéterminé du mot latin, que de celui du mot hébreu. Le ἱέραξ des Grecs passe peut-être en Egypte pour un Autour bienfaisant: car les anciens Egyptiens le regardoient comme sacré, & celui, qui le tuoit, étoit puni de mort. Il ne semble pourtant pas être le *Rachama* décrit par *Hasselquist*, dont nous verrons plus bas, que Moyse fait particuliérement mention.

כוס: *Cos*.

Ce que *Bochart* dit ici de l'Onocrotale (*Onocrotalus*) me satisfait si peu, que

que je crois devoir même l'excepter des articles, dont je propoſe la recherche aux voyageurs. Car ce n'eſt qu'une ſimple conjecture, contredite par toutes les anciennes verſions, & qui ne tient qu'à une étymologie, où la poche, que cet oiſeau porte ſous le bec, eſt comparée à une coupe. Mais cela ne décide abſolument de rien, parce que l'on pourroit trouver une étymologie tout auſſi plauſible pour d'autres oiſeaux. Il eſt arrivé, par exemple, par une ſimple transpoſition des noms, qui ſont dans le Deutéronome, que les Septante paroiſſoient traduire *Cos* par ἐϱώδιος, le Héron: ce ſeroit donc une erreur de conclure de là, que ce mot ſignifie en effet le Héron; cependant ſi, pour appuyer cette explication, il ne falloit qu'une étymologie, elle ne me manqueroit pas, & j'en trouverois une tout auſſi naturelle, que celle de *Bochart*. Rien ne ſeroit plus aiſé, que de donner à cet oiſeau, & même généralement à la plupart de ceux, qui ſe nourriſſent de poiſſons, un nom dérivé du verbe كاس, *ſe tenir ſur la tête*, ou *ſe précipiter tête baiſſée*; ce qui auroit d'autant plus d'apparence, que le mot hébreu כוס dérive en effet de ce verbe, lorſqu'il ſignifie une coupe, & qu'il s'écrit en Arabe كاس. Le génie de la langue permettroit également de déduire *Cos* de كشّ, *mugir*, ce qui formeroit une dénomination très-convenable à l'eſpece de Héron, que l'on nomme *Butor*. L'étymologie ne favoriſe donc ici aucune de ces explications préférablement à l'autre: & *Bochart* n'eſt point autoriſé à s'en prévaloir, lorſqu'il contredit les Anciens, qui s'accordent peut-être tous à traduire *Otus*, ou la *Chouette à cornes*.

S'il ſe trouvoit, que *Cos* ne fût plus du tout en uſage à titre de nom d'oiſeau, les étymologies, que je viens d'indiquer, aideront peut-être à découvrir une voie, qui conduit à la vérité. Mais alors il s'agira principalement d'éclaircir les queſtions ſuivantes.

1) Quel-eſt l'oiſeau, que les Grecs appellent encore aujourd'hui dans leur langage ordinaire νυκτικοϱαξ, ou le corbeau nocturne?

Pour moi, je ſuis à peu près convaincu, que le corbeau nocturne des Anciens n'eſt pas proprement un oiſeau étranger pour nous, & que ce n'eſt pas non plus le héron de *Linnaeus*, à trois plumes longues

longues ſur la tête: mais que c'eſt la *Chouette à cornes;* au moins eſt-elle certainement le corbeau nocturne d'*Ariſtote*. Dans le paſſage de Moyſe, que nous conſidérons, les Anciens ſemblent être partagés: les uns traduiſent *Chouette*, & les autres *Corbeau nocturne*: & ce qui me confirme, que les deux traductions déſignent le même oiſeau, c'eſt la Verſion Arabe du livre des Pſeaumes. Car l'auteur de cette Verſion, qui ne traduiſoit point d'après l'Hebreu, mais d'après le Grec, a rendu νυκτικόραξ par بمّ, qui déſigne indubitablement une Chouette.

Je veux cependant, que tout cela ſoit encore douteux; & je demande, ſi en Grece & dans l'Orient il ſe trouve quelque part un autre oiſeau, que la Chouette, connu ſous le nom de corbeau nocturne?

Si l'oiſeau, que *Gesner* nomme le corbeau nocturne, après que *Turner* lui en eut envoyé la figure, & que depuis ce temps là on n'a pu trouver nulle part que dans ſon Recueil, ſi, dis-je, cet oiſeau étoit le corbeau nocturne des Anciens: les voyageurs ne pourroient manquer de le rencontrer en grand nombre dans les pays, qu'ils viſiteront. Au moins n'eſt-il pas croyable, que Moyſe eût défendu de manger un oiſeau, qui ſauroit ſe ſouſtraire aux yeux de tous les hommes avec le même ſuccès, que l'a fait le corbeau nocturne, dont on voit la figure dans le Recueil de *Gesner*.

Mais je prie ſur-tout les voyageurs de donner une attention toute particuliere au corbeau nocture d'Egypte: car *Strabon* prétend, que c'eſt un des animaux, qui ſeroient autrement faits en Egypte, que chez nous. p. 823. „ *Le corbeau nocturne*, dit il, „ *eſt plus privé en Egypte, que chez nous, & il eſt tout-à-fait ſingu-* „ *lier. Car chez nous il a la grandeur d'une Aigle & la voix baſſe:* „ (ce que j'entens du gros hibou); *mais en Egypte il a à peu près* „ *la grandeur d'une Corneille, & le cri tout différent.* „

2) Que ſignifie ܥܘܕܐ (*Udo*) en Syriaque? Je vois ſeulement dans *Ephrem*, le Syrien, que c'eſt un oiſeau nocturne.

3) Y a-t-il un oiseau connu dans l'Orient sous le nom de צירא, *le Pêcheur*? C'est ainsi que *Jonathan* traduit dans le Lévitique; quoiqu'il soit très-probable, qu'il faille lire צדיא *la Chouette*, comme en effet le même *Jonathan* traduit dans le Deutéronome, & l'Interprete Samaritain dans les deux passages.

4) Dans les pays, où il reste des débris de la langue syriaque & chaldaïque, y connoît-on un oiseau, qui s'appelle קדיא, (*Cadja*) ou קריא, (*Carja*) *le crieur?* C'est de l'un ou de l'autre de ces mots que ce sert ici *Onkelos*; & jusqu'à présent les Philologues ne comprennent rien ni à l'un ni à l'autre.

Je dois faire, à l'occasion du nom de cet oiseau & du nom des oiseaux suivants, une remarque générale, pour préserver les voyageurs & d'autres Savants de la même erreur, où je suis tombé en traçant la premiere ébauche de ces Questions, & qui m'est bien pardonnable, puisque le grand *Bochart* lui-même ne l'a point évitée.

Plusieurs de ces noms paroissent être traduits par le même Interprete de deux manieres différentes dans le troisieme & dans le cinquieme Livre de Moyse; comme cependant on ne sauroit croire, qu'un Interprete voulût se contredire lui-même, il semble naturel de conclure, que les deux noms, qu'il emploie, pour rendre le même nom hébreu, sont synonymes. Par exemple, *Jonathan* dans un endroit traduit notre *Cos* par צירא, & dans l'autre par קפופא: quoi de plus naturel que d'en inférer que *Sajjada* & *Kippupa* sont des noms différents d'un seul & même oiseau? Je me plaisois beaucoup dans cette erreur, aussi long-temps que je la pris pour une vérité, parce qu'elle me conduisoit à une conclusion déja vraisemblable par elle-même, & très-importante pour l'Histoire Naturelle. Les Septante, dans le Lévitique, traduisent le mot *Cos* par *Corbeau nocturne*, & dans le Deutéronome par *Héron*: quoi de plus évident, que leur corbeau nocturne est le Héron, dont la tête est parée de trois longues plumes, & que *Linnaeus*, avec d'autres Modernes, nomment *Nycticorax*, parcequ'ils regardent la taille-douce de *Gesner*, où les trois longues plumes paroissent également, comme

comme une copie défigurée de ce Héron, qui, felon *Gesner*, porte le nom de corbeau nocturne dans les pays fitués fur le Rhin ? Ma conclufion peut être vraie, *Linnaeus* peut avoir raifon: mais les prémiffes, qui m'avoient fait découvrir le fentiment de *Linnaeus* dans les Septante, étoient certainement fauffes.

En relifant avec plus d'attention tout ce paffage, qui commence par נץ, on trouvera, que les Interpretes emploient dans le Deutéronome les mêmes noms, qu'ils avoient employés dans le Lévitique, mais dans un ordre différent de celui, qui eft obfervé dans le Texte Hébreu. Les Septante, par exemple, n'omettent point le corbeau nocturne dans le paffage du Deutéronome, mais au lieu de le faire répondre au כוס de notre Texte, ils le font répondre à חסידה; tandis que ἐρωδιος, dont ils fe fervent, pour traduire חסידה, répond à נץ. La même chofe a lieu parmi la plupart des Anciens Interpretes de ce paffage. Il n'eft pourtant guere poffible de les accufer par-tout de la double inconftance de traduire différemment chaque mot hébreu, & de confommer la faute en rendant par le même nom d'un oifeau de leur pays deux noms hébreux, qui n'ont pas la moindre reffemblance. Il eft donc clair, felon moi, que dans les Exemplaires du Texte Hébreu, fur lefquels ils traduifoient, ces noms étoient rangés dans un ordre tout-à-fait différent. Ainfi il ne s'agit point d'une traduction différente, mais d'une variante leçon. Comme cette remarque m'épargne bien des queftions inutiles, & que je la fais principalement dans cette vue: je prie Monfieur le Profeffeur de *Haven* de la vérifier par occafion, en confultant les manufcrits du Deutéronome, qui ont quelque ancienneté, & de remonter au temps, où l'ordre de ces noms d'oifeau s'eft introduit dans le Texte Hébreu, tel que nous l'y voyons aujourd'hui.

שלך: *Schelech*.

Ce mot eft-il encore connu dans l'Orient comme le nom d'un oifeau? J'en doute, & je ne le demande que comme par furabondance.

Les Septante le traduifent par καταῤῥάκτης. *Bochart* approuve cette interpréta-

prétation, & décrit le *Cataracte* des Grecs en se servant des propres termes des Anciens. Mais leurs descriptions sont si vagues, qu'elles ne contentent point les Naturalistes, & ne leur fournissent pas même une image de cet oiseau. Tantôt il est représenté comme une Aigle, & tantôt plus petit qu'un Autour. On dit, qu'il se précipite dans la mer avec une force extrême, & y demeure plongé assez long-temps, pour prendre des poissons. Lorsque sa vue s'obscurcit dans la vieillesse, il fond sur des écueils, au lieu de fondre sur les poissons, & ce doit être la cause ordinaire de sa mort. L'Aigle marine, décrite par *Gesner* & *Frisch*, est l'oiseau, qui s'offre à mon esprit: cependant il ne sauroit être question de lui, parce que les Séptante en ont déja parlé précédemment sous le nom de ἁλιάετος v. 13. S'ils ne se trompent, & ne parlent point deux fois du même oiseau, il est clair, que le *Cataracte* des Grecs est un oiseau des mers méridionales, qui nous est inconnu, & que les voyageurs pourront découvrir sur le rivage de ces mers, dans les pays sur-tout, où l'on parle le Grec moderne.

Peut-être que toutes les Versions Syriaques & Chaldaïques s'accordent avec la Grecque, & nous aideront à découvrir le *Cataracte*. Elles portent toutes שלי נונא, *celui, qui tire les poissons:* ce que je crois être sur les bords de l'Euphrate & dans la Syrie le nom connu d'un oiseau mangeur de poissons. Mais de quel oiseau? C'est la solution de cette question, & des autres, qui tiennent à la langue chaldaïque, que je recommande à la compagnie de nos voyageurs, sur-tout lorsqu'à leur retour ils passeront par Bassora.

Que signifie איבי? Le Samaritain se sert ici de ce terme, qui cependant appartient aussi à la langue chaldaïque. Ce n'est pas, je pense, la même chose que le mot אבו, dont je parlerai ci-après?

Quel est l'oiseau aquatique nommé زمج, ou زبج? Il doit être connu en Egypte sous le nom de *Nauras*. (نورس) Comme زمج est un oiseau du genre des autours, cet oiseau aquatique ne s'appelleroit-il pas par hazard زمّج? Cette conjecture critique m'est suggérée par la convenance étymologique avec שלך, *jetter, jetter en bas*.

ינשוף:

ינשוף: *Janschuf.*

Ce mot est aussi de ceux, qui n'ont point de sens fixe. Selon *Bochart* & les Juifs, il désigne une sorte de Chouette: mais jusqu'à présent ils n'ont d'autre raison à alléguer que la dérivation de נשף, *le Crépuscule*, dérivation trop arbitraire, pour pouvoir y faire fond. Car ne pourroit-on pas également le dériver du verbe même נשף, qui signifie *souffler*, & encore bien d'autres choses?

Nous serions plus avancés, si les voyageurs pouvoient seulement nous apprendre avec certitude, quel est l'oiseau, qui, dans le Syriaque & dans le Chaldaïque, s'appelle קפופא: car les Interpretes de ces deux nations se servent unaninement de ce mot, pour traduire *Janschuf*, & non pour traduire *Cos*, comme *Bochart* se l'est imaginé. Il n'y a que trois choses, qui me soient connues touchant ce terme syro-chaldaïque. La premiere c'est sa dérivation de قفّ, selon laquelle ce pourroit être le nom d'un oiseau voleur: la seconde c'est qu'*Ephrem* le Syrien fait de l'oiseau *Kappupo* l'emblême des menteurs & des séducteurs: la troisieme enfin c'est que les Juifs le prennent communément pour une Chouette, sans que je puisse dire de quelle espece.

Si le soupçon critique, que j'ai sur les Editions des Versions Arabes, étoit fondé, les voyageurs pourroieut trouver dans l'Arabie de quoi fixer nos doutes. Les deux Interpretes Arabes traduisent également باشق, l'*Epervier*. Or comme cet oiseau ne paroît pas convenir à notre passage, & que peut-être même il a déja été nommé ci-dessus; je présume, que les points, qui distinguent les lettres, sont ici fautivement placés, comme cela arrive souvent dans l'Arabe, & que le mot doit être écrit ناسف. (*Nasif*) Ce seroit précisément le nom hébreu: & si dans la langue arabe ce mot se trouvoit être le nom d'un oiseau, cela nous achemineroit beaucoup à découvrir ce que nous cherchons. Il manque dans *Golius*: mais combien de noms d'oiseaux n'omet-il pas?



Ἶβις.

Quoique je ne croie pas, que l'oiseau, que je viens de nommer en Hébreu, soit l'*Ibis* des Egyptiens, cependant, puisque les Septante le traduisent par-tout par ἶβις, tant dans les livres de Moyse, que dans les prophéties d'Esaïe XXXIV. 11, cela excite naturellement ma curiosité touchant un oiseau si célebre dans l'antiquité, & si peu connu des Naturalistes modernes.

Mais pour bien faire comprendre mes questions aux voyageurs, il faut avant toute chose, que je leur rappelle certaines idées. Et d'abord, selon *Hérodote*, il y avoit deux sortes d'Ibis, le blanc & le noir; le noir étoit proprement l'ennemi des Serpents, & faisoit sa demeure à l'entrée des déserts, tandis que le blanc étoit un oiseau domestique.

Ma seconde remarque c'est que l'Ibis doit encore avoir été fort commun en Egypte du temps de *Prosper Alpinus*; il le décrit d'une maniere, qui le rend fort reconnoissable, & précisément comme les Anciens: au lieu que selon *Shaw* il doit être très-rare de nos jours. C'est pourquoi nos voyageurs prendront garde de ne point confondre l'*Ibis* avec quelque autre oiseau. Il est certainement arrivé quelque chose d'approchant à *Hasselquist*, puisqu'il a cru, que l'Ibis étoit une sorte de héron, & qu'il le range sous la classe intitulée: *Ardea (Ibis) tota alba, pedibus atris, unguibus arcuatis maximis*, No. 25. Car le héron blanc de *Hasselquist* a le bec droit, tandis que non-seulement le témoignage unanime des Anciens, mais encore les figures sans nombre, qu'ils ont gravées sur des monuments d'Egypte, & *Prosper Alpinus*, donnent le bec recourbé comme un des caracteres distinctifs de l'Ibis. Je croirois plutôt, que l'Ibis des Anciens est un oiseau fabuleux, que de prendre le héron de *Hasselquist* pour cet oiseau.

Outre les description des Anciens, & celle de *Prosper Alpinus*, les voyageurs ont encore un double moyen de se garantir des erreurs de cette nature, & de reconnoître le vrai Ibis. Le premier leur est fourni par les vieux monuments de l'Egypte, où la figure de cet oiseau se voit par-tout ex-

exprimée; le fecond, qui eft encore plus fûr, confifte dans la contemplation des momies de *Sqkara*, fi tant eft, que, comme *Shaw* le rapporte, (*) le bec, les os & même les plumes de ces Ibis fe foient jufqu'à ce jour parfaitement bien confervés. Il eft étonnant, que ni lui ni d'autres n'aient confidéré, de combien dedoutes le tranfport d'une ou de deux de ces urnes pourroit délivrer les Naturaliftes.

Si par ces moyens les voyageurs découvrent le véritable Ibis, je les prie de nous donner une defcription exacte de fa figure & de fon œconomie, & de nous en procurer même une délinéation. Car celles, que nous en avons jufqu'ici, ne font point copiées d'après nature, mais d'après les monuments des Egyptiens, & cela par des Savants, à qui les Antiquités tenoient plus à coeur que l'Hiftoire Naturelle. Peut-être faut-il excepter la figure donnée par *Bellonius*, & qui a été recopiée par d'autres, comme, par exemple, par *Aldrovandus*. Mais c'eft ce que nous ne pourrons favoir avec certitude, que lorfque les voyageurs nous auront procuré une délinéation nouvelle de cet oifeau, faite immédiatement d'après nature.

Je ferois encore curieux de voir, jufqu'à quel degré d'exactitude les figures de l'Ibis, placées fur les monuments égyptiens, s'accordent avec la Nature, fur-tout dans les parties, par lesquelles les Naturaliftes modernes expriment le genre de cet oifeau, je parle des pieds, du bec & de la tête. Cela répandroit de la lumiere fur l'Hiftoire Naturelle de l'ancienne Egypte.

Mais fi les voyageurs n'étoient point affez heureux, pour fe procurer un Ibis en vie, je les prie de nous le faire connoître autant qu'il fera poffible du moins par les Squélettes, que l'on en a confervés, & par les figures, qu'ils en verront fur les Obélifques. Monfieur le Profeffeur *Forskäl* voudra bien contempler en Phyficien ces monuments fameux, qui jufqu'ici n'ont été examinés que par des Antiquaires.

Les Grecs auroient-ils raifon de dire, que l'Ibis ne fe trouve point du tout

(*) p. 242.

tout hors de l'Egypte? Il faut bien, que les Septante ne l'aient pas cru; puisqu'ils le rangent au nombre des oiseaux défendus, parmi lesquels il ne mériteroit point de place, si les Israélites n'eussent jamais eu occasion de le voir dans leur pays; & puisqu'ils assignent les déserts d'Edom pour demeure à cet ennemi des Serpents, Es. XXXIV. 11.

Quel est le nom, que porte actuellement l'Ibis en Egypte? Quand même on ne connoîtroit cet oiseau que par les momies & les obélisques, cela n'empêcheroit point, que l'on ne pût apprendre son nom. Dans la Version Cophte, faite d'après les Versions Grecques, je trouve *Hippen*, (Ϩιππεν) substitué au mot Grec ἶβις.

L'Ibis a-t-il un nom arabe? J'en doute, tant à cause que je n'en puis trouver, que parce que l'Interprete Arabe, dans le passage d'Esaïe, que je viens de citer, (XXXIV. 11.) traduit le mot ἶβις par حباري, oiseau tout différent, & qui, selon *Shaw*, (*) appartient au genre des Outardes, quoiqu'à la vérité il differe encore notablement de nos Outardes. (*Otis*)

Aldrovandus débite les mots d'*Auschuz* (**) & de *Caseuz* pour des noms arabes de l'Ibis: mais je doute fort, qu'il ait raison; & comme il ne se trouve point d'*Avicenna* Arabe à notre Bibliotheque, je ne suis pas même en état de déterminer, comment ces mots doivent être écrits en Arabe. Je prie nos Voyageurs de consulter sur ces noms la langue vivante des Arabes, pour nous en apprendre quelque chose de certain.

תנשמת: *Thinschameth.*

Bochart fait encore de cet oiseau une espece de chouettes. Je n'ai rien à objecter contre cette explication; mais je ne trouve point non plus de preuve décisive en sa faveur.

J'ai

(*) p. 282. 283.
(**) Ornithologiae Lib. XX. P. III. c. III. p. 93.

J'ai peu d'espérance, que dans les langues vivantes de l'Orient on rencontre encore, soit ce Thinschemeth, soit quelque mot, qui s'y rapporte. Tout ce que j'attends des voyageurs, c'est qu'ils sauront nous dire, si les termes syriaques & chaldaïques כוכבי (*Cucubai* ou *Cububi*) ברתא & אותיה, (*Ôthija*) employés par les Interpretes, sont en effet des noms de chouettes, comme *Bochart* le prétend, & de quelle sorte de chouettes.

J'ai des doutes sur אותיה. L'unique fondement, sur lequel *Bochart* bâtit sa traduction, c'est la ressemblance du son de ce mot avec ὠτὸς, *Otus*, la chouette cornue. Mais cela ne fait rien à la chose, si *Otbija* est un mot oriental, qui n'a point été emprunté des Grecs. Je demande si le terme chaldaïque אותיה, & même le terme hébreu תנשמת, ne signifient pas une Oie. Ce qui me le fait conjucturer, c'est que les mêmes Interpretes Chaldéens, qui dans le passage du Lévitique traduisent *Otlja*, n'emploient plus ce mot dans le passage du Deutéronome, mais lui substituent celui de *Kak blanc*, (קקא חוורתא) qui, selon *Buxtorf*, désigne l'Oie. Voyez son Dictionnaire, pag. 2107. L'Oie figureroit très-bien dans la compagnie d'autres oiseaux aquatiques, & la dérivation de נשם, *souffler*, lui conviendroit à merveille; parce que l'Oie souffle contre ses ennemis, en avançant la tête. Jusqu'où, en allant vers le midi, rencontre-t-on nos Oies domestiques? Je sais, qu'en Abyssinie ce sont des oiseaux étrangers.

Je n'ignore pas, que les Juifs mangent les Oies: mais leurs coutumes ne décident point du sens des loix de Moyse.

Πορφυρίων.

Je ne sais si les Septante prennent cet oiseau pour le *Thinschameth*, ou pour le *Racham*, c'est-à-dire s'il faut corriger la Vulgate par les Septante, ou les Septante par la Vulgate. Mais quoiqu'il en soit, le Porphyrion exige une recherche particuliere. Si ce n'est point un oiseau fabuleux, ou si son histoire n'est point défigurée par des narrations hyperboliques, on auroit d'autant plus de droit à espérer, que les voyageurs nous le feroient connoître, qu'il doit avoir fait son principal séjour dans la Syrie septentrionale

trionale, autrefois nommée le pays de *Commagene*. Cette espece de hérons, ou cette espece de pluviers, que quelques Modernes appellent Porphyrion, ne s'accordent point avec la description, qu'en donnent les Anciens. Et si leurs Relations ne sont point mensongeres pour le fond même, rien ne devroit être plus facile que de reconnoître un oiseau, qui feroit une classe distincte & séparée de toutes les autres: car Aristote lui donne cinq doigts. (†) On dit, qu'il trempe son manger dans l'eau, & qu'il le porte à son bec avec l'un de ses pieds. *Pline* ajoute, (*) *solu morsus bibit*, en quoi je n'entends pas bien cet Auteur, parcequ'il distingue encore ce *morsu bibere* de l'action de tremper la nourriture. C'est son bec rouge, & ses longs pieds, qui sont de la même couleur, qui doivent l'avoir fait nommer Porphyrion.

Aprés tout, j'ai peu d'espérance, que les voyageurs parviennent à voir cet oiseau. *Pline* le place entre autres dans les Isles Baléares. Mais si un oiseau si singulier y faisoit sa demeure, il seroit presque impossible, qu'il eût puéchapper à *Armstrong*, qui nous donné a la description de Minorque. Toute l'utilité, que j'attends de cette Question, si le Porphyrion ne se trouve pas en Syrie, c'est qu'on le comptera avec plus de certitude parmi les êtres fabuleux, & que peut-être les voyageurs nous apprendront, quel est l'oiseau réellement existant en Syrie, qui a donné matiere à une pareille description.

קָאַת: *Kaath.*

Outre les deux chapitres de Moyse, qui traitent des oiseaux immondes, ce mot se voit encore Es. XXXIV. 11. Soph. II. 14. & Ps. CII. 7. Comme les Juifs & les Chrétiens appuient communément leur explication sur la dérivation de קוא, *cracher*; je dois avertir, que cette étymologie est

(†) *Aldrovandus* n'a point hazardé d'exprimer ces cinq doigts dans la figure, qu'il a donnée de cet oiseau, sans l'avoir jamais vu. L. XX. P. III. c. 28. p. 128.

(*) Plinius L. X. §. 63, XI. §. 79.

est sans vraisemblance. La lettre *Thau* se trouve toujours dans ce mot hébreu, même dans le *status absolutus*: le Samaritain la conserve dans le pluriel comme une lettre radicale, en écrivant קאתין: & les Chaldéens ne la gardent pas moins dans la flexion, קָאתִין, קָאתָא, קָאת. Je crois donc avec *Kimchi*, que le *Thau* est radical: & si les voyageurs veulent nous apprendre quelque chose touchant la dérivation de *Kaath*, il faut qu'ils nous enseignent le sens inconnu du verbe arabe قات, si tant est, qu'il y ait un tel verbe.

Comme ce *Kaath* a été autrefois usité dans la langue chaldaïque & samaritaine, j'espere, que les voyageurs le trouveront encore quelque part dans quelque Dialecte Orientale. Mais je dois prévenir ici une méprise, où la ressemblance de son pourroit faire tomber. Les Arabes nomment *Kata*, (قطا) une certaine espece de Perdrix, ou d'oiseau, qui a des plumes sur les pieds, & ce nom est tiré du cri de cet oiseau. Il a été décrit & en partie dessiné par *Golius*, (*) *Russel*, (**) & *Hasselquist*. (†) Mais l'ortographe de notre קאת, qui est la même dans trois langues orientales, le distingue suffisamment du قطا (קטא) des Arabes. Sans compter, que Moyse n'aura certainement point défendu aux Israélites de manger des Perdrix.

Il n'y a guere lieu de douter, que le *Kaath* ne soit un oiseau aquatique. Les Septante & *Aquila* le traduisent par Pélican, & ce sont deux fortes autorités. Je n'entends point par là le Pélican des Modernes ou la Cuiller, mais le Pélican des Anciens, c'est-à-dire, l'Onocrotale, nom, qui se trouve ici dans la Vulgate, & qui est fort à sa place. *Bochart*, séduit par une étymologie arbitraire, s'est mal-à-propos servi du même nom, pour expliquer le mot *Cos*, ce qui le réduit ici à recourir au Pélican des Modernes. La Version Arabe du Ps. CII. a rendu le mot grec

πελε-

(*) Lexic. p. 1934.
(**) Natural History of Aleppo, p. 64.
(†) Resa til heliga Landet, p. 281.

πελικὰν par غيهب *l'Oiseau ſtupide*, denomination, qui n'eſt pas ſans exemple dans l'Ornithologie: les Allemands ont un oiſeau, qu'ils nomment le *Toelpel*, (*lourdaut*) & les François en ont un, qu'ils appellent le *fou*. Mais je voudrois ſavoir quelle eſt l'eſpece d'oiſeau, qui porte ce nom en Arabe. Si ce n'étoit point l'Onocrotale, j'aurois une nouvelle queſtion toute prête: quel eſt donc le nom de l'Onocrotale? J'ai lu quelque part, qu'il s'appelloit *Albautel*: mais comme cet Alhautel eſt traduit par *Ingluvies*, je ſoupçonne, que le mot eſt vicieuſement écrit, & qu'il faut lire *Hauſel*. (حوصل)

Les Interpretes Orientaux ſe ſont, pour ainſi dire, concertés, pour traduire notre *kaath* par *kik*, (*) *kok*, (**) ou *kak*: (***) & cette réunion ſemble ſuppoſer un fond de vérité. J'en ſuis d'autant plus curieux de ſavoir quels ſont les oiſeaux, qui portent ce nom. Mais ma queſtion ſe borne aux oiſeaux aquatiques; car *Bochart* a déja remarqué, que la Corneille eſt auſſi appellée *kik*: & il n'eſt pourtant pas à préſumer, que ce ſoit elle, que Moyſe a voulu nommer dans cet endroit; il s'agit plutôt d'un oiſeau aquatique du même nom, que le Thalmud nous dépeint avec un cou long. Et quel eſt cet oiſeau? Peut-être que le nom, dérivé de ſon cri, eſt d'une ſignification fort étendue, car l'oie privée eſt auſſi nommée par les Juifs le *kak blanc*, comme je l'ai déja dit plus haut.

Y a-t-il des Orientaux, qui diſtinguent entre *kak*, *kik*, & *kok*? Selon *Golius* ce ſeroient des Synonymes.

רחם: *Racham*.

Je ſuppoſe comme preſque certain, que c'eſt le Vautour *Alracham*, (رخم) com-

(*) Saadias traduit; قيق & quelquefois auſſi le Thalmud.

(**) La Verſion Arabe, publiée par Erpenius, ſe ſert du mot قوق, la Syriaque de celui de ܩܩܐ, & le Thalmud de même.

(*) Les deux dernieres Verſions Chaldaïques du Pentateuque.

qui fe voit communément aux environs du Grand-Caire. *Haſſelquiſt* l'a décrit avec tant d'exactitude, qu'il ne refte peut-être autre chofe à faire aux voyageurs qu'à en deffiner la figure; & cela même ne feroit pas abfolument néceffaire, puifque *Gesner* nous a déja donné une délinéation de *l'Alracham* fous le nom de *Percnopterus*, que *Shaw* reconnoît être parfaitement reffemblanté. (*) Si cependant ils avoient le loifir de deffiner cet oifeau, il faudroit le choifir dans la pofition, où il montre fa tête chauve fortant des plumes de fon cou. C'eft ce qui manque dans la figure de *Gesner*, où la tête eft retirée & la chauveté couverte.

Je ne fais aucun doute, que ce Vautour ne foit le *Racham* de Moyfe. Mais ce qui me furprend, c'eft que, par rapport à un oifeau fi célebre d'Egypte, les Septante aient pu fe tromper au point de le confondre avec le Cygne, ou avec le Porphyrion, je ne fais lequel des deux. Seroit-il plus rare aux environs d'Alexandrie, où ces Interpretes compoferent leur Verfion? Ou eft-ce que plufieurs oifeaux fe nomment *Racham*? Ou bien le Texte fuivi par les Septante portoit-il un autre nom? C'eft de quoi nous parlerons plus bas.

L'Interprete Samaritain m'étonne encore par une faute trop lourde. Il ramene ici l'Autruche, (נעמיתה) qui cependant a déja été nommée, & à qui lui-même avoit donné un nom hébreu à peu près femblable à celui-ci, le nom de ברת עניתה. Si Monfieur le Profeffeur *de Haven* fe trouve à portée de confulter des Verfions Samaritaines manufcrites, je le prie de voir, fi peut-être ce mot n'eft pas écrit נעמיתה. Ce pourroit être là le nom de *l'Alracham*, dans la langue famaritaine, où les lettres *Ain* & *Chet* rendent le même fon, & font fouvent mifes l'une pour l'autre, felon la fantaifie du Copifte.

Plufieurs Interpretes Orientaux placent ici un oifeau, qu'ils nomment שרקרק, oifeau que *Bochart* n'a pu découvrir. Il me femble, que les Orientaux nous donnent pourtant quelques indices propres à le faire reconnoître: ils

(*) *Exactly like the figure, which Gesner hath given us of it.* p. 388. dans la note.

ils disent par exemple, que sa couleur est bigarrée de verd & de blanc, & qu'il poursuit les abeilles, ce qui paroîtroit manifestement désigner le *Merops*. D'autres indices, comme la mal-propreté de son nid, conviennent à la huppe; & lorsqu'on le représente comme le messager de la pluie, on penseroit, que c'est *le Numenius*. Or comme ces trois oiseaux appartiennent au même genre, (que les Allemands nomment les *Sichler*,) il m'est venu dans l'esprit, que ce pourroit être un nom générique, qui selon les différents pays est plus ou moins appliqué à telle ou telle espece. Puisque ce nom est aussi usité dans la langue arabe, (où il s'écrit شرقراق, ou شقراق, ou شرشاق,) & que l'oiseau, qui le porte, doit faire principalement sa demeure dans l'Arabie heureuse, il ne sera pas difficile aux voyageurs de nous procurer la certitude, que nous desirons. Je crois même, qu'ils iront plus loin. Le *Merops* étant un oiseau inconnu dans nos contrées, & faisant son séjour en Arabie, ils auront soin de nous en décrire plus exactement les différentes especes, aussi-bien que sa vie oeconomique, qui seule mérite déja à plus d'un égard l'attention des Curieux.

Ce même oiseau s'appelle-t-il aussi ירקרקא, *le verd?* C'est ainsi que traduit *Onkelos*.

En voyant presque tous les anciens Interpretes se tromper sur l'*Elracham*, oiseau si connu & si bien déterminé dans l'Orient; j'ai de la peine à ne point soupçonner ici quelque variante. Si le Scherakrak étoit appellé *l'oiseau Hharam* (طير الحرام,) à cause du grand nombre, qui s'en trouve dans la Terre Sainte aux environs de la Mecque, qu'on appelle en Arabe أرض الحرام, je demanderois s'il n'y a point de Manuscrits Hébreux, où on lise חרם, au lieu de רחם. Ce n'est pas, que je crusse cette maniere de lire la véritable; mais j'y chercherois la clef de la diversité des interprétations. (*) C'est une conjecture, que je n'ai point voulu taire, quoique je sente

(*) Pour prévenir, que mes Lecteurs ne m'objectent, que ces Versions ayant été composées avant Mahomet, leurs Auteurs n'ont pu avoir en vue un oiseau de la Terre Sainte de la

sente très-bien, que le nom רחם pouvoit encore être donné au Mérops & à la Huppe à cause de leur amour filial.

חסידה: *Chasida.*

L'usage d'interpréter *Chasida* par Cigogne a généralement prévalu. Nous suivons cet usage, fondés sur l'autorité des Juifs du dixieme siecle, & sur celle de *Bochart*, l'illustre Auteur de *l'Hierozoïcon*: mais ces Evrivains eux-mêmes n'ont été engagés que par une étymologie arbitraire à adopter cette interprétation, que peut-être on ne trouve pas dans un seul Interprete ancien. Les questions, que je vais proposer, ont pour but de nous tirer de cette incertitude. Mais je remarque auparavant, qu'outre les deux passages du Pentateuque, *Chasida* se trouve encore Jérém. VIII. 7. Zach. V. 9. Ps. CIV. 17. Job XXXIX. 13. De tous ces passages combinés il semble résulter, que le *Chasida* est un oiseau périodique, à grandes ailes, & qui bâtit pour l'ordinaire son nid sur des sapins. Il est vrai, que ces caracteres conviennent à la cigogne, mais ils conviennent également à d'autres oiseaux, à cet ἰκτινος, par exemple, dont j'ai déja parlé ci-dessus, & que *Symmaque* prend ici pour le *Chasida*. Il est du genre des Autours, & les Grecs le regardoient comme le messager du printemps. Il faut seulement se défaire de l'opinion, que l'expression de Jérémie, *connoître son temps*, suppose nécessairement une transmigration dans des climats plus chauds; elle peut se dire de tout oiseau qui s'absente & revient dans certains périodes.

Mes premieres questions vont rouler sur des noms d'oiseaux, dont les anciens Interpretes se sont servis pour traduire *Chasida*, & que *Bochart*, peut-être un peu trop prévenu pour ses idées, soutient être les noms de la cigogne.

---

la Mecque: je n'ai qu'à observer, que la Mecque a déja passé pour sainte un temps immémorial avant Mahomet.

cigogne. Je voudrois savoir avec certitude ce qu'ils signifient précisément dans l'Orient.

1) قعقع. Ce mot se trouve dans la Version Arabe de Jérémie & de Zacharie. On sait assez en Europe, que c'est le nom de la Pie; mais il y a encore un autre oiseau, qui a le même nom en Arabe, & *Bochart* veut, que ce soit la cigogne. A-t-il raison? Je doute du moins, que l'Interprete Arabe ait pu avoir ici la cigogne en vue: car ce n'est point d'après le Texte Hébreu, mais d'après les Septante, qu'il a traduit les Prophetes: & au moins dans Zacharie les Septante emploient le nom de la huppe, ἔποψ. Je croirois donc presque, que dans quelques idiômes arabes قعقع signifie la huppe.

2) L'Interprete Syrien traduit constamment ܚܘܪܒܐ. (*Churbo*) *Bochart*, qui prend ce mot pour le nom de la cigogne, en appelle, pour toute preuve, à l'autorité des plus savants d'entre les Maronites, par où apparemment il entend ceux, qui ont travaillé aux Polyglottes. Mais je dois avouer, que je ne me fie guere à cette autorité, lorsqu'il s'agit d'un nom d'oiseau, parce que l'on peut en général reprocher, ou bien de la négligence, ou beaucoup d'inhabileté, à celui, qui a rendu en Latin le Syriaque des Polyglottes. Il peut en avoir usé ici, comme il fait souvent, en traduisant le mot syriaque d'après l'interprétation du mot hébreu, qui étoit en vogue de son temps. On croyoit alors, que *Chasida* étoit la Cigogne, & voyant ce même *Chasida* traduit en Syriaque par *Churbo*, il ne lui en falloit pas d'avantage, pour conclure, que *Churbo* étoit la Cigogne. Je doute ici d'autant plus de la justesse de sa traduction, qu'*Ephrem* le Syrien décrit le *Churbo* comme un oiseau mal-propre, & comme le symbole de ces hommes, qui se vautrent dans leurs sales voluptés: circonstances, qui indiqueroient plutôt la huppe.

Supposé que son intention ait été en effet de parler de la huppe, & qu'ainsi deux Versions anciennes déposassent en faveur de cet oiseau,

feau, il vaudroit au moins la peine d'examiner, si la huppe peut être le Chasida. Car quoique l'étymologie favorise cette explication, je doute encore de sa justesse, & pour plus d'une raison.

3) דיתא חוריתא: *Le Daitha blanc.* Je sais, que depuis quelques siecles les Juifs nomment ainsi la cigogne: mais je ne crois pas pour cela, que les anciens Interpretes aient désigné la cigogne par ce terme. Après tout, Daitha est certainement le nom de l'autour, comme je l'ai remarqué plus haut; & seroit-il croyable, qu'aucune langue vivante associât sous la même dénomination deux oiseaux aussi différents pour leur figure & pour leur genre de vie, que le sont l'autour & la cigogne? Comme il est certain, que d'autres Anciens, nommément St. *Jérôme*, qui eut un Juif pour Précepteur, & *Saadias*, Juif lui-même, font de notre *Chasida* un *Autour*; je m'imagine, que le *Daitha blanc* du Targum & du Thalmud ne sera également qu'une espece d'autours à couleur claire. L'usage des Juifs modernes ne me paroît digne d'aucune attention. Ayant supposé une fois pour toutes, que Chasida signifie la cigogne, ils attachent l'idée de cigogne à tous les mots, dont les Interpretes se sont servis, pour traduire Chasida.

En cas que le mot de *Daitha* fût encore en usage dans la Syrie, ou dans les pays voisins de l'Euphrate, je prierois nos voyageurs de s'informer soigneusement, si dans ces pays là on nomme ainsi la cigogne.

4) וַתָא ou ותיא, ou avec l'addition, ותיא חוותא. Je présume, que cette expression chaldaïque ne désigne pas non plus la cigogne, mais l'autour.

La fausse ponctuation, qui n'est que trop ordinaire, augmentera peut-être la difficulté, qu'il y a, de découvrir le sens de ces mots. C'est ce qui m'engage à avertir encore une fois, que probablement il faut écrire au masculin absolu וַתָא & au féminin וְתִיָא.

Si, comme je le présume, quelques anciens Interpretes eussent eu en vue

la cigogne, je le croirois de ceux, qui traduisent *Chaſida* par *Héron*, (*) (ἐρώδιος, ardea.) Car le héron ordinaire ne ſauroit être le *Chaſida*, le paſſage de Jérémie VIII. 7. rend cette ſignification impoſſible; & par un paſſage de *Suidas* (**) il paroîtroit, que le commun peuple en Grece aſſocioit la cigogne aux hérons, & la comprenoit ſous le nom de Ἐρώδιος. Comme cependant on peut objecter contre ce paſſage de *Suidas*, que ſon explication ne regarde peut-être que le ἐρώδιος de la Bible, à qui il donne une ſignification contraire à l'uſage de la langue; je voudrois ſavoir, ſi dans le Grec moderne le ſens du mot ἐρώδιος s'étend juſqu'à la cigogne. On pourra aiſément l'apprendre à Conſtantinople de quelque Grec natif des Isles de l'Archipel, par leſquelles des troupes nombreuſes de ces oiſeaux font leur trajet.

Le paſſage du Pſeaume CIV. paroît prouver contre la cigogne. Car quoique cet oiſeau faſſe quelquefois ſon nid ſur des arbres; le faîte des maiſons eſt pourtant ſa demeure chérie & caractériſtique. Néanmoins, comme dans l'Orient les toits ſont applatis & habités, les voyageurs nous apprendront ſi cela force la cigogne à ſe nicher ailleurs.

La Cigogne abandonne-t-elle en hyver la Paleſtine même, pour paſſer dans l'Egypte, qui en eſt ſi proche? Et au bout de quel temps revient-elle? En quelle ſaiſon de l'année paroît-elle dans l'Arabie?

Je viens maintenant à une idée, qui a ſi fort paſſé de mode, qu'elle paroîtra nouvelle à force d'avoir vieilli. J'ai déja remarqué plus haut, que pluſieurs Anciens prennent le Chaſida pour l'Autour. Pour ne point compter ceux, qui traduiſent par דיתא & ויתא, dont la ſignification me paroît encore incertaine, je dois au moins mettre de ce nombre la Vulgate,

(*) Les Septante dans la Verſion du Pentateuque & des Pſeaumes: *Aquila* par-tout: *Theodotion* dans le Pentateuque & dans Zacharie. La Vulgate dans le Pentateuque, les Pſeaumes, & le livre de Job.

(**) Ἐρώδιος, εἶδος ὀρνέου ὁ πελαργὸς λεγόμενος, ἢ ὅμοιος αὐτῷ.

te, (*) *Symmaque*, le vieux *Jonathan*, (**) & les deux Interpretes Arabes du Pentateuque.

Cette traduction a-t-elle quelque fondement? Le Chafida, joint immédiadement au Vautour Egyptien, dont le nom *Raham* fignifie le *Vautour miféricordieux*, le *Chafida*, dis-je, qui prend également fon nom de l'amour & de la piété, feroit-il le Milan d'Egypte? Strabon (†) a déja obfervé, que ce Milan a le naturel plus doux, que celui des autres pays, & *Haffelquift* le trouva fi privé & fi fociable, qu'il a vu ces oifeaux par centaines s'attrouper avec le Raham, pour lui aider à confumer les deux boeufs, qu'on lui livre chaque jour au Caire. J'avoue, que ce que cet Auteur raconte du *Raham*, & l'étymologie de Chafida, me font naître cette idée. L'étymologie n'eft qu'un fecours peu fûr pour la découverte de la vérité, parcequ'elle préfente trop de faces différentes & même oppofées. On a coutume de dériver *Chafida* de *Ghefed*, entant que ce mot exprime l'amour naturel. Mais חֶסֶד fignifie auffi le *Crime* & *l'Incefte*, & fur ce principe on pourroit avec le même droit faire du Chafida l'oifeau le plus odieux. Une troifième dérivation de حشد, *agmen*, en feroit un oifeau fociable; par exemple, le milan fociable d'Egypte. Enfin une quatrieme dérivation de حسى, dans la fignification d'une Mare ou d'un amas d'eaux croupiffantes, en feroit le héron. Ainfi, à moins que les voyageurs ne foient affez heureux, pour découvrir le mot Chafida lui-même, employé comme un nom d'oifeau, (& j'en douterois prefque) il faudra renoncer à la certitude philologique, & s'en tenir à la probabilité.

Dans le Samaritain nous lifons מנוניתה, qui eft auffi un mot chaldaïque. Eft-il fûr, qu'il fignifie l'hirondelle? J'ai demandé ci-deffus, à l'occafion du

(*) Dans les deux Prophetes.

(**) Dans Zacharie, נשרא.

(†) Τῶν ὀρνέων, ἶβις, καὶ ἱεραξ ὁ Αἰγύπτιος, ἥμερος γὰρ παρὰ τὰς ἄλλοθι. Lib. XVII. p. 823.

du mot חחמס, si l'hirondelle est aussi odieuse aux Orientaux, qu'elle l'étoit aux Pythagoriciens? Il me faut demander à présent, si les Orientaux l'estiment à cause de sa piété, comme fait le peuple de nos contrées, qui croiroit commettre un péché en tuant cet oiseau si assidu aux Eglises, & si attaché aux hommes, & qui le regarde comme attirant le bonheur sur les maisons, où il vient se nicher. L'histoire même de la superstition n'est point indifférente à un esprit observateur.

אנפה: *Anafa.*

Les sentiments des Interpretes anciens sont si partagés au sujet de cet oiseau, & son nom admet tant de dérivations différentes, que l'on ne peut compter ici sur rien de certain. Le *Charadrius* des Septante a les mêmes prétentions pour le moins, que le Zummag (زمج) de *Bochart*, qui dans la Perse est appellé *Do Bradran.*

Cependant, comme dans la Version Syriaque ܢܩܘܐ s'est conservé comme un terme connu, j'espere, que les débris de cette langue ou de la langue chaldaïque mettront les voyageurs en état de nous donner une décision.

אבניתא. Ce mot existe-t-il quelque part dans la langue chaldaïque, & est-ce le nom ordinaire d'un oiseau? Si cela ne se trouve point, je crois, que ce mot est mal écrit dans le Thargum de Jérusalem sur le Deutéronome, où il se rencontre, & qu'il faut lire, comme dans le Thargum de Jonathan, אכמתא, *le noir*, c'est-à-dire, le Milan noir.

Les Septante traduisent χαραδριος, comme j'ai déja remarqué plus haut. Je voudrois seulement savoir, si l'oiseau, que les Naturalistes modernes nomment Charadrius, est le même, que celui, à qui les Grecs donnoient ce nom. Il est à présumer, qu'on pourra s'en éclaircir dans le langage des Grecs modernes.

Hasselquist décrit quatre especes du *Charadrius* d'Egypte, No. 29. 30. 31. 32. La Compagnie des voyageurs voudra bien vivifier l'une de ces descripiions, en faisant tracer la figure, qui y répond. Je suppose toutefois,

fois, qu'ils trouvent, que la chose en vaille la peine, & que le Dessinatuer ait le loisir de s'occuper de ce travail.

Les deux Interpretes Arabes sont pour le Perroquét. Il me semble, que cet oiseau n'habite ni la Palestine, ni les environs du Caire, mais que sa patrie est plus méridionale de plusieurs degrés. Cela étant, il est clair, que Moyse n'auroit pas eu besoin de défendre aux Israélites de le manger. Je demande pourtant, à quel degré vers le Nord les voyageurs trouveront la patrie du perroquet; car il me paroît étrange, que deux Interpretes, tous deux domiciliés en Afrique, se fussent trompés si grossiérement dans un sujet, qui devoit leur être familier.

דוכיפת: *Dukifath.*

L'Interprete Syrien fait de cet oiseau le coq de bruyere; les Septante, la Vulgate, & les deux Arabes, le prennent pour la huppe: & il est très-difficile de dire qui a raison. J'ose à peine espérer, que ce mot soit encore en usage dans l'Orient; sans cela il feroit facile aux voyageurs de décider la question.

La dérivation de ديك (*Dik*) le *Coq*, & de כֵּיפָא le *Rocher*, paroît à la vérité si naturelle & si parlante, que l'on ne sauroit presque douter, que de la composition de ces deux mots ne résulte le *francolin*. Mais pour ne point dire, que cette étymologie n'est pas entiérement conforme aux regles de la Grammaire, (*) je me contente de remarquer, qu'il y a ici une variante,

(*) Je n'objecte point ici que le *Dagesch forte* manque à la lettre *Caph*; car on pourroit dire, que c'est la faute de celui, qui a ajouté les points au Texte Hébreu. Mon objection consiste en ce que le Texte porte *Dukephat*, (דוכיפת) au lieu de *Dukepha*, (דוכיפה) or *Dukephat* n'est au moins ni Hébreu, ni Syriaque, ni Arabe. Selon l'analogie des langues orientales ce mot devroit dériver de דו *pourvu*, ou *possédant*, qui en Arabe s'écrit ذى, & de כֵּיפַת, avec un *Thau* radical. Cela signifieroit: *celui*, *qui a de l'ambre*, & pourroit être un nom donné à la huppe par plaisanterie, ou comme l'on dit, *per euphemismum*.

tiante, qui jette de l'incertitude sur la maniere de lire ce mot. Dans le Texte Samaritain on trouve דוכיפת; orthographe, que ceux, qui font dans l'Orient des recherches sur cet oiseau, ne doivent point perdre de vue.

Auroit-il été nécessaire de placer dans une défense de manger de certains animaux un oiseau aussi dégoûtant que la huppe, qui par sa puanteur se défend assez de lui-même? Les voyageurs trouveroient-ils dans l'Orient une famille, quelque pauvre qu'elle puisse être, qui fasse son repas de la chair maigre de cet oiseau? Mais d'un autre côté se persuadera-t-on aisément, qu'un Législateur défende à sa nation le coq de bruyere, dont la chair est si savoureuse? Y a-t-il quelque tribu arabe, qui le regarde comme un oiseau impur? Cela ne seroit pas absolument impossible, parce que ses serres ressemblent à celles des oiseaux de proie. Un Bailli, qui en mangeoit chez moi, ne connoissant point ce genre d'oiseaux, s'imagina, que je l'avois régalé d'un oiseau de proie, & emporta avec lui les serres du coq, pour les montrer au garde des forêts, & pour s'informer si c'étoient celles d'un oiseau de proie. Des Orientaux pourroient penser de même.

Les Juifs en Arabie mangent-ils le Coq de bruyere, & la gélinote des bois?

Il court une fable dans l'Orient d'un oiseau, qui passe pour posséder le *Samir*, ou le diamant, que les-uns prennent pour une pierre, & les autres pour un ver. On prétend, qu'il s'en sert pour délivrer ses petits, fussent-ils enfermés dans une prison murée, coupant sans effort non-seulement le verre, mais encore les plus grosses pierres de taille au moyen de ce secours. On débite encore, que Salomon usa d'une finesse, qui lui fut inspirée par un diable des plus rusés: il resserra les petits de cet oiseau dans une cage de verre, afin de pouvoir lui enlever le *Samir*, lorsqu'il viendroit pour les mettre en liberté. On ajoute enfin, que Salomon employa ce *Samir*, pour tailler & figurer les pierres énormes, qui entroient dans le bâtiment du Temple de Jérusalam. *Bochart* a tiré parti de cette fable, pour l'explication du terme *Dukifath*. Mais quel est l'oiseau, à qui les peuples orientaux attribuent ce pouvoir magique? On ne peut douter d'abord, que ce ne soit la huppe, mais ne partageroit-elle pas cette gloire avec le coq de bruyere?

ou

ou pour m'exprimer plus nettement, ne court-il pas une historiette semblable sur le compte de ce dernier?

La raison, pour laquelle je propose cette question, c'est que je voudrois connoître avec certitude le נגר טורא, (*perforator montis*), ou le נקארתא, qui paroît ici dans toutes les versions chaldaïques, & dans la version samaritaine. Les Juifs modernes le font passer pour le coq de bruyere; mais les anciens Juifs, & *Saadias* entre autres, qui certainement ne sauroit avoir puisé dans les Septante, paroissent avoir aussi appliqué ce terme chaldaïque à la huppe. Ce terme nous est encore tout aussi peu connu que le mot hébreu: sans cela ces quatre Interpretes feroient sans contredit pencher la balance pour la signification, qu'ils ont adoptée.

Bochart a conjecturé, que les Orientaux pourroient avoir donné le nom de *Coq Sauvage* à la huppe. Cela ne me paroît pas vraisemblable: je ne laisse pourtant pas de recommander cette opinion à l'examen de nos voyageurs. Toutes les divisions des oiseaux, faites par des peuples, dont le tour d'esprit est si différent du nôtre, m'intéressent & réveillent ma curiosité.



MÉMOIRE

adressé au nom de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres de France à Messieurs les Académiciens Danois, qui se disposent à faire le voyage de l'Arabie Heureuse.

Les Académiciens, nommés par Sa Majesté Danoise, pour aller dans l'Arabie Heureuse, ayant invité tous les Savants de l'Europe à leur envoyer des Mémoires sur les recherches, qui peuvent les occuper dans ce pays, l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, zélée pour le progrès de la Littérature universelle, à trouvé bon, que quelques-uns de ses Membres s'employassent à satisfaire à une demande, qui ne peut tourner qu'au profit de l'Erudition. Elle est persuadée, que les illustres Voyageurs sont pourvus de toutes les connoissances nécessaires, & qu'ils ont en particulier fait une assez longue étude de la langue arabe, pour tirer de leur voyage toute l'utilité, que l'Europe littéraire en peut attendre. Leur attention à interroger les Savants sur les points, qui doivent fixer leur curiosité, est un garant de la diligence, qu'ils apporteront à les éclaircir; & l'Académie espere recueillir de leur commerce des instructions plus précieuses pour elle, que les trésors de cette riche contrée. Elle leur souhaite le voyage le plus heureux; & comme elle a été exacte à répondre à leur invitation, elle se flatte, qu'avant leur départ ils lui accuseront la réception de ce Mémoire, & qu'à leur retour ils lui en adresseront la réponse, & lui feront part de leurs découvertes.

Les éclaircissements demandés par Mrs. nos Académiciens peuvent se réduire à trois articles. Le premier concerne histoire & la chronologie de l'Yemen. Le second a pour objet quelques points de géographie. Le troisieme renferme diverses questions sur la religion, le gouvernement, la langue, les sciences, les moeurs & les usages de l'Arabie Heureuse.

PREMIER ARTICLE.

Histoire & Chronologie de l'Yemen.

Le Royaume d'Yemen est un des plus anciens Royaumes, & peut-être de tous les Royaumes connus celui, qui s'est maintenu le plus longtems sous la domination de ses premiers maîtres. La race de Joctan, fils du Patriarche Héber, y a régné sans interruption durant plus de vingt-trois siecles.

Nous avons des listes de ses Rois, mais tellement dénuées de caracteres chronologiques, qu'aucun de nos Savants n'a tenté jusqu'ici avec succès d'assigner quelques dates à leurs Regnes. La chronologie des anciens Rois de l'Yemen est donc demeurée absolument incertaine, & le peu de faits, que nous savons de leur histoire, sont pour ainsi dire errants sur ce vaste océan de siecles, où nous les appercevons dispersés.

Il est à desirer, que chez les peuples mêmes de l'Yemen, soit dans leurs livres, soit sur leurs monuments, soit parmi leurs traditions, on puisse trouver des secours, pour débrouiller ce cahos. Mais pour mieux profiter de ces secours, il est utile de constater d'abord l'état actuel de nos connoissances à ce sujet, afin de mieux fixer les points, sur lesquels les recherches doivent se diriger désormais.

On se propose donc premiérement de prouver, que les listes, qui nous sont connues des anciens Rois de l'Yemen, sont incomplettes de plus de moitié; & cette discussion déterminera les endroits, où elles sont défectueuses. 2°. de hazarder quelques conjectures sur la raison des vuides, qui s'y trouvent, & elles donneront lieu d'examiner un point curieux de l'histoire ancienne des Arabes. On joindra à ce Mémoire l'essai d'une table chronologique de l'ancienne histoire de l'Yemen, afin que l'oeil puisse plus aisément démêler ce que nous connoissons, & ce qui nous reste à connoître. On aura soin d'indiquer sur chaque regne les principaux objets, qui paroîtront mériter des éclaircissements.

PREMIERE SECTION.

Que la liste la plus étendue, que nous connoissons des anciens Rois de l'Yemen, est incomplette de plus de moitié.

La liste la plus étendue, que nous connoissons des anciens Rois de l'Yemen, est celle, que le savant Pocock a publiée dans son essai sur l'histoire des Arabes. Elle s'étend depuis la mort du Patriarche Héber l'an 1817. avant J. C., selon Usserius, jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens, 70. ans avant la naissance de Mahomet, par conséquent l'an 502. de notre Ere, en suppposant ces soixante & dix ans à peu près solaires, comme ils étoient en effet chez les Arabes, avant que Mahomet eût réformé leur Kalendrier. Cette liste embrasse donc l'espace de 2319 ans.

Or elle ne contient en tout que quarante six Rois, ce qui assigneroit à chacun plus de 50 ans de regne. Cette durée est excessive, d'autant plus que ces quarante six Rois de la liste de Pocock ne devroient donc remplir qu'environ neuf ou dix siecles, des 2319 ans, qu'elle embrasse. Elle est donc incomplette de plus de moitié.

Cette conjecture si vraisemblable va se tourner en certitude. Nous allons voir, qu'en effet il y a dans la liste de Pocock trois vuides, qui forment ensemble environs 1400 ans.

Le Patriarche Héber, appellé *Houd* par les Arabes, s'étoit fixé dans la partie méridionale de l'Arabie; il y mourut l'an 1817. avant l'Ere Chrétienne. Son fils Joctan, que les Arabes nomment *Kathan*, étoit déja pere d'une nombreuse postérité, dont l'autorité paternelle le rendoit le Souverain. Il est regardé à ce titre comme le premier Roi de l'Yemen. Ses fils y formerent divers établissements, qui se trouverent tous réunis sous Abdschams, son arriere petit-fils. Abdschams les transmit à son fils Hamyar, qui donna son nom à la race des Hamyarites; & cette race, au rapport d'Abou'lfeda, régna sur l'Yemen 2020 ans.

La race des Hamyarites ne cessa de régner sur l'Yemen que l'an 502. de

 notre

notre Ere, lorsque ce Royaume fut conquis par les Ethiopiens. Donc en retrogadant durant l'espace de 2020. ans, il semble, qu'on devroit fixer le commencement du regne d'Hamayr à l'an 1518. av. J. C. mais il faut remarquer, que les Hamyarites ne régnerent pas sans interruption. Le Royaume d'Yemen passa à diverses reprises dans deux autres branches de la famille d'Héber, autres que la branche d'Hamyar, comme on le verra ci-après dans les tables chronologiques. Ces Princes usurpateurs posséderent l'Yemen durant environ 180 ans. Il faut donc ajouter ce nombre aux 2020. ans remplis par les regnes des Hamyarites, & l'on aura 2200. depuis le commencement du regne d'Hamyar, jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Il faudra donc fixer le commencement du regne d'Hamyar à l'an 1698. avant notre Ere; 119. ans après la mort d'Héber.

Or depuis la mort d'Héber jusqu'à Hamyar, la liste des Rois de l'Yemen compte quatre regnes de pere en fils, ou quatre générations, qui, selon l'évaluation commune, ont dû remplir 120. ans. Il paroît donc ne pas y avoir de vuide dans la liste des Rois de l'Yemen avant Hamyar.

Depuis le regne d'Hamyar jusqu'au commencement de celui d'Afrikis, la liste de Pocock compte treize regnes & huit générations; ce qui doit remplir l'espace de 240. ans. Or Hamyar avoit commencé à régner l'an 1698. avant J. C. Donc Afrikis commenca à régner l'an 1458. av. notre Ere. En effet les historiens arabes prétendent, qu'Afrikis, qui avoit étendu ses conquêtes jusqu'en Afrique, y donna retraite à un des peuples chassés de la Palestine par Josué. Or Josué gouverna le peuple juif depuis l'an 1451. av. J. C. jusqu'à l'an 1443. Ce Synchronisme confirme notre Chronologie, & prouve, qu'il n'y a point encore de vuide dans la liste des Rois de l'Yemen, depuis Hamyar jusqu'à Afrikis.

Cet Afrikis n'étoit point Hamyarite. Depuis six regnes les descendants d'un frere d'Hamyar avoient usurpé l'Yemen. Afrikis le transmit à Dhou'ladar, & le laissa à son fils Alhodad. Le fil de ces évenements ne peut donc encore admettre de vuide entre ces regnes.

Mais immédiatement après le regne d'Alhodad, la liste de Pocock place le nom de la Reine Balkis. Selon les Arabes, Balkis étoit cette Reine de Saba,

Saba, qui vint visiter Salomon, & en effet Saba étoit la capitale de l'Yemen. Or Salomon régnoit près de cinq siecles après Josué, contemporain d'Afrikis; 980 ans av. notre Ere. Il y a donc près de cinq siecles entre Afrikis & Balkis. Le regne d'Afrikis & de ses freres, celui de Scharhabil qui le dépofféda, & celui d'Alhodad fils de Scharhabil, ne répondent qu'à trois générations, & par conséquent ne peuvent avoir occupé qu'environ 90 ans: il y a donc un vuide d'au moins quatre siecles entre Alhodad & Balkis, & s'il falloit quelque autorité, pour confirmer ce calcul, on diroit, qu'Eutychius dans ses Annales suppose sur le trône de l'Yemen avant Balkis une longue suite de Reines, dont les noms ne se sont pas conservés.

Voilà donc un premier vuide d'environ 400 ans dans la liste des Rois l'Yemen, dont la place est bien exactement marquée. Nous allons en trouver bientôt un second plus considérable encore.

Cette liste compte seulement neuf regnes & six générations entre le regne de Balkis & celui d'Abon-carb. Nous venons de voir, que Balkis régnoit du temps de Salomon, par conséquent vers l'an 980. av. J. C. Or Abon-carb régnoit sept cents ans avant la naissance de Mahomet (années à peu près solaires, comme elles étoient du temps des anciens Arabes, ainsi qu'on l'a déja rémarqué); Abon-carb régnoit donc environ 128 ans av. notre Ere. Il y avoit donc entre Balkis & lui environ huit siecles & demi de distance.

De ces huit siecles & demi on ne peut en attribuer au plus que deux aux neuf regnes ou aux six générations, que la liste de Pocock place entre Abon-carb & Balkis. Il restera donc un vuide de plus de six siecles & demi, & ce vuide ne peut être placé avant le successeur immédiat d'Abon-carb: car outre que les regnes précédents sont regardés par les Arabes comme des regnes fort anciens, le fil de la succession est continu de pere à fils, ou de frere à frere, jusqu'à Abon-carb exclusivement. Nous avons donc encore assez positivement la place de ce second vuide immédiatement avant le regne d'Abon-carb; c'est-à-dire, à peu près depuis l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, jusques vers l'an 128. av. cette même Ere.

Nous

Nous en découvrons encore un troisieme, mais moins considérable que les autres. Depuis le commencement du regne d'Abon-carb jusqu'à la fin du regne de Dhou'lnaovas, le dernier des Rois Hamyarites, il y a un intervalle de 630. ans: car ont vient de dire, que le regne d'Abon-carb a commencé vers l'an 128. av. J. Ch., & on a dit ci-devant, que celui de Dhou' lnaovas avoit fini l'an 502. de notre Ere, lorsque les Ethiopiens envahirent ses Etats. Or pour remplir un intervalle de 630. ans, la liste des Rois de l'Yemen n'offre que douze regnes & à peu près huit générations, qui n'ont pu occuper trois siecles. Il reste donc un vuide de plus de trois siecles & demi entre le regne d'Abon-carb & celui de Dhou'lnaovas.

La place, ou l'on doit rapporter ce vuide, n'est pas aussi clairement marquée, que celle des vuides précédents. Cependant on doit faire réflexion, que le fil de l'histoire est continu depuis Abon-carb jusqu'à Vaciaâ, comme on le verra dans les tables chronologiqnes; qu'à la mort de ce Vaciaâ, vers le commencement de notre Ere, il arriva de grandes révolutions dans l'Yemen; enfin que c'est particuliérement à ces temps de troubles & de confusion, qu'il est naturel de rapporter ces vuides. Or si l'on réunit toutes ces considérations, on se determinera volontiers à placer ce dernier vuide immédiatement après la mort de Vaciaâ, c'est-à-dire à commencer peu avant J. C. jusques vers la moitié du quatrieme siecle de l'Ere Chrétienne.

Il y a donc trois vuides bien constatés dans la liste la plus ample des Rois de l'Yemen, celle que nous a donné Pocock; & l'on croit avoir suffisamment déterminé leur place. Le premier est d'au moins quatre siecles, le second de plus de six siecles & demi, & le dernier d'environ trois siecles & demi. Voici donc environ 1400 ans à ajouter à l'espace des 46 regnes, que Pocock place depuis la mort d'Héber jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Cas 46 regnes, réduits à 30 ou 31 générations, ont dû occuper entre neuf & dix siecles. Joignons- y les 1400 ans de vuide, nous aurons pour la totalité de l'espace, depuis la mort d'Héber jusqu'à l'extinction des Rois de l'Yemen par la conquête des Ethiopiens, à peu près les 2319 ans, qui se trouvent en effet depuis l'an 1817. av. J. C.,

date de la mort d'Héber, jusqu'à l'an 502 de notre Ere, date de la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. On ne peut exiger de rapport plus précis dans un calcul de l'espece de celui-ci, & ce rapport paroît confirmer suffisamment tout ce qu'on vient d'établir.

Mais après avoir prouvé l'existence, l'étendue, & la place des vuides, qui se trouvent dans la liste des Rois de l'Yemen, on va tâcher de découvrir ce qui a pu causer ces vuides. Les conjectures à ce sujet tiennent à un point curieux de l'histoire ancienne des Arabes de l'Yemen, qu'il seroit à souhaiter de voir éclairci.

SECONDE SECTION.

Que la liste des anciens Rois de l'Yemen n'est incomplette que parce que les historiens anciens n'ont pas eu dessein d'y faire entrer tous les Rois, qui ont régné dans l'Yemen.

Les Ecrivains Arabes n'ont pas ignoré, qu'il y avoit de grands vuides dans l'histoire ancienne de l'Yemen, quoiqu'ils n'aient indiqué ni la place ni la durée de ces vuides. Abou'lfeda s'est plaint, qu'il n'y avoit point d'histoire moins entiere que celle des Rois Hamyarites; mais il n'a point cherché à en approfondir la cause. Je crois l'appercevoir dans la liste même de ces Rois, conservée par Pocock.

Cette liste ne se borne pas aux Rois de la race d'Hamyar. On verra dans les tables, qu'elle comprend aussi quelques Rois de races differentes, qui ont usurpé sur les Hamyarites, & possedé pendant quelque temps le Royaume d'Yemen, mais on remarquera aussi dans ces tables, qu'il s'y trouve deux Princes, désignés sous le nom de Tobbaï.

Ce nom n'étoit point le nom particulier d'un Roi. C'étoit un titre tel que celui de *Pharaon* chez les Egyptiens, d'*Auguste* chez les *Romains*, de *Mondar* chez les Arabes de l'Yrack. Mais ce titre de Tobbaï ne se donnoit pas à tous les Rois de l'Yemen: il appartenoit seulement à ceux, qui réunissoient sous leur puissance l'Yemen entier; c'est-à-dire cette vaste portion

tion de l'Arabie depuis l'océan & les deux golfes jusqu'à l'Hegjaze, & qui renfermoit par conséquent les provinces d'Oman, de Bahrein & d'Hadramouth. Ces trois provinces, démembrées en divers temps, ont formé des Royaumes séparés, & alors les Rois du reste de l'Yemen ne devoient plus porter le nom de Tobbaï. Or on croit, que les listes, sur lesquelles Pocock a dressé son catalogue des Rois de l'Yemen, se bornoient aux Tobbaïs seulement. Ainsi les intervalles vuides, qui s'y trouvoient, ne provenoient que de ce que les Rois, qui avoient regné en Yemen durant cet intervalle, n'avoient pas été Tobbaïs.

Ce n'est qu'une conjecture; mais on la trouve appuyée, I°. sur l'usage de ce nom de Tobbaï dans les listes des Rois de l'Yemen. Les Princes désignés sous ce nom avoient été du nombre des Tobbaïs, ils devoient donc être compris dans la liste: mais leur nom avoit échappé; on y suppléoit par celui de leur dignité. II°. il eut été également facile de répéter ce nom Tobbaï, toutes les fois qu'il se trouvoit des Rois, dont le nom étoit oublié. On pouvoit donc remplir aisément ainsi le vuide des listes: on ne l'a pas fait, sans doute parce que ces Princes n'avoient pas mérité ce titre. III°. Ces probabilités se trouvent confirmées par cette observation singuliere, c'est qu'en effet il y a toute apparence, que les Rois, qui ont régné durant les intervalles, que les listes ont laissé vuides, n'ont pu porter le titre de Tobbaïs, parce qu'ils n'ont pas possédé l'Yemen entier. Ceci exige quelque détail.

Nous avons remarqué trois intervalles vuides dans la liste des Rois d'Yemen. Le premier d'environ quatre siecles, qui finissent à Balkis. Ce vuide est immédiatement précédé par une révolution, qui arrache le trône d'Yemen aux usurpateurs descendus de Modad, & qui le reporte dans la race des Hamyarites. Il est naturel de penser, que les descendants de Modad dépossédés se formerent un petit Etat démembré de ce vaste Royaume; & cela devient plus probable encore quand on observe, que les regnes, qui précéderent celui de Balkis, furent des regnes foibles. On a dit, qu'Eutychius plaçoit sur le trône d'Yemen une

longue

longue ſuite de Reines avant Balkis: n'auroit-il point voulu par là déſigner la foibleſſe de ces regnes? ou cette foibleſſe n'auroit-elle point accrédité l'opinion, que ce furent des regnes de femmes? A l'égard de Balkis elle-même, la maniere, dont l'Ecriture ſainte peint cette Reine, habile, riche, puiſſante, autoriſe à penſer, qu'elle fut la reſtauratrice de la dignité des Tobbaïs.

Le ſecond vuide commença vers l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, & ne finit que vers l'an 128. avant cette Ere. Or nous ſavons, que durant cet intervalle il y avoit des Rois particuliers dans la province d'Oman, & dans une partie de celle d'Hadramouth. C'étoient les deſcendants de Cahlan, qui, après avoir uſurpé l'Yemen ſur les Hamyarites, en avoient été dépoſſedés, & s'étoient peu de temps après formé un Etat aſſez puiſſant dans ces deux provinces. Zebid étoit leur capitale. Ils étoient ordinairement en guerre avec les Rois d'Yemen, dont la capitale étoit alors Sanaa; car Saba venoit d'être bouleverſée par une inondation, dont la mémoire eſt célebre chez les Arabes. Un de ces Rois de l'Oman, nommé Dhou'lzogar, régnoit du temps de Caïcaous, Roi de Perſe, que l'on croit être Cambyſe, Pere du grand Cyrus, environ cinq ſiecles & demi avant notre Ere. Il eſt évident, que les Rois de l'Yemen ne pouvoient alors porter le nom de Tobbaï, ni ſelon le ſyſtême propoſé être admis dans les liſtes, que Pocock à compilées.

Le troiſieme vuide s'étend à peu près depuis le commencement de notre Ere jusqu'aux environs de l'an 350. Or préciſément dans ce temps des diviſions inteſtines, des guerres civiles, bouleverſerent le Royaume d'Yemen, qui ſouffrit des démembrements conſidérables. On trouve dans cet intervalle de nouveaux Rois érigés en diverſes provinces de l'Yemen. Thaïr fut un de ces Rois: il régnoit dans la province de Bahrein vers l'an 330. de notre Ere: il attira contre lui les armes de Schabour II. du nom, Roi de Perſe, qui ravagea ſes Etats, le prit, & le fit mettre à mort. Le Roi de Perſe ne garda point ſa conquête. Il fit la paix avec les Arabes, & laiſſa l'Arabie libre. Sans doute qu'alors les portions de l'Yemen, qui avoient

été

été possédées par Thaïr & ses predecesseurs, furent réunies au reste de l'Yemen; & dès lors ces Rois durent reprendre le titre de Tobbaï. Aussi les voyons-nous vers l'an 350. reparoître sur la liste de Pocock.

Cette liste ne paroît donc laisser de vuides, que lorsque les Rois de l'Yemen semblent avoir dû perdre le nom de Tobbaï, & ces vuides cessent toutes les fois que ces Princes ont pu reprendre ce titre. Il y a donc tout lieu de croire, que cette liste ne contient en effet que les noms des Tobbaï, & qu'à cet égard on doit peut-être la regarder comme complette.

Pour fixer à ce sujet nos idées, il seroit utile de rassembler, autant qu'il se pourroit, les noms des Rois particuliers, qui ont régné dans diverses parties de l'Yemen, avec les Synchronismes de leurs regnes. On jugeroit, en comparant ces listes avec celle de Pocock, si effectivement il n'y a de vuides dans cette derniere, qu'autant que la puissance des Rois de l'Yemen a éte démembrée.

Il reste à réduire en Tables chronologiques le Systême, qu'on a exposé jusqu'ici; on rassemble sommairement les preuves des dates certaines, & les motifs des dates certaines, & les motifs des dates conjecturales; & on marque sur leurs époques les divers points, qui peuvent servir d'objet aux récherches.

On ajoute deux questions sur l'histoire des temps postérieurs à Mahomet.

I°. Les premiers successeurs de Mahomet ayant transporté le siege de l'Empire en Syrie & ensuite à Bagdad, où il a subsisté jusqu'à la prise de cette ville par Tartare Houlagan dans le XIVe Siècle, c'est principalement dans cette derniere ville, que les sciences ont fleuri sous l'Empire des Califes. Quel étoit pendant ce temps là l'état de l'Arabie?

II°. Les Rois de l'Yemen descendent-ils des anciens Rois, ou tirent-ils leur origine de la Dynastie des Ayoubites, par un oncle de Saladin?

ARTICLE SECOND.

Eclairciſſements demandés ſur quelques points de Géographie.

La Géographie peut tirer de grands avantages d'un voyage entrepris dans l'Yemen par des perſonnes habiles & éclairées.

On a la deſcription de quelques routes de Moka vers Sanaa, ville principale dans l'intérieur de l'Yemen, le voyage de Bartema dans le recueil de Ramuſio, & les géographies orientales d'Edriſi, d'Abulfeda, & celle, qui eſt intitulée Gehan-numa, *miroir du monde*, dont il y a une traduction françoiſe à la Bibliotheque du Roi. C'eſt principalement de ces trois dernieres pieces plus méthodiques & plus complettes que les autres, que M. Danville a tiré ce que contient l'Arabie dans la premiere partie de ſa carte d'Aſie, donnée au public en 1751. Comme on n'en connoît point de plus ample & de plus détaillée, on ſeroit obligé à Meſſieurs les Académiciens Danois, s'ils vouloient bien la comparer avec le local, pour en reconnoître les fautes & les omiſſions.

Il y a une hiſtoire de la conquête de l'Yemen par les Turcs, écrite en Arabe & en Turc, dont le titre traduit en latin eſt: *Fulgur Yemanicum.* Le récit de cette expédition pourroit fournir des notions ſur quelques poſitions de lieux.

Depuis que le détroit de Bab al-Mandeb eſt fréquenté par les navigateurs de toutes les Nations commerçantes de l'Europe, il ſemble, que la latitude en devroit être exactement déterminée. Cependant la diverſité des indications y met encore de l'incertitude. Si l'on pénetre dans l'intérieur des terres, des obſervations de la hauteur du pole en quelques lieux principaux ſerviroient d'appui à la géographie, par rapport à un pays, qu'elle ne connoît pas avec une entiere certitude.

On remarque ſur les cartes, qu'en général l'Arabie eſt dépourvue de rivieres conſidérables. Il ſemble même, que des torrents, qui deſcendent des montagnes, & qui coulent dans les vallées, il y en a beaucoup, qui ne portent point leurs eaux dans la Mer. M. Danville lui-même n'eſt point aſſuré,

assuré, que la riviere des environs de Sanaa prolonge son cours jusqu'au rivage de la mer des Indes, quoiqu'il l'ait ainsi tracé dans sa carte.

On retrouve en plusieurs lieux principaux des dénominations, qui se rapportent à celles, dont il est fait mention dans Strabon, dans Pline, & dans Ptolémée. Il seroit essentiel de comparer les indications de ces anciens géographes avec le local actuel. Un des points les plus curieux seroit de réconnoître la place & l'état actuel de l'ancienne Mariaba ou Mareb, autrefois capitale des Homerites, & reculée dans la contrée d'Hadhramaout; est-ce l'ancienne Saba, comme M. Danville l'indique dans sa carte? Sous le regne de Dhouhabschan vers l'an 850. av. J. C. il arriva une inondation qui ruina la ville de Saba, capitale de l'Yemen, & qui submergea le pays. Cette inondation fut causée par l'écroulement des digues, qui contenoient les eaux d'un vaste réservoir destiné à l'arrosement des terres. Il seroit curieux de savoir s'il subsiste quelque lac dans le lieu, qui fut inondé; ou si le pays desséché offre des ruines de l'ancienne Saba. Dans ce dernier cas quel champ pour les découvertes! Un désert d'une vaste étendue sépare l'Yemen des cantons d'Omon, & d'Yemama. C'est sur ces cantons éloignés de l'Yemen & situés vers le golfe persique, qu'on auroit un plus grand besoin d'être instruit. On ne sait autre chose de Mahrah, qui confine à l'Yemen vers le Levant, si ce n'est que ce pays est très-aride; qu'on y parle une langue particuliere; qu'il fournit des chameaux, qui supportent plus long-temps la soif dans ces déserts. C'est à l'extrêmité d'un canton nommé Seger, & situé entre Hadhramaout & Mahrah, que l'on place le Kabr-houd ou le tombeau d'Héber, que les Arabes sédentaires regardent comme leur Patriarche.

Il est parlé dans le voyage de l'Arabie, publié par la Roque, de quelques édifices superbes, qu'on voyoit dans la ville de Sanaa. Si l'on va dans ce canton, il seroit utile d'examiner, à quel temps peuvent se rapporter ces monuments, quel en est le goût & l'objet, & d'en lever le plan.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

Questions diverses sur la Religion, le gouvernement, la langue, la littérature, les sciences, les moeurs & les usages de l'Yemen.

Religion.

Les Arabes de l'Yemen ont-ils conservé la Religion Mahométane dans sa pureté? Subsiste-t-il dans leurs usages quelques vestiges de l'ancienne idolâtrie, que Mahomet a cherché à détruire parmi eux? Suivent-ils l'Alcoran, le croyant incréé & éternel, ou suivent-ils les traditions? Sont-ils ce qu'on appelle Sunnites ou Schiites?

Les quatre Sectes réputées orthodoxes parmi les Mahométans, celle des Hanefites, des Malekites, des Schafeites, & des Hanbalites sont-elles reconnues parmi les Arabes? Chacune de ces Sectes a-t-elle en Arabie, comme elle avoit à Caire, un Imam, qui juge suivant la doctrine particuliere de la Secte? Celle des Schafeites a-t-elle la prééminence en Arabie? Schafei son auteur étant venu à l'âge de deux ans à la Mecque, où il fut élevé, & où il passa la plus grande partie de sa vie, cette raison feroit croire, que sa doctrine seroit la plus favorisée.

L'Alcoran contenant, selon les Mahométans, les loix sur la Religion, le culte, les choses civiles, en un mot ce que nous appellons le droit canon & le droit civil, les Arabes tirent-ils, ainsi que les Turcs, toutes leurs décisions de ce livre? Celles du Mufty de Constantinople sont-elles suivies en Arabie, ou le Scherif ou Prince de la Mecque a-t-il seul la législation dans les affaires, qui concernent la Religion & l'Etat?

Les Arabes ont-ils des Imams particuliers, autres que le Roi, que les Voyageurs disent en faire les fonctions? Ont-ils des Calenders, des Derwischs, des Santons? connoissent-ils toutes les sectes, qui divisent les autres Mahométans sur le point de la Religion? ont-ils pour les Persans la même aversion que les Turcs?

S'il se trouve encore des Chrétiens en Arabie, comme il y en avoit beaucoup du temps de Mahomet, de quelle Secte sont-ils?

Les

Les Juifs y ont-ils des établissements, des écoles, des Synagogues?

Gouvernement.

Depuis la surprise d'Aden par les troupes de Soliman second, quelle autorité les Turcs ont-ils dans l'Arabie? y levent-ils des tributs? ont-ils des garnisons dans quelque place de l'Yemen, outre celle de Confida? Quoique Messieurs les Académiciens Danois n'aient pas apparemment dessein de pénétrer dans l'Hegiaz, où l'entrée des deux villes sacrées & de leur territoire est sévérement interdite aux Chrétiens, cependant on se peut flatter, qu'ils acquerront quelque nouvelle lumiere sur ce pays. Si la chose se trouve possible, on feroit bien-aise de savoir, en quoi consiste le droit de protection, dont jouit le Grand-Seigneur sur les deux villes sacrées.

Quelle forme de gouvernement les Arabes observent-ils entre eux, quelle relation ont-ils avec les Nations, qui les environnent?

On sait, que les Arabes ont toujours été très-jaloux de leurs généalogies. On trouve dans plusieurs Auteurs la liste de leurs Tribus. On demande si les Arabes persistent dans cette maniere de penser: si leurs Tribus subsistent distinguées & séparées: s'il reste parmi eux quelque trace de celle des Cheraïschites, dont étoit Mahomet? Pourroit-on savoir le temps de la dispersion de leurs anciennes Tribus dans les différentes contrées?

La distinction anciennement observée entre les Arabes purs descendants d'Jachtan ou Kathan, & les Most Arabes, ou Arabes naturalisés, descendants d'Ismaël par son mariage avec la fille de Modad, a-t-elle encore lieu dans cette Nation?

Langue Arabe.

Les anciens Arabes tiroient gloire de trois choses, de leur langue, de leur sabre, & de l'hospitalité. La langue arabe, une des plus anciennes

du monde, eſt remarquable par la multitude de mots, qui ſervent à exprimer une même choſe. On lit dans les notes de Pocock ſur Abulpharage, qu'Ibn Chalawaiſch avoit fait un livre ſur les noms du lion, qui ſont au nombre de 500. & que ceux dn ſerpent paſſent 200. Mahomet-el Firuzabadi, qui a compoſé le grand dictionnaire arabe appellé Kamus, dit qu'il avoit écrit un livre entier ſur les 80 noms, que l'on donne au miel, & qu'il ne les avoit pas rapportés tous; il ajoute, que dans ſon Dictionnaire on trouve une épée exprimée de mille manieres différentes. Nos lexicographes européens donnent ſur chaque racine un nombre conſidérable de ſignifications métaphoriques, dont la plus grande partie eſt tirée des qualités principales des chameaux, l'animal le plus utile ſur le ſol aride & brulant de l'Arabie. Si tant de noms différents, pour déſigner une même choſe, en expriment des qualités diverſes, on doit regarder la langue arabe comme trés-riche. On ne pourroit tirer la même concluſion, ſi cette variété d'expreſſions ne conſiſtoit que dans des métaphores, qui tranſporteroient les noms d'une choſe à une autre.

Après le caractere de livre inſpiré, que les Mahométans donnent à l'Alcoran, le plus grand éloge, qu'ils en font, eſt d'être écrit avec autant d'élévation dans les penſées, que de pureté & d'harmonie dans le ſtyle. Si cette pureté de la langue arabe s'eſt conſervée juſqu'à nos jours, ce doit certainement être dans l'Arabie Heureuſe, où elle n'a point été altérée par l'abord des Etrangers. On demande ſi les Arabes de l'Yemen parlent encore aujourd'hui auſſi purement, que du temps de Mahomet; ſi leur langue n'a point été altérée depuis, & juſqu'à quel degré elle a pu l'être, ſi le génie métaphorique ſubſiſte toujours parmi eux. Pour dire, par exemple, qu'on tiroit les ſabres de leurs fourreaux, pour égorger les ennemis, diroient-ils encore: *filiae vaginarum emicabant e ſuis penetralibus ——— ſitientes aquatum deſcendere in venam jugularem*, & pour rendre cette penſée: qu'il eſt glorieux aux Muſulmans de teindre leurs ſabres dans le ſang des infideles, diroient-ils: *O quam pulchra monilia cruoris infidelitatis ſuper ſponſas verae religionis!* Ces deux exemples ſont tirés des extraits d'Emadeddin Mahomet,

met, & cités par M. Schultens à la ſuite de ſon hiſtoire de Saladin. Les Arabes de l'Yemen conſervent-ils encore aujourd'hui ce caractere emphatique dans leurs écrits & dans leurs converſations?

Après avoir parlé de leur langue, il convient de parler de leur écriture. Pocock dans ſes notes ſur Abulpharage a avancé, que quand l'Alcoran parut, il n'y avoit dans tout l'Yemen pas une ſeule perſonne, qui ſût ni lire, ni écrire. Cependant M. Schultens a donné, ſous le titre de *monumenta vetuſtiora Arabiae*, des fragments d'anciennes poéſies arabes, dont quelques-unes, ſelon cet auteur, remontent au temps de Salomon. M. Asſemani, dans ſa diſſertation ſur les Neſtoriens de Syrie, dit, que la Bibliotheque du Vatican conſerve, parmi les manuſcrits de Pietro della Valle, les ouvrages de ſept poëtes fort eſtimés parmi les Arabes, dont les cinq premiers étoient antérieurs à Mahomet, & les deux autres vivoient du temps de ce faux Prophete. Pour que l'aſſertion de Pocock pût ſubſiſter, il faudroit ſuppoſer, que l'Yemen auroit été plongé dans une entiere ignorance, tandis que le reſte de l'Arabie cultivoit les lettres & la poéſie. Il faudroit même dire, que les peuples de l'Arabie Heureuſe auroient alors perdu l'uſage de leur ancienne écriture. Car il eſt certain, qu'ils ont eu des caracteres plus anciens que ceux, qu'on nomme Coufiques. Abou'lfeda rapporte l'inſcription gravée ſur une des portes de Samarcande par ordre de Schamer, qui régnoit dans l'Yemen 950 ans av. J. C, & il ajoute, que cette inſcription étoit en caracteres hamyarites. Eutychius parle auſſi de ces caracteres. On demande ſi ces anciens caracteres ſont encore connus dans l'Yemen: s'il y reſte quelque tradition ſur l'objet de l'inſcription de Samarcande: ſi c'eſt une preuve, comme quelques auteurs l'on dit, que Schamer ait été le fondateur ou le conquérant de Samarcande, ou ſeulement qu'il y ait voyagé, & peut-être contracté quelqu'alliance avec le Roi, qui y régnoit. On chercheroit en vain l'inſcription même. Abou'lfeda, qui l'a copiée, avertit, qu'elle fut détruite durant ſon ſéjour à Samarcande, au commencement du XIVe. Siècle.

Il paroît certain, que l'écriture & la langue des anciens peuples de l'Ye-

Ii 2 men

men différoient abſolument de celles des peuples de l'Hegiaz. Cette derniere langue a prévalu, parcequ'elle fut la langue de Mahomet & de l'Alcoran. Subſiſte-t-il encore des traces de l'ancienne langue de l'Yemen ?

Aux caractères hamyarites ont ſuccédé les caracteres coufiques. Il ſeroit utile d'en raſſembler les alphabets différents, que l'on pourroit découvrir. Il ſeroit ſur-tout intéreſſant de connoître, en quel temps on a ajouté de nouveaux caractères à l'alphabet arabe, qui étoit conforme à celui des Hébreux. On ſait, que l'inventeur des caractères arabes modernes, ſubſtitués aux Coufiques, eſt Ebn Moclah Viſir ſous le Calife Moctader, l'an 316. de l'Hégire, ou un de ſes freres, nommé Abdallah al Haſſan.

Il faudroit auſſi tacher de decouvrir l'époque, où l'on a commencé à déſigner les voyelles dans l'écriture arabe, & quels ont pu être les ſignes uſités pour les déſigner, avant les ſignes, qui ſont actuellement reçus. Dans les plus anciens manuſcrits, qui ſe trouvent à préſent dans l'Yemen, voit-on des points voyelles, ou quelques ſignes, qui en tiennent lieu? Trouveroit-on dans l'Yemen quelque traduction de la Bible, différente de celles, que nous avons? Y découvriroit-on des traductions de quelques ouvrages grecs, inconnus en Europe?

Si Meſſieurs les Académiciens de Danemarck paſſent par le mont Sinaï, nous eſpérons, qu'ils voudront bien copier en lettres figurées les inſcriptions gravées ſur les rochers, & peu exactement rapportées dans le voyage de Pocock. Ce travail ne ſera pas perdu pour la littérature.

Littérature & ſciences de l'Yemen.

Les Arabes s'adonnoient à l'Aſtronomie, comme on le voit par quelques aſtériſmes: ils adoroient l'oeil du taureau, le Sirius, & d'autres étoiles. Ce culte indique des connoiſſances dans cette ſcience. Subſiſte-t-elle parmi eux, & à quel degré?

Ils s'appliquoient beaucoup à l'éloquence, & à la poéſie ; ils s'aſſembloient à certains jours marqués, pour réciter des vers écrits ſur de grands

papiers

papiers d'Egypte, ou fur de grandes planches, qu'ils embelliffoient d'ornements dorés. Ces vers avoient ordinairement pour objet l'éloge de ceux, qui s'étoient diftingués par quelque action d'éclat, foit dans les combats, foit de quelqu'autre maniere. Les poëmes antérieurs à Mahomet, dont nous avons déja parlé, font une preuve de leur amour pour la poéfie. M. Schultens a publié jufqu'au fixieme difcours d'Hariri, connu fous le nom de *Confeffus*, que l'on récitoit dans les Affemblées nommées *Macamat*. Sur quoi l'on peut confulter la bibliotheque orientale de M. d'Herbelot, au mot Macamat. Si Pietro della Valle, qui voyageoit dans l'Orient il y a 140 ans, & qui n'a point pénétré dans l'intérieur de l'Arabie, a cependant rapporté les ouvrages de fept des anciens poëtes, & fi M. Schultens en a expliqué de plus anciens: on peut efpérer, que les nouveaux Voyageurs n'auront pas moins de bonheur, fur-tout étant dans le pays même, & qu'ils enrichiront la littérature orientale de quelque nouveau tréfor en ce genre.

Les regles de la poéfie arabe, qui paroiffent très-compliquées, ne fe trouvent que dans un petit traité de Samuel le Clerc, imprimé, à Oxford en 1661. à la fuite du commentaire de Pocock fur l'élégie du Tograi. Si Meffieurs les Danois pouvoient éclaircir cette partie, la littératnre leur en auroit obligation.

Le plus grand nombre de Commentateurs de l'Alcoran, des hiftoriens arabes, & des autres Ecrivains, foit fur des matieres de philofophie, foit en quelqu'autre genre que ce puiffe être, étoient Syriens, Egyptiens, établis à Bagdad du temps des Califes, en Efpagne, en Afrique, ou dans l'Empire Turc: on trouve peu de ces ouvrages, qui foient fortis de l'Arabie. Quelle en peut-être la caufe? Les fciences y font-elles perdues? Les Auteurs Arabes prétendent, que les peuples de l'Arabie Heureufe font les premiers, qui ont fait connoître l'hiftoire des peuples voifins, avec lefquels ils commerçoient, tels que les Ethiopiens, les Perfes, les Indiens &c. Seroit-il impoffible de découvrir chez eux quelque chofe de ces anciennes hiftoires?

Moeurs & usages de l'Yemen.

Il paroît, que les Arabes, qui font aujourd'hui usage du Sabre, ne sont que les Bedouins ou Coureurs, qui pillent les Caravannes, & que les habitants de l'Arabie Heureuse vivent dans une profonde paix. Cette opinion est-elle bien fondée? L'hospitalité est-elle toujours en honneur parmi eux? l'exercent-ils indifféremment envers tout le monde; ou zélés observateurs de la loi mahométane, ne la pratiquent-ils qu'en faveur de ceux, qui sont de leur religion?

Le caractere des Arabes est-il aussi sérieux & aussi taciturne, qu'on les dépeint?

Sont-ils toujours adonnés aux sorts & à la divination par les flêches, usage si ancien parmi eux, & que l'on trouve dans les prophetes?

La gravure des monnoies fut longtemps inconnue parmi les Egyptiens; ils se servoient de feuilles ou de morceaux informes de métal. Leur monnoie d'or n'étoit qu'une feuille assez mince. On en découvre souvent sous la langue des momies; & de plus nous apprenons d'Arrien dans son Periple de la mer Erythrée, que, dans les siecles moins éloignés, les peuples, situés auprès de la ville d'Adulis, tiroient de l'Egypte certaine espece de clinquant, qui, réduit en morceaux, leur servoit de monnoie: *καὶ ὀρείχαλκος ᾧ χρῶνται πρὸς κόσμον, καὶ εἰς συγκοπὴν ἀντὶ νομίσματος.* Les Arabes, voisins des Egyptiens, n'ont pas dû connoître plutôt l'art de graver les monnoies. On demande s'il se trouve quelque fois dans la terre des feuilles, des lames, ou des fragments de métal taillés, avec une sorte d'intention, & destinés à faciliter le commerce.

Dans la suite les Arabes, suivant Elmacin, (Hist. Sarac. p. 64. edit. Erpen.) eurent des monnoies grecques & des monnoies persanes. Ces dernieres, qui étoient d'argent, devoient être semblables à celles, que nous avons dans nos cabinets. Elles représentent d'un côté une tête ornée d'une tiare fort riche, & au revers un autel avec le feu sacré. A côté de l'autel sont quel-

quelquefois des figures. Il doit s'en trouver en Arabie; il feroit bon de les ramaffer, parcequ'elles contiennent des légendes en anciens caracteres perfans.

Suivant le même Elmacin, les premieres monnoies, que les Arabes frapperent avec les caracteres de leur langue, ne contenoient que ces deux mots: Dieu eft éternel. Nous n'en connoiffons point avec cette légende, mais il pourroit s'en trouver en Arabie.

Si on découvroit des médailles arabes & frappées en Arabie, en or ou en argent, avec des têtes ou des figures, elles feroient précieufes.

On pourroit s'informer encore, fi l'on n'a pas découvert des Momies dans quelque partie de l'Arabie, s'il n'y fubfifte pas quelque monument femblable pour le goût à ceux de l'ancienne Egypte, fi fur ces monuments on ne trouveroit pas quelque trace d'Hiéroglyphes; enfin fi les Egyptiens, qui dans les plus anciens temps paroiffent avoir eu des communications avec les peuples les plus orientaux de l'Afie, n'en avoient eue avec les anciens Arabes.

Les Hiftoriens Arabes font fouvent mention du Dinar. D'Herbelot en parle dans fa bibliotheque orientale. Il feroit important d'en rapporter en Europe quelques-uns, dont le poids & le titre en fiffent connoître le prix.

L'article de leurs poids & de leurs mefures ne feroit pas moins curieux. Le Géographe Turc, imprimé à Conftantinople, dit en parlant du caffé, que chaque balle eft de trois quintaux d'Arabie, & que quatre quintaux de ce même pays & dix Bathmans font égaux à un quintal de Syrie.

Les parfums de l'Arabie, fi célébrés par les Anciens, font-ils encore aujourd'hui l'objet du commerce des Arabes? Comment le font-ils? avec quelles Nations? quelles marchandifes achettent-ils? quelles autres donnent-ils en échange?

Pour ce qui regarde le caffé, l'ufage de cette boiffon eft-il ancien parmi les Arabes? ce qui ne paroît pas par leurs hiftoires. Depuis quel temps a-t-on commencé à s'en fervir? Eft-il vrai, comme le difent quelques Auteurs, qu'on ne doit rapporter cette découverte au plutôt qu'à l'année 656. de l'Hégire, ou 1257. de J. C?

Pour

Pour terminer cette longue ſuite de queſtions, on ne peut trop exhorter Meſſieurs les Académiciens Danois, à recueillir tout ce qu'ils pourront de faits, de noms, de dates, de ſynchronismes ſur l'hiſtoire de l'ancien Royaume de l'Yemen; hiſtoire juſqu'ici très-peu connue, mais qui doit avoir été très-intéreſſante, puiſque c'eſt celle d'un Royaume, qui a ſubſiſté très-long-temps, d'un Royaume vaſte, guerrier, commercant, puiſſant & riche; d'un Royaume enfin, où les ſciences & les arts ont fleuri. Leur origine & leurs progrès chez les peuples de l'Yemen ſont un fond inépuiſable de recherches.



ESSAI

ESSAI

DE

TABLES CHRONOLOGIQUES

Des anciens Rois de l'Yemen, dont on trouve les noms dans la liste de ces Rois, publiée par Pocock.

Premiere suite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
1817	JOCTAN OU KATHAN -- --	-- fils du Patriarche Héber. La mort d'Héber fixe le commencement du regne de son fils à l'an 1817 avant J. C. Les Arabes le regardent comme le premier Roi de l'Yemen.	
	YARAB.		
	YASCHAB		
	ABDSCHAMS --	-- JOCTAN et ses trois successeurs se sont succédés de pere en fils. Leurs regnes ont dû par conséquent occuper 120 ans: car ces regnes sont équivalents à des générations, et l'évaluation d'une génération est communément portée à 30	

Premiere suite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obfervations chronologiques.	Objets de Recherches.
		ans. Selon ce calcul Hamyar fils d'Abdfchams dut commencer fon regne vers l'an 1697; et en effet nous allons voir, qu'il le commença en 1698.	
1698	HAMYAR ---	-- fils d'Abdschams, donna fon nom aux Rois de fa race. Ces Rois régnerent 2020 ans, felon Abou'lfeda; à quoi il faut ajouter environ 180 ans pour les regnes des Uufurpateurs, enclavés entre les Hamyarites : ce qui fait en tout 2200 ans. La race des Hamyarites n'a fini que l'an 502 de notre Ere, comme on le verra plus bas. En retrogradant 2200 ans, on aura l'an 1698 av. J. C. pour le commencement du Regne d'Hamyar.	
	VAYEL ALSACSAC YAFAR ---	-- Ces quatre regnes depuis Hamyar inclufivement renferment quatre générations, mais la derniere ne doit pas être comptée, Yafar ayant été dépouillé par Dhouriafch. Ainfi nous n'évaluons les qua-	

[No. 2.] tre

	Ans av. J. C.	Noms des Rois:	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
Premiere suite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans.			tre regnes qu'à 90 ans, jusqu'à l'an 1608 av. J. C.	
	1608	Dhouriasch Noman	– Dhouriasch descendu d'un frere de Vayel usurpa le thrône sur Noman fils d'Yafar. Noman chassa l'usurpateur. Ces deux regnes ne représentent qu'une seule génération.	
	1578	Asmah	– fils de Noman dépouillé par Schaddad descendant de la race de Modad, ou Matates frere d'Hamyar.	
Rois de la race du Modad durant 150 ans.		Schaddad Lokman Dhousadad	– Schaddad usurpa le trône sur Asmah, et le transmit successivement à ses deux freres. Ainsi ces quatre regnes ne représentent qu'une génération.	
	1548	Hareth Dhou'lkarnain Assaad. Dhou'lmanar Abrahah	– Ces trois regnent de pere en fils forment trois générations, et occupent par con-	

Rois de la race de Modad durant 150 ans.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
		séquent 90 ans. Ainsi le regne d'Afrikis, qui leur succeda, commença l'an 1458 av. J. C.	
1458	AFRIKIS --	-- -- -- --	-- Fut-ce comme conquérant qu'Afrikis passa dans l'Afrique, comme le disent quelques Auteurs Arabes, ou fut-il contraint de s'y réfugier par les Rois d'Assyrie, qui le chasserent de ses Etats, comme le disent quelques autres avec bien moins de vraisemblance? Les Rois d'Assyrie du temps d'Afrikis paroissent avoir été fort peu puissants. Leur Empire étoit pour lors affoibli par quantité de démembrements.
	DHOU'LADAR --	-- frere d'Afrikis. Afrikis étoit contemporain de Josué. Or Josué gouverna les Juifs depuis 1451 jusqu'à l'an 1443. Afrikis et son frere ne composant qu'une génération, leurs deux regnes ne durerent que jusqu'à l'an 1428 av. J. C. et terminerent la suite des Rois de la race de Modad ou Matates, qui avoient regné 150 ans.	
1428	SCHARBABIL --	-- descendu d'Alsacsac petit fils d'Hamyar, depossèda Dhou'ladar, et remit le trône d'Yemen dans la Maison des Hamyarites.	

Seconde suite des Rois Hamyarites.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
	ALHODAD --	-- fils de Scharhabil. Le regne de Scharhabil n'a pas dû être fort long, ce Prince ayant été obligé de conquérir son Royaume. Ainsi l'on ne peut supposer pour ce regne, et celui d'Alhodad, deux générations complettes. Or en leur assignant 40 ans, nous tomberons à l'an 1388 av. J. C. mais le regne de Balkis, qui suit, ne commença que vers l'an 980. Il y a donc ici un vuide de plus de 400 ans.	
1388	Ier vuide de plus -- -- --	de 400 ans. -- -- -- --	-- Rassembler s'il est possible des Mémoires sur ce vuide.
980	BALKIS -- --	-- Cette Reine est supposée avoir visité Salomon. Elle régnoit donc vers l'an 980 av. J. C. -- -- -- -- --	-- La visite, que Balkis fit à Salomon, n'avoit-elle point pour objet quelque traité de commerce? Les Etats de cette Reine n'étoient-ils point l'Ophir de l'Ecriture, d'où les flottes de

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obſervations chronologiques.	Objets de Recherches.
Seconde ſuite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans.			Salomon faiſoient des retours ſi avantageux ? L'or étoit fort peu eſtimé dans l'Yemen. Agatarchide rapporte, qu'on y donnoit le double peſant d'or pour du fer, le triple pour du cuivre, etc. Cet or provenoit-il des mines de l'Yemen ? Subſiſtent-elles encore, ou reſte-t-il au moins des traces, qu'elles ont exiſté ? S'il n'y en a point de veſtiges, ſeroit-on mal fondé à penſer, que cet or n'étoit point une production du pays, qu'il y étoit apporté des Indes, peut-être avec les parfums ? Cela méneroit à l'examen de l'ancien commerce maritime des peuples de l'Yemen; matiere neuve et intéreſſante. Il eſt certain,

qu'ils

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
Premiere suite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans.			qu'ils avoient deux branches de commerce, qui étoient considérables. La pêche des perles sur les côtes de la Province de Bahrein, et les fruits de l'intérieur du pays. Il croissoit dans un Canton de l'Yemen, à 30 lieues de Sanaâ, des raisins d'une grosseur prodigieuse et d'un goût admirable. Ils les faisoient sécher, et en faisoient un gros trafic, tant dans l'Arabie même, que chez l'Etranger.
	MALEC -- --	-- frere de Balkis, ayant voulu traverser avec une Armée une de ces plaines de sables si communes en Arabie, vit périr toutes ses troupes étouffées sous ces sables. Il fit graver le récit de cet événement sur un Monument, qu'il fit ériger, monument où sa gloire étoit sacrifiée au bien public, et digne à cet égard	

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
Seconde suite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans.		d'un Roi, qui mérita de ses sujets le surnom de bienfaisant. -- -- -- -- -- --	-- Ce Monument subsiste-t-il, ou quelque tradition conserve-t-elle la position du lieu, où il fut érigé ?
	SCHAMER --	-- fils de Malec, fit graver sur une des portes de Samarcande une inscription, qui portoit : *de Sanaâ à Samarcande, il y a milles parasanges.* Cette inscription, que rapporte Abou'lfeda, étoit en caracteres Hamyarites.	
	ABOUMALEC --	-- fils de Schamer. On donne 90 ans à ces quatre regnes, parce qu'ils ne comprennent que trois générations.	
Rois descendus de Cahlan 30 ans. 890	AMRAM --	-- A la mort d'Aboumalec, Amram usurpa le trône sur le légitime héritier. Amram n'étoit point Hamyarite ; il descendoit de Cahlan, frere d'Hamyar.	
	AMROU MAZIKIA -- --	-- frere d'Amram. Ces deux regnes, qui ne forment qu'une	

seu

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obfervations chronologiques.	Objets de Recherches.
		feule génération, ne doivent par conféquent s'évaluer qu'à 30 ans.	
860	Al alkram --	-- fils d'Aboumalec, recouvra le trône ufurpé fur fa race.	
	Dhouhab-schan - - -	-- fils d'Al Alkram. Son regne eft célebre par la fameufe inondation, qui bouleverfa la ville de Saba, Capitale de l'Yemen, et fubmergea le pays.	
	Tobbaâ - -	-- frere de Dhouhabfchan. C'eft la premiere fois, que ce nom de dignité foit employé dans la lifte de Pocock, pour fuppléer le nom du Prince. On n'évalue qu'à 30 ans ces trois derniers regnes : car en y comprenant les deux précédents ; ils ne forment en tout que deux générations, et n'occupent que 60 ans. Or on en a donné 30 aux deux premiers : il n'en refte donc que 30 pour les 3 derniers, moins célébres que les deux autres, puisque le nom même du dernier Prince ne s'eft pas con-	

Troifieme fuite des Rois Hamyarites.

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obſervations chronologiques.	Objets de Recherches.
		ſervé. Selon ce calcul, Colaïcarb a commencé ſon regne 870 ans av. J. C. -- -- --	-- Il y auroit bien des Recherches à faire ſur le mot de Tobbaâ. Il importe de ſavoir, quelle idée s'eſt conſervée dans l'Yemen de la dignité et de la puiſſance des Rois, qui ont porté ce titre.
830	Colaïcarb --	-- fils du Roi précédent. La durée naturelle de ſon regne a dû s'étendre juſqu'au commencement du VIII. Siecle avant l'Ere Chrétienne. Or le regne, qui ſuit, n'a commencé que 128 ans av. cette Ere. Il ſe trouve donc en cet endroit un ſecond vuide de près de ſix ſiecles et demi.	
800	Seconde vuide	d'envron ſix ſiecles et demi.	-- Il faut tâcher de découvrir ce qui s'eſt paſſé dans l'Yemen durant ce vuide.
128	Abon Carb --	-- Son regne commença 700 ans avant la naiſſance de Mahomet. Ces années étoient	

à

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
Seconde suite des Rois Hamyarites.		à peu près solaires, selon l'ancien calendrier des Arabes. Or Mahomet naquit l'an 572 de notre Ere. Abon Carb a donc commencé à régner 128 ans av. J. C.. Ce Prince fut tué par les siens. - - - -	-- Ce Prince passa pour être le premier, qui introduisit la Religion Juive dans l'Yemen. Il y a cependant lieu de croire, qu'elle y pénétra plutôt. Les Juifs prétendent, que la Reine d'Yemen, qui visita Salomon, embrassa le Judaïsme. Il y auroit bien des recherches à faire sur les anciens cultes, qui se formerent ou s'introduisirent dans l'Yemen.
	Hassan --	-- son fils fut assassiné par son propre frere.	
	Amrou Dhou'lawad -	-- succéda à son frere, qu'il avoit assassiné. On croit ne devoir donner que 30 ans à	

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
		ces trois regnes pleins d'horreurs ; parceque , quoiqu'ils contiennent deux générations, la durée de ces générations est abrégée par les meurtres, qui terminerent deux de ces regnes.	
98	ABDEELAL --	-- fils de Amrou.	
	TOBBAÂ --	-- frere d'Amrou. - - - -	-- On a parlé dans le mémoire, joint à ces Tables, de la signification du mot Tobbaâ. Il seroit très-intéressant de rassembler ce que l'on pourroit de Mémoires, non - seulement sur les Rois de l'Yemen, qui ont porté ce titre, mais sur l'idée exacte, que l'on attachoit à ce nom, et sur l'usage, qu'on en faisoit. Il n'étoit pas absolument particulier aux Rois de l'Yemen.
	HARETH --	-- fils d'Amrou.	

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
	MORTHED -	-- fils d'Abdeelal. Ces quatre regnes, où l'ordre de la succession est interverti deux fois, ne comprennent que deux générations. Ainsi on ne doit les évaluer qu'à 60 ans.	
38	VACIAÂ - -	-- fils de Morthed. Quelqu'étendue qu'on suppose à son regne, à peine atteindra-t-il au commencement de l'Ere Chrétienne. Or le regne d'Abrahah, dont le nom suit le nom de Morthed dans la liste de Pocock, ne commença que vers l'an 350 de notre Ere. Il y a donc encore ici un vuide d'environ trois siecles et demi.	
Ans de J. C. vers l'an 1	30 Vuide de -	trois siecles et demi environ -	-- Ne pourroit-on pas apprendre quelques détails sur l'histoire de l'Yemen durant cet intervalle? Il paroît y avoir eu alors de grands troubles dans tout l'Yemen.

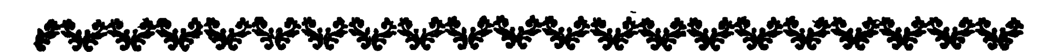
Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obſervations chronologiques.	Objets de Recherches.
350	Abrahah	-- fils d'Alſabah.	
	Sabhan	-- fils de Dakikan.	
	Dhouschanater	-- Le regne de ce Prince dut être court. Il fut tué par un jeune homme, à qui il avoit voulu faire violence. Quand on ſuppoſeroit ces trois regnes équivalents à trois générations, ils ne remonteroient que 4 ans au deſſus de la date, qu'on a marquée pour le commencement du regne d'Abrahah: car le regne de Dhou'lnaovas, qui ſuit, a commencé l'an 436 de notre Ere.	
436	Dhou'lnaovas	-- finit de régner 70 ans avant la naiſſance de Mahomet; par conſéquent l'an 502 de l'Ere Chrétienne. Les Arabes varient ſur la durée de ſon regne. L'opinion la plus probable lui aſſigne 66 ans. Ce regne commença donc en 436.	La perſécution exercée contre les Chrétiens de l'Yemen par Dhou'lnaovas, lui attira la guerre de la part du Roi d'Ethiopie.

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Obſervations chronologiques.	Objets de Recherches.
			pie. Reſte-t-il quelques Mémoires dans l'Yemen ſur cette perſécution, que nos Hiſtoriens Eccleſiaſtiques n'ont pas ignorée? Dhou'lnaovas, vaincu et réduit aux dernieres extrêmités, ſe précipita dans la mer, et laiſſa l'Yemen entre les mains des Rois d'Ethiopie, qui le firent gouverner par des Vice-Rois. Les Arabes de l'Yemen conſervent-ils quelques détails ſur la conquête de leur pays par les Ethiopiens?
		Dhou'lnaovas, dépouillé de ſes Etats par les Ethiopiens et réduit au déſeſpoir, ſe précipita dans la Mer. Il laiſſa un fils nommé Dhoujadan, qui ne put recouvrer l'Empire de ſon Pere.	

Ans av. J. C.	Noms des Rois.	Observations chronologiques.	Objets de Recherches.
502	Fin du Regne de Dhou'lnaovas et de l'Empire d'Yemen. -	- Il paroît seulement, qu'il se maintint quelque temps dans un Canton de la Province de Bahrein, mais peut-être dans la dépendance des Vice-Rois d'Ethiopie, dont le pouvoir date immédiatement de la mort de Dhou'lnaovas. En voici la preuve. Dhou'lnaovas termina sa vie 70 ans avant la naissance de Mahomet. Mahomet n'aquit l'année même de la mort d'Abrahah, second Vice-Roi de l'Yemen. Abrahah avoit gouverné l'Yemen 50 ans, et son Prédécesseur Aryat l'avoit gouverné 20 ans. Donc Aryat, premier Vice-Roi de l'Yemen, avoit commencé à régir ce Royaume 70 ans avant la naissance de Mahomet, la même année, que Dhou'lnaovas avoit terminé sa vie.	



EXTRAIT DE LA DESCRIPTION DE L'ARABIE

PAR

MR. CARSTEN NIEBUHR,

Tiré de la Bibliotheque Orientale de Mr. MICHAËLIS. *Part.* IV.

Cet important Ouvrage a été annoncé dans presque toutes les gazettes, et probablement il est déja entre les mains d'un très-grand nombre de Personnes; je me bornerai donc dans cet Extrait à ce qui intéresse sur-tout les Amateurs de la Philologie Orientale. Les sujets, que j'ai sous les yeux, sont si abondants, que l'on pourroit donner plus d'un Extrait de l'Ouvrage, qui les contient, et cependant il seroit toujours difficile de se renfermer dans des limites étroites: mais j'écris une Bibliotheque Orientale, et dans le grand nombre des sujets, qu'expose Mr. Niebuhr, je n'en choisirai que très-peu, qui vont directement à mon but. Ce n'est pas sans doute le véritable but de l'Ouvrage même. Mr. Niebuhr fit le voyage en Arabie, non en Philologue, mais en Mathématicien, et l'on verra quelles durent être ses occupations dans cette qualité, en jettant les yeux sur le 27 § de l'Instruction, (*) dont feu le Roi de Danemarck avoit muni la Compagnie des Voyageurs. Mais Mr. Niebuhr a fait plus que son devoir, principalement après la mort de ses compagnons de voyage; et il a rempli son Livre d'observations très-assorties au but de ce Journal; il les a même multipliées au point, qu'il m'en faudra passer plusieurs sous silence, pour ne pas aller au de là des bornes d'un Extrait.

La

(*) Elle est placée immédiatement après la Préface de mes Questions, proposées à une société de Savants, qui par ordre de S. M. le Roi de Danemarck font le voyage d'Arabie.

La Philologie Orientale, et l'Hiſtoire Naturelle, qui en eſt inſéparable, auroient retiré la plus grande utilité de ce Voyage, ſi la mort n'eût enlevé Mrs. de Haven et Forskal, dont le premier étoit proprement parti comme Philologue, et le ſecond comme Phyſicien. Ce dernier s'étoit en même-temps appliqué aux langues orientales avec un ſoin extrême. C'étoit un génie exquis, profond, quelquefois un peu trop ſceptique. Suppoſé même, qu'ils euſſent moins travaillé dans leur département, que Mr. N. n'a fait dans le ſien, ou que, ſe fiant trop à leur mémoire, ils n'euſſent pas fait aſſez d'annotations; ils n'auroient pas laiſſé d'enrichir la Philologie et l'Hiſtoire Naturelle de bien des obſervations nouvelles, que l'on chercheroit envain dans les livres, et que l'Orient ſeul peut fournir. Leurs mort eſt ſans contredit une perte conſidérable pour les ſciences. Cependant le Voyage n'a pas été inutile, quoique le malheur ait voulu, que de quatre ou de cinq Voyageurs, y compris le Peintre, il n'en retournât qu'un ſeul; et ſi leur mort les a empêchés de remplir leur but dans toute ſon étendue, la poſtérité reconnoiſſante n'oubliera pourtant jamais la faveur, que feu S. M. le Roi de Danemarck a accordée aux ſciences, et que S. M. le Roi régnant leur a continuée, en fourniſſant avec tant de généroſité aux fraix de ce Voyage. L'éloge le moins ſuſpect et le plus beau, que l'on puiſſe faire de cette faveur royale, c'eſt de dire, que des étrangers ont ſouhaité avec une eſpece d'envie patriotique, que ce fût plutôt leur propre nation, qui eût fourni à ces fraix. (*)

C'eſt une objection bizarre et très-injuſte, que celle, qu'une envie mépriſable et une haine perſonelle ont faite contre ce Voyage, ſavoir *qu'il n'en réſulteroit aucune utilité, puisque les Voyageurs étoient preſque tous morts*. L'événement réfute la première partie de cette objection, vu que l'ouvrage de Mr. N. donne beaucoup plus de lumieres, que les circonſtances ne permettoient d'en attendre. Perſonne d'ailleurs ne peut empêcher la mort de ruiner les meilleurs projets: et il eſt toujours glo-

---

(*) Voici comment s'exprime ſur ce ſujet l'Auteur des Obſervations on divers Paſſages of ſcripture from Voyages and Travels into the Eaſt: *the learned world is extremely obliged to the King of Denmark: —— —— it is howeuer with ſome regret, that I ſee other Nations ſeizing the glory of making theſe discoveries, and I could earneſtly wish, my native Country would immediately engage in an honourable rivalship with them.*

glorieux pour des Rois, de ne pas délibérer avec tant de ſollicitude et d'oeconomie, s'il faut pourvoir aux fraix d'un voyage, parce que les voyageurs peuvent mourir. Les Parents font étudier et voyager leurs Fils, ſans ſe laiſſer retenir par la crainte, que la mort de leurs Fils leur feroit perdre toutes leurs dépenſes. Outre cela Mr. N. remarque encore dans l'Avant-Propos de ſon Livre, que la mort de ſes Confreres ne doit empêcher perſonne de faire le même voyage; qu'aucun d'entre eux n'eſt mort d'une maladie contagieuſe: qu'il croit plutôt, qu'ils ont été eux-mêmes la plupart la cauſe de leur mort, attendu qu'ils ne vouloient pas ſe conformer à la façon de vivre du pays, mais qu'ils mangoient trop de viande, ce qui eſt très-mal-ſain dans ce climat chaud, ſur-tout lorsqu'on manque de vin. C'eſt l'opinion de Mr. N., et les Médecins en jugeront. Un Voyageur peut s'abſtenir de manger tant de viande: et Mr. N. s'eſt bien porté, après avoir renoncé dans l'Arabie à la méthode de vivre uſitée en Allemagne. Perſonne encore ne doit ſe laiſſer détourner de ce voyage par ce que l'on raconte communément du caractere des Arabes. Mr. N. dit là deſſus bien des choſes remarquables dans ſon Avant-Propos, (p. 10 — 13.) et dans ſon Livre même. Il aſſure non-ſeulement, que dans l'Yemen on peut voyager en ſûreté, mais encore, que les habitants du pays ſont polis et affables. Effectivement le projet d'un voyage en Arabie offre aujourd'hui beaucoup plus de facilité, après que Mr. N. a détruit nombre d'épouvantails, qu'on s'étoit forgés; et ce projet s'exécuteroit avec moins de peine, qu'il n'en coûta, pour le faire réuſſir, lorsqu'il fut conçu, il y a 17 ans. Enfin Mr. N. déſigne même quelquefois les endroits à viſiter par ceux, qui voudroient dans la ſuite entreprendre le voyage d'Arabie, pour s'éclaircir dans ces endroits ſur tels ou tels objets; et il leur donne pluſieurs autres avis ſalutaires.

P. 15 et 16 il fait mention du livre, dans lequel, étant au Caire, il a appris l'Arabe, tel qu'on le parle aujourd'hui; il recommande ce livre à d'autres; et, non content de permettre, il ſouhaite même, que je le faſſe imprimer. C'eſt le même livre, dont j'ai parlé dans la Préface de la Grammaire Arabe; (p. 19.) et ſi je ne fis pas mentions alors de Mr. Niebuhr, c'eſt uniquement parce que je n'étois pas dégagé de la défenſe, qu'on avoit faite en envoyant cet ouvrage. A préſent l'impreſſion ne dépend plus que de mon loiſir, et d'un Editeur. Mais il faut avant toutes choſes achever l'impreſſion à peine commencée de certaines

pieces (*) importantes, qui n'ont pas vu le jour encore, et qui ſont tirées de la Géographie d'Abulfeda d'après le Texte Arabe du Manuſcrit de Paris. Après cela on pourra ſonger à quelque nouvelle entrepriſe. Le délai peut même être utile. Le Manuſcrit eſt ſans voyelles: et je voudrois le publier en le ponctuant, non d'après la Grammaire Arabe, mais d'après la prononciation des Arabes, telle qu'elle eſt aujourd'hui en uſage parmi le vulgaire. (Voyez P. III. p. 196, 197.) Or je n'aimerois pas régler cette ponctuation ſur une ſimple Théorie et ſur l'Analogie, mais plutôt ſur la prononciation actuelle d'un Arabe de naiſſance: et peut-être que l'occaſion s'en préſentera, avant que je trouve un Editeur, & le temps de mettre la main à l'oeuvre.

P. 17. Mr. N. fait mention de mes Queſtions propoſées à la Compagnie des Voyageurs. Ils les ont reçues par écrit et par pieces à Conſtantinople, en Egypte, et les dernieres dans l'Yemen; mais Mr. N. lui-même, ſi je comprends bien ce qu'il dit, n'a pas eu ces Queſtions par écrit, qui pour la plupart regardoient ſes Compagnons de voyage: il n'en a eu la copie qu'en 1764. après leur décès. Il remarque, que dans la ſuite il n'a point reçu d'autres Queſtions de ma part, comme la fin de ma Préface pourroit faire ſoupçonner: —— —— En effet on n'en a point envoyé d'autres. Je me ſuis contenté d'en coucher pluſieurs par écrit: on ne les envoya point, parce qu'il devint toujours plus difficile de les faire parvenir aux Voyageurs. Ce qui en fait preuve, c'eſt que les copies des Queſtions envoyées en 1762 par feu le Comte Bernſtorf par trois routes différentes ne ſont parveneus à Mr. Niebuhr dans les Indes qu'au mois d'Août de l'année 1764, et par conſéquent plus d'une année après le décès de ſes deux Compagnons de Voyage, à qui proprement elles étoient adreſſées.

Quoique, comme on l'a dit ci-deſſus, ces Queſtions ne fuſſent pas du tout du département de Mr. Niebuhr, mais qu'elles concernaſſent uniquement l'Hiſtoire Naturelle ou la Philologie, et que d'ailleurs elles lui fuſſent tombées trop tard entre les mains: il n'a pas laiſſé dès lors d'annoter avec le plus grand zele pour les ſciences les découvertes faites l'année d'auparavant, que ſa mémoire

(*) Je veux dire la Deſcription d'Egypte, de Geſira, d'Irak, de Hureſtan, de Farſiſtan, et peut-être de quelques autres pays encore. On eſpere, qu'elle paróitra cet Eté.

moire lui rappelloit avec une fidélité très-exacte; de saisir les occasions, pour prendre des informations et pour faire des recherches sur ce qui pouvoit servir à résoudre ces Questions. Aussi a-t-il fait plus qu'il n'étoit de son devoir. Peut-être que les autres Voyageurs ont moins fait que ce à quoi ils étoient obligés, du moins en ce qu'ils ont confié à leur mémoire ce que l'Instruction Royale leur enjoignoit de marquer dans leur Journal. Et les réponses, que Mr. N. a données, non pas tant dans la Préface, mais dans la Description même de l'Arabie, sont d'un très-grand poids. Mais, avant que d'en parler, je dois m'expliquer vis-à-vis du Public sur un sujet de plainte, que Mr. Niebuhr forme contre moi, et qu'il indique dans la Préface. (p. 19.) Mr. Niebuhr avoit d'abord composé un livre exprès, qui ne renfermoit que les Réponses faites à mes Questions; il me l'avoit envoyé, en me chargeant *de la lire avec attention, d'effacer, de corriger, et de lui faire part de mes remarques ultérieures.* Je me sers de ses propres paroles. (p. 19.) Je lus cet Ouvrage avec un grand plaisir, mais j'avoue, que pour tout le reste je n'en fis rien. C'est ce que Mr. N. prit fort mal, comme je le sais par ses lettres; et on appercevra son mécontentement dans la Préface: il résolut alors de ne point publier séparément ces Réponses à mes Questions, mais de les insérer au milieu du Texte de sa Description de l'Arabie, où il renvoie continuellement à la Question, qu'il éclaircit. Il faut pourtant excepter quelque peu de chose, qui se trouve dans la Préface, et qui fait la partie la moins considérable des Réponses. Le mécontentement de Mr. N. me fait de la peine: mais le Lecteur ne laisse pas de gagner au changement, qu'il a produit dans l'Ouvrage, dont je rends compte; car, autant que j'en puis juger, les Réponses sont mieux placées ici au milieu d'autres observations, qu'elles n'étoient auparavant sans connexion, du moins cet arrangement me plait d'avantage. L'Editeur de mes Questions n'y perd rien non plus; (peu s'en faut, que je ne pense, qu'il a conseillé la chose) car à présent quiconque veut comprendre l'Ouvrage de Mr. Niebuhr, et éviter de se former quelquefois de fausses idées, doit se procurer un des exemplaires, qui peuvent lui rester encore de mes Questions. Je ne suis donc pas du tout fâché de ce changement. Cependant le respect dû au Public exige, que je ne garde pas tout-á-fait le silence sur la plainte de Mr. N., mais que je produise les raisons, qui m'ont empêché de corriger ses Réponses. Autant que Mr. N. est mécontent de moi,

autant le Public ſera peut-être content de ce que je n'ai pas acquiescé à ſa demande. Ses Réponſes en ſeront eſtimées d'avantage.

Et d'abord je n'ai ni envie ni le temps de me charger de ce travail; et il doit être libre à chacun de ne pas faire telle choſe, dont un autre le prie, ſur-tout lorsque cela donne de la peine, et eſt oppoſé à toutes nos inclinations. Cette premiere excuſe ne feroit-elle pas déja ſuffiſante? Quand même j'aurois eu le temps, n'auroit-il pas ſuffi, que je n'euſſe pas eu envie, de faire des remarques ſur l'Ouvrage d'autrui?

Mais dire, qu'on n'en a pas envie, cela n'eſt pas amical. —— —— Suppoſé que cela ſoit, perſonne n'eſt en droit de s'en plaindre; et communément tout homme ſenſé s'en fait une maxime, puisque pour l'ordinaire on perd un ami dans la Perſonne de celui, dont on critique l'Ouvrage. Qui peut ſavoir d'avance, comment nos avis ſeront reçus? Pour les donner à quelqu'un, et les donner avec confiance, il faut avoir avec lui une habitude perſonnelle & plus ancienne et plus intime, que celle, que j'avois avec Mr. Nr.

Mais je n'avois pas le temps: je ne pouvois acquiescer à ce que Mr. N. deſiroit. Cela eſt ſi vrai, que, bien que j'euſſe long-temps chez moi ſes Réponſes à mes Queſtions, je ne pus néanmoins jamais les lire dans un temps, où j'aurois pu mettre mes remarques par écrit. Mr. N. parle et me permettoit d'effacer: mais ce n'étoit point là mon affaire, et cela me paroiſſoit trop indiscret. Je n'ai pu lire ſes Réponſes que dans les heures de mon plus grand délaſſement, et cette lecture me les faiſoit paſſer avec plaiſir. En général je demande en grace dès à préſent et pour toujours, que l'on me diſpenſe de dire mon ſentiment ſur tout Ouvrage, qui me ſera envoyé en Manuſcrit. Je ne crois pas y être obligé; et j'ai ſi peu de loiſir, que l'on m'accuſera plutôt d'entreprendre trop de travail, que d'en entreprendre trop peu.

J'ajoute à ceci, que pour l'ordinaire je ne trouvois rien à critiquer. Mr. N. ſe défioit lui-même de ſon ſtyle allemand, parce qu'il avoit été ſi long-temps hors de l'Allemagne. Cette défiance étoit très-raiſonnable; il ſeroit à ſouhaiter, que maint autre Ecrivain l'éprouvât: mais enfin je pris tellement plaiſir à la ſimplicité et à la candeur du ſtyle de Mr. N., que je ne ſais s'il n'étoit pas même quelquefois préférable à celui, qu'il emploie dans ſa Deſcription de l'Arabie, et qui me plait pareillement. On y trouve des minucies à corriger, quoi qu'el-

qu'elles soient très-rares; mais on n'y regarde pas de si près en Allemagne, où il n'est point de Dialecte universellement approuvée, et on aime mieux un peu de négligence, que trop d'exactitude.

J'ai trouvé des fautes dans les choses, mais très-rarement, et elles étoient telles, qu'il valoit mieux les laisser subsister, que de les corriger. Prenons, p. e., que Mr. N. n'ait pas compris telle ou telle de mes Questions aussi parfaitement, qu'auroient fait Mrs. de Haven et Forskal, qui tous deux avoient été mes Auditeurs dans plusieurs de mes Colleges, et pour qui les Questions avoient été destinées plus directement: cela n'a point rendu sa Réponse inutile. Il m'a paru, que dans l'occasion il disoit toujours quelque chose, qui valoit la peine d'être lu. J'ai vu, que quelquefois il répondoit négativement à ma Question, qu'il avoit peut-être trop bien comprise, tandis que le détail suivant étoit affirmatif. Devois-je donc lui conseiller de supprimer ce détail utile, ou de convertir en affirmation sa réponse négative, qui plus elle me paroissoit impartiale, plus elle devoit être avantageuse à la vérité?

Mais voici une considération plus importante encore. J'avois proposé des Questions, Mr. Niebuhr y avoit répondu: il s'agissoit de matieres, qui peuvent intéresser les Savants et la postérité, qui ne nous connoissent point personnellement. Je pensois, que nos Questions et nos Réponses dussent être aussi peu suspectes, qu'un Protocole en Justice; et maintenant elles sont telles en effet. Mais si j'avois pris la liberté, que me donna Mr. N., qui est-ce qui se seroit fié à ses Réponses? Qui pourroit être sûr, que je n'eusse rien changé, ou que je n'eusse conseillé de faire des changements, pour favoriser mes opinions? Quel tort cela n'auroit-il pas fait à Mr. Niebuhr lui-même? Chacun sait, qu'il y a des Gazettes Littéraires, qui n'ont presque d'autre but que de contredire et d'interpréter en mal tous mes écrits et toutes mes actions, et dont les Auteurs ne ménagent pas même assez le Public, pour cacher leur haine, encore que par là ils renoncent jusqu'à la prétention à l'impartialité: quels cris auroient-ils jetté, s'ils eussent pu dire avec quelque fondement, que j'avois fait des changements dans les Réponses de Mr. N.? Un pareil soupçon auroit suffi, pour décréditer son Ouvrage. On ne permet pas dans un Protocole en Justice, que personne, moins encore l'Interrogant change ou modifie la déposition de l'Interrogé: selon toute apparence je paroîtrois ici com-

me

me l'honnête-homme jusqu'au caprice, qui ne veut rien changer ou ſuggérer, et l'accuſation de Mr. N. deviendroit glorieuſe pour moi. —— —— D'ailleurs ſi Mr. N. fait ſouvent à une de mes Queſtions une réponſe négative, pendant que ce qui ſuit emporte une affirmation; cela même juſtifie plus fortement, ou excuſe du moins, le refus, que j'ai fait, d'uſer de la liberté, qu'il m'avoit accordée. Devois-je donc, je ne dirai pas *effacer* ſa réponſe négative, mais ſouhaiter ſeulement, qu'il l'eût ſupprimée? Mais dans ce cas là il faudroit me ſuppoſer trop de ſang froid. L'affirmation de Mr. Niebuhr acquiert un double degré de force aux yeux des Lecteurs, lorsqu'ils la trouvent dans la relation circonſtanciée, où Mr. N. avoit répondu d'abord négativement. On voit ici que le témoin ne collude en aucune façon avec l'intérogateur, et ne dépoſe rien, pour ſe concilier ſa bienveillance.

Mr. N. a mêlé quelquefois des choſes ſuperflues dans les Réponſes, qu'il a faites à mes Queſtions, ou bien les informations n'ont pas été priſes là où il falloit: p. e. il a conſulté des Juifs, ce qui aſſurément n'avoit pas été mon deſſein. Je n'avois pas beſoin d'en avertir ceux, pour qui ces Queſtions avoient été directement deſtinées. Ils ſavoient déja, combien peu de fond il y avoit à faire ſur ce que diſent les Juifs touchant la ſignification des termes hébraïques, principalement de ceux, qui appartiennent à l'Hiſtoire Naturelle, après avoir été diſperſés depuis ſi long-temps parmi d'autres peuples, et la langue hébraïque n'étant plus leur langue maternelle depuis deux mille ans. Ils ſavoient, que les meilleures inſtructions, dont les Juifs puiſſent nous faire part, ſe trouvent dans les écrits des plus doctes Rabbins, et que je deſirois proprement des lumieres ſur le ſens, qu'a tel et tel mot dans la langue maternelle des Arabes. Mr. N. au contraire, qui ignoroit cela, et qui vouloit tenter tous les moyens poſſibles, pour remplir avec la derniere exactitude le but de ſon voyage, alla conſulter des Juifs. Or il en reçut pour l'ordinaires des réponſes, qui n'ont rien de nouveau pour nous, ou bien quelque conjecture très-incertaine, qui quelquefois lui paroiſſoit ſuſpecte à lui-même, et avoir l'air d'une défaite imaginée, pour masquer l'ignorance du Juif, qu'il avoit conſulté. Mais devois-je effacer tout cela, ou même conſeiller de le ſupprimer? Je le regardois d'un oeil indifférent: mais enfin tout le monde ne penſe point comme moi, et il y a encore bien des gens, qui ajoutent foi aux explications des Juifs; il étoit donc poſſible, que d'autres priſſent plai-

plaiſir à lire celles, que Mr. N. rapportoit. Elles n'occupoient qu'un petit eſpace: et ceux-là même, qui n'aiment pas ces ſortes d'explications, auroient du moins pu avoir la curioſité de ſavoir, ſi celles des Juifs dans l'Orient étoient dans le même goût, que celles des meilleurs Rabbins, dont nous liſons les écrits. Mr. N. a affectivement retranché quelques paſſages de ſon Manuſcrit, parce qu'un Savant lui avoit dit à Copenhague, qu'on ſavoit déja en Europe ce que contenoient ces paſſages. Ce Savant étoit probablement Mr. Kall, Conſeiller de Juſtice. Je ne blâme point ces retranchements; ils m'ont même rendu la lecture de l'Ouvrage plus agréable: cependant ſi ces paſſages y fuſſent demeurés, je n'y aurois point trouvé à redire.

Quelquefois je trouvois encore une autre obſervations à faire dans la partie géographique ſur la comparaiſon des noms arabes, non avec les grecs, (car je trouvois, que relativement à ceux-ci Mr. N. avoit très-heureuſement rencontré) mais avec les noms hébreux: je crus cependant, qu'il valoit mieux m'en taire, parce que tous les Lecteurs ne la feroient pas. Mr. N. ne s'étoit pas appliqué à l'Hébreu, et en effet cette étude n'entroit point du tout dans ſon objet; en conſéquence il avoit comparé des noms hébreux avec le ſon, qu'ils ont dans des traductions européennes, et non d'après l'ortographe hébraïque. Ceci me parut problématique, et capable d'induire en erreur; et je crus avoir remarqué, qu'il eût été très-important de ſuivre ici l'ortographe orientale. Je penſois néanmoins, qu'il valoit mieux, que Mr. Niebuhr ſoumît ces conjectures à l'examen impartial du Public, ſur-tout avec ce ton modeſte et douteux, qui lui eſt naturel. Je conſidérois, que, s'il ſe trompoit, cela ne pouvoit lui faire aucun tort, puisque par zele pour les ſciences il avoit fait plus qu'il n'étoit obligé de faire, et qu'il avoue lui-même n'être pas verſé dans l'Hébreu; et je compris, qu'en expoſant ſes opinions, tandis que d'autres y oppoſeroient leurs objections, le Public pourroit juger enſuite de quel côté pencheroit la balance.

Il s'offroit encore une difficulté particuliere. La plupart des remarques, que j'aurois pu faire, principalement ſur la langue hébraïque, exigoient un certain détail; il m'étoit impoſſible de les expoſer en peu de mots à Mr. N. abſent, de façon à lui faire ſentir en même-temps les raiſons, ſur lesquelles elles étoient fondées: et je n'avois abſolument pas le loiſir d'entrer dans ce détail. *Ad im-*

poſſibilia nemo obligatur, non-ſeulement lorsqu'il eſt queſtion de rendre des ſervices ordinaires, mais même quand il s'agit de devoirs bien plus importants encore. —— —— Souvent on ne s'entend pas, en ſe communiquant par écrit des avis et des remarques; et dans le cas d'un mal-entendu le papier ne peut fournir la réponſe, que l'on donneroit par un mot de converſation, et qui expliqueroit tout en un moment. C'eſt effectivement ce que j'appréhendois. (p. 416, 417.) Mr. Niebuhr m'offre un exemple, qui éclaircit admirablement la choſe, et qui juſtifiera non-ſeulement aux yeux du Public, mais probablement encore à ſes propres yeux, la crainte, où j'étois, de n'être pas entendu, en donnant mes remarques ſimplement par écrit. Il ne peut comprendre, que je ne veuille pas regarder comme un vrai miracle, que, lors du paſſage des Iſraélites par le golfe arabique, le fonds de ce golfe parut à ſec, tandis que je reconnois cet événement pour une choſe *ſurnaturelle au ſuprême degré.* Mais c'eſt ce que je n'avois point du tout dit dans les paroles rapportées à la même page, je m'étois contenté de m'exprimer de la ſorte: „ *la prévision certaine* de cet événement, je ne dirai pas ſimplement extraordinaire, mais unique dans l'hiſtoire, *étoit ſurnaturelle au ſuprême degré, et une tout auſſi forte preuve pour la divinité de la miſſion de Moyſe, que pourroit l'être un miracle quelconque.*" Quelque ſoin que j'euſſe pris, pour m'exprimer auſſi clairement qu'il me fût poſſible, Mr. N ne ſaiſit pourtant pas ma penſée, et ce que j'avois dit de la préviſion d'une choſe fort extraordinaire, il l'entendit de la choſe même, non-ſeulement à la ſimple lecture de ce paſſage, mais encore en le transcrivant mot à mot. Or ſi en faiſant familiérement à Mr. N. quelques courtes remarques, ſans m'exprimer avec autant d'étendue et de clarté, que je l'avois fait pour le Public dans l'obſervation imprimée ſur le paſſage de Moyſe, (Exode XIV.) à quelle multitude de mépriſes cela n'auroit-il pas donné lieu? Et ne valoit-il donc pas mieux de ne faire aucune remarque?

Malgré tout cela les inſtances réitérées de Mr. N. m'avoient déterminé à ſurmonter toute ma répugnance, et à coucher mes obſervations ſur le papier dans mes premieres heures de loiſir. Mais Mr. N. m'en diſpenſa lui-même: car préciſément lorsque j'allois mettre la main à l'oeuvre, il me redemanda ſon Manuſcrit, dont il avoit beſoin pour une certaine raiſon, et voulut le ravoir par le premier ordinaire. La raiſon en effet étoit preſſante, je renvoyai donc d'abord le

le Manuſcrit: cependant la maniere, dont il fut redemandé, n'étoit pas des plus polies. Mais ceci ne regarde point le Public, et il a lieu de ſe féliciter de ce que cet accident m'a empêché de faire ce que d'ailleurs j'étois réſolu de faire malgré moi, je veux dire, de communiquer à Mr. Niebuhr mes obſervations ſur ſes Réponſes. Le Public a maintenant un Protocole de ſes Réponſes, tel qu'il doit être. Que Mr. Niebuhr ſoit bien ou mal diſpoſé à mon égard, c'eſt de quoi le Public ſe ſouciera moins que moi, (car je perds à regret un ami.) et plus il verra, que Mr. N. a pris mon ſilence en mauvaiſe part, moins il nous accuſera de colluſion.

Je paſſe maintenant à l'Ouvrage même. Mr. N. confirme, (p. 2.) que les contrées montagneuſes d'Arabie ſont fertiles, mais que les grandes plaines ſont pour l'ordinaire ſtériles, faute de pluie. (Droit Moſaïque § 23, p. 80. § 24, p. 86.) On concevra à préſent, pourquoi en Hébreu ערבה, ſignifie à-la-fois *plaine*, et *déſert*; et mes Auditeurs, pour qui proprement je fais cette remarque, ſe rappelleront, que j'avois coutume de la faire ſur le mot ערבה, et ailleurs.) Mr. N., ni en paſſant de Suez au Sinaï, ni pendant le ſéjour, qu'il a fait dans l'Yemen, n'a point vu de vallées, dans leſquelles ſe raſſemblent les eaux durant la ſaiſon des pluies, et s'évaporent peu à peu dans la ſuite, faute d'écoulement ordinaire. Il en eſt parlé dans la Queſtion quarantieme. Les montagnes, qui traverſent l'Arabie du Sud au Nord, vont ſi fortement en pente vers le golfe arabique, que les eaux, qui s'y raſſemblent, trouvent bientôt des chemins au deſſous ou au deſſus de la terre; Mr. N. en rapporte quelques exemples, et les détaille d'une maniere inſtructive et diſtincte. (Je vois bien à préſent, que ma Queſtion quarantieme ne regardoit pas proprement des Voyageurs, qui parcourent les montagnes de l'Yemen, ou les côtes maritimes, mais que ces ſortes de vallées, dont l'exiſtence eſt vraiſemblable, parce que la langue arabe a des mots particuliers, qui les déſignent, doivent être cherchées dans l'intérieur de l'Arabie déſerte, dans le plat pays.) Mr. N. n'a point entendu parler de vallées, qui produiſent du ſel, (p. 3.) ni dans la partie occidentale de l'Arabie, ni dans l'Oman, mais il en a vu une près de Baſra, et c'étoit à-la-fois une vallée ſans écoulement. On lui a parlé de quelques autres. La deſcription, que fait Mr. N. du vent Samum, (p. 7.) eſt très-remarquable, mais elle donne moins dans le merveilleux, que les deſcriptions ordinaires.

(P. 25.) Dans les régions montueuses de Hedschas on trouve des tribus entieres de Juifs indépendants, qui ont leurs propres *Schechs*. Ils demeurent principalement dans le district de Chaibar, (خيبر) (p. 377, 378.) et Mr. N. nomme quelques-unes de leurs tribus. Les Arabes accusent ces Juifs de Chaibar de piller les caravanes: ils sont odieux aux Mahométans, et Beni Chaibar a passé chez ceux-ci en proverbe. Ils paroissent n'avoir point de communication avec d'autres Juifs, qui habitent les villes situées sur la frontiere de l'Arabie. Ceux-ci faisoient semblant de ne pas les connoître, ou ne les connoissoient pas en effet, et Mr. N. soupçonne, que ce pourroit bien être des Caraïtes. Je ne contredis point cette conjecture, mais jusqu'à présent je ne la trouve point fondée non plus. (*) Nonobstant cela Mr. N. ne laissera pas de rendre les Critiques curieux d'avoir un exemplaire de la Bible tiré de cette demeure des Juifs si totalement séparée. Mais le moyen de pénétrer dans cette contrée? —— Selon Mr. N., (p. 184.) il doit y avoir encore à Ténaïm, anciennement la principale demeure des Juifs, non-seulement des familles juives, mais encore des synanogues. Mr. N. remarque lui-même, que, s'il y avoit dans l'Yemen d'anciens exemplaires de la Bible, il faudroit les chercher à Ténaïm. Les Juifs à Taos et à Sanaa étoient du moins assez sinceres, pour avouer à Mr. N., que dans leur pays ils n'avoient jamais oui parler d'exemplaires de la Bible, qui eussent plus de 500 ans, et les livres, qu'il vit chez eux, étoient imprimés à Amsterdam ou à Venise. Les Juifs prétendent, qu'il y a encore 5000 familles de leur nation sous la domination de l'Imam de Sanaa. Généralement parlant les Juifs sont dispersés en Arabie, et suivant la remarque de Mr. N., qui est déja connue d'ailleurs, ils ont moins embrassé la Religion Mahométane, que les Chrétiens

---

(*) Que les autres Juifs ne connoissent point ceux de Chaibar, cela ne prouve point, que ceux-ci soient des Caraïtes: des déserts séparent les-uns des autres, et la distance des lieux peut être la cause de l'ignorance des premiers. Mr. N. cite ce qu'il avoit lu dans la Géographie de Nuba, savoir que lors de l'établissement de la Religion Mahométane *filii Coraitae* (بنو قريظه) avoient habité le Chaibar: mais, au lieu de Caraïtes, il s'agit peut-être dans ce passage de *la famille de Kurait*, qui est un nom très-commun parmi les Arabes. On ne peut entendre le passage de Nuba des Caraïtes, à moins que lui-même ne se soit trompé de nom, et qu'il n'ait confondu les Caraïtes, (secte juive) avec les fils de Kuraït (tribu arabe.)

tiens de l'Arabie. (Mahomet blâme beaucoup les Juifs, et flatte les Chrétiens, dans l'Alcoran. Ces derniers devinrent plus facilement sa proie, à cause que de son temps l'Eglise Chrétienne se trouvoit dans certaines circonstances malheureuses, que je ne saurois détailler ici.)

Les places publiques sont encore aujourd'hui dans l'Yemen des lieux de divertissement, et servent ainsi à deux usages. (p. 28.) (précisément comme les portes des villes, où étoient anciennement les places publiques, comme il est dit dans la Bible. Gen. XIX. 1. Job. XXIX. 7. Pf. LXIX. 13. &c.)

Arvieux, dont plusieurs Savants ont regardé les relations comme suspectes, est représenté par Mr. N. comme un Auteur digne de foi en ce qui concerne les moeurs et les usages des Arabes. (p. 30.) (Cette remarque est importante, attendu qu'Arvieux nous fournit tant de lumieres, et qu'on est obligé de s'en rapporter si souvent à son témoignage. C'est dommage, que nous n'ayions d'un si bon Auteur qu'une si mauve traduction allemande.) Mr. Niebuhr rapporte une histoire, à peu près semblable à celle, qu'on lit dans Arvieux, et qui montre, que les peres portent la vengeance jusqu'au meurtre de leurs filles, quand leur conduite les déshonore. (p. 31, 32.) On demanda au Caffé à un Arabe d'un ton un peu moqueur, s'il étoit le Pere de la belle femme de N. N. L'Arabe soupçonna, que l'honneur de sa fille étoit équivoque, et quitta sur le champ la compagnie, pour ôter la vie à sa fille. Il apprit, qu'elle étoit innocente, conçut une haine implacable contre l'impertinent questionneur, attenta à sa vie, versa beaucoup de sang; et à la fin l'affaire prit un tour singulier. Il faut lire le dénouement dans l'Ouvrage de Mr. N., car ce détail n'entre pas dans mon plan. Voici encore un passage bien remarquable: (p. 39.) *J'appris à cette occasion, qu'il n'étoit pas permis au mari de tuer sa femme pour cause d'adultere, mais bien à son pere, à son frere, &c. parce qu'elle avoit grièvement affronté ses parents. On s'en rappelloit des exemples à Basra et à Bagdad,* —— —— et l'un de ces exemples est ici allégué. Ceci encore s'accorde avec les moeurs des Arabes, telles que les dépeint Arvieux. On trouvera la raison, pour laquelle je cite ce trait, dans la note de mon Syntagma Commentationum, P. I. p. 58.

Mr. N. décrit la maniere, dont on venge aujourd'hui les assassinats. (p. 33, 34, 35.) On doit s'étonner de trouver cet usage si exactement conforme avec

ce que j'avois presque uniquement recueilli de quelques anciens livres, et rapporté dans le § 134 du Droit Mosaïque, sur le même usage parmi les Arabes Bédouins et Ismaélites. On verra au commencement de ce paragraphe, que je ne soupçonnois pas même une pareille conformité entre cet usage et entre les moeurs de l'Yemen. Ce qu'il y a encore de singulier, et qui forme un nouveau surcroît de tous les maux attachés à cet ancien usage, c'est qu'il est rare, que la famille de celui, qui a été assassiné, souhaite, que le meurtrier soit puni de mort par le Magistrat, ou qu'elle veuille l'immoler lui-même à sa vengeance, parce qu'elle croiroit délivrer ses parents d'un indigne sujet, d'un fardeau onéreux. De cette façon la vengeance frappe d'ordinaire quelque innocent, et souvent le plus notable, de la famille du meurtrier. Tout ce passage mérite d'être lu avec une attention singuliere.

Les moeurs arabes dans les villes sont aujourd'hui beaucoup moins séveres au sujet des preuves de la virginité d'une nouvelle mariée, que ne l'étoient anciennement les moeurs des Israélites, telles qu'elles sont dépeintes dans le § 92 du Droit Mosaïque: mais on n'y a aucun égard. On se rappelle à Basra un seul exemple, qu'un mari ait renvoyé sa femme, pour l'avoir trouvée en défaut de ce côté là: et on y conserve les marques de la virginité des femmes de basse condition, pour pouvoir se justifier auprès de leur parents, au cas que les maris s'avisassent de tenir des propos mal-honnêtes sur leur compte. Cependant à Alep un Arabe se fit dresser un acte par le Cadi, portant, que sa fille étoit tombée d'un chameau, afin de pouvoir justifier dans la suite le défaut des marques de sa virginité. Au contraire les Bédouins dans l'Arabie déserte, et principalement les habitants des contrées montagneuses de l'Yemen, observent encore sur cet article les loix rigoureuses de leurs ancêtres: on prétend même, qu'ils vont quelquefois jusques à faire mourir la jeune mariée, qui n'a point été trouvée vierge; ce que le Juge n'approuve pourtant point, mais il n'examine pas non plus la chose avec beaucoup d'exactitude: il en est de cela comme de tant d'autres meurtres. Mr. N. confirme (p. 39, 40.) ce que j'avois dit du cas, où ce seroit la faute du jeune marié, si la premiere nuit des noces ne fournissoit point les preuves de la virginité de son épouse. (Droit Mosaïque, p. 156, 157.) Mr. N. étoit lui-même le Voyageur, que je citai dans cet endroit, et que je ne voulus point piller: je ne le nommai point, par ce que j'ignorois

si

si j'en avois la permission. Il dit encore dans la note d'après Mr Forskal, que le défaut des preuves de virginité forme rarement un sujet de plainte en Justice, (par conséquent néanmoins quelquefois) et que l'accusation doit se faire les deux où trois premiers jours de noces; mais qu'elle n'est point admise plus tard. (Peut-être faut-il entendre la loi mosaïque dans le même sens.)

Mr. N. décrit l'hospitalité des Arabes. (p. 46-48.) A là vérité on ne doit pas s'y attendre dans les villes, où l'on va loger dans les caravanseras; mais elle existe dans les déserts, où des besoins mutuels l'ont d'abord fait naître, érigée en devoir, et ensuite en vertu nationale: c'est là qu'on l'exerce encore aujourd'hui sur le même pied, qu'elle nous est dépeinte dans les livres des Anciens, et dans l'histoire des Patriarches. Il y a aussi dans quelques villages des auberges publiques, où l'on nourrit les voyageurs plusieurs jours, comme l'a déja dit Arvieux. Les Lecteurs verront avec plaisir un exemple de cette vertu dans un *Schech* Arabe, qui fit inviter Monsieur N. chez lui aussi-tôt, qu'il eut appris l'arrivée de cet Etranger dans le village, et qui, sur le refus de Monsieur N. de changer de logement, lui envoya des mets de sa table. On prétend, que l'on est sûr de la protection d'un *Schech* des Bédouins, dès que l'on a mangé avec lui: et voilà pourquoi c'est une chose à conseiller aux voyageurs d'user de la nourriture des Arabes, comme étant un moyen de pourvoir à leur sûreté. (Au reste si j'avance ici quelque chose, qui ne se trouve pas dans l'Ouvrage de Monsieur N., je puis garantir, qu'il me l'a dit de bouche.) Page 51, 52, il est parlé de la maniere, dont les Arabes font la cuisine; & cela peut servir de supplément à la Dissertation de Monsieur le Docteur Sébald Rau, intitulée *de re cibaria Hebræorum, speciatim de pane*, sur-tout puisque Mr. N. ajoute des Estampes en taille-douce, pour s'expliquer d'avantage. Les Arabes cuisent toujours leur manger sous un couvercle. (Les Hébreux en usoient probablement de même, et mes Auditeurs se rappelleront une explication, que je donne à un passage de Samuel, 1 Sam. II. vs. 13; cette explication est confirmée par la remarque de Monsieur N.) Il n'a point trouvé les Tentes des Arabes de nos jours telles que je me les étois représentées d'après le Tabernacle et les maisons des Orientaux; c'est-à-dire qu'il ne les a point trouvées applaties, mais terminées en pointe, p. 61. Leurs maisons les moins grandes au contraire et leurs cabanes étoient arrondies

dies par le haut, et avoient plus de ressemblance avec les *mapalia* d'Afrique, dont parle Salluste. Ceci est éclairci par une Planche gravée.

Les Arabes portent les haut-de-chausses sous la chemise; (comme faisoient aussi les Sacrificateurs des Hébreux) le Sexe les porte dans l'Yemen, et plus communément dans les montagnes, que ne font les hommes. (Page 62, 64, 68.) Pour l'ordinaire Mr. N. remarquoit une sentence de l'Alcoran sur les bonnets des Arabes, qu'ils entortillent d'une toile fine. (Voyez Deuter. VI. 8) Il donne la description et la figure de plusieurs sortes de souliers et de pantoufles, qu'un connoisseur des coutumes orientales pourra confronter avec l'Ouvrage de Bynaeus *de calceis Hebræorum*, où Mr. N. lui aidera à rectifier plusieurs choses. Page 64 il nous apprend de quelle maniere les pauvres Arabes se servent de leurs vêtements en guise de drap de lit; et il explique plusieurs loix de Moyse. (Droit Mosaïque, § 150, p. 60.) Shaw avoit déja éclairci le plus essentiel; mais il parle des Arabes de la Barbarie, au lieu que Monsieur N. parle de ceux, qui habitent l'Arabie même, et fournit par conséquent des lumieres plus propres à répandre du jour sur les loix des Hébreux. Il a vu aussi ces anneaux, que les femmes arabes portent au nez; d'autres Voyageurs, (Arvieux, Russel, &c.) en avoient donné la description avant lui, et il en est déja parlé dans la Genese, chap. XXIV, vs. 22. Cela n'auroit pas eu besoin d'être rapporté, si Zorn (*) et Schroeder (†) n'eussent nié, que l'on portât ces anneaux dans l'Orient, et s'ils n'eussent cru, qu'on ne les portât qu'en Amérique. Monsieur Schroeder avoit appris à connoître bien des coutumes des Arabes dans leurs livres: mais les Auteurs passent quelquefois sous silence les usages les plus communs de leur propre nation, tandis que le Voyageur les remarque, parce qu'ils sont nouveaux pour lui. Page 68, 69, on décrit les différentes modes de porter la barbe, par lesquelles les Arabes se distinguent des Juifs &c., et ici le Lecteur se rappellera peut-être la loi du Lévitique, ch. XIX. vs. 27, et le nom de קצוצי פאה, (**) qui est souvent donné aux Arabes dans le Prophete Jéré-

(*) Bibliotheca exegetica, p. 343.

(†) Pag. 187, de ornatu mulierum Hebr.

(**) Jérém. IX. 25; XXV. 23; XLIX. 32.

Jérémie. Il est singulier, que l'on trouve encore des traces de cette mode, après un espace de plusieurs milliers d'années. Les Arabes ne se teignent la barbe en rouge avec du Henna, que lorsqu'elle commence à blanchir; et ils le font, pour cacher leur vieillesse. Monsieur N. a constamment observé, que les vrais Arabes ont la barbe noire, lorsqu'ils sont encore dans la force de l'âge; et jamais il n'a vu, qu'ils eussent la barbe d'une couleur différente.

Page 70. Il n'est point permis à un Arabe d'épouser deux soeurs à la fois. (Ceci est entiérement conforme à la loi matrimoniale de Moyse, portée dans le Lévitique, ch. XVIII. vs. 18; et il y a toute apparence, que c'est un reste de la Religion Judaïque, qui a été dominante dans l'Yemen durant plusieurs siecles consécutifs: mais voici une chicane odieuse contre la loi, cette chicane est pire, que le mal même, que la loi interdit.) Celui, qui veut épouser la seconde soeur, doit répudier la premiere. — — — Page 70, 71, Monsieur N. ne trouve pas vraisemblable ce que j'ai dit dans ma Question 60, et dans le Droit Mosaïque, §. 98, p. 190, touchant l'origine des mariages entre proche parents parmi les Mungales, sur le témoignage de Susmilch, ou plutôt d'après un Général Russe. Il faut examiner ses preuves. Il dit lui-même, qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui comme à un témoin oculaire des coutumes du pays des Mungales. Page 74, il est parlé du devoir conjugal à remplir chaque semaine; et de l'esclave entretenue pour le fils. On peut consulter là dessus le Droit Mosaïque, §. 118, et 87.

Page 76 -- 80, on trouve bien des choses remarquables sur la circoncision; ma 52 Question est ici résolue. A ne lire Monsieur N. que superficiellement, on diroit d'abord, qu'il révoque en doute l'utilité physique de la circoncision dans les pays méridionaux: mais au fond il nie simplement, qu'elle y soit *nécessaire* à la santé, c'est-à-dire, comme il s'explique, qu'elle y soit *généralement nécessaire*; parce que dans les mêmes pays ou dans des pays également chauds il y a tant de Parents, qui ne font point circoncire leurs enfants, et que ceux-ci ne laissent pas de se porter tout aussi bien, que les Mahométans et les Juifs, qui ont subi l'opération. Mr. N. dit lui-même, qu'il faut bien, qu'elle ait une utilité physique, et il la décrit p. 77, 78. Or c'est précisément la même utilité, que j'avois indiquée dans ma Question, et sur laquelle je voulois être instruit. Philon en avoit déja parlé: mais la description de Monsieur N. est plus

claire; et on y reconnoît mieux le Médicin; elle montre, comment la circoncision préserve d'une certaine espèce de bubons, qui viennent plus communément aux incirconcis. Page 78, Monsieur N. confirme même, que la circoncision procure le second avantage, que lui avoient attribué les conjectures de feu Mr. Roederer et de Mr. le Professeur Buttner; savoir qu'elle rend quelques hommes propres à remplir le devoir conjugal. Monsieur N. en a vu effectivement un exemple à Mosul. —— —— Il y a des Chrétiens Cophtes en Egypte, qui font circoncire leurs fils, soit le 40. jour après leur naissance lorsqu'ils reçoivent le Baptême, soit à l'âge de dix ans, soit même plus tard. —— —— Plusieurs Orientaux ont le prépuce si court, qu'ils n'ont pas besoin d'être circoncis: c'est ce qu'un vieux Maronite dit à Monsieur N., lorsqu'il vit un garçon chrétien, qui avoit le prépuce fort court, et qu'il soupçonna être circoncis. (Cela étant, ce seroient là les *nés circoncis*, dont parlent les Rabbins, qui estiment sept Saints par excellence être nés circoncis. Voyes Raschi sur Ps. XVI. 1, et le Dictionaire Rabbinique de Buxtorf, p. 1174. Peut-être qu'il faut aussi entendre dans ce sens ce que porte la Version Grecque du 8. vs. du ch. VI. de la Genese: τελειος εν τη γενεσει αυτου; car les Rabbins appellent תם ou מל תם celui, qui est né circoncis.) La circoncision des filles est en usage non-seulement en Abissinie, mais encore en Egypte, dans plusieurs contrées de l'Arabie, et parmi les femmes arabes à Bagdad. (mais point parmi les femmes turques.) Son utilité, ainsi que le conjecture Monsieur N., se réduit à une plus grande propreté, et à mettre les femmes à même de se laver avec plus de facilité: cependant un marchand arabe lui assigna encore une autre vue, sur quoi il faut consulter l'Ouvrage même.

L'Arabie n'est point proprement la patrie des Eunuques, comme je l'avois insinué dans la Question 54. Monsieur N. rapporte, que l'on n'émascule point du tout en Arabie, ou du moins pas si fréquemment qu'en Italie: la plupart des Eunuques viennent de l'Abissinie et de la Nubie. La castration des animaux, particuliérement des chevaux, ne semble pas être si nécessaire dans ces pays chauds, que dans les nôtres; parce que la chaleur du climat tempere beaucoup leur fougue. (Supplément au § 168. du Droit Mosaïque.)

Page 93 -- 91. Il s'agit ici des Dialectes Arabes, qui different extrêmement entre elles; et de la différence entre la langue arabe, telle qu'elle est aujourd'hui, et telle qu'el-

qu'elle étoit anciennement. Il faut encore consulter là dessus la Préface, p. 14-16. La Prononciation est très-différente selon les Dialectes; aux environs du Golfe Persique, par exemple, on prononce ق (Kaf) comme tsch. On trouve ici un Mémoire intéressant de feu Monsieur Forskal sur les différents noms, que l'on donne à telle ou telle chose au Caire, et dans l'Yemen: cependant la plupart de ces mots nous sont déja connus par la lecture, et la différence consiste en ce que l'un a pris vogue ou a passé de mode en Egypte, et l'autre dans l'Yemen. Par exemple, pour dire *meilleur*, on dit au Caire *Achsan*, et *Achair*; (ce sont les mots احسن et اخير, qui sont aussi le plus fréquemment employés dans nos livres arabes) et l'on dit dans l'Yemen *Aschkal*. (on trouve dans Golius p. 1305, اشكل, *venustior*, le même mot, qui sert déja à expliquer un passage de Salomon, qui porte, que *le présent est comme une pierre précieuse, et que de tous les côtés il est de belle apparence*. Prov. XVII. 8. Pour dire *assieds-toi*, on dit au Caire *Okod*, et dans l'Yemen *Edjlis*; le premier de ces mots c'est اقعد; et le second اجلس; l'un et l'autre, est connu par la lecture: mais il y a cette différence, c'est qu'aujourd'hui l'un n'est en usage que dans telle Dialecte, et l'autre dans telle autre Dialecte. Malgré ce que je viens de dire, les Savants, qui n'ont appris la langue arabe que dans les livres, trouveront probablement ici plusieurs mots, qui leur sont encore inconnus. C'est dommage, que ces mots ne soient écrits qu'en caractères allemands, et non en caractères arabes; puisque cela les rend moins reconnoissables pour le Savant, qui a étudié la langue arabe dans les livres, sans l'avoir apprise par l'usage, et dont l'oreille n'est point habituée au son de la prononciation. Ajoutez à cela, qu'en écrivant ces mots on n'a pas toujours suivi l'ortographe allemande, mais que quelquefois on a employé une ortographe étrangere et inconstante, à laquelle on s'étoit déja accoutumé par l'usage de la langue arabe. Si Monsieur Forskal eût resté en vie, il n'auroit certainement, pas manqué de remédier à ce défaut: mais à présent c'est la tâche du Lecteur, qui veut étudier ce Mémoire. La Dialecte de Hadramaut différoit aussi considérablement de celle de l'Yemen, au point même que Monsieur N. fut obligé de se servir d'un Truchement. (p. 285.) Selon lui, les habitants de Sahan, (p. 271) particuliérement ceux, qui habitent les hautes montagnes, n'ayant aucun commerce avec des Etrangers, parlent l'Arabe le plus pur, et leur Dialecte a le plus de conformité avec celle, dans laquelle est

écrit l'Alcoran. (Ce feroit donc ici un pays à vifiter par le Philologue, qui voudroit découvrir précifément la plus ancienne langue de l'Arabie, telle qu'on la parle encore de nos jours, pour éclaircir les termes arabes, qui fe trouvent dans le Texte Hébreu de la Bible, et dont la fignification eft encore obfcure pour nous: mais le voyage eft dangereux, à moins qu'on n'attende une Caravane. On dit cependant, que ces Sahanites, qui parlent l'Arabe le plus ancien et le plus pur, font fort hofpitaliers. Ailleurs le commerce avec des Etrangers a tellement changé le langage, que même à la Mecque celui de l'Alcoran s'apprend dans des écoles; et Monfieur N. penfe, qu'il a à peu près autant de rapport avec celui, que l'on parle aujourd'hui dans le Hedfchas, qu'en a la langue italienne avec la latine. (Je n'ai garde de nier le changement du langage. Qui eft-ce qui fe mettra dans l'efprit, qu'une langue n'ait point fubi de changement dans le cours de 1150 années? Mais je conjecture, qu'il y a quelque chofe à rabattre de la grande différence, que l'on croit appercevoir au premier coup d'oeil. On prononce la langue, dans laquelle eft compofé l'Alcoran, fuivant plufieurs regles arbitraires et nouvellement imaginées, d'après lesquelles cet Ouvrage eft ponctué, et avec lesquelles ne s'accorde ni la prononciation vulgaire de nos jours, ni celle des temps anciens: ces regles, il faut fans doute les apprendre à l'école; mais alors on apprend des principes de Grammaire, et non pas l'ancien Arabe, tel qu'il étoit du temps de Mahomet. Si l'on lifoit l'Alcoran, en donnant au Texte la prononciation vulgaire, on ne trouveroit plus tant de différence entre le langage de ce livre, et entre l'Arabe moderne. J'ai pour moi un fait. L'Emir Jofeph Abaffi, qui n'a point appris l'Arabe en Savant, mais qui le fait comme un Gentilhomme Arabe, né au de là du Jourdain, à quelques journées de Damas, étant à Gottingen en 1768, je lui montrai les anciennes Poéfies de Hamafa, qui furent imprimées dans ma Chreftomathie; il les trouva difficiles, mais il put cependant les entendre: la même chofe m'arriva, lorsqu'il me donna quelques Poéfies compofées en Arabe moderne, qu'il avoit écrites de mémoire.) Hors de l'Arabie Monfieur N. a cru remarquer à peu près la même différence entre le langage d'aujourd'hui et l'ancien langage de l'Alcoran, que celle, qui exifte entre le Provencal, l'Efpagnol ou le Portugais, et entre le Latin. De là vient, qu'un Savant, qui a appris l'Arabe en Europe dans les anciens livres, n'entendra point d'abord le langage, que parlent les Arabes.

bes de nos jours, ni ne pourra converser avec eux. Malgré cela Monsieur N. a éprouvé, qu'il est avantageux pour un Voyageur d'avoir appris l'Arabe en Europe selon les regles de la Grammaire. Monsieur de Haven et Monsieur Forskal eurent moins de peine que lui à apprendre le langage vulgaire des Arabes de nos Jours; c'est que ces Messieurs s'étoient appliqués aux langues orientales, au lieu que Mr. N., sans savoir l'Hébreu, n'avoit étudié l'Arabe en Europe que peu de temps: (Si je ne me trompe, il ne fréquentoit que trois leçons par semaine, et cela n'a duré qu'à peine six mois.) et cependant il a expérimenté, qu'il apprit avec plus de facilité à entendre et à parler l'Arabe, que ses deux Compagnons de Voyage, Cramer et Paurenfeind. Il conseille donc à quiconque voudra entreprendre un pareil voyage, d'étudier au préalable la langue en Europe. (Oserois-je ajouter ici quelque chose? Je ne savois moi-même l'Arabe que pour l'avoir appris dans les livres, et non par l'usage, comme une langue vivante; il me fut donc impossible d'enseigner, ni à Mr. N., ni à Messieurs Forskal et de Haven, la véritable prononciation des voyelles, qui varie beaucoup, et qui n'est fondée que sur l'usage, chaque voyelle se prononçant de deux à trois différentes manieres: et c'est là le cas de presque tous ceux, qui enseignent l'Arabe en Europe. Pour ce qui est de la prononciation des consonnes, je me flatte d'en savoir quelque chose de positif, comme le tenant de quelques Arabes, nés dans les Provinces, où leur langue se parle le plus correctement: mais ils ne resterent pas assez long-temps chez moi, pour pouvoir m'apprendre aussi la prononciation des voyelles dans chaque mot. Relativement donc aux voyelles, Monsieur N. n'apprit de moi l'Arabe que comme une langue morte et consignée dans les livres. J'aurois pu réparer ce défaut, si j'avois eu occasion de converser seulement quelque mois avec un Arabe de naissance, sur-tout avec un Arabe de l'Arabie Occidentale, ou bien de la Syrie.)

La langue syriaque ne doit pas encore être mise tout-à-fait au nombre des langues mortes. (Page 91 -- 93.) A la vérité Monsieur N. n'a pas découvert en Chypre le moindre indice, qui lui fit conclure, que l'on y eût parlé cette langue depuis quelque temps; mais on lui a dit à Damas même, que dans un petit nombre de villages du Gouvernement de Damas les paysans ne parlent que Syriaque. On lui a dit la même chose des Chrétiens de plusieurs villages aux environs de Merdin et de Mosul; d'autres affirmoient pourtant, que ces Chré-

tiens parlent Chaldaïque, mais un Chaldaïque différent du Chaldaïque ancien. Monſieur N. penſe, qu'il y auroit ici beaucoup à apprendre, et même de nouvelles découvertes à faire, pour un Philologue, qui pourroit ſe réſoudre à paſſer une année chez les pauvres Moines de l'un des couvents ſitués dans ces environs, comme par exemple à Elkoſch. Dans les villes mêmes de Moſul et de Merdin les Chrétiens ne parlent point le Chaldaïque, mais ils écrivent l'Arabe en lettres chaldaïques, (qu'ils appellent *Karſchuni*) comme les Juifs l'écrivent en lettres hébraïques.

La langue des Kurdes a trois Dialectes principales. (Page 93, 94.) Un Juif prêtendit avoir remarqué dans cette langue pluſieurs mots hébreux. (Cela n'eſt point du tout improbable, au moins ſi les Kurdes deſcendent des Arabes, comme ils diſent eux-mêmes. Auſſi voyons-nous, que déja Abulfaragius, ſi je comprends bien ſon expreſſion, les nomme quelque part ܛܝܝܐ, c'eſt-à-dire Arabes.)

Monſieur N. a ſimplement oui parlé d'anciennes Inſcriptions arabes, ſans en avoir vues dans l'Yemen même: mais il indique aux autres les endroits, où il faut les chercher. (Page 94.) En revanche il préſente (p. 94–100.) aux Amateurs de la Paléographie ſur neuf Planches 1) deux pages d'un Exemplaire de l'Alcoran, écrit en caractères Kufiques, conſervé au Caire, et regardé comme étant de la propre main du Calife Omar. Tab. IV, V. Ce ſont des morceaux du chap. 22 et du commencement du chap. 23 de l'Alcoran, et ces morceaux ſont très-liſibles. Quiconque voudra apprendre à lire le Kufique, ſans avoir des Manuſcrits, pourra commodément ſe ſervir du ſecours, que fournit ici Mr. N., et ſe tirer d'affaire, en conſultant le Texte imprimé de l'Alcoran. 2.) Trois Inſcriptions d'anciennes tombes, et une autre d'une Mosquée. Tab. VI–IX. Elles ſont beaucoup plus difficiles à déchiffrer. Monſieur le Profeſſeur Reiske à communiqué à Monſieur N. ſes explications et des conjectures ſur ces Inſcriptions. 3.) Trente et une Pieces de Monnoie. Tab. X, XI, XII. 4) Pluſieurs Pieces écrites en italique moderne. Tab. XIII, XIV. Il faut confronter avec ceci la Préface, p. 24–40, où Monſieur N., plein de reconnoiſſance envers Monſieur Reiske, a inſéré les explications de ce Savant. Il eût été fâcheux, que Mr. N. ne les eût pas communiquées au Public, quoiqu'elles n'éclairciſſent point toutes les difficultés. Mr. N. avoit montré à des Arabes de

nais-

naiſſance quelques-uns des anciens Ecrits: mais il n'avoit trouvé perſonne, qui pût lui aider à en ſortir. Cela n'eſt pas étonnant, car d'ordinaire ils ne s'appliquent point à la Paléographie; et il y a même tel Savant Allemand, qui n'entreprendroit pas d'expliquer un ancien diplôme, ou une ancienne monnoie. L'Emir Joſeph Abaſſi ne pouvoit non plus ni bien lire ni bien entendre l'écriture en italique des habitants de l'Yemen, encore qu'il fût Arabe de naiſſance. Monſieur N. en cherche la raiſon dans la différence des dialectes, ou dans l'abſence des voyelles, ou enfin dans l'omiſſion des points diacritiques des lettres. La ſeconde raiſon ne ſauroit avoir lieu, car les Arabes Occidentaux écrivent également ſans voyelles, et c'eſt ce que Joſeph Abaſſi fait d'ordinaire, comme j'ai vu moi-même, lorsqu'il écrivit pour moi des poéſies arabes. Mais au lieu de cela il y a une autre raiſon très-importante à alleguer: l'écriture en italique n'eſt pas la même dans les Provinces; un Allemand a quelquefois de la peine à ſortir de l'écriture d'un marchand hollandois, quoiqu'elle ſoit eſtimée belle en Hollande: et c'eſt ce qui arriva à Joſeph Abaſſi, lorsqu'il voulut lire l'écriture d'un habitant de l'Yemen, qui effectivement différoit beaucoup de la ſienne; d'ailleurs il ſavoit l'Arabe, non en Savant, mais ſimplement comme ſa langue maternelle.

Pages 108, 109, on trouve la diviſion du jour, et les noms arabes des lunaiſons et des mois. Ceci ſera plaiſir à bien des Lecteurs, ſur-tout puisqu'il n'y a aucune difficulté à le comprendre. Les noms de *Niſan*, d'*Jjar*, &c., qui répondent aux noms hébreux, ne ſont à préſent que des noms des mois de l'année ſolaire, qui ont 30 ou 31 jours: au lieu que *Muharram*, *Rabia*, &c. ſont de véritables lunaiſons de l'année lunaire. A cette occaſion il échappe à Monſieur N. une réflexion ingénieuſe ſur la Religion Mahométane. Elle ordonne de jeûner dans le Carême, qui tombe dans la lunaiſon Ramadan, depuis le point du jour jusqu'au coucher du Soleil. (*) Si cette lunaiſon tombe en été, ce jeûne en devient déja difficile à pratiquer: mais des peuples ſeptentrionaux,

(*) Pour parler plus exactement encore, il faudroit dire, jusqu'à l'obſcurité complette de la nuit; car voici la maxime des Mahométans: *On ne mangera point auſſi long-temps que l'on pourra diſtinguer un fil blanc d'avec un noir.*

naux mourroient certainement de faim, s'ils professoient la Religion Mahométane, et que cette lunaison tombât en été, où il ne fait jamais nuit chez eux. (Méprise singuliere du Prophete Arabe, qui montre du premier coup d'oeil, ou que sa Religion ne sauroit être la Religion universelle faite pour tout le genre-humain, ou que, puisqu'il l'a destinée à cette fin, ce ne sauroit être la vraie Religion. Dieu ne pouvoit tomber dans cette méprise.) Page 112, Monsieur N. commence à parler de l'Astronomie des Arabes: ils sont fort en arriere dans cette science. (Et l'on voit, combien est précipité l'argument *à priori*, que font quelques-uns, savoir, que l'on ne doit pas avoir tardé à connoître le Ciel dans des contrées, où il se montre à l'oeil et si pur et si serein. C'est à la nécessité et au hazard, et non aux occasions favorables, que les connoissances humaines doivent leur origine et leurs progrès.) Mr. N. nous donne les noms arabes de plusieurs astres. Ces noms sont peut-être plus indifférents à l'Astronome, qu'au Philologue, pour qui ils seront d'une plus grande importance, parce qu'ils lui serviront à éclaircir plusieurs choses, tantôt à certifier des conjectures, tantôt à réfuter des erreurs. Je me contenterai de citer quelques exemples. *Asch* est encore aujourd'hui le nom arabe de la grande Ourse. Pages 113, 114. Par là nous sommes mis en état d'assurer à présent ce que ci-devant nous ne pouvions que conjecturer, c'est que עש signifie l'Ourse, Job. IX. 9. *Sobail* (سهيل) passoit ci-devant pour être le Canopus; et de là quelques-uns inferent, que le Canopus est désigné par כסיל. (Job. IX. 9, et ailleurs.) Mes Auditeurs se rappelleront, que j'ai toujours eu de la peine à le croire, parce que dans la vallée Guta, où s'est passé la scene, qui est dépeinte dans le livre de Job, les hauteurs et les montagnes situées à l'Occident rendent le Canopus entiérement invisible, ou que du moins il ne peut l'être que très-peu de temps, et au bas de l'horizon. Ajoutez à cela, que سهيل est le nom de la Canicule. Je veux bien croire, que ce peut aussi avoir été le nom du Canopus, puisque d'autres l'assurent; peut-être avec cette différence, que *Sobail* désigne simplement la Canicule, et *Sobail Iemen* le Canopus, vu qu'il se montre si beau et si distinctement dans l'Yemen, tandis qu'on ne le voit pas si bien ou même point du tout dans d'autres Provinces de l'Arabie. Cependant Monsieur N. nous apprend du moins, que ceux d'entre les Anciens, qui traduisoient le כסיל par سهيل, pouvoient avoir en vue la Canicule, et non le Canopus. Je passe bien

bien des choses sous silence, sur-tout ce qui concerne l'ignorance des Arabes en matiere d'Astronomie, et leur superstition au sujet des éclipses de la Lune, et je me borne à ce qui est dit ici en passant, p. 120, savoir que c'est beaucoup la coutume en Orient de coucher sur les toits; parce que cette coutume sert à répandre du jour sur plusieurs passages de la Bible.

Monsieur N. a trouvé, que la Lepre étoit telle à peu près, qu'elle avoit été décrite dans les Questions proposées à la Compagnie des Voyageurs. Il n'est pas surprenant, qu'il n'en parle point en Médecin: il ne laisse pourtant pas de nous apprendre bien des choses, ou nouvelles, ou intéressantes d'ailleurs. Les Mahométans, qui, fermement attachés à la créance de leur doctrine touchant le Destin absolu, se tiennent souvent si peu en garde contre la peste, l'envisagent néanmoins comme contagieuse, et cherchent à éviter l'infection, apparamment parce qu'elle est connue depuis un temps immémorial. C'est la raison, pour laquelle il y a encore aujourd'hui des maisons exprès pour des Lépreux, et les malades sont mis dans ces maisons, même contre leur gré. Les pp. 136, 137 offrent un exemple d'infection fort singulier; il peut néanmoins devenir douteux, parce que la modestie ordinaire de Monsieur N. ne lui a pas permis d'en garantir la vérité, et que d'ailleurs la Lepre n'infecte pas toujours; l'infection exige une certaine disposition préalable, cela est si vrai, que mari et femme peuvent coucher ensemble sans s'infecter. Mais voici les paroles de Monsieur N. *Il n'y a que peu d'années, dit-on, qu'* (à Bagdad) *un* (Lépreux séparé) *dans la vue d'obtenir une certaine Personne du sexe, lui fit vendre à très-bas prix une chemise fine, qu'il avoit portée quelques jours. Dès qu'il fut informé par ses émissaires, que cette Personne eût gagné la Lepre, il en donna aussi-tôt connoissance, et demanda, qu'elle fût enfermée comme lui.* (Ce récit est un peu suspect; la Lepre n'infecte pas si certainement, et moins encore si vîte, mais fort lentement; et il est au moins à présumer, qu'une Personne du Sexe n'auroit pas mis une chemise nouvellement achetée et portée par un autre, sans l'avoir fait laver auparavant. Cependant Monsieur N. fait bien de rapporter ce qu'il a oui dire.) Il avance, que l'on perd les ongles, lorsqu'on a la plus mauvaise sorte de Lepre. Car il y en a de plusieurs especes, et Mr. N. en donne les noms arabes. Une de ces sortes de Lepre, Bohak, (بهق) est assez bénigne, et n'est pas du tout contagieuse: c'est ce que témoigne non-seulement Monsieur N., mais en-

D core

core Monſieur Forskal. Pages 135, 137, 138. Nous voilà donc à la fin parvenus à entendre cet ancien paſſage de Moyſe, ſans qu'il nous reſte le moindre doute: Lévit XII. 39. Nous voyons, que dans ce paſſage Moyſe nomme Bohak (בהק) une certaine maladie, qu'il ne reconnoît point pour la Lepre, et il déclare nets ceux, qui ont cette maladie. J'avois demandé aux Voyageurs des éclairciſſements ſur ce ſujet, ſans oſer preſque m'attendre à les recevoir; et cependant ils ont répondu à mes Queſtions auſſi complétement, que j'aurois pu le ſouhaiter. Il faut lire dans l'Ouvrage même la deſcription de cette maladie non-contagieuſe. Page 138, il eſt parlé d'une Lepre des Indes, qui n'eſt également ni contagieuſe ni maligne, et que l'on s'attire en ſe nourriſſant de poiſſons corrompus. (Ne ſeroit-ce point là la Lepre de Norwege, dont Pantoppidan et d'autres ont donné la deſcription?) Monſieur Forskal parle d'un remede ſingulier contre la Lepre: Un Indien fit le voyage de la Mecque, et ſe fit cracher par le Chérif au viſage et ſur la poitrine. Autant que je puis m'appercevoir, le remede fut infructueux; car l'Indien avoit encore conſervé les taches blanches de la Lepre, quoiqu'il ſe figurât d'être net. Ce remede ſingulier pourroit néanmoins éclaircir une façon de parler, qui ſe trouve Nombr. XII. 14.

Actuellement l'Arabie ne produit point d'Or, p. 141, mais elle a des Mines de Fer: cela rend fort ſuſpectes les relations des Grecs, qui portent, que l'Arabie Heureuſe manque de Fer, et qu'elle abonde en Or. Cependant le Fer eſt cher et mauvais en Sahan, vu que l'on y manque de bois, et à cauſe de l'ignorance des Arabes. Page 271. Les Anciens Poëtes Arabes ont célébré la bonté des lames de Sabre, que l'on y fabriquoit: mais à préſent il ne s'y en fabrique plus, on y fait pourtant de certains couteaux larges, courbés, et pointus par-devant, que les Arabes portent devant le corps; on les fait cependant en plus grande quantité en Hadramaut. Pages 217, 283. L'Abiſſinie fournit de l'Or à l'Arabie. L'Arabie produit quelques Pierres précieuſes, et des Emeraudes. On voit les montagnes d'Egypte, qui produiſent les Emeraudes, en navigeant de Suez à Dſchidda. L'Arabie produit de l'Encens, mais le meilleur lui eſt fourni par l'Abiſſinie et les Indes. Page 143. L'Arabie ne produit ni Agallochum ni Calembac. Les Arabes racontent eux-mêmes, que le Cafier leur eſt venu d'Abiſſinie: on trouve encore aujourd'hui beaucoup de Cafiers en Abiſ-

Abiſſinie, et l'on prétend, que le Café de quelques contrées de ce pays eſt tout auſſi bon que celui d'Yemen. Page 144. (Il ſemble généralement, que l'Arabie, beaucoup plus pauvre que l'Abiſſinie, tient originairemeut de celle-ci pluſieurs dons de la Nature; et l'Ouvrage de Monſieur N. fait deſirer ſouvent d'apprendre de nouveau à mieux connoître ce pays, qui nous eſt devenu ſi étranger. Il eſt fâcheux, que l'entrée de l'Abiſſinie ſoit ſi difficile. Mais peut-être que les Herrenhutes feront les premiers à trouver le moyen de s'y introduire. Ils ont déja tenté plus d'une fois d'envoyer des Freres en Abiſſinie, et ils ont effectivement pris la bonne route, celle d'Alexandrie, qui leur a été facilitée par le ſecours du Patriarche. Leur Syncrétiſme en matiere de Religion, leur zele pour ce qu'ils appellent les intérêts du Sauveur, et pluſieurs autres qualités, qui leur ſont propres, peuvent leur rendre poſſible ce qui a été impoſſible à des Rois, et même à Louis XIV. Et quand même les intérêts du Sauveur n'en ſeroient pas eſſentiellement avancés; les Amateurs des Sciences, et peut-être même quelque Souverain, dont les Sujets rouvriroient le commerce de l'Abiſſinie, ne laiſſeroient pas d'avoir de grandes obligations à ces gens là.)

Il eſt queſtion de la Manne, p. 145–147: mais ce qui en eſt dit ne ſert point à répandre un nouveau jour ſur l'Hiſtoire des Iſraélites du temps de Moyſe; et Monſieur N. avertit lui-même, qu'il ne s'en eſt point informé dans l'endroit principal de la contrée du Sinaï. Quoique l'ardeur du ſoleil fonde la Manne pendant le jour, elle n'en eſt point gâtée pour cela, mais elle s'accumule ſur les feuilles, qui en deviennent journellement plus épaiſſes. Ces feuilles on les amaſſe, et on en détache la Manne, ſoit en les bouillant dans l'eau, ſoit en pilant enſemble la Manne et les fueilles, ce qui au reſte produit la moindre eſpece de Manne. Celle, que Monſieur N. a vue à Baſra, étoit ſemblable à celle, dont Moyſe fait la deſcription: mais on ne la trouve nulle part dans tout le cours de l'année; ainſi cette circonſtance de l'Hiſtoire de Moyſe demeure toujours inexplicable par des cauſes naturelles, de même que cette quantité de Manne, ſuffiſante à ſuſtenter plus de ſix cents mille ames, et la diſette de Manne au ſeptieme jour. Elle entre ſans contredit dans la pâtiſſerie.

Les Arabes ne laiſſent pas de cultiver ſoigneuſement le Raiſin, encore que les Mahométans ne boivent point de vin. Page 147. On en comptoit jusqu'à vingt ſortes dans le Baillage de Sauchan. Page 230. (Voyez l'Alcoran Sura V, 92,

92, XVI, 69. Voyez aussi sur les Manichéens, qui défendoient également le vin, tandis qu'ils mangeoient le Raisin, Beausobre Hist. des Manichéens, Part. 2, p. 774, 775.) Monsieur N. a vu à Basra l'Elcheroa, (الخروع) célebre par l'Histoire de Jonas, et par la controverse de St. Jerôme. Page 148. Elle étoit en fleurs, et portoit en même-temps des fruits verds et mûrs. Dans l'espace de 5 mois elle avoit crû la hauteur de 8 pieds: mais les feuilles et les fleurs, qu'il en a cueillies, se fanerent dans peu de minutes. L'orge est encore actuellement en Arabie le fourrage ordinaire des chevaux, p. 151. (comme elle l'étoit généralement chez les Anciens, & I Rois v. 8.) Page 151-157, on répond fort en délail et avec soin scrupuleux à la Question 13e touchant les moissons, qui rapportent 30 et jusqu'à 100 pour un, dont il est fait mention dans la Bible, et celles, qui rapportent plusieurs centaines pour un, dont parlent les Auteurs Grecs et Latins. Sans contredit les Arabes de l'Yemen ne sement pas si prodigalement que nous, et ils cultivent la terre à peu près comme un jardin, pp. 156, 157; aussi la proportion entre la semaille et la récolte doit être différente. Monsieur N. apprit, qu'à Merdin l'orge rapportoit cinquante pour un; et il remarque, que dans cette contrée il y a encore, outre notre orge ordinaire, une espece d'orge noire, qui est meilleure pour les bêtes, et qui multiplie d'avantage: d'où il infere, que ce qu'il vient de dire doit s'entendre de cette orge noire. Il pense, que dans Moyse (Gen. XXVI. 12.) et Hérodote il pourroit bien ne pas être question de froment, mais de la *durra*. (Il est certain, que Moyse, dans le passage indiqué, ne parle point du froment, mais peut-être qu'il ne parle pas non plus de la *durra*: il aura plutôt en vue l'orge, pourvu que l'on écrive שערים avec un *Sin*.) La page 152 offre une observation importante et inattendue. Là où la terre n'est abreuvée que de la pluie, non-seulement le froment est plus nourissant, mais il donne aussi plus de farine, que là (comme à Basra) où elle est abreuvée par un fleuve, qui se déborde, ou par l'art humain; et dans les endroits arrosés par la pluie une moisson, qui rapporte 15 pour un, est estimée aussi bonne que celle, qui rapporte 20 pour un dans les endroits arrosés par un fleuve ou artificiellement. (A présent nous entendons ce que veulent dire Moyse, (Deutér. XI. 10, 11.) et les Géographes Arabes, qui prennent tant à tâche de marquer, si un pays عذي, abreuvé par la pluie, est proprement un pays *sain*.) Mais je dois finir, ne pouvant

suiv-

ſuivre Monſieur N. dans les détails, où il entre principalement ſur l'Agriculture, ſur la maniere de veiller les terres, de battre le bled &c. Ces détails, ſans renfermer toujours du neuf, contiennent cependant une multitude de choſes intéreſſantes, & rendues plus intelligibles par des gravures.

Il eſt hors de doute, que dans l'Orient les Grands et les Petits mangent du Buffle, quoique Monſieur N. ne le trouva pas ſi ſavoureux, que le boeuf ordinaire. Page 165. (Cela fait tomber l'objection ſinguliere de Bochart contre ceux, qui ont traduit תאו par Buffle. Deutér. XIV. 5.) Il ne ſe ſouvient pas d'avoir vu des Buffles en Arabie, et il penſe, que c'eſt à cauſe que le ſol eſt trop aride, car il a obſervé, que les Buffles aiment les contrées marécageuſes, ou le voiſinage des grands fleuves. (J'ajoute, que même le nom arabe du Buffle جاموس n'eſt pas un mot arabe, mais perſan.) Pages 169, 174, il eſt parlé des Sauterelles, et de leur ennemi Samarmar. Monſieur N. confirme de nouveau, que les Sauterelles ſervent de nourriture, et décrit la façon la plus ordinaire de les apprêter, dont Roeſel ne pouvoit ſe former une idée, ce qui lui fit enviſager comme une fable la coutume de les manger. La Sauterelle nommée دبا paſſe pour donner la diarrhée à ceux, qui la mangeroient; auſſi ne la mange-t-on point. Page 171. Monſieur N. a trouvé, qu'encore aujourd'hui on a coutume de parler des Sauterelles à peu près ſur le même ton, qu'il en eſt parlé dans l'Apocalypſe de Saint Jean, ch. IX. Page 173. Il devient toujours plus vraiſemblable, que Salva ou Selav (שלו, Exode XVI. Nombr. XI.) eſt effectivement la Caille, et que la plus ancienne verſion eſt préférable à toutes les conjectures des Modernes. Page 176. Monſieur N. conſulta des Juifs ſur תחש: il en reçut des réponſes, telles que l'on pouvoit les attendre, on lui apprit ce que d'autres Juifs avoient déja deviné depuis long-temps faute de ſavoir la langue. Page 178. Les Juifs débitent ce qui ſe trouve dans leurs Commentaires, ou bien ils cherchent à pallier leur ignorance par des réponſes hazardées, et en recourant aux prodiges. Cependant on dit auſſi à Monſieur N., que دخس étoit dans la langue vivante des Arabes le nom des Dauphins, et il vit effectivement à l'entrée du golfe perſique une multitude ſurprenante de ces animaux réunis enſemble. Page 178.

On trouve des éclairciſſements ſur les aliments purs et impurs des Arabes, pp. 178, 179. Ils ne mangent point d'animaux déchirés, et pouſſent ſur cet article

le ſcrupule au point de regarder comme impur le gibier, dont un chien a mangé de la chair. (Ceci reſſemble parfaitement à une exagération phariſaïque de la loi de Moyſe: il faut ſe rappeler à ce ſujet, que durant pluſieurs ſiecles de ſuite la Religion Judaïque a été tres-répandue en Arabie, et qu'elle y a été même ſur le trône.)

Il eſt dit, p. 215, que ce n'eſt pas tant le Clergé, comme on l'a cru jusques à préſent, que l'amour pour la Calligraphie Arabe, qui s'oppoſe à l'introduction de l'Imprimerie. Les caracteres arabes tracés par une belle main ſont aſſurément plus beaux, qu'ils ne ſeroient, quelque bien qu'ils fuſſent imprimés; et comme la liaiſon des lettres a des charmes ſi extraordinaires aux yeux des Arabes, il eſt impoſſible, que leurs caracteres imprimés leur plaiſent. Cela eſt ſi vrai, qu'à peine trouverent-ils nos livres imprimés liſibles; et je le crois très-volontiers. Monſieur N. remarque encore avec raiſon, que l'Imprimerie s'introduiroit dans les pays mahométans, ſi les caracteres kufiques, que l'on écrivoit chacun à part ſans les lier enſemble, étoient encore aujourd' hui en uſage. —— —— Les Arabes font les inſcriptions avec des lettres en relief. Page 216. (C'eſt de quoi Kennicot pourroit ſe prévaloir avantageuſement, p. 77 de ſa *ſecond Deſſertation on the ſtate of the prinded Hebrew Text*; quoique je ne penſe pas, qu'il ait raiſon.)

Page 180-240, on trouve une deſcription géographique très-importante et nouvelle de l'Arabie, dans laquelle Monſieur N. diſtingue toujours ſoigneuſement ce qu'il a vu lui-même, d'avec ce qu'il a appris par d'autres. Cette diſtinction fait un des plus grands mérites de ſa Géographie, et en général de toutes ſes relations. Par-tout, où il n'eſt pas bien ſûr de ſon fait, il en avertit par un *on dit*, *on prétend*, *j'ai oui dire*; cela fait honneur à la fidélité hiſtorique du Dépoſant, et concilie d'autant plus de croyance aux autres faits, qu'il aſſure directement. Souvent il compare avec ce qu'il ſait comme témoin oculaire les Géographes Arabes, le Nubienſis, (ou le Chérif Idris, pour le nommer avec Mr. N. par ſon ſecond nom) & d'autres encore; & tantôt il les explique, tantôt il les corrige. Au moyen des ſecours, que fournit notre Auteur, on pourroit actuellement faire une édition intéreſſante de la deſcription de l'Arabie par Abulfeda. On donne ici des éclairiſſements ſur bien des articles de la Géographie ancienne: mais avec plus de ſuccès (à ce qui me ſemble) lorsqu'il s'agit de noms

noms grecs, que lorsqu'il eſt queſtion de noms hébreux. En voici la raiſon: Monſieur N., ainſi qu'il le dit lui même, ne s'étoit jamais appliqué à la langue hébraïque, comme en effet il n'y étoit pas obligé; il a donc comparé des noms de l'ancienne Geógraphie avec des noms hébreux, tels qu'ils ſont écrits par des Europeéns dans leurs Verſions, et c'eſt ce qu' il ne fit pas même immédiatement, mais par la ſeconde et la troiſieme main: or l'orthographe orientale eſt ſouvent diamétralement oppoſeé à ces comparaiſons. Par exemple les Orientaux diſtinguent l' *S*, qui a le ſon doux, de celle, qui a le ſon dur, auſſi exactement que les François et les Latins diſtinguent l' *S* du *Z*; et auſſi peu que les Latins mettront *Sephyrus* pour *Zephyrus*, tout auſſi peu les Orientaux confondront *Zain* avec *Samech* ou *Sin*. Encore moins les verra-t-on confondre le *Z* des François avec *ſch*. Mais Luther écrivoit des noms propres hébreux d'après la Vulgate Latine, ainſi il prenoit ſouvent le ש pour une *S*, parce que les Latins et les Grecs n'ont point le *ſch* des Allemands, ni le ש des Hébreux, ni le ش des Arabes: l' *S*, telle qu'on la prononce en Allemand, eſt ſubſtitueé tantôt à l' *S*, qui a le ſon dur, et tantôt au *Z*, qui a le ſon doux, que lui donnent les François; ainſi donc l'Européen, qui ne conſulte point l'ortographe orientale, qui eſt ſi exacte, confondra d'abord le *Z* des François avec l'*S*, (le ζ des Grecs avec le Σ) et puis l'un et l'autre avec le ſon de l'*ſch* en Allemand, que ne connoiſſent ni les Grecs ni les Latins. Il en eſt de même de l'א et du ע, que nous autres Européens ne prononçons point du tout. Je ne ſaurois rien extraire de la Geógraphie de Mr. N.; (j'abandonne ce ſoin aux Geógraphes) mais je puis bien produire des échantillons de comparaiſons heureuſes ou malheureuſes avec l'ancienne Geógraphie.

Monſieur N. ſoupçonne, que *Muſa*, non loin de Moka pourroit être le port *Muza*, dont parlent les Grecs. Page 223. Cela eſt tout-à-fait probable: il place à la vérité Muſa à quelques milles de diſtance de la mer en avançant dans le pays; mais on ſait, que bien des villes, ſur-tout en Arabie, n'étoient pas immédiatement jointes à leurs ports. —— —— Mais l'orthographe, que Monſieur N. allegue lui-même, fournit la plus forte réfutation d'une ſeconde conjecture, en vertu de la quelle ce ſeroit *Méſa*, dont parle Moyſe. (Gen. X. 30.) Bochart, qui change les lettres à ſa fantaiſie, avoit déja avancé cette conjecture propoſée avec trop de hardieſſe, ſavoir que *Muza* étoit *Mé-*

Méſa, dont parle Moyſe: mais voici ce que Hardouin a objecté depuis long-temps avec raiſon: משא *facit Muza; perinde, quaſi* ש *parmutari poſſet in Z latinum.* (Note 24. ſur Pline, tome I. p. 327.) Cette remarque eſt beaucoup plus déciſive pour quiconque entend l'Hébreu et en même-temps l'Arabe: Moyſe parle de משא, le mot arabe c'eſt موزع; il n'y a point ici de lettres, qui ſoient les mêmes, ſinon l'M. La ſeconde conjecture, propoſée p. 225, ſavoir que Méſa pourroit être موشي feroit moins combattue par l'Orthographe, ſi l'endroit, dont il s'agit, s'appelloit موشي, et non موسج; Orthographe, que Monſieur N. allegue encore. —— —— Il croit trouver de la reſſemblance entre *Uſal* et *Oſer*, p. 232: il peut y en avoir en Allemand, où l'on ne diſtingue pas l'*S*, qui a le ſon dur, du *Z*, dont le ſon eſt doux en François; mais dès que l'on écrit les deux mots en lettres orientales, il ne reſte plus la moindre reſſemblance entre عسر et אוזל. Mais notre Auteur n'a pas oublié de remarquer, qu'un Mahométan des Indes, qui avoit été long-temps dans l'Yemen, croyoit pouvoir aſſurer, qu' *Uſal* étoit l'ancien nom de Sanaa. Page 291. Cette aſſertion eſt importante, parce qu'elle s'accorde avec pluſieurs anciennes relations. —— —— Les Amateurs de la Géographie ancienne liront avec plaiſir ce qui eſt dit p. 236 de Dafar, ou Safar, *Dhafar*, &c., comme d'autres veulent, qu'on écrive: il faut confronter encore avec ceci ce qui eſt dit p. 262. Il ſe pourroit pourtant, que, contre l'opinion de Monſieur N., propoſée p. 290, Dafar ne fût point *Séphar*, dont parle Moyſe, car Séphar s'écrit avec un Samech, ספר, et Dafar avec un *Da*, ظفار. Je le trouve du moins écrit de la ſorte dans Abulfeda, et Monſieur N. avoue, qu'il n'a pas fait attention à l'Orthographe Arabe. —— *Sept*, que Monſieur le Docteur Buſching a comparé avec Sabta, (Part. III. de la Bibl. Or. N. 38, p. 101.) eſt déſignée par le nom de *Suk es Sept*, (*le Marché de Sept*) mais ce mot n'eſt point écrit en caracteres arabes. Page 247. Tous les ſamedis ſont des jours de marché à *Sept*, et cette circonſtance doit faire préſumer à quiconque ſait la langue arabe, que le mot *Sept* ſignifie ici سبت le *Sabbat*, c'eſt-à-dire le *Samedi*, car les noms des villes, qui commencent, par *Suk*, (le *Marché*) ſont ordinairement compoſés du jour de la ſemaine, qui eſt le jour de marché de ces villes, le *marché du lundi*, le *marché du mardi*, etc.; conſéquemment à cela *Sukes ſept* ſignifieroit le *marché du ſamedi.* Et cela étant, *Sukes ſept* pourroit n'avoir rien

de

de commun avec סבתה, dont parle Moyse. —— —— J'avois trouvé tant de probabilité dans une autre conjecture de Monsieur le Docteur Busching, qui roule sur רעמה, dont parle Moyse et Ezéchiel, que je n'attendois plus que la Relation du Voyage de Mr. N., pour m'assurer de l'Orthographe, et parvenir ainsi à une entiere évidence. (Voyez *le Spicilegium Géograp. Hebraeorum*, *pp.* 196, 197.) Mais cette conjecture se trouve ici également combattue; l'Orthographe ne permet point de prendre רעמה, ni pour le territoire de Réma, ni pour la ville de Jérim; (Voyez l'Asie par Busching, pp. 592, 595, de la nouvelle édition.) car ces deux mots s'écrivent sans *Ain*, —— le premier s'écrit ainsi ريمه, et le second de cette maniere يريم. Pages 236, 248. —— —— —— Bochart pense, (*) que Jérach, Gen. X. 26, est le même peuple, que Diodore de Sicile nomme *Alilaei;* et notre Auteur donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture. Page 270. Voici comment raisonnoit Bochart: Les Orientaux traduisent fort souvent des noms propres; *Jérach* en Hébreu, et *Halal* en Arabe, signifie la Lune; *Alilaei* peut donc être la même chose que *Halalaei.* Le tout se réduisoit à savoir, si l'on devoit écrire le nom de ce peuple de la sorte هلال: or entre Abuarisch et Hedschas Monsieur N. a effectivement oui parlé d'une tribu d'Arabes libres, nommés بني هلال. (*Bani Halal.*) Du reste je ne comprends pas comment Monsieur N. a pu citer ici le Chérif Edris, ou le Nubiensis. *Clim.* 2. p. 5. est vraisemblablement une faute d'impression, et je crois, qu'il faut lire *Clim.* 2. *Sect.* 5. Mais ici encore il ne s'agit pas des *Alalaei*, mais il est parlé en Latin des *Alabaei*, et outre cela on trouve en consultant l'Arabe, qu'ils sont désignés par des lettres toutes différentes, et nommés علابله; d'où il s'en suit, que ce n'est certainement pas d'eux, qu'il s'agit dans cet endroit. —— —— Les deux Chavila, dont parle Moyse, (חוילה, Gen. X. 7, 22.) semblent être suffisamment déterminés par les deux Chaulan, (خولان) dont Monsieur N. donne la description, pp. 270, 280. —— —— Il y a probablement une erreur, p. 287; mais où Monsieur N. peut fort bien avoir été induit en Arabie: on prétend,

(*) Phaleg et Canaan L. II. c. 19.

tend, que Hud, ou Haud, comme Monſieur N. le nomme d'après la prononciation de ce pays, répond à Kachtan. (Joktan, dont il eſt fait mention dans la Bible.) Le génie de l'ancien Arabe ne permet pas d'entendre par Hud, Joktan, mais Eber, frere de Joktan. Or Eber étoit tombé dans l'oubli parmi les Arabes, et ils ne penſoient qu'à leur premier Pere Kachtan. —— Page 290 Monſieur N. dit, qu'il croit, que j'aurois autrement traduit le vs. 30. du chap. X. de la Gen., ſi j'avois vu au préalable ſes réponſes à mes Queſtions. Je n'en aurois pourtant rien fait. J'ai déja dit plus haut ce que je trouve à redire à l'explication, qu'il donne de Méſa et Séphar; pour le reſte, je prie les Lecteurs de ſuspendre leur jugement, jusqu'à ce que je puiſſe leur préſenter les preuves, ſur lesquelles ma traduction eſt appuyée, comme je me propoſe de faire dans la ſeconde partie du *Spicilegium Géographiae Hebraeorum.* —— —— Il ne paroît pas vraiſemblable à notre Auteur, que Mariba ait jamais porté le nom de Saba, vu que Pline l'appelle déja Marjaba. Page 292. En ceci encore il ne me perſuade pas. Pluſieurs villes d'Arabie ont deux noms, et ſouvent les anciens Arabes, comme les Hébreux, donnoient auſſi à la Capitale le nom du pays. Il faut encore faire la même remarque en liſant la p. 340, où cependant Monſieur N. témoigne, qu'il trouve quelque difficulté à croire, que Lachſa, la Réſidence du Schech de Hadſchar, (هجر) ſituée près du golfe perſique, s'appelle auſſi *Hadſchar.* Il eſt certain, que d'anciens Auteurs Arabes lui donnent ce nom. Il faut lire dans l'Ouvrage même (p. 290 -- 224) les autres obſervations, qu'il raſſemble, et les conjectures, qu'il forme, pour éclaircir le chap. X. de la Geneſe. Près du golfe perſique Monſieur N. a effectivement trouvé un endroit appellé صور, (*Zor*, ou *Tyrus*,) que l'on avoit cherché longtemps; p. 298; et il remarque, que, ſuivant l'opinion de Monſieur Buſching, cet endroit a été bâti par les Tyriens. Ce n'eſt pas l'opinion de Monſieur Buſching, mais un fait, dont Strabon a donné une relation circonſtanciée: on retrouve dans l'Ouvrage de Monſieur N. ce que l'on n'admettoit pas comme bien avéré ſur le témoignage de Strabon, et ce qui néanmoins eſt très-intéreſſant pour l'hiſtoire de l'ancien commerce des Indes. Monſieur N. ne dit rien de Daden, ou Dédan, ou Dirin, ſitué de même ſur le golfe perſique, ou ſur la mer des Indes vis-à-vis d'Oman; j'ai cité les relations, que l'on nous a données jus-

ques ici touchant cette ville, dans le *Spicilegium Géographiae Hebraeorum*, p. 203. Le ſilence de Monſieur N. ne donne point le démenti à ceux, qui ont parlé de cet endroit: (il faut ſans doute, qu'il exiſte) mais tout ce que ce ſilence ſignifie c'eſt que Monſieur N. n'a jamais rencontré cet endroit dans ſa route, et qu'il n'en a rien oüi dire. —— —— On retrouve dans Nedſchd, à peu près là où il falloit la chercher, la très - ancienne ville de Duma, contre laquelle Eſaïe a prophétiſé, (chap. XXI. 11.) qui d'ailleurs n'eſt connue que par la Bible, et ſon nom eſt écrit dans les mêmes caracteres orientaux, دومه. —— —— En liſant ce qui eſt dit de جبسرات, ſitué près du golfe arabique, (p. 357.) on penſera peut - être, que c'eſt *Ezjongéber*, ſi célebre dans la Bible. Mais on abandonnera cette idée, quand on apprendra, que c'eſt un banc, où l'on pêche du corail, *et ſur lequel eſt un haut monceau de pierres, qui ſert d'avertiſſement aux Navigateurs*: mais peut - être auſſi qu'on fondera là deſſus des conjectures touchant cet Ezjongéber, qui nous eſt totalement inconnu; conjectures, qui vaudront pour le moins celles, que Bochart établit ſur des étymologies, et dont quelquefois on ne laiſſe pas de faire encore quelque cas.

Page 391, notre Auteur fait la deſcription de la Tribu Taï, (طي) qui autrefois étoit ſi fameuſe, que dans la langue chaldaïque et ſyriaque les Arabes en général ſont ſouvent appellés Taïtes; il la place parmi les tribus bédouines, et la dit être encore puiſſante. (On n'auroit pas dû écrire Thaï. A quoi bon l'*H* après le *T*, qu'un Allemand d'ailleurs ne ſauroit prononcer? Elle ne ſert ici qu'à rappeller dans l'eſprit une lettre arabe et hébraïque toute différente.) —— —— Page 401, il eſt dit, qu'autour du Sinaï on trouve des vallées fertiles, dont les excellents raiſins et les fruits ſe vendent à haut prix pour le Caire. La vallée de Faran porte auſſi de beaux fruits; (p. 402.) elle étoit entiérement ſeche en Septembre, quoiqu'elle avoit un torrent, qui groſſit tellement dans le temps de la pluie, que les habitants furent contraints de ſe retirer ſur les montagnes. Même dans le temps de la ſécheresse on ne laiſſa pas de trouver de l'eau dans cette vallée et dans celle de Girondel, lorſqu'on creuſoit dans le ſable jusqu'à la profondeur d'un pied et demi, ou à celle de deux pieds. (Il faut donc, que pour l'ordinaire ces contrées ne manquent pas d'eau au point qu'on ſe l'imagine communément, et que les Iſraélites s'y ſoient trouvés dans

une année de féchereffe extrême.) Quantité de tombes érigées dans ce pays, & chargées d'infcriptions hiéroglyphiques, montrent affez, qu'il a été autrefois plus habité, qu'il ne l'eft à préfent.

Cette defcription géographique fournit encore plufieurs relations répandues çà et là, et propres à éclaircir bien des paffages de la Bible: il eft dit par exemple, que l'on ne monte point vers la porte de la Caaba par un efcalier, mais par une échelle mouvante de bois, et cela fert à répandre du jour fur Exode XX. 23. Les Bédouins regardent encore l'Agriculture comme au deffous de la dignité d'un Arabe véritablement Noble, précifément ainfi qu'en parle Jérémie, chap. XXXIV. 6, 7, et Diodore de Sicile, L. 19. §. 94. Arvieux l'avoit déja dit; mais fon témoignage a paru fufpect; et Monfieur N. eft, à mon avis, un témoin non fufpect, parce qu'il ne donne jamais dans le merveilleux. Page 304, il eft fait mention d'un ftratageme, totalement femblable à celui de Gédéon, Juges VII, et qui paroît fouvent incroyable à ceux, qui font accoutumés à notre façon de faire la guerre, parce qu'il n'eft plus praticable de nos jours: et on rapporte, p. 318, que l'affront fait à un Ambaffadeur, à qui on avoit rafé la barbe, caufa une guerre, or ce fait eft précifément parallele à celui, qui eft rapporté II Sam. X. 4.

Monfieur Niebuhr donne un haut degré de vraifemblance à ce qu'il dit fur l'endroit, où les Ifraélites ont paffé la mer rouge, pp. 410, 411, 413; il nie, que ce paffage fe foit fait dans la vallée de Bédéa, et il croit, qu'il s'eft fait même au deffus de Suez. Mais fur cet article il faut lire l'Ouvrage même; car, fans le fecours des cartes topographiques, qui y font jointes, et principalement de celle, qui eft marquée Num. XIV, on n'entendroit qu'à demi l'Extrait, que je pourrois en donner. Notre Auteur n'a point trouvé d'*ifthme fous mer* (*Riff*,) dans la mer rouge, p. 412. En effet un tel ifthme ne peut plus fervir à l'intelligence de l'hiftoire, fi le paffage des Ifraélites s'eft fait au deffus de Suez. On a déja dit, que notre Auteur regarde ce paffage comme un vrai miracle, et non comme ayant été fait à la faveur d'un double flux, occafionné par un vent de Nord-Oueft continu. Les pages 414, 415 préfentent la plus forte objection contre cette explication, que j'ai donnée fur Exode XIV, et que les propres paroles de Moyfe m'avoient fait naître. Il eft vrai, qu'à Hambourg

bourg et à Cuxhaven on remarque à certains vents un double reflux, mais non un double flux; et les habitants de Suez ne se souviennent pas d'en avoir vu dans leurs contrées. Page 423. Une objection faite par Monsieur Niebuhr, qui dès son enfance a vu des marées, étant né près de la mer, mérite la plus grande attention. Voici ce que je pourrois dire, pour satisfaire la curiosité de ceux, qui souhaiteroient de savoir ce que j'aurois à répondre. 1) J'ai aussi envisagé le cas comme quelque chose de très-rare, et j'ai presque posé en fait, que depuis le temps de Moyse ce cas n'est jamais arrivé, du moins dans ce degré de force, dans le golfe arabique. 2) Je n'ai pas cru non plus, qu'à Hambourg et à Cuxhaven, près de l'embouchure d'un aussi grand fleuve que l'Elbe, qui porte continuellement tant d'eau dans la mer, il arrivât un double flux, d'autant moins que de l'autre côté dans le voisinage, il y a encore un autre grand fleuve, qui se décharge dans la mer, et que le vent d'Est est rarement fort orageux chez nous. Toutes ces circonstances varient relativement au golfe arabique. Et malgré cela Monsieur N. observe, qu'à Cuxhaven le vent d'Est empêche le reflux, et prolonge le flux. 3) D'après la relation de Burnet, il doit y avoir eu un double flux sur les côtes de Hollande en 1672, et ce double flux doit avoir sauvé la Hollande.

Monsieur N. parle avec beaucoup d'exactitude et fort au long du flux et reflux du golfe arabique. Il n'est pas douteux, que l'un et l'autre n'ait lieu dans ce golfe, même jusqu'à sa derniere extrêmité près de Suez, de façon néanmoins, que le temps de la plus haute et de la plus basse marée arrive toujours plus tard, à mesure qu'on s'éloigne de Babelmandeb. Page 421-431, on trouve une liste des observations, que notre Auteur a faites sur ce sujet en divers endroits du golfe arabique: il a noté chaque fois le jour et l'heure de la plus haute ou de la plus basse marée, et fort souvent jusqu'à quelle hauteur les eaux montoient ou baissoient. Mr. N. rend compte des observations, qu'il a faites à Suez; observations, qui sont les plus importantes eu égard à la Question touchant le passage des Israélites à travers la mer rouge. Page 421-423. On avertit encore ici, que les vents du Sud et du Nord, lorsqu'ils souffloient long-temps, produisoient du changement dans la hauteur des eaux, de façon qu'avec un vent

du Nord continu les eaux étoient plus basses que de coutume, mais qu'elles baissoient lentement.

Monsieur N. n'a pas été dans l'endroit même, où l'on prétend, que coule le torrent d'Egypte: cependant il communique quelque relations, qu'on lui a faites de bouche dans l'Orient sur ce sujet. Pages 418, 419. Mais je me suis déja trop étendu, pour oser pousser plus loin cet Extrait.



